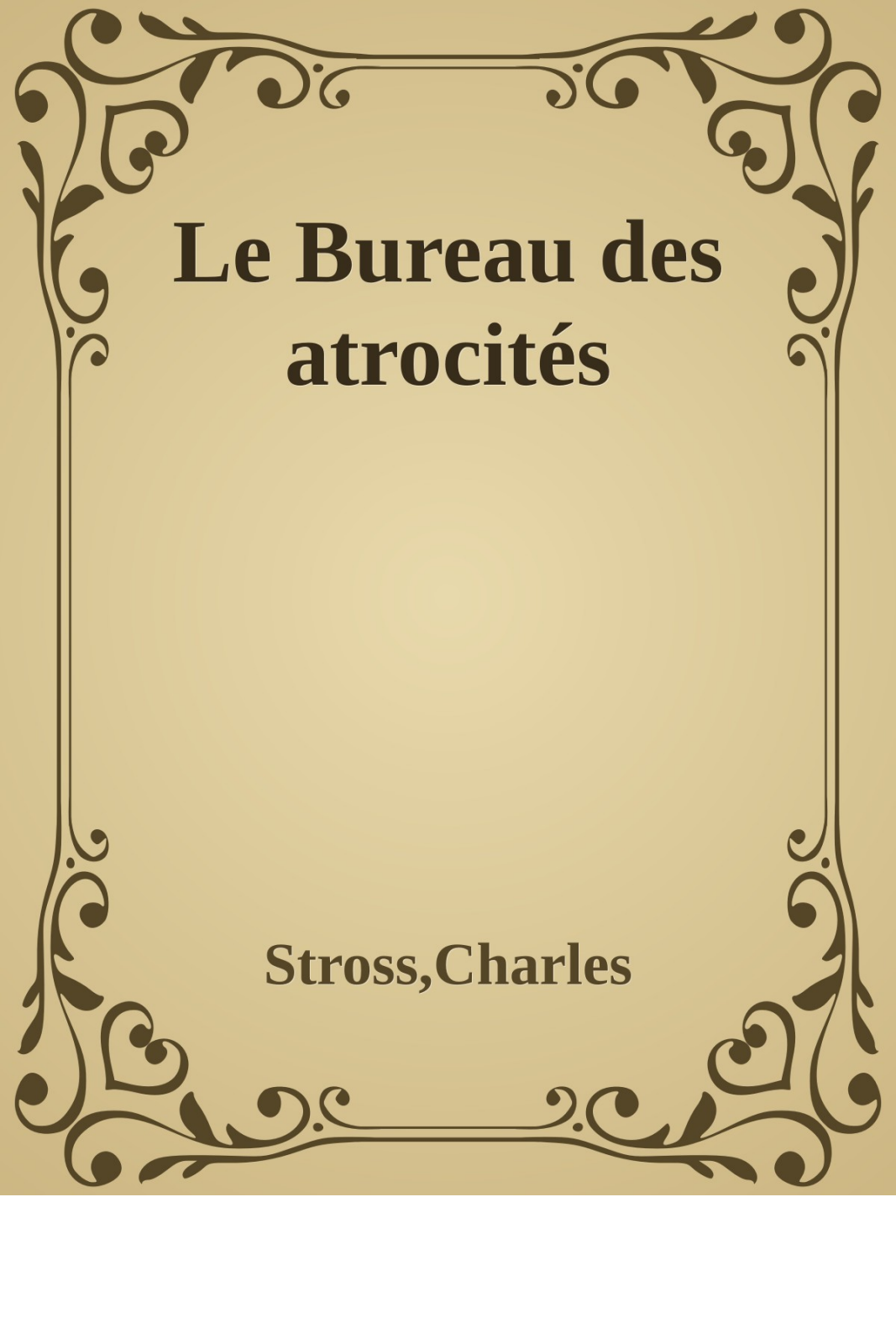


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Le Bureau des atrocités

Stross, Charles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SCIENCE FICTION



CHARLES STROSS
LE BUREAU
DES ATROCITÉS



Collection dirigée par Gérard Klein

CHARLES STROSS

Le Bureau des atrocités

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR BERNARD SIGAUD

ROBERT LAFFONT

Titre original :
THE ATROCITY ARCHIVE

© Charles Stross, 2001.

© Éditions Robert Laffont, S.A., 2004, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-253-12368-2 – 1^{re} publication LGF

À mes parents.

Les archives de l'atrocité

Service actif

Ciel vert la nuit le hackeur réjouit.

Je suis tapi dans la haie d'arbustes derrière un bâtiment de la zone industrielle, armé d'un bloc-notes, d'un bipeur et d'une paire de grosses lunettes infrarouges bulbeuses qui barbouillent le décor en vert émeraude blafard. Ces bidules à la con me donnent la tronche d'un relouqueur de locomotives obsédé par les masques à gaz et j'en ai mal au crâne rien que de les porter. Il pleut, il mouille, il tombe un léger crachin avec cette sorte d'humidité pénétrante qui traverse les impers et les gants. Ça fait déjà trois plombes que je poireaute au milieu des buissons en attendant que le dernier bourreau de travail éteigne les lumières et rentre chez lui pour que je puisse escalader le mur et m'introduire par une fenêtre sur cour. Et merde ! pourquoi j'ai dit oui à Andy ? Le cambriolage commandité par l'État, c'est beaucoup moins romantique que ça en a l'air – surtout quand c'est payé une fois et demie le taux horaire, comme des heures sup' normales.

(Un beau salaud, Andy : « Et cette demande d'intégration au service actif que tu as déposée l'an dernier ? Il se trouve que nous avons un petit boulot à faire cette nuit et que nous manquons de personnel ; tu pourrais nous donner un coup de main, non ? »)

Je bats la semelle, je souffle dans mes mains. Aucun signe de vie dans le bloc trapu de verre et de béton en face de moi. Il est onze heures du soir et il y a encore des lumières allumées dans les alvéoles de la ruche : ces gens ne veulent pas rentrer se coucher, ou quoi ? Je remonte mes lunettes et c'est le noir complet, sauf pour ces putains de fenêtres, qui brillent comme des lucioles nichées dans les orbites vides d'une tête de mort.

J'ai soudain l'impression qu'un essaim d'abeilles palpite aux alentours de ma vessie. J'étouffe un juron et remonte mon imper pour récupérer le bipeur. Il n'est pas rétroéclairé, et je suis obligé d'allumer ma torche une dangereuse fraction de seconde pour lire l'affichage : PDG PART DS 5 MN. Je ne leur demande pas comment ils le savent : je suis simplement reconnaissant de n'avoir plus que cinq minutes à attendre au milieu des arbres gorgés d'eau, à essayer de ne pas taper des pieds trop bruyamment et à me demander ce que je vais dire si les pandores locaux s'amènent. Cinq minutes de plus à me planquer

derrière le département d'Analyse quantitative de Memetix (UK) Ltd., filiale britannique d'une multinationale basée à Menlo Park, Californie. Ensuite, je peux faire le boulot et rentrer chez moi. Cinq minutes de plus tapi dans les buissons dans une zone industrielle où la blanche chaleur de la technologie fait brûler les lumières tard dans la nuit, dans un lieu où les horreurs sans nom ne vous sucent pas la cervelle ni ne vous jettent en pâture au département des Ressources humaines – à moins que vous n'affichiez un déficit pour le premier trimestre ou négligiez de placer des offrandes sanglantes sur l'autel de la Gestion Qualité Totale.

Quelque part dans cet immeuble, le dernier cadre jusqu'aboutiste est en train de bâiller et cherche dans sa poche la télécommande de sa BMW. Toutes les femmes de ménage sont parties ; les gros serveurs bourdonnent mielleusement dans leur matrice climatisée, nichés tout près du bloc de service de l'immeuble de bureaux. Tout ce que j'ai à faire, c'est d'éviter le veilleur de nuit, et je pourrai marquer mon essai peinard.

Au loin, un moulin toussote, démarre, monte en régime et la bagnole s'arrache du parking paysager dans un hurlement de pneus mouillés. Tandis qu'elle disparaît dans la nuit, mon bipeur vibre à nouveau : GO MEC GO. J'avance tout doucement.

Pas de brusque allumage de projecteurs à détecteur de mouvement. Pas de meute de rottweilers, pas de gardes casqués de seaux à charbon : on n'est pas dans ce genre de film et puis je ne suis pas Arnold Schwarzenegger. (Andy m'a prévenu : « Si tu te fais interpeller, tu souris, tu te tiens bien droit et tu leur montres ta carte de service – et puis tu me passes un coup de fil. J'arrangerai ça. Tirer le Vieux du lit pour éponger les dégâts va te valoir un avertissement, mais un avertissement ça vaut mieux qu'une fracture du crâne. Essaie de ne pas oublier que la zone industrielle de Croydon n'est pas la Nouvelle-Zélande et que c'est pas en te faisant défoncer la caboche que tu vas sauver le monde des forces du mal. »)

Je traverse la pelouse détrempée qui gargouille sous mes pieds et repère la fenêtre *ad hoc*. Comme il est dit dans les instructions, elle est fermée, mais pas verrouillée. Je tire un bon coup, et la fenêtre pivote vers moi sur ses charnières. La hauteur n'est pas idéale, au moins un mètre vingt au-dessus du caniveau en béton. Je me hisse par-dessus le rebord, déclenchant une minuscule avalanche de disques qui s'éparpillent sur le plancher. La pièce est d'un vert fantomatique où surnagent les points chauds des moniteurs en veilleuse et des ventilos qui évacuent l'air des unités centrales brûlantes. Je trébuche sur un bureau couvert de piles de bric-à-brac et je me demande par quel bordélique miracle son proprio ne remarquera pas la grosse empreinte de ma botte boueuse au milieu des documents manifestement

confidentiels qui traînent à côté d'un clavier et d'une maxitasse de café complètement froid. Je prends pied dans le département d'Analyse quantitative, et le compte à rebours démarre.

Le bipeur vibre à nouveau, LE POINT. Je tire mon portable, compose un numéro à trois chiffres et remets l'objet dans ma poche. Juste pour leur dire que je suis dans la place et que tout baigne. Une mission typique de la Laverie : ils vont même inclure la facture de téléphone dans le fichier-journal de l'opération pour prouver que je les ai appelés à l'heure dite avant de classer ça dans quelque endroit secret. Finie, l'époque des boulots improvisés, du monte-en-l'air avec sa trousse noire...

Les bureaux de Memetix (UK) Ltd. sont un enfer de box paysagers où des parois anonymes en tissu beige cloisonnent l'espace de travail en autant de petites tranches de vie. La silhouette massive de la photocopieuse se dresse comme un autel sous un mur couvert de saintes écritures – règlement intérieur de l'entreprise, listes de stages obligatoires de remise à niveau pour les employés, et autres joyusetés. Je lance un coup d'œil circulaire à la recherche du box D14. Trace d'une tournure d'esprit modérément rebelle, une masse de caricatures extraites de la BD *Dilbert* est punaisée à la paroi interne de la cloison : sans aucun doute, des cadres moyens patrouillent le terrier avant toute visite des échelons supérieurs et arrachent les images indicatrices de désaccord. Je sens poindre un petit frisson de compassion : pauvre couillon, qu'est-ce que ça doit être de se retrouver coincé ici dans cet alvéole au cœur de la nouvelle révolution industrielle sans jamais savoir où l'éclair va frapper la prochaine fois !

Un bureau avec environ trois moniteurs posés dessus : deux de grande taille, sans autres particularités, et une machine exotique, qui a l'air d'avoir au moins dix ans, comme si elle avait été repêchée dans les profondeurs de la révolution informatique. Probablement une vieille bécane LISP de chez Symbolics ou un truc dans ce goût-là. Elle titille ma glande de collectionneur, mais je n'ai pas le temps de faire du lèche-vitrines : le vigile de service doit entamer sa prochaine ronde dans seize minutes exactement. Des bouquins sont calés en piles et congères fantasques de part et d'autre de l'engin : Knuth, Dijkstra, Al-Hazred, d'autres noms moins familiers. Je tire la chaise et m'assieds en fronçant le nez. Dans un de ces tiroirs, quelque chose est mort et a rejoint son Créateur.

Clavier : vérif'. Compte usager principal : je sors la carte d'authentification S/Key illicite récupérée par la Laverie chez un des principaux fournisseurs de Memetix et pianote le code de réponse à l'invite du système. (Les mots de passe non rejouables sont chiants à décrypter : une fois de plus, merci aux besogneux de la Laverie.) On

me fait confiance et me voilà pris en charge. Il s'agit maintenant de trouver par quoi au juste je suis pris en charge.

Malcolm – dont j'occupe la place et pollue le clavier – gère une petite ménagerie : il y a des ordinateurs morts sous le bureau, récupérés pour les pièces détachées, et un serveur douteux à la Frankenstein – les tripes ouvertes à tous les vents – qui ronronne comme un générateur à côté. Affolé, je cherche un instant des pentacles argentés et des runes rougeoyantes sous le bureau, mais il n'est pas contaminé. Une fois connecté, je me retrouve dans un dédale de petits systèmes de fichiers tortueux et autonomes, tous identiques. « Putain de merde de bordel de Dieu », récitée-je à mi-voix : ce n'était jamais comme ça dans *Lovecraft détective*. Je sors le portable et compose un numéro.

— Laverie Centrale à votre service...

— Donnez-moi un nom d'hôte et un répertoire cible. Je suis complètement paumé.

— Une seconde... essayez : « auto / share / fs / scooby / netapp / user / home / malcolm / R / catbert / world_domination / manifesto ».

Je tape si vite que mes doigts s'emmêlent. Il y a un léger déclic lorsque le serveur à côté du bureau attaque le gigantesque lecteur multidisque de « Scooby » et lui gratte les têtes de lecture/écriture à la recherche de ce qui doit forcément être le nom de fichier le plus stupide qui soit logé quelque part sur le réseau interne de la société.

— Attendez !... Ouais, ça marche !

J'ouvre l'emmerdeur et voilà le titre en clair : *Quelques notes tendant à prouver la complétude polynomiale dans les réseaux hamiltoniens*. Je feuillette le texte rapidement, me contentant de le survoler : je n'ai pas le temps de lui accorder une attention détaillée, mais il a l'air authentique.

— Dans le mille !

Un film de sueur me colle désagréablement à la nuque.

— Je l'ai. À plus tard.

— À plus tard.

J'éteins le portable et contemple l'article. Rien qu'un instant – ma vue se trouble. Ce que je suis censé faire ici est malhonnête, pas vrai ? Le lutin de la perversité reprend le dessus : je pianote une commande en vitesse et expédie le fichier compromettant sur une adresse privée pas si inactive que ça. (Je suppose que je le lirai plus tard.) Ensuite, c'est le moment d'atomiser le serveur. Je décroche du lecteur des applications réseau et l'incendie avec un déluge d'octets de reformatage à bas niveau : si Malcolm veut récupérer son article, il sera obligé de faire appel aux gnomes du Chiffre à Cheltenham et à un microscope électronique à balayage en tunnel pour le retrouver sous

toute la purée hexadécimale répandue sur les pistes du disque dur.

Mon bipeur bourdonne encore, LE POINT. Je compose un nouveau numéro à trois chiffres sur le portable. Puis je m'extrais en douceur du box, escalade le bureau-foutoir et me retrouve dans la fraîche nuit printanière, où j'enlève ces saloperies de gants en latex et agite mes doigts à l'attention de la lune.

Dans mon allégresse, j'oublie complètement la pile de disques que j'ai envoyée valdinguer, jusqu'à ce que je descende du bus de nuit qui me ramène chez moi. Trop tard. Le lutin de la perversité rigole doucement.

Je dors à poings fermés lorsque le portable sonne.

Il est dans la poche de ma veste, là où je l'ai laissé hier soir, et je me démène dans tous les sens sur le plancher tandis qu'il continue de pépier gaiement.

— Allô ?

— Bob ?

J'essaie de ne pas geindre. C'est Andy.

— Quelle heure il est ?

— Il est neuf heures et demie. Tu es où ?

— Au lit. Qu'est-ce qui...

— Je croyais que tu allais pointer au rapport. Non ? Tu penses pouvoir y être quand ?

— Je ne suis pas tellement dans mon assiette. Je suis rentré vers deux heures et demie. Laisse-moi réfléchir... onze heures, ça ira ?

— Faudra bien.

Il est emmerdé, on dirait. Oui, mais c'était pas Andy qui se gelait le cul dans les bois la nuit dernière, hein ?

— On se verra là-bas.

Le « sinon... » implicite n'a pas besoin d'être énoncé : le Service extra-secret de Sa Majesté n'a jamais vraiment eu de position très claire en matière d'horaires à la carte et de cadences de travail raisonnables.

Je me traîne jusque dans la salle de bains et contemple la mince croûte de moisissure noire qui envahit le bord de la fenêtre tandis que je pisse. Je suis seul dans la maison ; tous les autres sont soit partis travailler (Pinky et le Cerveau), soit partis pour de bon (cette connaissance de Mhari). Je ramasse ma brosse à dents sénéscente et accomplit le rituel matinal habituel : au moins, le chauffage est allumé. En bas, dans la cuisine, je garnis de marc nucléaire une cafetière à pression que je pose sur le gaz. Je calcule que je peux arriver à la Laverie à onze heures et avoir encore le temps de me réveiller avant. Je vais avoir besoin de toute ma vigilance pour cette réunion. L'opération de la nuit dernière s'est-elle bien déroulée ou non ? Maintenant que je n'y

peux plus rien, je me souviens des disques.

Une peur sans nom, ça va très bien quand vous êtes avachi devant la télé en train de regarder un film d'horreur saignant, mais ça vous chavire l'estomac quand vous y laissez tomber un quart de litre de café incroyablement fort en l'espace de quinze minutes. De brefs scénarios cauchemardesques défilent à toute allure dans ma tête, par ordre de gravité ascendante : un blâme inscrit à mon dossier, le chômage, une inculpation pour participation à une opération clandestine dont l'autorisation est rétroactivement et inexplicablement retirée, et, summum de l'horreur, je rentre à la maison pour découvrir Mhari couchée en chien de fusil sur le sofa du séjour, comme avant. Effaçons cette dernière vision : l'éphémère tristesse cède la place à une impression de soulagement tempérée par un peu de solitude. La solitude de l'espion coureur de fond ? Merde, j'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans ma tête. Je ne suis pas James Bond, il n'y a pas de créature sexy du KGB qui essaie de me séduire dans chaque chambre d'hôtel. C'est la première chose qu'ils vous inculquent à la Laverie Centrale (celle qui « lave plus propre ») : la vie n'est pas un film d'espionnage, le travail n'a rien de romantique et la profession n'a rien de particulièrement excitant. Surtout quand ça implique de vous les geler dans un bosquet industriel sous la pluie à onze heures du soir.

Je regrette parfois de ne pas avoir saisi l'occasion d'étudier la comptabilité. La vie pourrait être tellement plus marrante si j'avais tendu l'oreille au bon moment quand les recruteurs ont fait leur tournée à la fac... mais j'ai besoin du fric, et peut-être qu'un de ces jours on me laissera faire quelque chose d'intéressant. En attendant, si je suis ici à faire ce boulot, c'est parce que c'est encore pire partout ailleurs.

Alors, je vais travailler.

C'est bien connu, le métro londonien affiche la conviction apparente que les êtres humains viennent au monde sans être pourvus de reins ni de côlon. Peu de gens savent qu'il y a exactement un W.-C. public à la station Mornington Crescent. Il n'est pas signalé, et si vous demandez où il se trouve, les employés secoueront la tête. Mais il est là tout de même, parce que nous l'avons demandé.

Je prends la Metropolitan Line – je partage un immonde wagon à bestiaux bringuebalant avec un troupeau de banlieusards qui crèvent d'ennui – puis je change à Euston Road pour prendre la Northern Line. Je descends une station plus loin, gravis l'escalier en traînant les pieds, entre chez les « Messieurs » et pénètre dans le cabinet au fond à droite. Je tire la manette de la chasse vers le haut au lieu de l'abaisser, le mur du fond pivote comme une grande porte épaisse (avec la tuyauterie, etc.) et me donne accès au vestibule. C'est un peu comme

un remake série B à petit budget d'un film d'espionnage américain des années soixante : il y a deux mois, j'ai demandé à Boris pourquoi nous prenions toute cette peine, mais il s'est contenté de glousser et de me dire de poser la question à Angleton – en d'autres termes : « Va te faire foutre ! »

Le mur se referme derrière moi et un solénoïde caché referme la porte du cabinet : le monstre vient d'engloutir une nouvelle victime. Je passe la main dans le contrôleur d'identité, récupère mon badge dans la fente adjacente et franchis la ligne rouge du seuil. Une nouvelle journée de travail commence à la Laverie Centrale, discrète entreprise de nettoyage au service du gouvernement.

Et devinez qui est dans de beaux draps !

Premier arrêt : mon bureau. Si on peut appeler ça un bureau – c'est une sorte de niche entre une rangée de casiers et un troupeau d'armoires à dossiers séniles, dans laquelle les gnomes des Aménagements ont coincé un bureau en contreplaqué et une chaise pivotante montée sur un piston défectueux. Je laisse tomber mon manteau et ma veste sur la chaise et mon terminal informatique siffle : vous AVEZ DU COURRIER. Affirmatif, Sherlock, j'ai *toujours* du courrier. C'est un paramètre de l'existence : si je n'ai pas de courrier, ça voudrait dire que le monde ne tourne pas rond du tout, ou que, peut-être, je suis mort et parti dans l'enfer bureaucratique. (J'ai du courrier électronique depuis l'âge de quatorze ans : je suis un enfant de la génération câblée, contrairement à certains des costards alentour, qui obligent leurs secrétaires à tout imprimer et dictent leurs lettres à une dactylo.) Il y a aussi une tasse de café froid saturé de mousse laiteuse sur le coin de mon bureau : Marcia a été hyperefficace, une fois de plus. Un papillon autocollant jaunissant s'incurve d'un air de reproche sur un de mes claviers : RÉUNION 9 H 30 SALLE B4. Enfer et damnation ! Pourquoi ne m'en suis-je pas souvenu ?

Je vais en salle de réunion B4.

Le voyant rouge est allumé, alors je frappe et agite mon badge avant d'entrer, au cas où les gens de la Sûreté feraient attention. À l'intérieur, l'air est bleu ; on dirait qu'Andy fume ses ignobles cigarettes françaises depuis deux heures sans discontinuer.

— B'jour, fais-je. Tout le monde est là ?

Boris-la-Taupe me jette un regard de pierre.

— Tu es en retard.

Harriet secoue la tête.

— Aucune importance.

Elle tapote ses paperasses jusqu'à obtenir une pile bien rectiligne.

— On a bien dormi, n'est-ce pas ?

Je prends une chaise et m'effondre dessus, renversé en arrière.

— J'ai passé six heures dans l'intimité d'un rideau d'arbustes la nuit dernière. Il y a eu trois averses et une pluie de grenouilles minuscules et pas très dégourdis.

Andy écrase sa cigarette et se redresse sur sa chaise.

— Bon, nous sommes ici pour...

Il interroge Boris du regard. Boris hoche la tête. J'essaie de ne pas perdre la face. Ça m'horripile quand la vieille garde se met à serrer les dents.

— T'as décroché le gros lot.

Andy me grimace un sourire. Je rate de peu la crise cardiaque.

— Tu viens arroser ça avec nous au pub, ce soir, Bob. C'est ma tournée. Mention très bien pour les résultats, assez bien pour le travail de terrain, bien pour l'exécution en général.

— Euh... je croyais avoir fait une connerie en entrant...

— Non. Si ça n'avait pas été une action semi-clandestine, tu aurais senti passer le vent du boulet, mais à part ça... bon. Zéro témoin, tu as trouvé la cible, il n'en reste rien, le D^r Denver va bientôt se trouver gêné aux entournures et chercher un emploi dans un secteur moins sensible.

Il secoue la tête.

— Il n'y a vraiment pas grand-chose à ajouter.

— Mais le veilleur de nuit aurait pu...

— Le veilleur de nuit savait très bien qu'il allait y avoir un cambriolage, Bob. Il n'allait pas bouger d'un centimètre, et encore moins remarquer quoi que ce soit de fâcheux ou déclencher l'alarme, de peur que de méchants espions tombent du ciel et assaisonnent au ketchup sa carcasse croustillante.

— C'était un coup monté ? m'enquis-je, incrédule.

Boris hoche la tête dans ma direction.

— Un *bon* coup monté, c'était.

— Et ça en valait la peine ? Je veux dire, j'ai carrément effacé six mois de travail de ce pauvre couillon...

Boris exhale un soupir funèbre et pousse vers moi une note de service officielle frangée de chevrons rouges et jaunes avec le tampon ULTRA SECRET DÉTRUIRE AVANT LECTURE en travers de la couverture. Je l'ouvre et regarde la page de titre. *Quelques notes tendant à prouver la complétude polynomiale dans les réseaux hamiltoniens* avec un sous-titre : *Rapport sur la correction formelle*. L'un des oracles maison chargés de prouver les théorèmes a planché toute la nuit.

— Il a reproduit le résultat de Turing ?

— Très regrettablement, dit Boris.

Harriet confirme d'un signe de tête.

— Vous voulez savoir si l'opération de la nuit dernière était

justifiée. Elle l'était. Si vous aviez échoué, nous aurions peut-être été obligés de prendre des mesures plus sérieuses. C'est toujours une option, vous le savez, mais, en général, nous essayons de traiter pareilles affaires au plus bas niveau possible.

J'opine et je referme le classeur, que je réexpédie à Boris de l'autre côté de la table.

— Ensuite ?

— La ponctualité, dit Harriet. Ça m'inquiète un peu que vous n'ayez pas été disponible pour le compte rendu de mission à l'heure prévue ce matin. Il faut vraiment que vous fassiez des progrès, ajoutez-elle.

Andy, qui, je crois, comprend comment je fonctionne, se tait.

Je la foudroie du regard.

— Je venais de passer six heures sous la pluie au milieu d'un buisson, et d'entrer par effraction dans la propriété d'autrui. *Après* avoir investi une journée entière de travail dans les préparatifs.

Je me penche en avant, déjà échauffé.

— Au cas où vous l'auriez oublié, j'étais présent à huit heures du matin hier, ensuite Andy m'a demandé de donner un coup de main pour ce truc à quatre heures de l'après-midi. Vous avez déjà essayé de trouver un bus de nuit au départ de Croyley pour l'East End à deux heures du matin quand vous êtes trempé jusqu'aux os, qu'il pleut à torrents et que les seules autres personnes à l'arrêt du bus sont un spécialiste du vol à l'arraché avec voies de fait et un poivrot qui veut savoir si vous pouvez l'héberger pour une nuit ? À mon avis, c'est une journée de vingt heures avec pénibilité. Vous voulez que je dépose une demande de prise en compte d'heures supplémentaires ?

— Bon, vous auriez pu commencer par nous prévenir, lâche-t-elle, venimeuse.

Je ne vais pas gagner ce round-ci, mais je ne crois pas avoir perdu aux points : de toute façon, ça ne vaut vraiment pas le coup de me bagarrer avec ma chef de section pour des broutilles. Je me renverse sur mon siège et bâille en essayant de ne pas trop m'étouffer avec la fumée des cigarettes.

— Point suivant de l'ordre du jour, continue Andy. Que faire de Malcolm Denver, PhD ? Une poursuite de l'action s'impose, compte tenu de cet article : nous ne pouvons pas le laisser traîner dans le domaine public. Il est trop limite ; si Denver se manifeste et le reproduit, nous pourrions avoir sur les bras une excursion de réalité de niveau 1 dans les semaines qui suivent. Mais nous ne pouvons pas non plus procéder au nettoyage-lavage habituel, l'inspection aurait notre peau. Hum.

Il jette un coup d'œil à Harriet. Les lèvres pincées, elle ne rigole pas.

— Ils pourraient tous nous laisser poireauter pendant des mois dans un programme d'initiation à la diversité pour handicapés émotionnels, dit-il.

Il frissonne légèrement et je remarque le Ruban rouge à sa boutonnière. Andy est beaucoup trop qualifié pour ce boulot, bien que – quand on y réfléchit – ce ne soit pas exactement l'affectation la plus conventionnelle qu'on puisse avoir dans la fonction publique.

— Quelqu'un a-t-il des suggestions à faire ? *Constructives*, Bob.

Harriet secoue la tête d'un air désapprobateur. Vissé sur sa chaise, Boris ne réagit pas, conforme à lui-même. (Boris est l'un des sinistres larbins d'Angleton ; dans une incarnation précédente, je crois qu'il refroidissait les ennemis de l'État pour le compte de l'Okhrana – ou peut-être qu'il servait le café à Beria. À présent, il se contente d'imiter le mur de Berlin pendant les enquêtes internes.)

— Pourquoi ne pas lui proposer un job chez nous ? demandé-je.

Harriet détourne les yeux : c'est ma chef de section – nominalement – et elle tient à faire comprendre qu'elle n'approuve pas cette suggestion.

— C'est comme... risqué-je.

Je hausse les épaules et essaie de trouver le ton qu'il faut.

— Il a déduit le théorème de Turing-Lovecraft à partir des principes premiers. Il n'y a pas beaucoup de gens qui y arrivent. Donc, il est intelligent, c'est indiscutable. Je crois que c'est encore un pur obsédé de la théorie, qu'il n'a pas vraiment fait le rapport avec ce qu'implique la capacité de préciser des relations géométriques correctes entre nœuds de pouvoir – peut-être croit-il que c'est une vaste fumisterie. Pas de références à Dee ou aux autres, à part un ou deux ouvrages ésotériques mineurs sur son étagère. Ce qui signifie qu'il n'est pas directement dangereux, et que nous pouvons lui offrir l'occasion d'apprendre, de développer ses capacités et d'approfondir ses centres d'intérêt dans un domaine innovant et stimulant... dans la mesure où il est disposé à entrer dans la maison. À ce stade, il serait donc couvert par la Section 3.

La Section 3 de la Loi sur les secrets officiels (1916) est notre principale arme dans la guerre permanente contre les fuites en matière de sûreté de l'État. Ce texte a été voté en temps de guerre pendant une crise d'espionnage – une période de paranoïa aiguë et profonde –, et il est bien plus insolite que la plupart des gens ne le croient. Pour le grand public, la Loi sur les secrets officiels ne comporte que deux sections : c'est parce que la Section 3 est elle-même classée Secret Défense en vertu des dispositions des sections précédentes ; et le simple fait de connaître l'existence de la Section 3 – sans l'avoir formellement signée – est un délit de nature criminelle. La Section 3 comporte toutes sortes de savoureuses dispositions cachées destinées à

faciliter la vie d'espions comme nous ; c'est un écran d'invisibilité bureaucratique. On peut faire n'importe quoi sous le manteau de la Section 3 et rien n'en transpirera. C'est une opération opaque, comme disent nos collègues américains.

— Si vous lui faites signer la Section 3, il faudra lui trouver un poste et un budget, accuse Harriet.

— Oui, mais je suis sûr qu'il nous sera utile, réplique Andy.

Il lève la main d'un geste langoureux.

— Boris, voudriez-vous avoir l'obligeance de demander si, dans votre section, personne n'aurait besoin d'un mathématicien, d'un cryptographe ou autre ? J'en prendrai note et je transmettrai au Bureau. Harriet, s'il vous plaît, vous l'ajoutez au procès-verbal. Bob, j'aimerais te dire deux mots après la réunion, à propos de ponctualité.

Oh, merde.

— Rien d'autre ? Non ? La séance est levée, m'sieurs dames.

Une fois que nous sommes seuls dans la salle de conférence, Andy secoue la tête.

— Ce n'était pas très intelligent, Bob, de remonter Harriet à bloc comme ça.

— Je sais, dis-je en haussant les épaules. C'est que, chaque fois que je la vois, j'éprouve le besoin de lui mettre du sel dans le dos.

— Oui, mais, techniquement parlant, c'est elle ta chef de section. Pas moi. Ce qui veut dire que tu es censé prévenir si tu vas arriver en retard à une réunion capitale, sinon elle va te rouler dans la merde à fond les ridelles et elle aura raison, et ce n'est pas en invoquant la gestion matricielle et les procédures de résolution de conflit que tu sauveras ta peau. Avec elle, ton évaluation annuelle d'efficacité te fera passer pour un Garde rouge ou la réincarnation de Heinrich Himmler. Suis-je assez clair ?

Je me rassois.

— Oui, dans la limite des valeurs très bureaucratiques de la clarté.

Il hoche la tête.

— Je compatis, Bob, crois-moi. Mais Harriet est vraiment sous pression ; elle a un tas de projets en chantier, et elle n'a surtout pas besoin qu'on la fasse attendre deux heures parce que monsieur n'a pas pris la peine de laisser un message sur sa messagerie vocale la nuit dernière.

En entendant ce discours, je commence à me sentir merdeux, même si je vois bien que je suis manipulé.

— D'ac, je vais faire des efforts à l'avenir.

Sa tronche s'illumine.

— C'est ce que je voulais entendre.

— Hum. Maintenant, j'ai une grappe de serveurs Linux moribonds sous Beowulf à ressusciter avant le coup d'envoi des décryptages en

chaîne des PGP vendredi. Et un permutateur de tarot à étalonner, et puis un audit de sûreté pour un de ces foutus clones de Pokémon au cas où une bande de graphistes défoncés d'Austin, Texas, auraient on ne sait comment produit un nœud sublime accidentel. Autre chose ?

— Peut-être pas, murmure-t-il en se levant. Mais tu as apprécié d'avoir eu l'occasion de sortir un peu ?

— Il pleuvait.

Je me lève et m'étire.

— À part ça, oui, c'était un changement. Mais je pourrais penser sérieusement à demander une prise en compte en heures sup' si ça se reproduisait trop souvent. Je ne plaisantais pas à propos des grenouilles.

— Bon, peut-être que ça va se reproduire, ou peut-être que non.

Il me tape sur l'épaule.

— Tu t'en es très bien tiré hier, Bob. Et je suis au courant de ton problème avec Harriet et Rice. Il se trouve qu'il y a une place de libre dans un stage de formation qui commence la semaine prochaine ; ça sera l'occasion de mettre de la distance entre eux et toi et je crois que ça va te plaire.

— Un stage de formation ?

Je le regarde.

— En quoi ? Administrateur systèmes sous Windows NT ?

Il secoue la tête.

— En démonologie informatisée pour nullards absolus.

— Mais j'ai déjà fait...

— Je ne m'attends pas à ce que tu apprennes quoi que ce soit dans ce stage, Bob. Je veux que tu surveilles les autres participants.

— Les autres ?

— Tu as bien dit que tu voulais un job en service actif ? dit-il avec un sourire forcé.

Nous Ne Sommes Pas Seuls, la Vérité est là Dehors, bla-bla-bla. Cette sorte de paranoïa typique de la culture pop est essentiellement de la foutaise... N'empêche qu'il y a un ver de vérité au cœur de toute pomme fictionnelle, et que, même s'il n'y a peut-être pas d'extraterrestres dans la chambre froide de la base aérienne de Roswell, le monde est encore plein d'espions qui escaladeront votre fenêtre pour vous massacrer votre disque dur si vous découvrez un théorème mathématique intempestif. (Ou pis encore, mais c'est un autre problème, du genre de ceux qu'ont à traiter les collaborateurs des Opérations de terrain.)

En règle générale, l'univers fonctionne vraiment comme se l'imaginent les mecs pourvus d'un PhD après leur blaze. Les molécules sont composées d'atomes, qui sont composés d'électrons, de neutrons et de protons – ces deux derniers étant composés de quarks –, et les

quarks sont composés de leptosquarks, et ainsi de suite : ça n'arrête pas de se subdiviser, pour ainsi dire. Et vous ne pourrez pas trouver les plus grands facteurs premiers communs d'un nombre avec beaucoup de chiffres à moins de soit y consacrer plusieurs fois la durée de l'univers entier, soit recourir à un ordinateur quantique (ce qui est de la triche). Et *aucun* signal émanant d'organismes pensants n'a jamais été archivé sur bande magnétique à Arecibo, et *aucune* soucoupe volante n'est remisee dans un hangar de la Zone 51 (à part les projets de recherche « supernoirs » de l'US Air Force, qui ne comptent pas parce qu'ils fonctionnent au kérosène).

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

J'ai souffert pour ce que je sais, alors je ne vais pas vous laisser partir sur une simple boutade d'une ligne. J'estime que vous avez droit à une explication complète. Merde, j'estime que *tout le monde* a le droit de savoir à quel point la structure de la réalité est ténue – mais il ne m'a pas été donné d'écrire le règlement ; et torpiller la politique de la Laverie en matière de sûreté est une Très Mauvaise Idée. Parce que la Sûreté est peuplée d'entités dont vous n'aimeriez pas susciter le courroux – en fait, vous préféreriez qu'elles ne remarquent pas votre existence.

N'empêche que j'ai souffert pour savoir, et voici ce que j'ai appris. Je pourrais vous baratiner sur Aleister Crowley, John Dee et les mystiques tout au long de l'Histoire ; mais, au fond, la majorité des prétendus magiciens ne connaissaient rien à rien. En réalité, la magie traditionnelle ne fonctionne pas dans la plupart des cas. En fait, elle serait totalement hors sujet, n'était le théorème de Turing, ainsi nommé en l'honneur d'Alan Turing, dont vous avez entendu parler si vous vous y connaissez un peu en informatique.

Cette magie-là fonctionne. Malheureusement.

Vous n'avez pas entendu parler du théorème de Turing – pas sous ce nom, en tout cas – à moins d'être l'un de nous. Turing ne l'a jamais publié ; en fait, il est mort subitement et prématurément, peu après avoir révélé l'existence du théorème à un vieil ami qu'il avait connu pendant la guerre, mais auquel il aurait mieux fait de ne pas faire confiance. Ce fut à la fois le tout premier succès des gens de la Laverie et leur plus grand désastre : soyons honnêtes – ils ont réagi de manière scandaleusement excessive et réussi à se priver d'un des plus grands esprits scientifiques par la même occasion.

Passons. Ensuite, le théorème a été périodiquement redécouvert ; il a été efficacement étouffé, aussi – un peu moins brutalement, peut-être, parce que personne ne veut le voir partir dans la nature, là où Joe Random le Cryptopunk de base peut en tartiner l'Internet.

Ce théorème pirate une théorie des nombres discrets qui simultanément réfute l'hypothèse de Church-Turing (levez la main si

vous avez compris) et, pis encore, permet de convertir les problèmes non déterministes polynomiaux de la classe NP-complet en problèmes polynomiaux de la classe P-complet. Ce qui a plusieurs conséquences, la première étant la capacité de baiser intégralement la plupart des algorithmes cryptographiques – en d’autres termes : *nous afons les moyens de fous vaire barler* – et la dernière étant la capacité de générer une courbe géométrique Dho-Nha par voie informatique en temps réel.

Cette dernière perspective est un poil moins dangereuse que de permettre à des gus équipés d’ordinateurs portables d’agiter une baguette magique pour les transformer en bombes H à volonté. Parce que, voyez-vous, tout ce que vous savez sur la manière dont fonctionne l’univers est correct – seulement il y a un petit problème : ce n’est pas le seul univers dont nous ayons à nous soucier. De l’information peut s’infiltrer d’un univers à l’autre. Et dans un petit nombre – en réduction constante – d’autres univers, il y a des choses qui écoutent, et qui répondent : voir Al-Hazred, Nietzsche, Lovecraft, Poe, etc. Ceux-aux-nombreux-angles, comme on dit, vivent au fond de l’ensemble de Mandelbrot, sauf lorsqu’une incantation convenable dans le domaine platonique des mathématiques – informatisées ou non – les attire. (Et vous qui croyiez que cet économiseur d’écran fractal faisait du bien à votre ordinateur...)

Oh, et vous ai-je précisé que les habitants de ces autres univers n’obéissent pas à nos règles ?

Le seul fait de résoudre certains théorèmes fait des vagues dans le surespace platonique. Injectez une puissance énorme via un réseau soigneusement harmonisé conformément aux paramètres *ad hoc* – qui se trouvent naturellement à l’extérieur de la courbe géométrique susmentionnée, laquelle, à son tour échappe facilement au théorème de Turing –, et vous pouvez véritablement amplifier ces ondes jusqu’à ce qu’elles fassent de méchants trous dans l’espace-temps et permettent à des segments congruents d’univers normalement séparés de fusionner. Vous ne tiendrez pas tellement à vous trouver au point zéro lorsque cela arrivera.

C’est pourquoi nous avons la Laverie...

Je regagne en douce mon bureau via la machine à café ; j’en retire une grosse tasse pleine d’un breuvage vil et turgide qui me dépose une couche de particules gluantes sur les molaires. Trois notes de service secrètes, dont l’une concerne l’usage abusif du dentifrice fourni par l’Administration, attendent dans le tube verrouillé du pneumatique. Cent trente-deux messages électroniques attendent que je les lise. Et, de l’autre côté de l’immeuble, une batterie de serveurs Linux en panne attend que je leur installe un nouveau concentrateur Ethernet et les

remette en ligne pour qu'ils rejoignent notre équipe volante de décrypteurs. C'est ma faute, vu que c'est ma pomme l'informaticien de service : quand des bécanes déjantent, je brandis mes gris-gris et griffonne des codes vaudous sur leur clavier jusqu'à ce qu'elles remarchent. Ce qui signifie que les gens qui les ont cassées au départ n'arrêtent plus de me faire revenir et m'accusent à chaque fois qu'ils remettent le matériel en panne. Alors, devinez ce qui capte mon attention en priorité : le mur crème et vert délavé institutionnel derrière mon moniteur. Je ne trouve même pas la force de lire mon courrier avant d'avoir fixé le néant pendant cinq bonnes minutes. Pour aujourd'hui, j'ai comme un pressentiment, bien qu'il n'y ait manifestement rien de catastrophique en préparation : ça va être une de ces journées de type vendredi 13, même si c'est en réalité mercredi 17 et qu'il pleut.

Pour commencer, il y a un charmant courriel de la part de Mhari, qui a transité par l'une de mes adresses de réexpédition anonymisées. (Vous avez intérêt à ne pas vous faire piquer à envoyer ou recevoir du courrier personnel au boulot, donc je ne le fais pas. Vu que je suis le type qui a construit le pare-feu du service, ce n'est pas très difficile.) *Ordure visqueuse, ne t'avise plus de montrer ta sale gueule chez moi.* Tu parles ! Comme si j'en avais envie. La dernière fois que je suis passé dans l'appartement où elle habitait, c'était ce week-end, quand elle était sortie, pour récupérer mon tube de dentifrice administratif. J'ai résisté on ne sait comment à l'envie de m'en servir pour bomber des suggestions obscènes sur la glace de la salle de bains, comme elle l'a fait quand elle s'est pointée pour réquisitionner ma chaîne stéréo. C'était peut-être un oubli de ma part.

Message suivant : une directive sur les congés maladie signée (numériquement) par Harriet, rappelant qu'au-delà d'une demi-heure d'absence effective un certificat médical doit être produit, de préférence en avance. (Pourquoi sens-je poindre un mal de tête ?)

Tertio, une question de Fred, de la Comptabilité – un raté, en fait, à qui j'ai eu le malheur de sourire la dernière fois que j'étais de perme au Bourreau des urgences : « Au secours, je n'arrive plus à ouvrir mes fichiers. » Fred, qui vient tout juste de maîtriser le grand art du commutateur marche-arrêt, est toutefois assez compétent avec un tableur pour mettre en péril la paie du personnel ; la dernière fois que j'ai reçu un message de lui, il s'est trouvé qu'il avait réinstallé une version antérieure de quelques trucs et machins critiques sur son disque dur – ce qui avait tout effacé –, et eu l'effronterie de diffuser des blagues infestées de virus dans tout le service. (Je répercute sa demande d'assistance sur le Bourreau des urgences, où le collègue de garde devra se colleter avec et me traiter de vilains noms pour avoir essayé de rendre service à Fred.)

Je passe encore une fois cinq minutes à contempler la peinture crème éraflée sur le mur derrière mon moniteur. Ça cogne à tout rompre sous mon crâne, et suite à diverses directives de l'Agence pour la santé et la sécurité il n'y a même pas un cachet d'aspirine dans les locaux. Après le stupide fiasco de la veille, je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire ici pour ranimer mon enthousiasme : j'ai l'horrible impression, au fond des tripes, que si je reste, ça va être encore pire. En plus, j'ai abattu pour deux journées d'heures sup' hier, le règlement dit que j'ai le droit de prendre un congé à titre de compensation, mon manuel de développement personnel me dit que je devrais continuer à porter le deuil de mon hamster, et les serveurs Linux grappés peuvent aller se faire foutre chez Beowulf.

Je clos la session sur le terminal sécurisé et rentre chez moi en avance – le contribuable paiera.

Il est huit heures du soir et j'ai encore mal à la tête. Entre-temps, Pinky est descendu à la cave, où il prépare un nouvel assaut contre les forces de la nature.

La console télé dans le séjour de Château Cthulhu – la maison de flippés que je partage avec Pinky et le Cerveau, employés eux aussi par la Laverie –, est essentiellement un appareil à occuper les méninges, installé par Pinky dans une tentative désespérée pour réduire l'incidence des psychoses créatives dans la maisonnée. Je crois que c'était lors d'un de ses rares accès de bon sens. La colonne abrite un décodeur pour le câble, un pour le satellite, une Playstation Sony et un récepteur de WebTV bricolé de toutes pièces par le Cerveau pour combler une demi-heure d'ennui. Le meuble se dresse dans le coin en face du sofa en velours côtelé beige comme une sculpture postmoderne en métal brossé noir assemblée par les spaghetti de la connectique ; son rôle est de fournir un espace de récupération où nous pouvons nous vautrer après une dure journée de travail passée à auditer les sites Internet New Age au cas où ils auraient accidentellement inventé un truc dangereux. Gagner sa croûte en cogitant peut entraîner de méchantes entorses cérébrales : si vous ne vous défoncez pas à la bière et au shit et si vous ne regardez pas la télé-poubelle et ne chantez pas à tue-tête une fois de temps en temps, vous allez finir par croire que vous êtes Sonic le Hérisson Bleu et que la vieille M^{me} Simpson dans la maison d'en face est Double-Queue. Ça pourrait faire du grabuge, surtout si la Sécurité est précisément en train de contrôler votre profil.

Je suis occupé à regarder des engins foncer et exploser sur le Discovery Channel, branché sur la téléchose une canette de bière dans une main, un carton de pizza sur les genoux, lorsqu'un horrible gémissement monte de dessous la moquette. D'abord, je n'y prête pas

attention, parce que ce qui passe actuellement est un docudrama particulièrement gluant sur les accidents d'avion, mais lorsque le bruit se prolonge pendant plusieurs secondes, je réalise que pas même la chaîne stéréo apocalyptique de Pinky ne pourrait générer un volume pareil, et peut-être que si je n'interviens pas, je vais passer à travers le plancher. Alors, je me lève en titubant et zigzague jusqu'à la cuisine. La porte de la cave est entrouverte, la lumière est allumée et le bruit vient d'en bas ; j'empoigne l'extincteur et j'avance. L'odeur d'ozone ne présage rien de bon...

Château Cthulhu est une de ces maisons accolées de l'époque victorienne, unité-dortoir anonyme de Londres qui se distingue principalement par le fait qu'elle possède trois pièces à usage de cave et une certification résidentielle de la Laverie, ce qui signifie qu'elle n'est probablement pas sur les tables d'écoute du KGB, de la CIA ou de nos ennemis du M.i.6. Il y a en tout quatre chambres à deux lits, chacune pourvue d'une porte verrouillable, plus une cuisine, une salle de séjour, une salle à manger et une salle de bains communes. La tuyauterie émet des gargouillements menaçants au milieu de la nuit ; le tapis arbore des motifs cachemire particulièrement criards, très à la mode en 1880, qui ont subi une résurrection non désirée chez les marchands de sommeil radins des années 1980.

Lorsque nous avons emménagé, l'une des caves était pleine de bois de charpente, une autre contenait deux cadres de bicyclette rouillés et quelques étrons de chat momifiés, et la troisième avait un pentacle tracé à la craie bleue sur le sol où languissaient quelques trognons de bougies. Les présages étaient favorables : elle se trouvait exactement à l'angle d'un triangle équilatéral de rues aligné tout juste sur l'axe est-ouest, et il n'y avait pas d'antennes de télé pour boucher l'horizon sud par-dessus les toits. En se faisant passer pour un cul-bénit, le Cerveau avait réussi à négocier un rabais de dix pour cent en échange d'un exorcisme des lieux après avoir convaincu M. Hussein que des antécédents d'activités païennes risquaient d'affecter sévèrement ses revenus sur le marché des locations. (Foutaises, mais foutaises qui rapportent.) L'ancien temple est désormais l'ancre de Pinky, et si M. Hussein pouvait le voir, il aurait probablement une crise cardiaque. Ce n'est pas le câblage douteux ni les trois châssis d'un mètre quatre-vingts de haut qui contiennent son sélecteur téléphonique rotatif Strowger des années 1950 qui rendent l'endroit si inquiétant : plus vraisemblablement, c'est la manière dont Pinky a remplacé le dessin à la craie maladroit par un banc optique composé d'un diffracteur correctement étalonné et de cinq prismes, transformant la panoplie originelle pour séances d'occultisme niveau étudiant en un matériel totalement fonctionnel.

(Oui, c'est un pentacle. Oui, Pinky utilise une alimentation à haute

tension de cinquante kilovolts et quelques méchants condensateurs grande peinture pour faire gicler le laser. Oui, c'est une peau de chèvre écorchée qui pendouille sur le cintre et une pizza à moitié mangée qui tourbillonne à trente-trois tours-minute sur la platine Linn Sondek. C'est ce qu'on est bien obligé de tolérer quand on partage une baraque avec Pinky et le Cerveau : j'ai bien dit que c'était une maison de flippés, non ? Et puis nous bossons tous à la Laverie, alors c'est d'un flip tout ce qu'il y a de plus ésotérique – voire occulte – qu'il s'agit là.)

L'odeur d'ozone – et un crépitement très peu rassurant – émane de l'alimentation à haute tension. Le hurlement modulé vient des haut-parleurs (monolithes noirs de l'ingénierie hi-fi tendance *Odyssée de l'Espace*). Sur la pointe des pieds, je fais le tour en longeant le mur opposé à l'alimentation, ramasse le micro qui traîne par terre devant l'enceinte de gauche, puis tire d'un coup sec sur le cordon ; il y a une explosion sonore assourdissante, et le larsen est coupé net. *Où diable est passé le Cerveau ?* Je regarde l'alimentation. Un scintillement bleu-blanc à l'intérieur me donne une méchante nausée. Dans n'importe quelle autre maison, je chercherais tout bonnement le tableau de fusibles et j'abaisserais la manette du coupe-circuit principal, mais il y a à côté de ce bidule des condensateurs gros comme une machine à laver pour célibataire, et je n'ai pas envie d'essayer de les neutraliser dans une cave obscure. Je soulève l'extincteur – un container plein de halon pas tellement légal, mais indispensable chez nous –, et j'avance. Le coupe-circuit principal est un énorme interrupteur à lames sur le casier au-dessus de l'alimentation. Je n'ai pas envie de l'empoigner, mais il y a une chaise en bois plantée juste à côté ; je la soulève, et, la tenant par le dossier, je me sers d'un pied pour pousser la poignée.

Il y a un *clunk !* sonore, auquel répond un *bang !* simultané de l'alimentation. Aïe ! je crois que j'ai laissé partir la fumée magique. Je lâche la chaise, dégoupille l'extincteur et ouvre le feu en prenant soin de ne pas m'approcher de ces gros condensateurs. (Si vous laissez les bornes exposées, elles vont récupérer une charge d'électricité statique à partir du néant ; au bout d'une demi-heure, si vous leur passez sous le nez une lame de tournevis, vous avez intérêt à ce que le manche soit bien isolé, parce que vous allez sûrement avoir besoin d'un nouveau tournevis, et si l'isolation est défectueuse, vous allez avoir besoin d'un ou deux nouveaux doigts en prime.)

La fumée monte en une mince spirale, formant un anneau à la régularité peu naturelle qui tourne sous l'unique ampoule vacillante. Un rire ténu résonne dans les haut-parleurs.

— Qu'est-ce que vous avez fait avec lui ? hurlé-je, oubliant que le micro n'est pas branché.

Le pentacle sur le banc optique est éteint et inoccupé, mais le bocal

à côté de lui porte l'étiquette *Poussière preslevée au Tombeau de la Momie (propriété du Crématorium de Winchester Road)*. Pas la peine d'être nécromancien pour deviner ce que ça signifie.

— De qui tu parles ?

Je saute presque au plafond en me retournant. Pinky est debout sur le seuil, retenant son froc d'une main, l'air agacé.

— J'étais en train de chier. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Je lui montre l'alimentation, sans commentaire.

— T'as pas...

Il n'en dit pas plus. Il lève les mains et tire sur ses rares cheveux.

— Mes condensateurs ! Salaud !

— La prochaine fois que t'essaies de faire cramer la baraque, et/ou d'invoquer une monstruosité sans nom du fond de l'abîme sans blindage adéquat, pourquoi ne pas m'avertir d'une manière ou d'une autre pour que je puisse me trouver un autre continent habitable ?

— Ces machins m'ont coûté cinquante sacs pièce aux puces de Camden Market !

Il se penche anxieusement au-dessus de l'alimentation, mais pas assez anxieusement pour la palper sans gants isolants.

— Rien à cirer. La première chose que j'ai entendue, c'est le larsen qui gueulait dans ta sono. Si t'éteins pas ton zinzin avant d'aller satisfaire un besoin naturel, sois pas surpris si les lois de la nature viennent te rappeler leur existence.

— Connard.

Il secoue la tête et dit :

— Je peux t'emprunter ta flèche laser ?

Je remonte pour continuer de regarder mon émission sur les accidents d'avion. C'est dans des moments pareils que je me dis que j'ai vraiment besoin de trouver des colocataires de meilleur niveau – si seulement le vivier de candidats dotés du coefficient de sécurité adéquat était plus peuplé !

Enquête

C'est l'après-midi du jour J.2 du stage auquel Andy m'a inscrit et je viens tout juste d'atteindre le seuil de l'ennui absolu. En contrebas des gradins inconfortables de l'amphithéâtre, notre formateur pérore sur les aspects pratiques de l'invocation de puissances tapies au fin fond des profondeurs et sur les moyens de les maîtriser ; on ne peut encaisser qu'une certaine dose de ce baratin en une seule séance, et mon esprit est à des millions de kilomètres de là.

— Vous devez garder en mémoire que tous les grands cercles doivent être fermés par un terminateur. Des liens en suspens sont de puissantes sources de bruit dans le circuit, et il est indispensable d'ajouter un condensateur au bout pour l'absorber et empêcher les échos ; un peu comme un bus SCSI sur un ordinateur, ou un réseau local. Dans le cas du grand circuit d'Al-Hazred, le terminateur était à l'origine un bouc noir, sacrifié à minuit avec un couteau en argent que seules des vierges avaient touché, mais de nos jours nous nous contentons d'une résistance de 50 ohms. Hep, là-bas ! Vous, Bob ! Vous vous endormez, ou quoi ? Un bon conseil : ne tentez pas le coup. Si vous vous trompez dans la polarité, ça va vous en boucher un coin – parce que votre bouche sera de l'autre côté de votre tête. Si vous en avez encore une.

Ah, ces universitaires et théoriciens de mes deux !

— Oui, ai-je dit.

J'ai déjà abordé la question avec le Cerveau ; les grands cercles électriques sont des entités malfaisantes, à éviter impérativement par quiconque peut disposer de lasers de bonne qualité et d'une plateforme stabilisée. L'électricité, qui fut pendant une éternité l'outil de base des vitalistes expérimentaux, est à présent tout à fait dépassée – mais elle est tellement bien assimilée que ces types, dans leur tour d'ivoire, préfèrent s'en servir comme véhicule pour leurs recherches plutôt que d'essayer des moteurs géométriques modernes fondés sur la lumière, laquelle n'a aucun des vilains effets secondaires des invocations électriques. Mais c'est l'école britannique, et on n'y peut rien. Aux States, quand ils ne font pas dans l'intox en brandissant de ridicules histoires de « télé-visionnement » sous le nez des journalistes, les gens de la Chambre Noire sont en train de mener des expériences avec le gros laser Nova de Los Alamos dont tout le monde croit qu'il

sert à mitonner la bombe atomique. Nous, on voudrait bien faire joujou avec des moteurs géométriques opto-isolés parfaitement sûrs et des amas invocatoires. Mais aux chiottes le progrès ! Nous devons nous contenter du Docteur Volt et de son louche acolyte Mister Amp et prier le ciel qu'il n'y ait pas de boucle de courant de fuite tant que le noyau d'invocation est encore présent et actif.

— De toute façon, c'est l'heure de la pause-café. Quand nous reprendrons, dans quinze minutes environ, je vais avancer un peu ; c'est le moment de démontrer les principes de base d'une invocation maîtrisée. Ensuite, cet après-midi, nous discuterons des conséquences d'une sollicitation non contrôlée.

(Les sollicitations non contrôlées sont une incitation à la tragédie – au mieux, vous allez vous retrouver avec un collaborateur en trait-plat, le cerveau squatté par une entité d'outre-monde, au pis, vous allez vous retrouver avec un portail physique ouvert sur l'ailleurs. Alors, n'y songez pas, c'pris ?)

Le prof joint les mains et se les pétrit comme pour en chasser une invisible poussière de craie ; je me lève et je m'étire – puis je pense à refermer mon fichier. La grande et unique différence entre ce stage de formation et un séjour particulièrement barbant à l'université est que tout ce que nous apprenons ici relève de la Section 3 et laisser quelqu'un jeter un coup d'œil sur l'écran de votre portable peut vous valoir une sanction pénale draconienne.

Il y a une salle d'attente dehors, à mi-chemin entre les deux amphis, peinte en vert chou institutionnel, avec des sièges modulaires tartignols d'un orange brûlé particulièrement agressif qui me rappelle instantanément les années 1970. Le distributeur de boissons ne déparerait pas un magasin d'antiquités ; il fonctionne avec un mécanisme d'horlogerie, apparemment. Nous faisons la queue docilement, piétinant sur place le temps de sortir les pièces de vingt pence obligatoires. Sur le mur, une affiche jaunie aux coins déchirés nous rappelle qu'UNE PAROLE IMPRUDENTE PEUT COÛTER DES VIES HUMAINES – ce qui témoigne peut-être d'un humour institutionnel sardonique, mais je n'y mettrais pas ma main au feu. Berwick-sur-la-Tweed a été en guerre avec l'empire du Tsar jusqu'en 1992, et je ne serais pas le moins du monde surpris si l'on découvrait, du côté de Whitehall, que l'une des subdivisions les plus obscures du gouvernement – par exemple, au ministère des Transports, le Bureau du pneu relevant de l'inspection de l'entretien des véhicules élévateurs à fourche longue portée –, était encore engagée dans une lutte à mort avec le III^e Reich.

Il est tout à fait dans l'esprit de la Laverie d'être au courant des anomalies les plus bizarres de notre patrimoine diplomatique – les fantômes somnambules des conflits passés, pour ainsi dire –, et d'être

parée à les réactiver d'un moment à l'autre. Ce qui n'a jamais vécu dort jusqu'à ce qu'on le réveille ; et ce n'est pas seulement nous autres modestes citoyens de l'espace-temps einsteinien qui rédigeons les traités, pas vrai ?

Un stagiaire s'approche de moi en traînant les pieds et m'adresse un sourire cadavérique. Je lui jette un coup d'œil et me force à résister à l'envie de me défiler : c'est Fred de la Comptabilité, l'emmerdeur qui n'arrête pas de foutre son ordinateur en panne et s'attend à ce que je le lui répare. Cinquante ans environ, la peau sèche comme du papier, à croire qu'une araignée géante l'a entièrement vidé de sa substance, il est encore en costard-cravate – au deuxième jour d'un stage qui en comporte cinq –, tel un égaré qui s'est trompé de décennie. En plus, il a l'air d'avoir dormi dedans, sinon d'y avoir vécu au moins jusqu'au renouvellement de l'hypothèque et au début d'un traitement préventif contre l'humidité.

— On dirait que le D^r Vohlman vous a dans le collimateur, hein ?

Je renifle, puis décide d'oublier l'envie de me défiler.

— Métaphoriquement ou sexuellement ?

Une expression de profonde perplexité passe fugitivement sur le visage de Fred.

— Comment ? Métamachinchose ? Bah. C'est un vieux con avec un sale caractère, c'est tout.

Il se penche vers moi et me souffle d'un ton de conspirateur :

— Tout ça me dépasse, vous savez. Je ne pige pas pourquoi je suis dans ce truc aux frais de la princesse, notre budget formation a crevé le plafond. Faut utiliser les crédits pour les stages, sinon nous les perdons pour l'an prochain : Irene est partie étudier les modules de gestion de périphériques Unisque – va savoir ce que c'est – et on m'a affecté ici. C'est la vie. Mais ça n'a aucun intérêt pour moi, si vous voyez ce que je veux dire. Vous par contre... vous avez l'air d'être du type plutôt intellectuel. Vous savez probablement de quoi il en retourne. Vous allez pouvoir me dire...

— Hé ?

J'essaie de me cacher derrière mon gobelet de café et réussis à me brûler les doigts. Tandis que je jure, Fred se retrouve on ne sait comment debout derrière mon épaule droite.

— Voyez-vous, Torsun, de la Direction, m'a dit qu'il m'envoyait ici pour apprendre à devenir Administrateur systèmes du service, afin que les gens de l'Assistance technique ne puissent plus nous jeter de la poudre aux yeux. Mais Son Altesse vohlmanique n'arrête pas de nous balancer ces vanes bizarres, ces histoires de démons, de couteaux, de trucs et de machins. À votre avis, c'est un de ces satanistes contre lesquels on nous a mis en garde il y a quatre ans ?

Je louvoie aussi discrètement que je peux.

— Je ne suis pas sûr que vous devriez participer à ce stage. Ça devient vite très technique, et ça peut être dangereux si vous n'avez pas l'habitude des mesures de sécurité expérimentale appropriées. Vous êtes sûr de vouloir rester ?

— Si j'en suis sûr ? Et comment ! Mais le contenu ne me plaît pas trop. D'abord, qu'en est-il du contrat de licence et de l'assistance ? On commence par là, non ? Je veux dire, les pactes avec le diable, c'est bien joli, mais j'ai besoin de savoir qui appeler pour avoir une assistance technique réelle. Et est-ce que tout ce matériel a été agréé par le CESG pour un usage sur les réseaux gouvernementaux ?

Je soupire.

— Touchez-en deux mots au Dr Vohlman, suggéré-je.

Sur quoi, un tantinet impoli, je lui tourne le dos. Je sais que dans un stage il y a toujours une personne qui s'est trompée de groupe, mais nous en sommes au deuxième jour et il ne s'en est pas encore aperçu. Un record, en quelque sorte, non ?

Tout le monde finit son café, les fumeurs ressortent comme par magie de leurs cachettes et nous regagnons l'amphi en bon ordre. Le prof – le Dr Vohlman – a amené dans la salle un banc d'essai antédiluvien monté sur roulettes ; ça ressemble à deux bobines Tesla en train de tromboner un pont de Wheatstone, près duquel je jurerais reconnaître une tête de delco piquée sur une vieille Morris Minor. La connectique du pentacle est en argent massif, terni par l'âge.

— Bon, vous feriez mieux de poser vos gobelets de café maintenant, parce que nous allons mettre en pratique pour de vrai quelques-uns des thèmes dont nous avons discuté avant la pause.

L'efficace Vohlman attaque son programme avec le zèle d'un instituteur-né.

— Nous allons essayer une sollicitation mineure, une invocation de type 3 en utilisant précisément les coordonnées que j'ai dessinées au tableau. Ce qui devrait susciter une manifestation primaire d'horreur sans nom, mais ce sera une horreur sans nom assez manipulable, du moment que nous observons des précautions raisonnables. Il y aura des distorsions visuelles désagréables et un peu de bavardage protoconscient, mais pas plus intelligent qu'un reporter des *News of the World* – pas vraiment assez pour être dangereux. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne risque rien pour autant – on peut très facilement se tuer si on ne traite pas le matériel avec le respect qui lui est dû. Au cas où vous l'auriez oublié, il y a six cents volts et quinze ampères qui passent dans ce circuit, et la carte mère est isolée et orientée correctement sur un axe magnétique nord-sud. La géométrie que nous utilisons pour cet essai est un espace de Minkowski modifié que nous pouvons obtenir par dérivation en portant π à la puissance quatre ; aucune dimension fractale n'intervient, mais les choses sont

légèrement compliquées par le fait que l'espace sur lequel nous cartographions ce schéma comporte un éther luminifère. Rapprochez-vous, s'il vous plaît, il faut que vous soyez à l'intérieur du périmètre de sécurité quand je mettrai le circuit sous tension. Manesh, si vous pouviez allumer le panneau ENTRÉE AB-SO-LU-MENT INTERDITE...

Nous faisons cercle autour du banc d'essai. Je reste en retrait. J'ai déjà assisté à des expériences similaires ; à vrai dire, j'en ai fait de bien plus exotiques chez nous dans le sous-sol de Château Cthulhu. Comparé aux invocations d'une délirante complexité que le Cerveau élabore à l'intérieur de sa matrice laser, ce truc relève de l'initiation, ce n'est rien qu'une étape officielle dans mon dossier personnel. (Vous ai-je parlé de cet ami à moi qui s'était vu refuser un poste de conseiller scientifique stagiaire parce qu'il n'avait pas les qualifications nécessaires ? Son doctorat ne lui était d'aucune utilité : la description du poste précisait « trois UV acquises à l'examen de fin d'études secondaires » et il avait depuis longtemps perdu tous ses diplômes datant du lycée. Ça se passe comme ça dans la fonction publique.)

N'empêche qu'il est intéressant d'observer les autres participants à ce stage. Blonde babillarde aux lunettes à grosse monture, Babs traite le banc d'essai comme un engin explosif à désamorcer ; je crois qu'elle est novice, encore trop sous l'influence de *L'Exorciste*, et qu'elle s'attend probablement à voir des crânes tourbillonner et la bave verte jaillir d'un moment à l'autre. (Vohlman aurait dû dire aux stagiaires que c'est pour cela que nous avons des Servants d'Ectoplasmes sous la main. Ça impressionne les huiles un max. Mais ne nous trompons pas de stage.) John, Manesh, Dipak et Mike se comportent exactement comme des techniciens subalternes blasés : une formation à l'extérieur, c'est une semaine de vacances loin du bureau. Fred de la Comptabilité semble paumé, comme s'il avait égaré son cerveau quelque part, et Callie a trouvé une raison pressante d'aller se refaire une beauté aux toilettes. Je ne peux pas le lui reprocher ; l'expérience en question est aussi amusante que la démonstration de la réaction de la thermite dans un labo de chimie – ça peut vous péter dans la gueule, et je pense à m'assurer que l'extincteur pour feux électriques est précisément à deux pas derrière moi et un pas à droite.

— OK, je vous demande votre attention à tous. Ne touchez en aucun cas le quadrillage de la matrice. Ne dites rien, sous quelque prétexte que ce soit, une fois que j'ai commencé. Ne sortez pas du cercle rouge tracé sur le sol, il y va de votre vie. Nous sommes au-dessus d'une cage mise à la terre, ici, mais si nous en sortons...

Tout est dans la topologie. Le principe de l'invocation est simple : vous créez un nœud attracteur au point A. Vous mettez l'anti-nœud correspondant au point B. Vous vous tenez dans l'un des nœuds, vous activez le circuit, et quelque chose apparaît à l'autre bout. (C'est l'effet

de résonance que j'ai mentionné plus haut, d'ac ?) Le hic – et pas des moindres –, est qu'un observateur humain est nécessaire ; il est impossible d'opérer par télécommande. (Insérez ici un charabia félinquantique sur « L'effondrement de la fonction d'onde » et « L'Ami de Wigner contre le Front de libération des animaux ».) Vous avez intérêt à bien choisir le cercle dans lequel vous vous tenez, sinon, vous allez en apprendre beaucoup plus que vous n'en avez jamais voulu savoir sur la topologie appliquée, par exemple, à quoi ressemble l'univers quand vous êtes retourné comme un gant.

C'est moins dangereux que ça en a l'air. Pour plus de sécurité, vous pouvez superposer le nœud attracteur et la cellule de sûreté, piégeant ainsi la ou les entités invoquées – ce qui signifie qu'elles ne devraient pas pouvoir nous atteindre à l'anti-nœud. C'est la raison pour laquelle Herr Doktor Vohlman avec ses balafres d'étudiant duelliste und sein zale karaktère a posé le banc d'essai en plein milieu du pentagramme rouge peint sur le sol de l'amphi et nous enjoint maintenant de serrer les rangs.

Évidemment, pour attraper l'extincteur, je serais obligé de sortir du cercle...

— Cette pratique est-elle approuvée par le Responsable de la sécurité ? s'inquiète Fred.

— Silence, s'il vous plaît.

Vohlman ferme les yeux, se prépare mentalement à la séquence d'activation.

— Contact.

Il bascule d'un coup sec un interrupteur à lame et une lumière s'allume.

— Circuit 2.

Il appuie sur un bouton et demande :

— Y a-t-il quelqu'un ici ?

Des volutes de vapeur verte semblent osciller à la périphérie de mon champ de vision tandis que je me concentre sur le pentagramme de fils d'argent. Des voyants rougeoient en dessous de lui, enchâssés dans une carte mère en bois prélevé sur une potence (qui a déjà servi) ; tout est dans la configuration du dispositif expérimental.

— Trois.

Vohlman appuie sur un autre bouton, puis tire de sa poche un tortillon de papier. Il le déchire, révélant une lancette stérile qu'il se plante sans hésiter dans le gras du pouce gauche. Les poils se dressent sur ma nuque tandis qu'il secoue la main en direction de l'attracteur et qu'une gouttelette de sang s'en échappe, rebondit sur la nappe d'air par-dessus un fil, repart en roulant vers le centre et reste en suspens à trente centimètres au-dessus, vibrant comme un rubis liquide sous l'éclairage fluorescent.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? pastiche Fred.

Brusquement, son visage se froisse en un sourire grimaçant.

— La bonne blague ! Pendant une minute, j'ai failli y croire !

Il tend la main vers la goutte de sang et je perçois de vastes forces qui se rassemblent dans l'air autour de nous : tout à coup, je sens venir un mal de tête, comme la tension qui précède un orage électrique.

— Non ! piaule Babs, comprenant qu'il est déjà trop tard pour retenir Fred au moment même où elle pousse son cri.

Je vois le visage de Vohlman. Un masque de terreur pure : il n'ose pas faire le moindre geste pour retenir Fred parce que toucher Fred ne pourra qu'étendre la contagion. Fred est déjà perdu, et la dernière chose à faire à un sujet en contact avec la haute tension est de l'attraper pour l'en éloigner : plus exactement, si vous faites ça, ce sera la dernière chose que vous ferez *jamais*.

Fred est immobile, la manche de sa veste tressaute comme si les muscles se tortillaient sous le tissu. Sa main est au-dessus de l'attracteur, et la goutte de sang en lévitation commence à se diriger vers le bout de son doigt. Il sourit encore, comme un homme au pied collé au troisième rail du métro juste avant qu'apparaissent la fumée et les étincelles. Il ouvre la bouche.

— Oui, dit-il d'une voix claire et haut perchée qui n'est pas la sienne. Nous sommes ici.

Des vers lumineux grouillent derrière ses yeux.

— Qu'est-ce que tu as fait ensuite ? demande Boris.

Renversé en arrière sur mon siège, je contemple les dragons de fumée trouble qui s'incurvent lentement sous les tubes fluorescents. Il me faut quelques secondes pour retrouver ma voix ; j'ai la gorge à vif, et ce n'est pas à cause de la fumée.

— J'ai analysé la situation très vite, comme on nous l'apprend : la méthode RECOP : Regarder – Évaluer – Classer par Ordre de Priorité. Fred a mis le champ de confinement à la masse et l'entité niveau 3 qui est à l'intérieur l'a rempli jusqu'à saturation. Les niveaux 3 ne sont pas intelligentes, mais l'univers dont elles proviennent a une base de temps beaucoup plus rapide que la nôtre ; une fois qu'il est entré dans le champ, elles ont cartographié son système nerveux et l'ont mis en pièces comme une noisette pourrie. Possession complète en deux à trois millisecondes.

— Mais qu'est-ce que tu as fait au juste ? insiste Andy.

Je déglutis.

— Bon, j'étais de l'autre côté, en face de lui, et il avait mis le confinement à la masse. À ce moment-là, ni l'attracteur ni l'anti-nœud n'étaient activés : nous étions donc tous des cibles potentielles. La priorité manifeste était de bloquer la possession, et vite. On y arrive

en neutralisant physiquement le possédé avant que l'entité puisse élaborer une défense en profondeur. J'avais des doutes sur l'installation électrique et j'avais pris soin de regarder où était l'extincteur ; alors, c'est la première chose que j'ai attrapée.

— C'était la première chose à te tomber sous la main ? demande Boris.

— Oui.

Andy hoche la tête.

— Il va y avoir une commission d'enquête, mais, au fond, nous n'avons pas besoin d'en savoir plus. Ça correspond à ce que nous racontent les autres témoins.

— Il est grièvement blessé ?

Andy se détourne. Mes mains tremblent tellement que ma tasse de café tinte contre la soucoupe.

— Il est mort, Bob. Il était mort dès qu'il a franchi la ligne. Vous seriez tous morts, toi et les autres, si tu ne lui avais pas poinçonné son ticket. Tu as une collègue qui n'était pas là, deux qui n'ont pas remarqué ce qui se passait, et cinq – y compris l'enseignant – qui jurent leurs grands dieux que tu leur as sauvé la vie.

Il se retourne vers moi.

— Mais nous sommes obligés de te soumettre quand même à une enquête, parce qu'il s'agit d'un incident aux conséquences fatales. Il était marié avec deux gosses, et il y a une pension et d'autres problèmes résiduels à régler.

— Je ne savais pas...

Je me tais avant de dire une bêtise. Fred était un connard, mais qui est bien placé pour juger son prochain ? J'ai la nausée en songeant aux conséquences de ce qui s'est passé dans cette salle. Peut-être que si je lui avais expliqué la situation pendant la pause, lui avais tapé sur l'épaule en lui conseillant de chercher un stage qui épuiserait sans danger les crédits formation de son service...

Andy interrompt mon introspection.

— D'accord, t'es dans un sale pétrin, comme toujours quand ça tourne mal pendant le service. J'irai jusqu'à dire que dans cette affaire je m'attends à ce que l'enquête soit une formalité – tu t'en sortiras probablement avec des félicitations. Mais, entre-temps, je crains que tu doives retourner dans ton service, où Harriet t'informerait officiellement que tu es suspendu avec solde intégrale en attendant les résultats de l'enquête et une éventuelle procédure disciplinaire. Tu vas rentrer chez toi et prendre ton mal en patience jusqu'à la semaine prochaine, ensuite nous essaierons de régler ça le plus rapidement possible.

Il se carre dans son fauteuil et soupire.

— C'est vraiment chiant, mais il n'y a pas moyen de faire

autrement. Alors, je te suggère de traiter cette suspension comme une occasion de décompresser, de reprendre tes esprits, de te remettre de tout ça – parce que après l'enquête je m'attends à ce que nous ressuscitions ta demande de formation au service actif et de participation aux opérations sur le terrain, et que nous lui donnions une issue favorable.

— Hein ?

Je me redresse.

— Quatre-vingts pour cent du service actif consistent en travail de bureau. Ça, tu peux le faire, même si ce n'est pas vraiment ta vocation. Neuf pour cent consistent à poireauter dans les buissons avec la pluie qui dégouline sous le col de ta chemise en te demandant ce que tu fiches là. J'imagine que tu peux faire ça aussi. C'est le un pour cent restant – quelques secondes de danger confus – qui est difficile à assurer : et je crois que tu viens de démontrer que tu as les capacités requises. Dans la mesure où c'est moi qui t'invite, si ce boulot t'intéresse – il se lève – tu peux l'avoir.

Je me lève, moi aussi.

— Je vais y réfléchir, dis-je.

Et je prends la porte avant de commencer à éructer des obscénités : parce que je n'arrive pas à oublier l'expression sur le visage de Fred. C'est la première fois que je vois quelqu'un mourir. C'est drôle, non ? La plupart d'entre nous traversons l'existence sans vraiment jamais voir quelqu'un mourir, et encore moins mourir de mort violente. Je devrais être au septième ciel en sachant que je vais être classé apte aux opérations sur le terrain, et je le serais si cet entretien avait eu lieu hier. Mais maintenant, je n'ai qu'une envie, aller vomir dans un coin.

Le Cerveau est dans la cuisine quand je rentre, en train d'essayer de faire une omelette sans briser la coquille des œufs.

Il pleut, ma veste est trempée après le court trajet entre la station de métro et la porte d'entrée ; rendons grâces une fois de plus aux invisibles bienfaits des lentilles cornéennes, sans lesquelles je serais en train de contempler le monde derrière des verres de lunettes maculés de tramées liquides.

— Salut, dit le Cerveau. Tu peux me tenir ça ?

Il me tend un œuf : j'ouvre de grands yeux.

Le plan de travail de la cuisine, habituellement d'une propreté douteuse, brille tel un miroir stérile, comme s'il était préparé pour un chirurgien particulièrement pointilleux. À une extrémité repose une seringue préchargée d'un liquide gris et opaque – de l'essence de béton. À l'autre extrémité trône un robot de ménage châtré de son interrupteur de sécurité et muni d'un dispositif qui ressemble

dangereusement à une moitié de moteur électrique boulonnée sur l'axe qui entraîne normalement les lames du mixer. Encore tout dégoulinant, je contemple le spectacle sans bouger : même pour un projet du Cerveau, ceci est manifestement anormal.

Je lui rends l'œuf.

— J'ai pas envie.

— Allez ! Même si je te demande uniquement de le tenir ?

— Je ne plaisante pas. Je viens d'être suspendu en attendant les résultats d'une enquête.

Je fais glisser la fermeture Éclair de ma veste, que je laisse choir par terre.

— Fin de partie, interruption de programme, erreur système.

Le Cerveau penche la tête sur le côté et me reluque de ses grands yeux brillants comme un hibou en état de démence légère.

— Sérieusement ?

— Ouais.

Je cherche partout le bocal d'arabica puis commence à garnir la cafetière par petites pelletées.

— Y a de l'eau dans la bouilloire ?

— Suspendu ? Avec solde ? Pourquoi ?

La mouture se tasse.

— Avec solde. J'ai sauvé la vie à six personnes, et à moi-même. Mais je n'ai pas sauvé la septième, alors il va y avoir une enquête. Ils disent que c'est une formalité, mais...

Clic, la bouilloire est allumée, l'explosion de vapeur ne va pas tarder.

— Un truc en rapport avec ce stage de formation ?

— Ouais. Fred, de la Comptabilité. Il a mis à la masse un réseau invocatoire...

— Police génétique ! Vous, là ! Sortez du patrimoine, et vite !

— C'est pas drôle.

Il me regarde encore une fois et sa légèreté s'envole.

— Non, Bob, c'est pas drôle. Désolé.

Il me présente l'œuf.

— Tiens-moi ça, je t'en supplie.

Je prends l'objet et manque de le laisser tomber ; il est brûlant, et légèrement grasseyé au toucher. Il y a aussi une légère odeur de soufre.

— Nom de Dieu, c'est quoi...

— Rien qu'un instant, je te le promets.

Il exhibe un grossier bobinage de cuivre, dont le fil s'enroule autour d'un tranche-pâté en plastique et qui est relié à un gadget quelconque ; il le fait passer autour de l'œuf, puis de mon poignet, et vice versa.

— Et voilà. L'œuf devrait maintenant avoir perdu son champ magnétique.

Il repose le bobinage et retire l'œuf de ma main inerte.

— Observe ! Le premier prototype de l'omelette intégrale ultime !

Il le casse sur la tranche du plan de travail ; il s'en échappe – *flac* ! – une masse jaune, spongieuse, caillée et membraneuse. L'odeur de soufre est maintenant prononcée, elle me chatouille les narines comme les effets rémanents d'un spectacle de feux d'artifice.

— C'est encore au stade du développement – j'ai été obligé de me servir d'une seringue, mais le prochain article sur la liste, c'est l'électrophorèse par diffusion de gel qui utilise des agglutinats d'hémoglobine en floculation dans la perspective d'une polymérisation *in ovo* des éléments du rotor – alors, comment ton gussager préféré s'est-il autodarwinisé ?

J'empoigne une poubelle et je m'assois. Peut-être que le Cerveau n'est pas aussi monumentalement égocentrique qu'il en a l'air. Au moins, il a posé la question d'une manière assez indolore.

— Tu sais qu'il y a toujours quelqu'un qui se trompe de stage ? C'était ce stupide comptable qui me fiche tout le temps en rogne. Il s'est retrouvé dans « Introduction à l'informatique appliquée à l'occultisme » en croyant avoir affaire à un autre cours. Je n'aurais pas dû être dans ce stage, de toute façon, mais Harriet a réussi à convaincre Andy que j'en avais besoin ; histoire de se venger du truc du mois dernier, à mon avis.

Harriet a eu des problèmes avec son logiciel de courrier électronique et m'a demandé mon avis ; je ne sais pas exactement ce qui a mal tourné, mais elle s'est retrouvée en train de claquer cinq jours du budget formation du service à suivre un cours sur la configuration des messages sortants. Il lui a fallu trois semaines pour s'arrêter de sursauter chaque fois que quelqu'un parlait de règles.

— Tout bien considéré, je crois que ce qu'il a fait relève de l'autoramboisation massive, mais...

Je me rends compte que j'ai cessé de parler et je suis traversé par un frisson convulsif.

— Ses yeux étaient pleins de vers.

Le Cerveau se retourne, silencieusement, et farfouille dans le placard au-dessus de l'évier. Il en extrait une grande bouteille étiquetée « Débouche-W.-C. liquide », rince deux tasses ébréchées qui se morfondent sur l'égouttoir, puis les remplit avec la bouteille.

— Bois ça, dit-il.

Je bois. Ce n'est pas de l'eau de Javel : les yeux ne me sortent pas tout à fait de la tête, ma gorge ne prend pas vraiment feu, et la majeure partie du liquide demeure à la surface de ma langue au lieu de s'évaporer.

— Putain, c'est quoi, ce truc ?

— De l'agent de rinçage pour carter moteur, dit-il avec un clin d'œil. Ça empêche Pinky de tremper sa queue dedans, vu ?

Je lui rends son clin d'œil, un tantinet perplexe ; je ne crois pas que cette expression signifie ce que le Cerveau croit qu'elle signifie, mais si je le lui disais, je doute fort qu'il continue à m'abreuver de ce nectar, alors je ne vais pas éclairer sa lanterne. Actuellement, je n'ai qu'une envie, me bourrer la gueule sans discernement – et il semble s'en être rendu compte. Si je suis complètement bourré, je ne serai pas obligé de penser. Et ne pas penser pendant un certain temps ne peut que me faire du bien.

— Merci, dis-je aussi gravement que je le peux.

C'est le secret du Cerveau, après tout, et il vient de me le confier. Je suis obscurément ému, et si je ne voyais pas Fred me sourire chaque fois que je ferme les yeux, il pourrait peut-être me toucher pour de bon.

Le Cerveau m'examine attentivement.

— Je crois que je connais ton problème, dit-il.

— Et c'est quoi ?

— Tu as besoin... (il est déjà en train de remplir ma tasse)... de te prendre une biture. Maintenant.

— Mais, et ton...

Je désigne mollement le plan de travail.

Il hausse les épaules.

— Ce n'est qu'un demi-succès ; je referai l'expérience plus tard, et ça marchera correctement.

— Mais tu es occupé, protesté-je.

Toute cette histoire ne lui ressemble pas du tout ; dans ses pires moments, il est à la limite de l'autisme. Le voir prêter attention aux bouleversements émotionnels de quelqu'un d'autre est, disons, surréel.

— J'essayais simplement de prouver qu'on peut faire une omelette sans casser les œufs. C'est une métaphore creuse ou une stupide expérience pratique : tu es réel, et un exemple classique de ce que je veux démontrer, en plus. Tu es brisé, pour avoir neutralisé l'irruption au point zéro d'un agent vampirique, et je crois qu'il faudra voir si tous les chevaliers du Roi peuvent te réparer, ou du moins te remonter le moral. Ensuite, tu pourras m'assister dans mes recherches ovologiaques.

Je ne lui jette pas le verre à la figure. Mais je l'oblige à le remplir.

Un nombre indéterminé (mais différent de zéro) de verres de vodka plus tard, Pinky apparaît, grand, dégingandé et légèrement désorienté. Il exige qu'on lui indique la librairie la plus proche.

— Pourquoi ?

— C'est pour mon neveu.

Pinky a un frère et une belle-sœur qui vivent à l'autre bout de Londres et se sont récemment reproduits.

— Qu'est-ce que tu veux lui acheter ?

— Un *Londres de A à Z* et une bible.

— Quelle idée !

— Le plan de Londres, c'est un cadeau de baptême, et la bible, c'est pour que je sache le chemin pour aller à l'église.

Le Cerveau pousse un gémissement ; de mes mains d'ivrogne, je tâtonne derrière le sofa à la recherche d'une balle-éponge pour le pistolet à air comprimé, mais toutes les munitions semblent être tombées dans le trou de ver qui mène à la planète des objets perdus : trombones, crayons et éléments irremplaçables – mais détachables – de jouets insolites.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ici ? demande Pinky.

— Je ménage une pause dans mon astucieux projet visant à saouler Bob parce que c'est ce dont il a besoin, dit le Cerveau. Il a besoin d'être distrait, et je faisais de mon mieux jusqu'à ce que tu arrives et détournes la conversation.

Il se lève et lance un des projectiles en direction de Pinky, qui l'esquive.

— C'est pas ce que je voulais dire ; il y a une odeur bizarre dans la cuisine, et un truc jaune... euh... *aux écailles rugueuses* (stimulus vocal à usage interne qui nous oblige tous à faire le signe de Cthulhu agitant ses tentacules, une main sous le menton) a essayé de bouffer ma chaussure. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ouais.

Je me démène pour me redresser sur mon séant ; sous les coussins, l'une des sangles vient de céder et le sofa essaie de m'engloutir.

— Et c'était quoi au juste cette chose dans la cuisine ?

Le Cerveau se lève.

— Regardez – *hic !* – je suis en train de réfuter une loi de la nature ; à savoir qu'il est impossible de faire une omelette sans casser des œufs ! J'ai un flan d'Ampère...

Pinky jette l'omelette (quelque peu écrasée, mais manifestement sphérique à l'origine) à la tête du Cerveau, qui se baisse ; la chose percute la colonne vidéo et rebondit.

— J'ai un plan d'enfer, poursuit le Cerveau, dont je vais, si vous voulez bien me laisser finir...

J'opine du chef. Pinky cesse de chercher des projectiles.

— Merci. Le problème est double : comment réduire un œuf en bouillie sans briser la coquille, puis le faire cuire de l'intérieur ? D'accord ? Le problème numéro deux a été résolu par le four à micro-ondes, mais il nous reste à battre l'œuf correctement. Ce qui implique d'ordinaire de le casser pour l'ouvrir, mais j'ai imaginé que si j'y

injectais des brins de limaille de fer magnétisés dans une émulsion de lécithine puis le plaçais dans un champ magnétique rotatif, je pourrais en baratter le contenu très efficacement. L'étape suivante est d'y parvenir sans aucunement briser la coquille : immerger l'œuf dans une suspension de particules ferromagnétiques vraiment minuscules, puis utiliser l'électrophorèse pour les attirer à l'intérieur, ensuite trouver un moyen quelconque de les faire s'agglutiner en longues chaînes magnétisées. Vous me suivez ?

— C'est dingue, dingue, dingue, dit Pinky en sautant sur place. Qu'est-ce qu'on fait ce soir, le Cerveau ?

— Ce qu'on fait tous les soirs, Pinky : essayer de devenir les maîtres du monde... de la haute cuisine !

— Mais faut que j'achète deux bouquins avant la fermeture des magasins, dit Pinky.

Le charme est rompu.

— J'espère que ça va mieux, Bob. À tout à l'heure, les mecs.

Et le voilà parti.

— Bon, ça n'a servi à rien, soupire le Cerveau. Ce garçon n'a pas de suite dans les idées. Un de ces jours, il va se ranger et devenir normal à cent pour cent.

Je toise mon colocataire d'un œil sinistre et me demande pourquoi j'encaisse toutes ces conneries. C'est un aperçu fugitif de ma vie, resplendissante dans toute sa gloire bidimensionnelle, vue sous un angle dont je n'ai pas l'habitude : et je n'aime pas ce que je vois. Je suis sur le point de le dire lorsque le téléphone pépie.

Le Cerveau décroche et son visage se ferme.

— C'est pour toi, dit-il.

— Bob ?

Ma main libre commence à trembler parce que je n'ai vraiment pas besoin d'entendre ça, même si une partie de moi-même le voudrait bien.

— Oui ?

— C'est moi, Bob. Comment ça va ? Je suis au courant...

— J'ai l'impression de toucher le fond, m'entends-je dire alors même qu'un petit recoin de mon esprit me hurle des imprécations.

Je ferme les yeux pour évacuer le monde réel.

— C'était affreux. Tu l'as su comment ?

— Tout le monde en parle.

Elle ment, évidemment. Mhari a plus de tentacules qu'une pieuvre, et ils sont tous ventousés au téléphone arabe de la Laverie.

— Dis, tu vas bien ? Tu as besoin de quelque chose ?

Je rouvre les yeux. Le Cerveau pose sur moi un regard vide et pessimiste.

— J'essaie de me saouler du mieux que je peux, dis-je. Ensuite, j'ai

l'intention de dormir pendant une semaine.

— Oh, fait-elle d'une petite voix, apparemment plus mignonne et séduisante que jamais. Tu es vraiment mal en point. Je peux passer ?

— Oui.

Abstraitement, pour ainsi dire, je remarque que le Cerveau s'étrangle avec son liquide pour W.-C.

— Plus il y a de fous, plus on rit, dis-je d'une voix creuse. Ce soir, c'est la fête.

— C'est la fête, répète-t-elle.

Et elle raccroche.

Le Cerveau me fusille du regard.

— Aurais-tu perdu la raison ? demande-t-il.

— Très probablement.

J'avale ce qui reste dans ma tasse et tends la main vers la bouteille.

— Cette femme est une psychopathe, énonce-t-il.

— C'est ce que je n'arrête pas de me dire. Mais après la réconciliation larmoyante, la baise express dans la chaleur de la passion sur la moquette de la chambre, la crise de nerfs avec vociférations et profanation du pentacle, et la grande scène de la sortie version quatre, elle me donnera au moins une raison concrète et personnelle d'être *vraiment* déprimé, au lieu de ces conneries de sauvetage du monde pour lesquelles je suis en train de me casser le cul.

— Arrange-toi simplement pour qu'elle n'aille pas dans la cave, cette fois-ci.

Il se lève en titubant.

— Maintenant, excuse-moi, j'ai quelques omelettes à désintégrer...

Une semaine plus tard.

— Ceci est un pistolet-mitrailleur M11/9, fabriqué par S. W. Daniels aux States. Au cas où vous ne vous en êtes pas aperçu, c'est une arme à feu. Chambré pour prendre des munitions calibre 9 mm et converti pour accepter un chargeur Sten, il possède une cadence de tir très élevée de seize cents coups/minute, une vitesse initiale de 350 mètres/seconde et le chargeur a une capacité de trente cartouches. Ce tube est un atténuateur de bruit à deux étages, et pas un de ces « silencieux » comme vous avez pu en voir au cinéma ; il n'« étouffe » pas le bruit, mais le réduit d'environ trente décibels pour la première centaine de coups que vous tirez avec.

« Vous avez besoin de savoir trois choses au sujet de cet engin. Primo : ce n'est pas un accessoire de mode ; si quelqu'un vous met en joue avec, faites tout ce qu'il ou elle vous demande. Secundo : si vous en voyez un traîner quelque part, ne le ramassez pas, à moins que vous sachiez comment le transporter sans danger. Vous pourriez vous

amputer des pieds sans le vouloir. Tertio : s'il vous en faut un, appelez le standard de la Laverie et demandez le 1-800-SAS – nos petits gars seront heureux de vous faire plaisir : ils s'entraînent avec ces zinzins sept jours sur sept. »

Harry ne plaisante pas. J'acquiesce d'un signe de tête, prends quelques notes, et il remet la mitrailleuse au râtelier.

— Passons à autre chose... parlez-moi de *ceci*.

Je considère l'objet et débite automatiquement :

— Main de Gloire classe 3, capacité cinq charges, base réfléchissante pour une émission cohérente au lieu d'une invisibilité généralisée... ne semble pas être armée, portée maximale en tir à vue, activation par mot de pouvoir prédéterminé.

Je le regarde du coin de l'œil et demande :

— Vous avez l'autorisation d'utiliser des armes de ce type ?

Il repose la Main de Gloire et décroche prudemment le M11/9. Il bascule un interrupteur latéral, regarde autour de lui pour s'assurer que la ligne de tir est dégagée, braque l'arme vers le fond de l'allée et presse la détente. Il y a une détonation fracassante suivie d'un cliquetis de cuivre quelque part à nos pieds.

— À vous ! crie-t-il.

Je ramasse la Main. Elle est froide et cireuse au toucher, mais le code d'activation est gravé en lettres d'argent sur le radius scié. Je rejoins Harry, braque l'arme vers le fond de l'allée, focalise et me concentre sur le cordon de détente, en sachant qu'il faut parfois quelques secondes...

WHUMP.

— Très bien, dit sèchement Harry. Vous vous rendez compte qu'il en coûte une exécution dans la province du Shanxi pour fabriquer ce truc ?

Je repose l'arme, mal à l'aise.

— Je n'ai utilisé qu'un seul doigt. D'ailleurs, je croyais que nos fournisseurs se servaient d'orangs-outangs. Que s'est-il passé ?

Il hausse les épaules :

— C'est la faute aux défenseurs des droits de l'animal.

Je n'ai pas repris mon service – je suis suspendu avec solde intégrale. Mais, d'après Boris-la-Taupe, il y a une faille dans nos procédures administratives, ce qui signifie que j'ai encore droit aux stages de formation pour lesquels j'étais inscrit avant ma suspension, et il se trouve qu'Andy m'a inscrit pour un bloc complet de six semaines d'entraînement préliminaire aux opérations sur le terrain, dont une partie se déroule dans le village anciennement appelé Dunwich, et une autre dans notre collègue invisible de Manchester.

Le stage complet comporte un cours de droit et d'éthique – y compris Relations internationales (code 101) : « Faites tout ce que le

type sympa avec un passeport diplomatique vous dit de faire, à moins que vous ne vouliez déclencher accidentellement la troisième guerre mondiale » –, et des cours sur l'usage correct des bons de caisse, les notions de base en matière de filature et de surveillance, les feuilles de présence, « Comment savoir si vous êtes suivi/surveillé », les demandes d'autorisation de déplacement, les serrures et les systèmes de sécurité, les états de rapprochement et les passages aux profits et pertes, les relations avec la police (« Votre carte de service vous tirera d'affaire dans la plupart des situations difficiles, si on vous donne le temps de la montrer »), la sûreté en informatique (de quoi se rouler par terre, ah ah !), les procédures de base en sûreté thaumaturgique (*idem*), les bordereaux de commande de logiciels, et l'usage des armes (à commencer par cette règle en béton : « Abstenez-vous, à moins d'y être obligé par force majeure et d'avoir subi la formation correspondante. »).

Et me voilà au stand de tir avec Harry the Horse, un quinqu avec un bandeau sur l'œil et des cheveux blancs clairsemés, qui trouve normal de faire des ravages avec une mitraillette, mais semble quelque peu décontenancé par ma maîtrise de la MdG-3.

— Bien, dit-il.

Harry éjecte le chargeur de son arme et tire le levier d'armement pour se débarrasser de la cartouche restée dans la chambre.

— Alors, je crois que nous allons vous retirer de la liste « Armes à feu » et vous inscrire pour un entraînement en vue du CAMANC-2 (Certificat d'aptitude au maniement d'armes non conventionnelles, niveau 2). Autrement dit, autorisation du port d'armes non conventionnelles et de leur usage en état de légitime défense lorsqu'il est prévu dans le cadre d'une mission dangereuse. Ce coup au but n'était pas un accident, je présume ?

Je ramasse la Main et pense à la désarmer, cette fois-ci.

— Non. Savez-vous qu'on n'a pas besoin d'un anthropoïde pour ça ? Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi il y a tant de pigeons unijambistes dans le centre de Londres ?

Harry secoue la tête.

— Vous les jeunes ! Quand j'ai commencé, on croyait que l'avenir serait plein de lasers, de nourriture en comprimés et de fusées pour Mars.

— On n'en est pas si loin que ça, protesté-je. Écoutez, c'est de la science. Si vous essayez d'utiliser un membre prélevé sur un sujet mort d'une amyotrophie progressive ou d'une sclérose en plaques, vous allez vite comprendre ! Ce que nous faisons, c'est installer un microréseau qui débouche sur un portail d'information dépendant d'un autre continuum contigu. Les portails d'information, c'est, disons, pas trop costaud ; avec un peu plus d'énergie, on peut les ouvrir et y

faire transiter de la masse, mais ça, c'est plus dangereux, alors nous ne nous y risquons pas très souvent. La présence démoniaque – pardon, les intelligences extraterrestres à la pensée ultrarapide tapies de l'autre côté – essaie de prendre le contrôle des nerfs proprioceptifs dont elles pressentent la disposition de l'autre côté du réseau. Ces nerfs sont morts, comme le reste de la Main, mais ils peuvent encore servir de canal. Le résultat est donc une impulsion d'information, de l'information brute à peu près au niveau planckien, qui se manifeste à nos yeux comme un faisceau de lumière cohérente à phases conjuguées...

De la Main, je désigne la cible au bout de l'allée. Deux pieds fumants.

— Que ferez-vous si jamais vous êtes obligé de braquer ce truc sur un autre être humain ? demande tranquillement Harry.

Je m'empresse de remettre l'engin au râtelier.

— J'espère vraiment ne jamais me trouver dans cette situation, dis-je.

— Ce n'est pas suffisant. Supposons que ces gens tiennent votre femme ou vos enfants en otage...

— L'enquête n'a pas encore commencé. Alors, je ne sais pas si j'ai toujours un emploi. Mais j'espère ne jamais me retrouver dans ce genre de situation.

J'essaie d'empêcher mes mains de trembler pendant que je verrouille la mallette et réactive le champ du tect. Harry me considère d'un air songeur et hoche la tête.

— La séance de la commission d'enquête est ouverte.

Je remue les paperasses devant moi, à la seule fin de dissimuler ma nervosité.

La salle de conférence est petite, avec d'épaisses boiseries en chêne et un tapis bleu roi. On vient de m'appeler : ils cuisinent les gens pour savoir qui était là et qui était responsable, et j'arrive en deuxième position derrière Vohlman. (Il était chargé du cours et il a procédé à l'invocation ; je me suis contenté d'y mettre fin.) Je ne reconnais pas les costards-cravates assis derrière la table, mais ils donnent l'impression indéfinissable d'être plutôt haut placés, on les entendrait presque chuchoter : « Je viens d'être fait KCMG ; et pour vous, cher ami, ce sera quand ? » Le troisième est un maître mage du corps des Contrôleurs financiers, ce qui suffirait pour me glacer le sang si j'étais coupable de quoi que ce soit de plus grave qu'un vol d'attaches trombones.

On me prie de me tenir au milieu des armoiries sur le tapis : cousues au fil d'or, avec une vague devise en latin, du beau travail. L'électricité statique me hérisse les poils des bras et je comprends que

l'écusson est activé.

— Veuillez énoncer vos identité et intitulé de fonction. Un magnétophone est posé sur le bureau et le témoin rouge est allumé.

— Bob Howard. Hackedeur de l'ombre, euh... informaticien classe 2.

— Où étiez-vous jeudi 19 du mois dernier ?

— Euh... j'assistais à un cours dans le cadre d'un stage de formation : « Introduction à l'informatique appliquée à l'occultisme (code 104) », donné par le Dr Vohlman.

Le quasi-chauve au milieu griffonne un dessin sur son bloc puis me regarde froidement.

— Votre avis sur le cours ?

— Mon... euh...

Je reste un moment interdit. Ça, ce n'est pas dans le scénario.

— Je m'ennuyais mortellement... hum, le cours était bien, mais un peu primaire. Si j'étais là, c'est uniquement parce que Harriet n'avait pas apprécié de me voir arriver en retard après avoir abattu une journée de vingt heures. Le Dr Vohlman était à la hauteur, mais c'était vraiment très élémentaire – rien que je ne sache déjà –, et je ne faisais pas tellement attention...

Pourquoi je raconte ces salades ?

Le type au milieu me fixe à nouveau. J'ai l'impression d'être observé au microscope ; une sueur froide me picote sur la nuque.

— Que faisiez-vous quand vous ne faisiez pas attention ? s'enquit-il.

— Je rêvassais, la plupart du temps.

Qu'est-ce qui me prend ? On dirait que je ne peux pas m'empêcher de répondre à toutes leurs questions, si embarrassantes soient-elles.

— Je n'arrive pas à dormir dans une salle de cours, et puis on ne peut pas se mettre à lire un bouquin quand il n'y a que huit étudiants. J'écoutais d'une oreille au cas où il dirait quelque chose d'intéressant, mais, à vrai dire...

— Aviez-vous une raison quelconque d'en vouloir à Frederick Ironsides ?

Mes lèvres bougent avant que je puisse me reprendre :

— Oui. Fred était un connard. Il n'arrêtait pas de me poser des questions stupides, il était trop bête pour tirer la leçon de ses erreurs, il faisait des conneries qui obligeaient les autres à nettoyer derrière lui et il avait un certain nombre d'opinions trop chiantes à énumérer. Il n'aurait pas dû être dans ce cours et je lui ai dit d'en parler au Dr Vohlman, mais il ne m'a pas écouté. Fred était un gaspillage d'espace vital et l'un des plus puissants émetteurs de bogons de la Laverie.

— Bogons ?

— Particules d'incompétence hypothétiques. Les idiots émettent

des bogons, ce qui entraîne un dysfonctionnement des machines en leur présence. Les administrateurs système absorbent les bogons, et les bécanes remarquent. Dans le folklore des hackeurs...

— Avez-vous tué Frederick Ironsides ?

— Pas délibérément... oui... ne me faites pas dire ce que... non... et puis merde, il a fait ça tout seul ! Cet imbécile a court-circuité les bornes de confinement pendant un exercice pratique, alors je lui ai cogné dessus avec l'extincteur, mais seulement après qu'il a été possédé. Force majeure. C'est une commission d'enquête ou un tribunal ?

— Pas d'opinions personnelles, Robert. Les faits et rien que les faits, je vous en prie. Avez-vous frappé Frederick Ironsides avec l'extincteur parce que vous le détestiez ?

— Non, parce que j'avais les jetons en pensant que la chose dans sa tête allait tous nous tuer. Je ne le déteste pas – c'est un emmerdeur, mais ça ne mérite pas la peine capitale. En général.

La femme à la droite du type prend des notes. Mon inquisiteur hoche la tête : je sens des chaînes d'argent invisibles peser sur ma langue, des chaînes qui m'attachent au tapis de ce tribunal d'exception.

— Bien. Une dernière question, alors. De tous les participants à ce stage, qui était le moins à sa place ?

— Moi.

Avant que je puisse me mordre la langue, je ne peux m'empêcher de terminer ma phrase :

— J'aurais pu être l'enseignant.

Les vagues s'écrasent sans trêve sur le rivage, continuum gris d'eau bouillonnante qui rejoint le ciel à mi-chemin de l'infini. Les galets crissent tandis que je marche sur ce qui passe ici pour une plage, longe le cimetière décrépît qui dégringole en pente douce jusqu'à la mer en contrebas. (Chaque année, l'eau regagne trente centimètres sur la terre ferme ; Dunwich sombre lentement sous les vagues, jusqu'au jour où les cloches de l'église finiront par sonner la marée.)

Les mouettes virevoltent, criaillent et claquent du bec au-dessus de moi comme des derviches tourneurs.

Je suis venu ici à pied pour m'éloigner du dortoir, des locaux d'entraînement-formation et des salles de débriefing construits à partir de ce qui fut jadis deux rangées de chaumières délabrées et une grosse ferme. Il n'y a pas de routes qui mènent à Dunwich ou qui en sortent ; le ministère de la Défense a réquisitionné le village tout entier en 1940 et a détourné les petites routes locales, effaçant Dunwich de la carte et de la conscience collective du Norfolk comme s'il n'avait jamais existé. Les randonneurs sont découragés par l'épaisseur des

haies qui nous entourent sur deux côtés et par la falaise qui protège notre troisième flanc. Lorsque le M.i.5 a légué le village à la Laverie, des tects plus subtils ont été installés ; quiconque s'approche à travers champs va commencer à être profondément mal à l'aise à environ un kilomètre et demi du périmètre de sécurité. En fait, on ne peut accéder à Dunwich ou en partir que par bateau... et nos amis aquatiques régleront son compte à tout visiteur indésirable plus petit qu'un sous-marin nucléaire.

J'ai besoin de prendre du champ pour réfléchir. J'ai des tas de sujets de réflexion.

La Commission d'enquête a conclu que je n'étais pas responsable de l'accident. En outre, elle a approuvé ma mutation en service actif, m'a accordé mon certificat de fin de stage et a tempêté dans le service comme un simoun brûlant qui chasse devant lui une nuée de cuisants grains de vérité. Armée des liens d'argent du logo et de ses pouvoirs exécutifs, elle a fait le ménage à fond dans la baraque ; tout était propre – un peu ébranlé, peut-être –, et le linge sale peu ragoûtant était intégralement exposé au regard impassible de l'autorité. Je n'aurais pas aimé répondre à ses serviteurs à tête de chacal si j'avais été coupable. Mais, comme l'a fait remarquer Andy, si c'était un crime d'être démerdard, la Laverie n'aurait jamais existé.

Mhari est revenue s'installer dans ma piaule après la nuit de la boum et je n'ai pas osé lui demander de redéménager. Jusqu'ici, elle ne m'a rien jeté à la figure avant de menacer de se taillader les poignets – ou inversement. (Il y a deux mois, la dernière fois qu'elle a interrogé ma file d'attente d'interruptions suicide, j'étais tellement en rogne que je lui ai carrément dit : « Verticalement, pas en travers », en me servant de l'ongle du pouce pour ma démonstration. C'est à ce moment-là qu'elle m'a cassé la théière sur la tête. J'aurais dû le prendre comme un avertissement.)

Ce sur quoi je dois méditer maintenant est d'une tout autre ampleur. L'incident avec Fred m'a ouvert les yeux pour de bon. Est-ce que je veux encore m'inscrire pour le service actif ? Rejoindre les Nettoyeurs à Sec, visiter des pays inconnus, rencontrer des gens exotiques et leur jeter des sorts mortels ? Je n'en suis plus tellement sûr. Je *croyais* en être sûr mais, maintenant, je sais que ça se résume à grelotter sous la pluie battante la plupart du temps et à regarder des gens avec des vers qui grouillent derrière leurs yeux le reste du temps – est-ce bien ce que je veux faire de ma vie ?

Peut-être. Et peut-être que non, encore une fois.

Il y a un gros rocher sur les galets, droit devant moi ; au-delà, une barque retournée et décrépite indique la frontière à ne pas franchir à l'intérieur du périmètre de sécurité. Impossible d'aller plus loin sans déclencher des alarmes, attirer l'attention des vigiles et, en gros, me

rendre ridicule en public. Je pose la main sur le rocher ; il est sévèrement miné par les intempéries, couvert de vestiges de lichens et de bernacles. Je m'assois dessus et me retourne vers la plage, vers Dunwich et le centre de formation. L'espace d'un instant, le monde semble abominablement solide et fiable : à croire que les mythes réconfortants du XIX^e siècle étaient vrais, et que tout marchait comme sur des roulettes dans un cosmos ordonné et unitaire – ou presque.

Quelque part dans le village, le Dr Malcolm Denver est exposé à des briefings d'initiation, des conférences d'orientation, des mesures de pointure de chaussures, des ajustements de sa pension de retraite, et se voit remettre son tube de dentifrice administratif et ses galons d'identification. Il est probablement encore un peu en rogne, comme moi il y a quatre ans lorsque je me suis fait cueillir après que quelqu'un – on ne m'a jamais dit qui – m'a surpris en train de trier au cul de la benne des fichiers interdits d'accès, mais mal protégés des infiltrations réseau. Ce n'était à vrai dire qu'un job de vacances entre ma maîtrise d'informatique et le début de ma thèse de troisième cycle : je joignais les deux bouts en travaillant comme contractuel pour le compte du ministère des Transports. Il y avait quelque chose de louche qui s'agitait au fond de la pile, et je me suis mis à creuser, sans jamais prendre vraiment conscience de la taille du rongeur dont j'avais attrapé la queue. Je me suis fait chier au début, mais, au fil des quatre années suivantes, passées le nez dans la Corbeille à linge – notre insolite ghetto collectif de connaissances secrètes – j'ai acquis les bases de cette profession. La thaumaturgie est aussi fascinante que la théorie des nombres – merci beaucoup –, et les disciplines hermétiques héritées du Trismégiste sont aussi passionnantes que les sciences auxquelles il a touché. Mais ai-je l'intention de consacrer ma vie au culte professionnel du secret ?

Je ne peux pas vraiment retourner à la vie civile ; on me laissera partir si je le demande gentiment, mais uniquement si j'accepte de me tenir à l'écart d'une large gamme d'occupations – y compris tout ce qui peut me permettre de gagner ma vie. Ce qui causera des problèmes familiaux aussi bien que des problèmes d'argent ; maman va probablement m'ignorer, et papa va se répandre en vociférations sur ces fainéants de hippies qui se négligent. Avoir un fils fonctionnaire leur convient parfaitement : ils arrivent l'un et l'autre à passer sous silence les preuves gênantes de leur échec matrimonial, rassurés par le fait qu'ils ont au moins réussi comme parents. Cela dit, je n'ai pas encore assez d'années de service pour prétendre à une pension de retraite. Je suppose que je pourrais végéter dans l'assistance technique pour une durée indéterminée ; une généreuse portion de la masse salariale de la Laverie sert à acheter le silence d'agneaux incompetents, donc à fabriquer du travail pour des gens qui

ont besoin d'une occupation pour tuer le temps entre la première fois où ils se sont – accidentellement – démasqués et leur départ en retraite final. (Il n'y a pas de charité là-dedans : liquider les grandes gueules est un processus onéreux et dangereux avec des conséquences politiques abominables si on se fait prendre, et ça empoisonne le climat de travail ; en revanche, payer des improductifs à rester devant un bureau au lieu de ruer dans les brancards est une solution économique et indolore.) Mais il me plairait de croire que l'existence n'est pas... dépourvue de sens à ce point.

Les mouettes tournoient et poussent des cris rauques au-dessus de ma tête. J'entends un léger impact amorti derrière moi ; l'une d'elles vient de laisser choir quelque chose sur la plage. Je me retourne pour voir ce que c'est, au cas où ces salopes essaieraient de me chier dessus. Au premier coup d'œil, ça en a tout l'air : quelque chose de petit, de vert pâle, en forme d'étoile de mer. Mais, en y regardant de plus près...

Je me lève et me penche sur l'objet. Oui, il est en forme d'étoile de mer : symétrie radiale d'ordre cinq. Un fossile, apparemment, une sorte de stéatite verdâtre. Puis je l'examine de plus près. Je sais qu'à trois cents kilomètres seulement, la plupart des réacteurs nucléaires européens sont installés sur la côte de Normandie, où les vents dominants rabattraient un panache de retombées dans notre direction. (Et vous vous demandez pourquoi le gouvernement britannique tient à conserver ses armes nucléaires ?) Néanmoins, ce truc est plus bizarre que tout organisme mutant irradié qui se respecte. L'extrémité de chaque tentacule est légèrement tronquée ; l'ensemble évoque une coupe transversale pratiquée dans un concombre de mer. Ce doit être un représentant d'un ordre plus ancien, un fossile vivant, vestige de quelque vieille famille d'organismes frappée d'extinction par la modification catastrophique de la biodiversité au cambrien – à l'époque où furent édifiées certaines structures désormais ensevelies deux kilomètres en dessous d'une base scientifique britannique innommée dans l'Antarctique.

Je contemple le fossile, car j'y vois une sorte de présage. Un être arraché à son milieu naturel, rejeté par la marée pour mourir sur une plage inconnue sous le regard de créatures qui lui sont incompréhensibles : voilà une bonne métaphore pour l'humanité à notre époque, l'humanité que la Laverie a juré de défendre. Oublions le secret d'État, le village, le cordon de sécurité et les gadgets de la guerre froide : que reste-t-il, quand on y réfléchit ? Notre consternante vulnérabilité collective devant l'assaut d'êtres que nous pouvons à peine appréhender. Un spécimen de second ordre – même pas l'un des Grands Anciens –, serait de taille à dévaster une grande ville : nous évoluons à l'ombre de forces si sinistres qu'un relâchement

momentané de notre vigilance effacerait tout ce qui est humain de la surface de la Terre.

Je peux retourner à Londres, et on me laissera retrouver mon bureau et mon alvéole personnel étouffant, et je continuerai de réparer les ordinateurs du service. Pas de récriminations, rien qu'un emploi assuré pour la vie et la retraite dans trente ans en échange d'une promesse de silence jusqu'à mon dernier souffle. Sinon, je peux retourner au bureau dans le village et signer le bout de papier où il est écrit qu'ils peuvent faire de moi ce qu'ils veulent. Un service actif ingrat, fatal, peut-être, n'importe où dans le monde : je serai appelé à faire des choses qui pourront très bien être répugnantes, et dont je ne pourrai jamais parler à personne. Peut-être qu'il ne sera pas question de retraite : rien qu'une tombe anonyme dans quelque défilé isolé sur un plateau d'Asie centrale, ou un pied simplement accompagné d'une chaussette, rejeté un beau matin sur une plage du Pacifique tandis que les crabes font ripaille. Personne ne s'est jamais porté volontaire pour les opérations sur le terrain à cause de la paie et des avantages en nature. D'un autre côté...

Je regarde la chose en forme d'étoile de mer et je vois des yeux, des yeux humains, avec des vers qui bougent à l'intérieur, et je comprends que je n'ai pas le choix : en fait, je n'ai jamais eu le choix.

Transfuge

Trois mois plus tard à la minute près, je suis vaguement attaché au bureau américain et j'aborde ma première affectation sur le terrain. Ce devrait normalement être une étape extrêmement stressante de ma carrière, sauf que c'est une mission d'entraînement tout ce qu'il y a de plus relax. Santa Cruz est l'un des plus beaux sites de Californie, et actuellement j'aimerais mieux me faire arracher les ongles par l'inquisition espagnole plutôt que de me colleter avec Mhari. Alors, j'en profite un max : assis dans un troquet minable sur un quai en bord de mer, je sirote une bière de blé bien fraîche de la Santa Cruz Brewing Company en regardant les pélicans jouer à perdre l'équilibre sur le garde-fou dehors.

L'été commence, la température frôle les 25 degrés ; la plage est couverte de nanas, de réfugiés des promenoirs branlants et de nazillons surfeurs. Comme je suis à Santa Cruz, j'arbore un jean coupé en guise de short, une chemise psychédélique et une casquette de base-ball portée à l'envers, mais je ne me fais pas d'illusions : impossible de passer pour un autochtone ! J'ai le teint classique du flippé asocial – un Goth serait capable de tuer pour avoir le même – et, à Santa Cruz, même les flippés prennent le soleil une fois de temps en temps. Et puis ils ont plus d'un anneau à l'oreille.

Mon contact est un mec qui s'appelle Mo. En fait, je doute que ce soit son vrai nom ; apparemment, on ne sait pas grand-chose de ce mystérieux Mo. Sauf que c'est un universitaire britannique expatrié qui aurait des problèmes pour rentrer au pays. Tant et si bien que j'en viens à me demander pourquoi la Laverie est dans le coup, et pas le consulat à San Francisco.

Un peu d'histoire : après tout, le Royaume-Uni et les USA sont alliés, non ? Euh... oui et non. Il n'y a pas deux pays qui aient des intérêts identiques, et le résultat est une zone floue ou l'intérêt national amène d'anciens alliés à se comporter l'un envers l'autre d'une manière plus très amicale. Le Mossad espionne la CIA ; dans les années 1970, la Roumanie et la Bulgarie espionnaient l'Union soviétique. Ce qui ne veut pas dire que leurs dirigeants ne sucent pas gloutonnement les cigares qu'ils se sont réciproquement offerts, mais...

En 1945, le Royaume-Uni et les USA ont signé un traité bilatéral

de partage des renseignements qui ouvrait leurs institutions les plus secrètes à l'inspection mutuelle et à l'échange des informations : à l'époque, ils menaient une guerre désespérée contre un ennemi commun. Peu de gens à l'extérieur des services secrets comprennent à quel point nous étions près de l'abîme, même en avril 1945 : rien ne vaut la présence en face de vous d'un ennemi diabolique déterminé à vous anéantir pour forger une alliance au plus haut niveau... et pendant les premières années de l'après-guerre, le traité entre le Royaume-Uni et les USA nous a fait chanter le même livre de psaumes.

Mais les relations entre les deux pays se sont détériorées dans la décennie suivante. C'était, en partie, un effet secondaire du Protocole d'Helsinki ; lorsque même Molotov a convenu que les armes occultes du type envisagé par les nervis hitlériens de la Société de Thulé étaient trop dangereuses pour être employées, l'alliance a été libérée d'un grand poids. Lorsqu'il est apparu que le système de renseignements britannique était truffé d'espions russes, la CIA lui a tourné le dos ; c'est ainsi que s'est planté chez les superpuissances un décor politique à transformations dans lequel le lion britannique mangé aux mites se voyait bon gré mal gré remis à sa place dans l'ordre des choses par le nouveau Monsieur Loyal, l'Oncle Sam. Je suppose qu'on pourrait accuser la crise de Suez et la débâcle de l'affaire Turing, ou la paranoïa de Nixon : mais en 1958, lorsque le Royaume-Uni a proposé d'étendre le champ du traité de 1945 pour couvrir l'espionnage occulte, le gouvernement américain a refusé.

Mes collègues du GCHQ – le Centre d'écoutes principal de Cheltenham – interceptent les communications téléphoniques intérieures des USA, compilent des relevés journaliers et les transmettent de la main à la main à leurs homologues de la NSA – l'Agence américaine pour la sûreté nationale – à qui son statut interdit d'espionner sur le territoire intérieur. En contrepartie, les postes d'écoute Echelon de la NSA offrent au GCHQ un moyen de surveiller toutes les conversations téléphoniques en Europe de l'Ouest, procédé dont on peut nier l'existence sans trop d'in vraisemblance : après tout, le GCHQ ne procède pas vraiment à des écoutes, il se contente de lire des transcriptions préparées par quelqu'un d'autre, pas vrai ? Mais dans le monde ténébreux des renseignements occultes, nous n'avons pas le droit de coopérer ouvertement. Je n'ai pas de correspondant ici, pas plus que je n'en ai à Kaboul ou à Belgrade : techniquement parlant, j'agis dans l'illégalité, même avec un visa de touriste. Toute excursion de réalité fâcheuse est strictement mon problème.

D'un autre côté, le temps des infiltrations clandestines – sauter depuis la porte arrière d'un bombardier à minuit et essayer de ne pas accrocher son parachute sur le Rideau de fer – est définitivement

révolu. Révolu, lui aussi, le temps des procès-spectacles pour espions capturés : si je me fais pincer, le pire à quoi je puisse m'attendre est de subir un interrogatoire et d'être mis dans le premier avion pour Londres. De même, mon entrée aux USA a été bien plus prosaïque qu'un parachutage en temps de guerre : j'ai pris un MD-11 d'American Airlines, rempli la déclaration sur l'honneur qui me dispense de visa (« Profession : fonctionnaire, but de la visite : mission professionnelle » ; et puis : non, je n'ai pas été membre du parti national-socialiste allemand entre 1933 et 1945), et j'ai débarqué à l'aéroport de San Francisco par la salle des Arrivées.

Voilà pourquoi je me retrouve en train d'observer les pélicans sur le quai à Santa Cruz et de siroter ma bière à petites gorgées économes ; j'attends que Mo se manifeste et j'essaie de comprendre pourquoi au juste un universitaire britannique aurait tant de problèmes pour rentrer au pays qu'il faille l'aider – sans parler du fait que la Laverie puisse prendre son cas au sérieux.

Je ne suis pas le seul client du bar, mais je suis le seul avec une bière et un exemplaire (non ouvert) des *Transactions philosophiques sur la théorie des incertitudes* posé devant moi. Telle est ma couverture ; je suis censé être un étudiant en doctorat venu s'entretenir avec le professeur au sujet d'un éventuel poste d'enseignant. Mo ne devrait donc pas avoir de mal à m'identifier quand il entrera dans le bar. Il y a six professeurs de philosophie à l'UCSC – l'Université de Californie à Santa Cruz – : le titulaire de la chaire, deux professeurs-adjoints et trois professeurs invités. Je me demande duquel il s'agit.

Négligemment, je donne un coup d'œil circulaire, juste au cas où notre homme serait déjà là. Dans le coin opposé, deux adeptes de la planche à roulettes au look grunge metal descendent des Budweiser/Miller/Coors en s'exhibant leurs piercings : aucun intérêt, la ville en fourmille. Au bar, perché sur un tabouret, un monsieur seul en chemise écossaise, raide comme un piquet, pantalon chino et coupe en brosse, lit le *San Jose Mercury*. (Voilà qui chatouille mon sixième sens, parce qu'il fait très CIA version décontractée pré-fin de semaine – mais si ces gus me filaient, pourquoi diable le feraient-ils aussi peu discrètement ? Ce pourrait tout aussi bien être un homme d'affaires local.) Un trio de nanas hyperbranchées, crânes rasés et mèches licornes, comparent leurs tatouages lavables et disparaissent une par une dans les toilettes, déprimées quand elles y entrent et pétillantes d'allégresse quand elles en sortent : il doit y avoir là-dedans un distributeur de tonique bolivien en poudre ou un manchard avaleur de péchés. Je secoue la tête et sirote ma bière, puis lève les yeux juste au moment où une stupéfiante créature à la classique chevelure rousse se penche sur moi.

— Ça ne vous gêne pas si je m'assois ici ?

— Euh... hum...

J'essaie désespérément de trouver une excuse, parce que mon contact cherche un homme seul avec un exemplaire des *TPTI* devant lui sur la table. Mais elle ne m'en laisse pas le temps :

— Vous pouvez m'appeler Mo. Vous devez être Bob, non ?

— Oui. Asseyez-vous.

Je la regarde en papillotant des yeux, incapable de parler. Elle s'assoit pendant que je l'examine.

Mo ne passe pas inaperçue. D'abord, elle fait un bon mètre quatre-vingts. Des traits bien accusés, des pommettes hautes, des taches de rousseur, des cheveux qui donnent envie de les envelopper d'isolant et d'y faire passer le réseau électrique national. Elle a en guise de boucles d'oreilles ces espèces de grands anneaux d'argent sertis de perles de verre, et elle porte un pantalon de treillis, un haut blanc uni et une veste si élégamment décontractée qu'elle doit probablement coûter plus que mon salaire mensuel. Oh, et puis elle tient de la main gauche un exemplaire des *Transactions philosophiques sur la théorie des incertitudes*, qu'elle pose sur le mien. Impossible de lui donner un âge ; trente, trente-trois ans ? Un vrai météore, alors. Elle me surprend à la détailler et se met à m'examiner à son tour, provocante.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? demandé-je.

Elle se fige un instant, puis hoche la tête avec emphase.

— Un jus d'ananas.

Je fais signe au barman, un peu paniqué : sous son regard perçant, j'ai l'impression d'avoir affaire à une sorte de Martienne – une vaste intelligence antipathique venue d'un autre monde. Quelque chose me dit qu'elle ne peut pas souffrir les imbéciles.

— Excusez-moi, dis-je, personne ne m'a dit à quoi vous étiez censée ressembler.

L'homme d'affaires local nous surveille par-dessus son journal, sans expression ; il surprend mon regard et retourne à la page des sports.

— Ce n'est pas votre problème.

Elle se détend un peu : le barman apparaît, prend commande d'un jus d'ananas et d'une autre bière – je n'arrive pas à m'habituer à ces pintes américaines étriquées –, et disparaît.

— Je serais intéressé par un poste d'enseignant, me surprends-je à dire en espérant que son contact l'a informée de ma couverture. Je cherche un établissement pour continuer après ma thèse. L'UCSC a une bonne réputation, alors...

— Voui. Et un climat agréable, en plus.

Elle désigne du menton les pélicans devant la fenêtre.

— C'est mieux que Miskatonic.

— Vraiment ? Vous êtes allée là-bas ?

Je dois l'avoir demandé avec trop d'impatience, parce qu'elle me lance « Oui » avec un regard sinistre. Je m'en mords presque la langue. (Une femme professeur de philosophie sous les lambris snobs d'une petite université de Nouvelle-Angleterre. Et, ce qui n'arrange rien, pas vraiment anglo-saxonne-blanche-protestante-américaine, à en juger par son accent irlandais.)

— Une autre fois. C'était quoi, déjà, le sujet de votre thèse ?

Elle prend vraiment les choses à la légère ou est-ce que c'est mon imagination qui gamberge ? Ce n'est pas dans le scénario : nous sommes censés aller nous promener et nous entretenir dans un lieu où on ne peut surprendre notre conversation, pas improviser dans un café. En plus, elle croit que je suis des Affaires étrangères. Zut ! Qu'est-ce que je suis censé répondre, la littérature latine primitive, peut-être ? Je croise mentalement les doigts et risque :

— C'est au sujet... d'une preuve de la complétude polynomiale dans la transsectorialité des réseaux hamiltoniens. Et de ses implications.

Elle se redresse un peu plus sur sa chaise.

— Oh, très bien. Voilà qui est intéressant.

Je hausse les épaules.

— C'est comme ça que je gagne ma vie. Entre autres. Et quel est votre domaine de recherche ?

L'homme d'affaires se lève, replie son journal et s'en va.

— Le raisonnement sous incertitude, énonce-t-elle en louchant légèrement. Il ne s'agit pas de ces histoires de probabilités premières, de raisonnement bayésien fondé sur les statistiques... mais d'un raisonnement où il n'y a pas de bases d'évidence.

Je fais celui qui ne comprend pas. Mon cœur se met soudain à cogner entre mes côtes.

— Et ça sert à quelque chose ?

— Ça paie les factures, dit-elle d'un air amusé.

— Vraiment ?

Elle reprend son sérieux :

— Dans ce pays, la recherche en logique philosophique est financée à quatre-vingts pour cent par le Pentagone, Bob. Si vous voulez travailler ici, il vous faudra garder cela à l'esprit.

— Quatre-vingts pour cent...

Je dois avoir l'air ahuri, parce qu'il y a un déclic et qu'elle quitte le mode semi-sardonique style *Brève rencontre* et se commute en cours magistral :

— Un professeur de philosophie gagne environ trente mille dollars et en coûte peut-être cinq mille de plus par an en craie et en locaux d'enseignement. Un marine gagne environ trente mille dollars et en coûte peut-être cent mille de plus en locaux d'hébergement,

munitions, transport, carburant, armement, pension d'ancien combattant, etc. Entretenir les départements de philosophie de toutes les universités américaines coûte à peu près aussi cher que financer un seul bataillon de marines, conclut-elle avec un sourire ironique. Les gens du Pentagone cherchent une percée. À savoir, par exemple, comment déconstruire l'infrastructure idéologique d'un adversaire donné et en tirer des virus conceptuels autopropagés fondés sur ses faiblesses. Pareille capacité leur donnerait un avantage stratégique réel : leurs spécialistes de la guerre psychologique pourraient obliger l'ennemi à se rendre sans tirer un seul coup de feu, et ce, de manière fiable. Ils ont gagné la guerre froide avec la cybernétique et la théorie des jeux, alors, payer des philosophes est plus raisonnable, militairement parlant, que payer une compagnie supplémentaire de marines. Qu'est-ce que vous en dites ?

Je secoue la tête.

— C'est... logique, mais bizarre.

Pas plus bizarre que ce pour quoi on me paie.

Elle renifle.

— Ce n'est pas exceptionnel. Saviez-vous que depuis vingt ans ils dépensent deux millions de dollars par an pour la recherche sur les armes à antimatière ?

— L'antimatière ?

Je secoue la tête encore une fois. À ce train-là, je vais finir par avoir un torticolis.

— Si quelqu'un trouvait le moyen d'en fabriquer en quantité, dis-je, il serait à même de...

— Exactement.

Elle me regarde avec une expression curieusement satisfaite. Pourquoi ai-je l'impression qu'elle m'a percé à jour ?

(L'antimatière n'est pas, et de loin, le truc le plus exotique dans lequel la DARPA – l'agence américaine pour les projets de recherche avancés en matière de défense –, a investi de l'argent, mais elle est assez exotique pour le professeur d'université moyen ; surtout une philosophe qui, si on lit entre les lignes, a plus d'une raison d'en avoir marre du complexe militaro-universitaire.)

— J'aimerais parler un peu plus de ce sujet, risqué-je, mais ailleurs que dans un bar, peut-être.

Je bois une gorgée de bière.

— Et si nous allions nous promener ? À quelle heure devez-vous rentrer à votre bureau ?

— J'ai un cours à neuf heures demain matin, si c'est ce que vous voulez savoir.

Elle s'interrompt, délicatement, la langue en légère extension.

— Vous songez à venir travailler ici : je pourrais vous montrer un

peu la ville, non ?

— Ça serait super.

Nous finissons nos verres et abandonnons le bar et ses micros espions – réels ou imaginés.

Je sais écouter quand je m'applique. Mo – diminutif de Dominique, apparemment : c'est pourquoi je ne l'ai pas trouvée sur la liste du personnel enseignant – a la langue bien pendue, du moins quand elle a beaucoup de choses à confier. Aussi marchons-nous jusqu'à ce que j'aie des ampoules.

Seal Point est un promontoire herbeux qui se change brusquement en falaise et tombe à pic dans les déferlantes du Pacifique. Quelques cinglés en combinaison de plongée essaient de faire de la planche ; j'hésiterais deux fois avant de leur proposer une police d'assurance-vie. À une quinzaine de mètres, un affleurement rocheux est tapissé d'otaries. Leurs aboiements nous parviennent, affaiblis, par-dessus le fracas du ressac.

— Mon erreur a été de signer les engagements de confidentialité que l'université m'a présentés sans demander à mon propre conseiller juridique de les vérifier.

Elle contemple la mer.

— Je croyais que c'était les engagements habituels qui accompagnent les candidatures à un poste d'enseignant, selon lesquels, en gros, l'université a droit à un pourcentage sur les bénéfices de toute application commerciale de découvertes que j'aurais faites pendant mon séjour ici. Je n'ai pas regardé d'assez près le texte en petits caractères.

— C'était grave ? demandé-je en sautillant d'un pied sur l'autre.

— Je ne m'en suis aperçue que lorsque j'ai voulu rendre visite à ma tante à Aberdeen.

Une Écossaise, donc – et moi qui me croyais des talents de linguiste.

— Elle était malade ; ils ne voulaient pas me donner de visa. Incroyable : un visa pour sortir des USA ! J'ai été refoulée au contrôle.

— Normalement, ils se préoccupent plutôt des gens qui essaient d'immigrer. Ce n'est pas le cas ?

— Je n'ai pas la nationalité américaine ; j'ai la nationalité britannique et un permis de séjour – la carte verte. Si je travaille ici, c'est simplement parce qu'ailleurs, bon... il n'y a pas tellement de postes de chercheur dans ma spécialité. Si j'étais restée avec mon ex-mari, j'aurais pu demander la nationalité israélienne aussi. Mais ils ne veulent pas me laisser partir. Je ne m'imaginais pas que ça puisse en arriver là.

Elle se tait un instant ; les oiseaux de mer crient au-dessus de

nos têtes.

— Vous n'allez pas le croire, mais quand les gens de l'immigration m'ont fait des problèmes, c'est le Pentagone qui a réglé l'affaire. Il leur a dit de laisser tomber mon cas.

Je hoche la tête en silence : voilà qui n'augure rien de bon. Cela signifie que quelqu'un, quelque part, estime que Mo est un atout stratégique – *traitement de faveur... ménagez-la... ne la perdez surtout pas de vue*. Nous faisons des choses comparables, quelquefois : je n'ai pas le droit de partir en vacances en dehors de l'UE sans la permission écrite de mon chef de service. Mais c'est parce que j'ai accès à des secrets d'État dans le cadre de mon travail. Mo n'est qu'une universitaire, non ? Je voudrais qu'elle soit un peu plus explicite et me dise quelle partie du Pentagone lui fait des misères, au lieu de s'en servir comme d'une appellation-paravent pour incriminer la toute-puissance du gouvernement.

— Quand les ennuis ont-ils commencé ? demandé-je.

— Quels ennuis ? dit-elle en riant.

J'aurais mieux fait de me taire.

— Euh... la série actuelle. Désolé, mais personne ne m'a donné d'instructions.

Elle me lorgne d'une drôle de façon.

— Quel genre de fonctionnaire des Affaires étrangères êtes-vous au juste ?

Je hausse les épaules.

— Si vous ne me posez pas de questions, je ne serai pas obligé de vous raconter des mensonges. Je m'excuse, mais je ne peux pas discuter de mon travail. Disons simplement que lorsque vous avez commencé à vous plaindre, des gens beaucoup plus influents que le consulat étaient à l'écoute. Ils m'ont envoyé ici, histoire de voir si nous pouvons faire quelque chose pour vous. Ça vous va ?

— Bizarre.

Elle me regarde de travers.

— Si on se promenait ? suggère-t-elle.

Elle fait demi-tour en direction de la route, et je la suis. Un sentier ombragé mène hors de la ville : nous le prenons.

— Les ennuis ont commencé à Miskatonic, dit-elle. David et moi... nous sommes divorcés, maintenant... bon, ça n'a pas marché. Je n'ai pas bien respecté les règles du jeu ; Miskatonic est un vrai panier de crabes. Au moment où j'ai compris qu'on n'allait pas de sitôt m'ouvrir la voie de la titularisation, j'ai été discrètement contactée par l'UCSC : une bourse de recherche respectable, une spécialité proche de la mienne, et la promesse d'un avancement accéléré si je produisais des résultats.

Un poste de professeur titulaire est l'équivalent universitaire du

Saint Graal : un emploi à vie, officiellement pour permettre à des chercheurs d'un niveau exceptionnel d'explorer à leur gré tous les recoins de leur spécialité, même si elle n'a pas l'heur de plaire au gouvernement. Ce qui est, bien sûr, la raison pour laquelle celui-ci est en train d'essayer de l'abolir.

— Et ça a marché ?

— J'ai pris l'avion pour aller passer l'entretien. J'ai eu le poste. Seulement, il y avait des tas de paperasses à signer. David est avocat, mais on était déjà...

Elle n'en dit pas plus, mais je crois que je peux combler quelques uns des blancs.

À présent, nous montons, et le sentier s'étrécit. Des tavelures d'ombre et de lumière tremblotent sur la piste poussiéreuse. C'est le milieu de l'après-midi, le soleil brille et il fait chaud. Deux surfeurs cools nous dépassent et se retournent sur nous, curieux.

— Comment êtes-vous arrivée à votre domaine de recherche actuel ? demandé-je.

— Oh, c'était une progression naturelle. À Édimbourg, je travaillais sur le raisonnement inférentiel. Quand j'ai décroché le poste à Arkham, j'ai commencé à faire plus ou moins la même chose, mais le secteur des systèmes de croyances est négligé depuis des années, et ça m'a semblé l'endroit idéal pour poser mes jalons, surtout quand on pense aux intéressantes archives à accès réservé qui dorment sur leurs rayons : savez-vous qu'Arkham possède une bibliothèque vraiment unique ? Je me suis mise à publier des articles, et c'est à-peu-près à ce moment que ça a commencé à merder dans le Département. C'était peut-être une question de politique interne, mais maintenant je commence à avoir des doutes.

— Ils ont le tentacule long, sans parler d'autres membres innommables. Ça nous avancerait si je pouvais voir les documents que vous avez signés.

— Ils sont dans mon bureau. Je peux aller les récupérer plus tard.

La pente est raide, maintenant, et je respire bruyamment. Mo a de longues jambes et manifestement marche beaucoup. Question d'entraînement ou d'habitude ?

— Votre recherche... dis-je, vous êtes certaine qu'elle ne concerne pas une ou plusieurs applications militaires ?

Je comprends immédiatement que j'ai gaffé. Mo s'arrête et me foudroie du regard.

— Je suis philosophe et je m'intéresse accessoirement à l'histoire des peuples, siffle-t-elle, irritée. Pour qui me prenez-vous ?

— Excusez-moi, dis-je en reculant d'un pas. J'ai besoin de savoir. C'est tout.

— Je ne dois pas me sentir offensée, alors.

J'ai l'impression inquiétante qu'elle est sincère.

— Non. C'est simplement que... je suis po-si-ti-ve-ment certaine, au sens mathématique du terme, qu'il ne s'agit pas de cela. Une méthode de calcul de la croyance, une théorie visant à produire des limites de confiance à partir d'énoncés de foi non corroborée ne peuvent pas avoir d'applications militaires, n'est-ce pas ?

— Vous avez dit « foi » ? demandé-je tandis que des frissons alternativement chauds et glacés me parcourent l'échine. Plus précisément, on peut analyser la validité d'une croyance sans...

Et je me tais.

— N'entrons pas dans les détails techniques sans tableau blanc, dit-elle. D'accord ?

— Le mot « foi » a plusieurs sens, selon la personne qui l'emploie. Un théologien et un scientifique y voient des significations différentes. Et « non corroboré » sonne comme du jargon rébarbatif. Mais prenons un exemple hypothétique. Supposons que j'affirme croire à l'existence de cochons volants. Je n'en ai jamais vu, mais j'ai des raisons de croire que des pécaris volants, qui leur sont apparentés, existent. Vous dites que vous pourriez assigner des limites de confiance à ma croyance, c'est bien ça ? Quantifier la probabilité de l'existence de ces volatiles porcins ?

— Ça marche, dit-elle en haussant les épaules. Les chiffres sont là quelque part. Nous sommes dans un univers platonique ; tout ce que nous pouvons voir, ce sont les ombres sur les parois de la caverne, mais il y a de vrais chiffres quelque part, là-dehors, ils existent en eux-mêmes et par eux-mêmes. Je viens de commencer à étudier une métrique probabiliste qui peut s'appliquer à des affirmations de nature théologique. Il y a quelques documents intéressants dans la collection Wilmarth d'archives du folklore à Miskatonic...

— Ah-ah !

Au sortir d'un tournant, nous débouchons sur une étrange petite clairière entourée d'arbres, au bout de laquelle s'élève le flanc d'une colline.

— Nous voilà donc revenus à la vieille idée d'un univers réel, et observable, dont nous ne connaissons que ce que nous pouvons en observer. Alors, le département de folklore stratégique du Pentagone craignait que vous puissiez montrer à d'autres gens comment trouver leurs jambons stratosphériques ?

Elle s'immobilise, se tourne vers moi, me toise sans détour. Elle arrive à une sorte de décision, parce qu'au bout d'un moment elle finit par répondre :

— Je crois que ce qui les inquiétait, c'était plutôt les créatures qui projettent leur ombre sur les parois. En particulier, celles qui ont dévoré le USS *Thresher* et un certain sous-marin d'attaque russe de la

classe Whisky il y a une trentaine d'années...

Lorsque je regagne ma chambre de motel ce soir-là, le type du bar à la chemise écossaise m'attend. Il a une carte du FBI, un mandat et un manque évident de convivialité.

— Asseyez-vous, taisez-vous et écoutez. Je ne vais pas vous le répéter. Ensuite, vous allez déguerpir de cette ville parce que si vous êtes encore sur ce continent dans vingt-quatre heures je vous fais arrêter.

Je laisse tomber ma veste sur le dossier d'une chaise et réplique :

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

— J'ai dit de la boucler.

Il exhibe une carte plastifiée que je fais semblant de lire. En gros, elle indique que quelqu'un qui peut être ou ne pas être en face de moi travaille pour l'ONI, le service de renseignements de la marine américaine – à supposer que je sache reconnaître une carte de l'Office of Naval Intelligence si je marchais dessus accidentellement. Je songe un instant qu'il me fait drôlement confiance, plutôt inhabituel pour un membre des forces de l'ordre – en général, ces gens-là sortent leur flingue avant d'entrer –, puis je comprends pourquoi et réprime un frisson. Ses yeux sont morts, et il y a une drôle de cicatrice sur son front : ce qui signifie que l'esprit animateur de ce corps est probablement dans un bunker à des kilomètres d'ici.

— En ce qui me concerne, aujourd'hui, vous êtes un touriste. Si vous êtes encore ici demain, je serai obligé d'enquêter sur la possibilité que vous soyez un ressortissant étranger engagé dans des activités préjudiciables à la sécurité de ce pays. Mais, à moins que vous me disiez tout de suite que vous travaillez pour la Laverie, je ne suis pas tenu d'agir en conséquence avant demain dix-huit heures. Me suis-je bien fait comprendre ?

— C'est quoi, la Laverie ? demandé-je d'un air perplexe soigneusement étudié.

— Petit futé, hein ? grogne-t-il. Enfonce-toi ça bien dans la caboche : nous avons des tects, des sensoïdes et des veilleurs. Nous connaissons les gens de votre espèce, nous vous avons à l'œil. Nous savons où vous habitez ; nous savons où votre toutou va à l'école. Vu ?

Je hausse les épaules.

— Je crois que vous faites erreur.

— Bon.

Il essaie le regard-foudroyant-du-sergent-de-marines n° 4, mais il rebondit sur ma personne.

— Vous vous trompez. Nous ne faisons jamais d'erreur. Vous venez de passer deux heures à bavarder avec un atout stratégique pour la sécurité du pays et ça ne nous plaît pas, môme Howard, ça ne nous

plaît pas du tout. Normalement, nous lui enlèverions son coefficient de sécurité et balancerions son cul dans le premier avion en partance pour Londres, mais le petit sujet à qui vous venez de parler trimbale peut-être dans sa tête certains articles dont il n'est pas question d'autoriser la sortie du territoire national. C'est compris ? On est en train d'examiner son cas. Et s'il s'avère que vous avez surpris des propos que vous n'auriez pas dû entendre, nous n'allons pas vous laisser partir non plus. Heureusement pour vous, il se trouve que nous savons qu'elle ne vous a rien dit d'important. Maintenant, faites comme si cette rencontre ne s'était jamais produite, et tout ira bien pour vous.

Je m'assois et commence à retirer mes baskets.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? demandé-je.

— « C'est tout » ? grogne encore Chemise-Écossaise.

Il va jusqu'à la porte.

— Ouais, mon pote, c'est tout.

Il l'ouvre. Puis il y a une sorte de claquement mouillé, il tombe à la renverse et perd du sang sur ma moquette par les deux oreilles.

Je roule sur le côté pour sortir du champ visuel de la porte et empoigne la petite patte de singe que je porte autour du cou sur une lanière de cuir. Une secousse électrique me traverse la main lorsque le tect s'active. (« Essaie de ne pas te faire tuer en territoire ami », m'avait conseillé Andy : la bonne blague !) Chemise-Écossaise empêche la porte d'entrée de se refermer, et c'est un de ces motels californiens où toutes les portes s'ouvrent sur des coursives extérieures. Je tressaille, puis arrive à pivoter derrière la paroi de la salle de bains pour essayer d'attraper le bras le plus proche.

On ne vous dit jamais combien c'est lourd un cadavre à l'institut de formation. Sans réfléchir, je me penche en avant pour soulever le corps à deux mains, et c'est alors que j'encaisse un méchant coup de sabot en plein dans mon épaule exposée. Je tombe à la renverse, entraînant Chemise-Écossaise avec moi, et la porte se referme toute seule.

La mare de sang s'agrandit, mais il faut que je vérifie quelque chose ; la balle est entrée quelque part au-dessus de la racine des cheveux. Je me force à regarder de plus près...

Des lettres pâles sont inscrites sur le front dans un alphabet archaïque. Sous mes yeux, elles rougeoient brièvement puis s'éteignent.

Ça me gêne plutôt de partager une chambre de motel avec un agent fédéral retiré du service par voie balistique. Malheureusement, il semble qu'un dément armé d'un fusil m'attende à l'extérieur. J'ai l'impression angoissante que le deuxième soulier va tomber dans les quatre-vingt-dix secondes qui suivent et, si je ne sors pas d'ici, je vais

avoir à répondre à quelques questions précises. Bien sûr, je ne suis pas vraiment censé durer aussi longtemps que ça – à moins que... Ceux d'en face connaissent-ils les caractéristiques du tect réglementaire ? Peut-être que, si j'ai de la chance, le tect va continuer de fonctionner ; ces zinzins n'aiment pas encaisser des impacts directs, mais ils perdent leur efficacité petit à petit, et non d'un seul coup.

Forte pétarade dehors sous le balcon : une moto à l'échappement endommagé monte en régime puis s'arrache du parking dans un crissement de pneus et un sillage de gomme. J'empoigne mes baskets, les enfle (tressaillant de douleur chaque fois que je fléchis le bras gauche), attrape ma veste, enveloppe d'une main l'objet sec et poussiéreux dans la poche de droite et ouvre la porte à la volée...

... Juste à temps pour voir la mob disparaître au bout de la rue – et pas un flic en vue.

Je plonge dans la salle de bains, ouvre les robinets puis me passe les mains sous l'eau pour rincer le sang. Je remarque avec un certain détachement qu'elles tremblent. Au bout d'un moment, je commence à penser très vite, puis je me sèche les mains et vais dans la chambre prendre mon téléphone portable. Le numéro que je veux appeler est déjà programmé.

— Service de gestion de déchets Winchester. Allô ?

— Bonjour, Bob H... Howard à l'appareil. J'ai eu un petit accident et j'aurais besoin de vos services de nettoyage.

— C'est quoi, votre adresse, déjà ? demande la réceptionniste.

Je lui débite les coordonnées du motel. Puis elle demande :

— Quelle sorte de nettoyage voulez-vous ?

— Il va falloir changer la literie.

Je réfléchis un instant puis précise :

— Et puis je me suis coupé en me rasant. Il faut que j'aille travailler, maintenant.

— OK. Notre équipe sera sur place dans quelques minutes. Et elle me raccroche au nez.

Le message que je viens d'envoyer se décode comme suit : « Attention, ma couverture est foutue. Il faut que je quitte le pays d'urgence, ça se passe mal et personne ne devrait entrer en contact avec moi en aucune circonstance. *Je me suis coupé en me rasant* : il y a du sang. » Ce genre de langage, contrairement à un code chiffré, est pratiquement impossible à élucider... à condition de ne jamais l'employer deux fois. Avec un peu de chance, quiconque est en train d'écouter la ligne ne mettra que quelques minutes à se rendre compte que j'ai tiré le signal d'alarme.

Je laisse tomber les serviettes de bain sur la tête suintante de Chemise-Écossaise, puis je prends ma veste et mon sac de voyage et ouvre la porte tout doucement. Il ne se passe rien de fâcheux. Je sors

sur le balcon, verrouille la porte derrière moi et descends vers le parking. Plus question de prendre en main le rapatriement de Mo : ma mission immédiate est de rouler plein nord, de larguer la bagnole de location à l'aéroport et de sauter dans le premier avion disponible.

Lorsque j'appuie sur la télécommande, la voiture n'explose pas : les portières se déverrouillent et les phares s'allument. Étreignant ma patte de singe porte-bonheur, je monte, mets le contact et démarre dans la nuit en tremblant comme une feuille.

— Allô ! Qui... ? Mo ? C'est Bob.

— Bob...

— Ouais. Écoutez, à propos de cet après-midi...

— Ça fait drôlement plaisir de vous...

— C'était super de vous rencontrer aussi, mais il y a du nouveau du côté de chez moi et il faut que je parte. Nous allons relire votre dossier et voir si nous pouvons influencer...

— Il faut que vous m'aidiez.

— Quoi ? Bien sûr que nous allons...

— Non, je veux dire *tout de suite* ! Ils vont me tuer. Je suis enfermée ici, et ils ne m'ont pas fouillée, donc ils n'ont pas trouvé mon portable, mais...

CLIC.

— C'est quoi ce bordel ?

Je contemple le téléphone, puis l'éteins en vitesse et arrache l'accu au cas où quelqu'un essaierait de repérer mes coordonnées.

— Bordel de *merde* !

J'ai le vertige. Ouais, une jeune femme rousse en détresse vient de me demander de lui porter secours : une partie de mon cerveau pense cyniquement que je dois *vraiment* être mal barré. Il y a un espion euthanasié dans ma suite au motel et le tapis rouge va m'être retiré de dessous les pieds « avec une extrême sévérité » lorsque ses propriétaires découvriront la vérité, le temps de me laisser avoir une conversation téléphonique sibylline avec ma bible qui semble craindre pour sa vie. Qu'est-ce qui se passe ici, nom de... de n'importe quoi ?

À la Laverie, nous sommes fiers de nos procédures, il paraît. Nous avons des procédures pour entrer par effraction dans des bureaux, des procédures pour signaler une pénurie de trombones, des procédures pour invoquer les démons tapis dans les insondables profondeurs et des procédures pour rédiger des procédures. En fait, il se peut que nous soyons en lice pour devenir la première agence de renseignements à recevoir l'homologation de qualité ISO 9000. D'après notre procédure écrite pour traiter les excursions bordéliques de procédure lors de missions à l'étranger, je devrais, à ce stade, remplir le formulaire 1008.7, ensuite foncer comme une chauve-souris

échappée de l'enfer sur la 17 jusqu'à ce qu'elle rejoigne l'Interstate 82, puis quitter l'autoroute à San José en direction de l'aéroport international, et me réserver une place sur le premier vol pour Londres avec ma carte de crédit spéciale note de frais. Sans oublier d'envoyer le formulaire 1018.9 (« dépenses non prévisibles engagées pour répondre à une situation 1008.7 dans le cadre du service ») à temps pour l'échéance comptable de la fin du mois.

Sauf que si je fais ça – et si les ravisseurs de Mo sont aussi sympas que mon deuxième visiteur de la soirée – j'aurai bousillé la mission, tromboné le clébard jusqu'au trognon, envoyé à la trappe l'amie que j'étais censé exfiltrer et perdu toutes mes chances d'obtenir un deuxième rendez-vous. (Et nous ne saurons jamais si la dernière pensée qui a traversé l'esprit du commandant du *Thresher* était « des écailles rugueuses » ou simplement « des écailles ! »)

Je jette un coup d'œil circulaire et constate que le parking est encore désert. Alors je sors, fais demi-tour, traverse les voies du chemin de fer et repars au centre-ville. C'est le moment de réfléchir un peu à la situation.

Mo loue un appartement dans une copropriété, pas si loin que ça du campus universitaire. Maintenant que je connais son vrai nom, il ne me faut que dix minutes avec une carte et un annuaire téléphonique pour repérer l'endroit et aller y faire un tour. Pas de voitures de police devant l'immeuble, rien d'anormal, en apparence ; sinon un appartement aux lumières éteintes. Je sais qu'elle n'est pas chez elle, mais j'ai besoin d'un effet personnel de Mo – n'importe quoi –, alors je me gare, remonte rapidement le sentier qui mène à sa porte et frappe comme si je m'attendais à une réponse, en espérant follement que ses ravisseurs ne m'ont pas préparé une vilaine surprise.

La porte à moustiquaire est fermée, mais la porte intérieure est entrebâillée. Dix secondes avec la lame d'un outil multifonctions, et la porte à moustiquaire est dans le même état. À l'intérieur, c'est le foutoir : quelqu'un a renversé une table basse couverte de paperasses, il y a un ordinateur portable par terre et, lorsque mes yeux se sont habitués à la pénombre, je vois le dos d'un rayonnage de bibliothèque gisant sur la moquette devant un couloir. Je l'enjambe, la main dans ma poche, et cherche la chambre.

Dans la chambre aussi, c'est le foutoir : peut-être que quelqu'un l'a fouillée à la hâte, ou alors Mo aime faire son nid dans le désordre. Près du lit, il y a une pile de vêtements qui ont l'air d'avoir été portés, alors je fourre un tee-shirt dans mon sac et repars vers la voiture. Des parcelles de sa peau, voilà ce qu'il me faut. J'essaie de ne pas trop réfléchir à ce qu'elle peut être en train de subir en ce moment même.

Tandis que je descends le chemin, je vois quelqu'un arriver dans

l'autre sens. Un sujet masculin, entre deux âges, trapu.

— Salut, dit-il d'un ton légèrement soupçonneux.

— Salut, dis-je. Je ne fais que passer. Mo m'a demandé d'arroser ses plantes.

— Oh ! fait-il avec une lassitude instantanée à l'énoncé du prénom. Bon, essayez de ne pas laisser votre voiture là-bas, elle est sur l'emplacement réservé aux handicapés.

— Je serai parti avant que quiconque s'en aperçoive, promets-je.

Et je pars. Une fois garé tranquillement au coin de la rue, je sors le tee-shirt. À la lumière du tableau de bord, il a l'air défraîchi ; j'espère que je pourrai en tirer quelque chose. Je fouille dans mon sac de voyage et en retire mon organisateur trafiqué, appelle une application spécialisée qui s'effacera toute seule si je n'entre pas un mot de passe valide dans les soixante secondes, ouvre d'une pichenette l'alvéole d'enfichage à l'arrière et promène le capteur camouflé sur le tissu. *Oh, super !* La flèche sur l'écran est dirigée vers moi : j'ai dû contaminer cet échantillon avec mes propres émanations biomagnétiques. Et merde ! Je redémarre le programme et la bécane ne tarde pas à se planter. Ce n'est qu'un bout du quatrième essai que la flèche indique une autre direction, et maintient ce cap même si je change la position du gadget.

Ah, les merveilles de la technologie moderne !

Une heure plus tard, je suis couché à plat ventre dans les broussailles près d'un bouquet d'arbres. J'ai en main une patte de singe, un organisateur et un téléphone portable ; ma mission, à moins que je choisisse de l'abandonner, est d'empêcher un sacrifice humain dans la maison en face de moi – et pas question d'attendre du renfort.

Le fracas des vagues du Pacifique qui viennent s'écraser en sifflant couvre tout bruit qui viendrait de la route derrière moi. Une brise souffle du large, s'ajoute à l'humidité du sol détrempé par une pluie récente, et je frissonne. Mon épaule gauche meurtrie me brûle agressivement : je ne pourrai probablement pas la bouger demain matin. (J'étais bien bête de me trouver sur la trajectoire d'une balle. L'agglutinant cinétique d'impact a fait le miracle attendu, mais je ne suis plus couvert.)

Un camion est garé devant l'abri pour voiture ; les lumières sont allumées, les rideaux tirés. Deux minutes plus tôt, deux mecs sont sortis par la porte principale, ont pris la moto de cross dans le garage, ont traversé carrément la pelouse puis ont rejoint la route principale sans prendre la peine de s'arrêter à l'intersection. Je ne les ai pas bien vus, mais une applet sur mon organisateur hurle des avertissements : des champs invocatoires super-maousses se baladent dans le secteur et, à en juger par le sous-type, c'est une invocation de portail qui se prépare. Ils essaient en fait d'ouvrir une porte de transfert de masse

vers un autre univers : du vaudou tout ce qu'il y a de plus vilain. Je ne sais absolument pas qui sont ces mecs ni pourquoi ils ont embarqué Mo, mais c'est plutôt mal parti pour moi.

Une lumière scintille sur la route, puis c'est le rugissement d'un moteur deux temps et la moto regagne l'abri voiture avec ses deux passagers. L'un d'eux a un sac à dos... ils ont récupéré quelque chose ? Un truc qu'ils ne veulent pas planquer trop près de chez eux ? Je m'aplatis encore plus, essaie de me rendre invisible. J'effectue un autre relevé, comme ceux que j'ai déjà faits çà et là de ce côté du jardin. Je crois que j'ai le chic pour détecter ces trucs : une spirale de protection complexe de plus de soixante-dix mètres de diamètre, centrée sur la maison. Une paranoïa de première classe pour assurer le gros coup qu'ils sont en train de mijoter. C'est ici qu'ils ont amené Mo... je me demande pourquoi ? Je me rapproche en douce d'une grande baie sur le côté de la maison en essayant de conserver les buissons entre moi et la route, et j'espère dur comme l'enfer qu'il n'y a pas de chiens dans les parages.

Ils ont tiré les rideaux, mais la fenêtre elle-même est ouverte – bien qu'il y ait encore une espèce de moustiquaire tendue en travers. J'entends des voix. Je ne reconnais pas la langue et les voix sont étouffées par le rideau, mais il y a plus de deux interlocuteurs. L'un d'eux rit brièvement, et ce n'est pas agréable à entendre. Je me cale contre le mur et fais le point en essayant de ne pas respirer trop bruyamment. Un, je suis sûr que Mo est à l'intérieur, à moins qu'elle ait l'habitude de prêter ses tee-shirts à des inconnus basanés qui accomplissent des rituels d'invocation complexes chaque fois qu'elle est kidnappée par quelqu'un d'autre. Deux, ils ne sont pas de l'ONI, ni de la Laverie. En fait, ils sont présumés hostiles jusqu'à preuve du contraire. Trois, ils sont au moins quatre – deux sur la moto, deux ou plus qui sont restés là avec Mo. Je ne suis pas une équipe du SWAT à moi tout seul et je ne suis pas formé pour traiter des situations avec prise d'otages. En plus, comme disait Harry, se décider à jouer les héros sans savoir ce qu'on fait est un bon moyen de se faire tuer. Hum. C'est bien d'un groupe d'intervention spécialisé dont j'ai besoin en ce moment, mais il se trouve que je n'en ai pas sous la main. Et les types du SWAT sont censés avoir deviné où se trouve l'otage et évalué la situation avant de prendre l'immeuble d'assaut, non ?

Bien sûr, je peux encore faire quelque chose de constructif, même si ça doit me valoir une bonne engueulade quand je rentrerai. Je rallume mon téléphone portable, puis tâtonne dans le dédale de ses menus jusqu'à ce que je trouve la mémoire des appels entrants et lui demande de composer le numéro du dernier appelant. Ce devrait être Mo, et si l'ONI ne s'est pas branché sur elle, je n'ai plus qu'à me les couper. Le numéro sonne trois fois avant de répondre et j'écoute

attentivement, mais il n'y a rien d'audible à l'intérieur de la maison.

— Qui est-ce ? demande une voix masculine, apparemment enrôlée.

— Vous cherchez Mo, dis-je en parlant très près du micro.

— Qui est-ce ? redemande-t-il.

— Un ami. Écoutez. Là où vous trouverez ce téléphone, vous trouverez une maison. Il y a plusieurs criminels dans les parages, quatre au moins à l'intérieur. Ils ont kidnappé Mo, ils sont en train de construire un cercle Dho-Nha, de niveau 4, au moins, et vous allez devoir prendre des mesures défensives...

— Ne bougez pas, dit le type à l'autre bout du fil.

Je place donc le téléphone délicatement sous la fenêtre et détaille à quatre pattes jusqu'à l'arrière de la maison. La porte d'entrée s'ouvre en claquant. Une voix, différente de la première, crie :

— C'est toi, Achmet ?

Pas de réponse. Je retiens mon souffle, le cœur battant à tout rompre. Des pas sur le gravier.

— La petite pute américaine, elle risque rien.

Je m'éloigne de la maison à reculons en direction du buisson le plus proche. Les silhouettes imprécises des hommes sortent de l'ombre, mais le bruit de pas cesse.

— Je reste dehors. Cigarette.

Ce salaud est en train d'en griller une ! Je lève les yeux vers le ciel, qui est aussi noir que le cœur d'un crack du marketing et rempli d'étoiles froidement inaccessibles. *Comment faire pour l'éviter ?* Je saisis la patte de singe dans ma poche, l'en retire délicatement et la braque vers le sol. Tout juste visible du coin de la maison, un œil rougeoyant me menace depuis le perron. Le bourdonnement d'une moto, d'abord étouffé, s'accroît lorsqu'elle aborde les collines, très loin au-dessus de moi. À part cela, la nuit est silencieuse. *Trop* silencieuse. Je m'en rends compte au bout d'une minute. Il y a une route là-bas... mais où sont passées les voitures ? Je commence à reculer tout doucement, essayant de m'enfoncer dans les buissons, et c'est à ce moment que tout s'efface.

La vérité est là-dedans

— Vous ne vous rappelez pas ce qui s'est passé ensuite ?

— Ouais, c'est ce que j'essaie de vous dire depuis une heure.

Inutile de se mettre en colère contre eux : ils se contentent de faire leur boulot. Je résiste à la tentation de me frotter la tête, vu le pansement qui couvre la zone endolorie derrière mon oreille droite.

— Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est de m'être réveillé à l'hôpital le lendemain.

— Harrumph.

Je cligne des yeux ; ai-je vraiment entendu quelqu'un dire *harrumph* ? Oui... c'est le type qui ressemble à un truc exhumé par le chien du fossoyeur, Derek Machin-chose. Il m'adresse un clin d'œil larmoyant et dit :

— D'après la page 4 du rapport médical, paragraphe VI...

Je les regarde remuer docilement leurs notes. Personne n'a songé à me donner un exemplaire du rapport, évidemment, alors même qu'il me concerne.

— Contusion et fêlure à l'hémisphère occipital droit, quelques meurtrissures et abrasions correspondant à l'impact d'un objet lesté.

Je tourne la tête en tressaillant légèrement à cause de la douleur à la nuque et désigne le pansement. Ça dure depuis presque une semaine : un truc qu'on ne vous dit pas dans les polars alimentaires, c'est à quel point ça fait mal quand on reçoit un coup de matraque sur l'occiput. Une matraque, non : un objet, lesté, utilisé par les opérateurs de terrain de la Chambre Noire, conforme à la norme US-MIL-STD-534-5801.

— Je suppose donc que nous pouvons considérer cette déduction comme bien fondée, dit le cadavre parlant. Veuillez reprendre là où vous vous êtes arrêté.

Je soupire.

— Je me suis réveillé dans une chambre d'hôpital avec une aiguille plantée dans le bras et un gorille d'une de leurs organisations à initiales comme baby-sitter. Au bout d'environ une heure s'est pointé un type qui a prétendu être le gestionnaire de Chemise-Écossaise et a commencé à me poser des questions plutôt précises. Apparemment, ils étaient déjà en planque sur ce coup. Après que je lui eus expliqué pour la troisième fois ce qui s'était passé au motel, il a convenu que je

n'avais pas dessoudé leur cyborg et a voulu savoir pourquoi j'étais allé faire un tour à la maison. Je lui ai dit que Mo m'avait téléphoné et m'avait demandé de l'aider, et que ça avait l'air urgent, et quand je me suis répété encore deux douzaines de fois, il a fini par partir. Le lendemain matin, ils m'ont expédié à l'aéroport et m'ont fourré dans l'avion.

La gorgone de la comptabilité qui siège juste à côté de ce Derek me foudroie du regard :

— En classe *affaires*, siffle-t-elle, pour un rapatriement. Je suppose que c'était votre idée à vous ?

Hein, quoi ?

— Je n'y suis pour rien, protesté-je. Ils vous ont envoyé la fact...

— Oui, confirme Andy, qui fait négligemment rouler son stylo entre ses doigts tandis qu'au plafond une mouche s'assomme à répétition contre l'ampoule censée économiser l'énergie.

— Oh-oh !

À la Laverie, une dépense non autorisée ne vous expédie pas automatiquement à la potence, mais elle frôle clairement l'insubordination et la mutinerie : pendant les années Thatcher, on était même censé procéder à des audits de trombones, jusqu'à ce que quelqu'un fasse remarquer que les conséquences sur le moral des employés de cette organisation risquaient d'être un tantinet plus graves que, disons, au ministère de l'Agriculture, de la Pêche et de l'Alimentation.

— Non coupable, dis-je instinctivement, avant de pouvoir me reprendre. Je ne leur ai rien demandé, ça s'est passé après que la mission a mal tourné, et j'étais inconscient à ce moment-là.

— Personne ne t'accuse d'avoir autorisé des écarts budgétaires au-delà de ton niveau d'habilitation, précise Andy d'un ton apaisant.

Il lance à Derek un regard répressif.

— N'empêche que j'aimerais savoir pourquoi tu as suivi cette femme. La procédure normale, c'était de quitter la région une fois que tu avais été démasqué. Pourquoi être resté sur place ?

— Euh...

J'ai les lèvres sèches parce que je m'attendais à cette question.

— J'allais partir. J'étais dans la voiture de location et j'étais sur le point de rejoindre la route qui sort de la ville pour retourner à l'aéroport, dès que je serais sorti de la zone mortelle. Je l'aurais bien fait, mais j'ai eu un appel de Mo.

Je m'humecte à nouveau les lèvres.

— On m'a envoyé pour voir si je pourrais faciliter une exfiltration. J'en ai déduit que quelqu'un estimait que Mo valait la peine d'être exfiltrée. Mes excuses, si en réalité ce n'est pas le cas ; mais, d'après ce que j'avais entendu au téléphone, Mo avait été enlevée et, dans le

sillage de la fusillade, j'ai pensé que c'était un résultat encore pire qu'une mission ratée suivie d'une mise sur la touche. Alors, j'ai improvisé, je suis allé faire un tour chez elle et je me suis servi de mon localiseur pour la retrouver.

« J'y ai pas mal réfléchi depuis. À ce que j'aurais dû faire, je veux dire. J'aurais pu repérer l'endroit où elle était détenue et retourner au motel pour trouver quelle agence gérait cet espion en chemise écossaise. Ou quelle entité. Ou aller à l'aéroport et téléphoner depuis la salle d'embarquement. Tout ce que je peux dire, c'est que j'étais trop impliqué. Un salaud quelconque venait d'essayer de me tuer : je veux dire, l'ONI écoutait le téléphone de Mo. Lorsque je l'ai rappelée, ils avaient posé une dérivation sur sa ligne, et c'est comme ça que j'ai pu leur dire où chercher. Mais ils étaient probablement déjà au courant : sans doute depuis le moment où Mo m'a appelé sur son portable.

Je vide d'un trait le verre d'eau et le repose sur la table en face de moi.

— Écoutez, j'imagine que l'ONI ou une autre organisation à initiales – disons, les gens de la Chambre Noire qui se faisaient passer pour des enquêteurs de l'ONI –, surveillaient Mo et m'avaient filé dès que nous sommes entrés en contact. C'était un coup monté. Quiconque a tenté de me descendre et d'enlever Mo les a pris par surprise. Ce n'était pas dans le scénario. Je sais que j'aurais dû rentrer à ce moment-là, mais je crois qu'à ce stade de l'histoire tout le monde était déstabilisé. Et d'ailleurs, c'était qui, ces cinglés ? Une invocation majeure en public...

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, dit sèchement Derek. Laissez tomber.

— D'ac.

Je me renverse sur ma chaise, que je bascule sur deux pieds ; ma tête me fait abominablement mal.

— Pas la peine de me faire un dessin.

Mon troisième interrogateur prend la parole d'une petite voix flûtée :

— Ce n'est pas toute l'histoire, n'est-ce pas, Robert ?

Je la dévisage, agacé.

— Probablement pas, non.

Bridget est une jeune cadre dynamique blonde en voie d'avancement, qui vise les hauteurs vertigineuses du ministère en ignorant apparemment le plafond en verre à l'épreuve des balles qui flotte au-dessus de nous tous qui bossons à la Laverie. L'essentiel de sa définition de poste semble être de faire chier tout le monde en dessous d'elle, principalement par l'intermédiaire de son acolyte numéro un, Harriet. Elle pérore, mais c'est bien pour mettre les choses au point :

— Je n'apprécie pas la manière dont cette mission a été menée. C'était censé être une simple prise de contact avec entretien, un cran à peine au-dessus de la visite de courtoisie du consul local. Avec tout le respect qui lui est dû, Robert n'est pas un représentant particulièrement expérimenté et il n'aurait pas dû être envoyé dans une telle situation sans accompagnement...

— C'est un pays ami ! l'interrompt Andy.

— Aussi ami qu'il peut l'être en l'absence d'un accord bilatéral ; il ne s'agit donc *pas* d'un environnement sanctionné par une commission conjointe de partage *actif* des informations. D'un pays étranger, en d'autres termes. Robert a été poussé dans l'inconnu sans surveillance ni soutien adéquat de la part des échelons supérieurs et, quand les choses ont mal tourné, il a tout naturellement fait de son mieux, ce qui n'était pas tout à fait assez bien.

Elle décoche à Andy un sourire éblouissant et poursuit :

— J'aimerais qu'il soit consigné au procès-verbal que Robert a besoin d'une formation supplémentaire avant d'être soumis à des exercices en solo, et j'aimerais également dire qu'à mon avis il faudrait revoir de près les circonstances qui ont conduit à cette mission, au cas où elles seraient symptomatiques d'une faiblesse en matière de programmation et de responsabilisation.

Oh, super. Andy a l'air presque aussi écoeuré que moi. Bridget vient de nous éreinter gentiment. Sauf moi, en fait. Mon comportement a été à la hauteur de ce qu'on pouvait attendre et j'ai besoin d'une surveillance supplémentaire avant qu'on puisse me laisser sortir du jardin d'enfants pour faire pipi. Derek, Andy et tous les autres dans le coup vont devoir accepter que Bridget promène son long nez inquisiteur dans leur conformité procédurale et qu'elle regarde s'ils font preuve d'un zèle adéquat. Quant à Bridget, si elle découvre le moindre indice de négligence, elle ira plastronner chez les huiles en faisant le ménage dans la boutique, et quiconque renaudera fera preuve d'un « manque flagrant de professionnalisme ». Politique interne de la Laverie : on essore et ça repart.

— J'ai mal à la tête, marmonné-je. Et mon corps me dit qu'il est deux heures du matin. Vous avez encore des questions ? Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais rentrer chez moi et rester couché un jour ou deux.

— Prends toute la semaine, lâche dédaigneusement Andy. Nous aurons tout réglé quand tu reviendras.

Je me lève en vitesse ; dans mon état actuel, je ne songe pas à demander à quelle bizarre et perverse définition de *régler* il se réfère.

— J'aimerais voir un rapport écrit de votre voyage, ajoute Bridget avant que je puisse refermer la porte derrière moi. Documenté conformément au volume IV du Manuel opérationnel, chapitre XI,

section C. Ça ne presse pas, mais je le veux sur mon bureau à la fin de la semaine prochaine.

Rapport, *n. m.* : Témoignage écrit à l'usage malveillant des bureaucrates. Je rentre, anticipant un bain chaud prolongé suivi de dix-huit heures de roupillon.

La maison est plus ou moins telle que je l'ai laissée il y a sept jours. Dans la cuisine, une pile de factures dont les coins virent lentement au brun cale un des pieds de la table. La poubelle déborde, l'évier *idem*, et Pinky n'a pas nettoyé sa machine à pain depuis la dernière fois qu'il s'en est servi. Je regarde dans le frigo et trouve un sachet de thé flasque et une brique de lait qui peut attendre encore un jour ou deux avant de demander le droit de vote, alors je me fais une grande tasse de thé, m'assois devant la table de la cuisine et joue au Tetris sur mon organisateur. Des blocs colorés s'effondrent comme des flocons de neige dans mon esprit, et je décolle un instant. Mais la réalité revient à la charge : j'ai le linge sale d'une semaine dans ma valise, une quantité équivalente dans ma chambre et, pendant que Pinky et le Cerveau sont au boulot, je peux accéder au lave-linge séchant. En supposant que personne n'y a laissé un cadavre de hamster, comme la dernière fois.

Ignorant délibérément les factures, je me lève et coltine ma valise jusqu'en haut des marches. Ma chambre est pratiquement dans l'état où je l'ai laissée, et je me rends brusquement compte que j'ai horreur de vivre comme ça : horreur du mobilier d'occasion conçu pour des extraterrestres de la planète Proprio, horreur de partager mon espace personnel avec deux larves hyper-intelligentes dotées de problèmes comportementaux et de violons d'Ingres explosifs, horreur de sentir mon avenir circonscrit par mon vœu de pauvreté personnel – ma signature sur ma carte de service de la Laverie. Je traîne la valise dans la pièce au milieu d'un brouillard d'épuisement et de désespoir modéré, puis l'ouvre et commence à en répartir le contenu en piles sur le plancher.

Quelque chose renifle derrière moi.

Je fais volte-face, si vite que j'entre presque en lévitation, ma main cherche à tâtons une introuvable patte de singe momifiée... puis la lumière se fait dans mon esprit et je respire.

— Tu m'as fait peur ! Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Seul le haut de sa tête est visible.

— À ton avis ? dit-elle avec un clin d'œil somnolent.

— Hum.

Je pèse soigneusement mes mots :

— Tu dors dans mon lit ?

Elle retrousse le duvet suffisamment pour pouvoir bâiller, la

bouche rose et gris dans la lumière ténue qui filtre par les rideaux neufs.

— Ouais. On m'a dit que tu rentrais aujourd'hui, alors, j'ai... mmmm, je me suis mise en congé maladie. Je voulais te voir.

Je m'assois sur le coin du lit. Mhari a des cheveux châtain qu'elle agrmente de mèches blondes toutes les deux ou trois semaines, coupés en boucles courtes et volatiles qui s'enroulent autour de mes doigts quand je passe la main sur son cuir chevelu.

— Vraiment ?

— Ouais, vraiment.

Un bras nu s'extirpe des profondeurs de la literie, s'enroule autour de ma taille et m'attire vers le bas.

— Tu me manquais. Viens ici.

J'ai l'intention de trier mon linge sale pour la machine à laver, au lieu de quoi toutes mes fringues se retrouvent en tas au milieu du plancher, et moi je me retrouve en tas sous Mhari, qui est nue sous le duvet et a manifestement l'intention de m'accueillir très chaleureusement, peut-être même avec rinçage et culbutage dans le sèche-linge.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? articulé-je.

Mais elle m'agrippe la tête et me plaque la bouche contre un de ses mamelons aux généreuses proportions. Je pige et je la ferme. Mhari est en forme, et puis c'est à peu près la seule situation dans laquelle notre relation fonctionne sans problème. En plus, ça fait plus d'une semaine que je ne l'ai pas vue, et pareille embuscade est la meilleure chose qui me soit arrivée depuis un bon bout de temps.

Environ une heure plus tard, complètement épuisés par la baise et trempés de sueur (ce qui ne gâte rien), nous reposons emmêlés sur le lit (le duvet semble avoir décidé de rejoindre la pile de linge sale) et elle émet des ronrons d'arrière-gorge comme un chat.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demandé-je.

— J'avais besoin de toi, dit-elle avec ce genre d'égoïsme innocent qu'un chat ne pourrait qu'envier.

Elle m'attrape le dos.

— Rrrr. Hmmm. J'ai eu une mauvaise semaine.

— Une mauvaise semaine ?

Je m'entraîne à être bon auditeur ; c'est habituellement quand j'ouvre la bouche que j'ai des ennuis avec Mhari.

— D'abord, ça été le bordel complet au bureau : Eric s'est mis en congé maladie et a laissé tomber l'affaire dont il s'occupait, et c'est moi qui ai dû ramasser les morceaux. J'ai fini par rester bosser sur place trois nuits de suite. Et puis il y a eu cette boum chez Judy. Judy m'a fait boire, m'a présentée à un ami à elle. Lequel s'est avéré être une vraie merde, mais c'est seulement après que...

Je roule sur l'autre bord.

— J'aimerais mieux que tu ne fasses pas des trucs comme ça, m'entends-je dire.

— Quels trucs ? proteste-t-elle avec un regard blessé.

Je soupire.

— Aucune importance.

J'essaie de ne pas dire « rien à *foutre* ». Et puis brusquement je me sens vraiment sale.

— Je vais prendre une douche, dis-je en me redressant sur mon séant.

— Bob !

— Laisse tomber.

Je me lève, prends une serviette sale sur la pile au milieu de la pièce et me dirige vers la salle de bains pour me laver de sa présence.

Mhari a un problème, et son problème, c'est moi. Je devrais lui dire d'aller se faire foutre et de crever, couper les ponts avec elle, refuser de lui parler : mais elle est de bonne compagnie les jours où nous nous adressons la parole, elle sait appuyer sur tous les boutons qu'il faut lorsque nous sommes au lit, et quand je l'ai dans la peau, je me sens tout petit, tout petit. L'ennui, c'est qu'elle veut m'échanger contre un nouveau copain, version 2.0, le modèle avec la bagnole de sport, la Rolex Oyster et des perspectives d'avenir. (Un sens de l'humour tordu et une affectation cul-de-sac à la Laverie sont strictement facultatifs.) Elle ne cesse de rebondir, soit vers moi, soit loin de moi – je n'arrive pas toujours à repérer la direction – et, dans l'intervalle, elle se sert de moi comme un chat se sert d'une planche pour se faire les griffes. Prenons, par exemple, cette boum chez Judy : cadre de gestion incolore, la copine Judy est une bimbo décérébrée qui trouve toujours le moyen d'être impeccablement élégante, et devant laquelle j'ai l'air d'un petit écolier crasseux, même si elle est bien trop polie pour me faire la moindre remarque. Alors, quand Mhari se fait draguer par un vendeur de doubles vitrages quelconque rencontré chez Judy et qu'il l'éjecte de son pieu le matin suivant, je suis censé être disponible pour une baise de consolation amicale dès le lendemain.

Mon problème à moi, c'est qu'elle ne semble pas comprendre que j'ai horreur d'encaisser les conséquences de ce comportement. Si j'essaie d'en faire tout un plat, elle m'accuse d'être jaloux et je finis par me sentir obscurément coupable. Si je n'en fais pas tout un plat, elle continue de me traiter comme un vulgaire paillason. Et, qui sait ? Peut-être que c'est moi qui suis parano et qu'en réalité elle ne cherche pas à me remplacer. (Ouais, et des sangliers ont été repérés dans le circuit d'attente de l'aéroport d'Heathrow avec un moteur sous chaque aile.)

Je n'ai encore jamais été forcé de chasser une inconnue de mon lit, mais avec Mhari dans les parages, je n'arrête pas de me demander quand cela va arriver. Le pire, là-dedans, c'est que je ne veux pas mettre un point final à notre relation : il me déplairait qu'elle cesse de me voir ; j'aimerais mieux qu'elle cesse de jouer avec moi. Je me fais peut-être des illusions, mais je crois que nous pourrions nous arranger pour que ça marche entre nous. Peut-être.

Je suis dans la douche en train de me laver les cheveux lorsque j'entends la porte s'ouvrir.

— J'aime pas que tu me racontes tes coups sans lendemain, dis-je, les yeux fermés sous la mousse piquante du shampoing. Et merde, je comprends pas pourquoi tu me tournes autour alors que manifestement tu crèves d'envie de te trouver quelqu'un d'autre. Alors, je t'en prie, lâche-moi un peu les baskets, vu ?

— Oh, pardon, dit Pinky en refermant la porte.

Il m'attend sur le palier quand je ressors de la salle de bains. Nos regards s'évitent soigneusement.

— Euh... on peut aller dans ta chambre, risque-t-il. Elle est sortie.

— Parfait.

Je descends l'escalier et il me court derrière.

— Elle m'a demandé de te parler, halète-t-il.

— Pourquoi pas ? fais-je avec hauteur. Du moment qu'elle ne te demande pas de partager mon lit.

— Elle dit que tu as besoin de visiter alt.polyamory.FAQ, dit-il avec une grimace de dégoût.

Je branche la bouilloire et je m'assois.

— Tu crois vraiment que c'est moi qui ai des problèmes ? Ça serait pas plutôt Mhari ?

Il regarde à gauche et à droite, pris au piège.

— Vous avez des choix incompatibles en matière de style de vie, hasarde-t-il.

La bouilloire siffle comme un serpent furieux.

— Bravo. « Des choix incompatibles en matière de style de vie », c'est une manière foutrement *civilisée* de dire les choses.

— Bob, tu crois qu'elle fait peut-être ça pour attirer ton attention ?

— Il y a de bons et de mauvais moyens d'attirer mon attention. Cogner sur mon ego avec une barre de fer, ça va sûrement attirer mon attention, mais je ne vais pas être très bien disposé envers l'émetteur du message.

Je verse un supplément d'eau bouillante dans ma tasse de thé, puis me lève et fouille dans le placard. *Ah, il est exactement là où je l'ai laissé.* Je bascule une dose généreuse de rhum jamaïquain hors d'âge Wray & Nephew dans la tasse et renifle : c'est le mariage de Mister Brown et de la Tornade Blanche.

— L'égo masculin est une chose curieuse, il est à peu près de la taille d'un petit continent, mais il est extrêmement fragile. T'en veux ?

Pinky s'assoit en face de moi, l'air de partager la table de la cuisine avec une bombe qui n'a pas explosé.

— Pourquoi ne pas voir le côté positif ? dit-il en me tendant un verre à coca pour le rhum.

— Il y a un côté positif ?

— Tu la retrouves toujours. Peut-être qu'elle fait ça pour se faire du mal.

— Pour... hum.

J'avale la remarque méprisante que j'étais en train d'ébaucher. Quand Mhari déprime, elle déprime pour de bon : j'ai vu les cicatrices.

— Il faudra que je réfléchisse à cet aspect.

— Ben alors, dit Pinky, content de lui. C'est pas mieux ? Elle fait ça parce qu'elle est déprimée et qu'elle se déteste, pas parce que tu poses le moindre problème. C'est pas un commentaire sur ta virile masculinité, mon gros tas de viande. Tire un coup de ton côté et elle sera obligée de décider ce qu'elle veut vraiment.

— C'est dans alt.polyamory.FAQ ?

— J'en sais rien ; je fais pas tellement attention aux rituels reproducteurs des étalons, dit-il en tortillant sa moustache.

— Merci, Pinky, dis-je pesamment.

Il me tire une modeste révérence puis vide le contenu de son verre dans son gosier. Je passe les deux minutes suivantes à l'aider à éviter de s'étouffer, et puis nous remettons ça. Je n'ai qu'un souvenir flou du reste de l'après-midi, mais lorsque je me réveille le lendemain matin, j'ai une stupéfiante gueule de bois ; je me rappelle vaguement avoir discuté pendant des heures avec Mhari, complètement saoul, jusqu'à ce que cela tourne à l'engueulade fulminante, et me revoilà seul.

J'ai foutu la merde. Comme d'hab.

Deux jours plus tard, je suis inscrit à un séminaire Orientation et Objectivité à la Poubelle. Dieu seul et Bridget – et peut-être Boris, mais il ne dira rien – savent pourquoi je suis inscrit à un séminaire O & O trois jours après ma descente d'avion, mais il m'arrivera probablement quelque chose de fâcheux si je ne m'y pointe pas.

La Poubelle ne fait pas partie de la Laverie, c'est un service civil normal : alors je pioche dans mes tiroirs pour trouver une chemise pas trop froissée et une cravate. Je possède deux cravates – une cravate Vil Coyote et une cravate Ensemble de Mandelbrot particulièrement efficace pour provoquer des migraines –, et une veste sport un tantinet élimée aux manches. Je ne veux pas trop avoir l'air déplacé, n'est-ce pas ? Quelqu'un pourrait me poser des questions, et après l'autodafé que je viens de subir, je ne veux plus que quiconque prononce mon

nom à proximité de Bridget pendant un an. Je suis à mi-chemin de la station de métro lorsque je me rappelle que j'ai oublié de me raser, et je suis déjà dans la rame lorsque je remarque que je porte des chaussettes dépareillées, une marron et une noire. Et merde ! j'ai fait un effort : si je possédais vraiment un costard, je le porterais.

La Poubelle – c'est ainsi que nous appelons un gros tas de béton ornementé de style postmoderne sur la rive sud de la Tamise, avec des murs-rideaux en verre glauque, un vaste atrium à courants d'air et des plantes vertes partout où il n'y a pas de caméra de sécurité. La Poubelle est occupée par une organisation bureaucratique célèbre pour ses déjeuners qui durent trois heures et son impressionnant handicap de diplômés du KGB. Une organisation que les médias continuent d'appeler le M.i.5 – la section 5 des Renseignements militaires –, et ils ont bien tort. Comme le sait quiconque est du métier, le M.i.5 a été rebaptisé D.i.5 – D comme Défense –, il y a une trentaine d'années. À l'instar de ces cartes russes de l'époque soviétique qui déplaçaient les villes d'environ quatre-vingts kilomètres pour égarer d'éventuels bombardiers américains, le D.i.5 est improprement désigné de façon à envoyer obligeamment à la mauvaise adresse les demandes relevant de la loi sur le libre accès aux informations nominatives. (Il se trouve qu'il existe une organisation dénommée M.i.5 ; sa mission est d'assurer que les appels d'offres pour les contrats de ramassage des ordures municipales s'effectuent dans le respect des lois et de l'équité. Donc, lorsque votre demande présentée conformément à la loi précitée vous est renvoyée avec la mention « Inconnu dans nos fichiers », on ne vous ment pas.)

La Poubelle a coûté environ deux cents millions de livres, elle jouit d'une vue superbe sur la Tamise et les Chambres du Parlement, et elle est pleine de cochonneries qui sentent. Tandis que nous, serviteurs loyaux de la Couronne et défenseurs de la race humaine contre des horreurs sans nom au langage inarticulé venues d'au-delà du temps et de l'espace, sommes obligés de trimer dans une volière aux murs de placoplâtre vert chou et aux tuyaux de chauffage asthmatiques quelque part du côté de Hackney. Il faut dire que la Laverie faisait jadis partie du SOE, le Bureau des opérations spéciales. En fait, la Laverie est la seule section du SOE à avoir survécu à la saignée bureaucratique de l'après-guerre en 1945 ; et la haine réciproque entre le SIS (l'Intelligence Service, alias D.i.6) et le SOE est légendaire.

J'arrive devant la Poubelle et y pénètre par l'entrée des fournisseurs, une porte sans fenêtre dans un tunnel de faux marbre près du bord de l'eau. Une secrétaire, apparemment fragile comme de la porcelaine, m'invite d'un geste à traverser le scanner biométrique et arrive tant bien que mal à se retenir d'inhaler en ma présence – à croire que je débarque des labos de Porton Down, division

« Pestilences » –, et me fait enfin entrer dans un box exigu meublé d'un simple banc en bois (sans doute pour ne pas me dépayser). La porte intérieure s'ouvre et un grand type, coupe en brosse, chemise blanche et cravate noire, se racle la gorge et dit :

— Robert Howard, par ici, s'il vous plaît.

Je le suis et il me passe autour du cou une de ces ridicules chaînes avec badge en sautoir, puis me pousse dans un détecteur de métaux et j'ai droit à une rapide inspection à la baguette, comme dans les aéroports. Je prends mon mal en patience. Ils savent exactement qui je suis et pour qui je travaille : s'ils font ça, c'est uniquement pour la forme.

Il me soulage de mon outil multifonctions Leatherman, de mon organisateur, de ma torche Maglite et de mon jeu de tournevis de poche, du mignon clavier pliant, du baladeur MP3, du téléphone portable et d'un multimètre numérique avec son jeu de cordons que j'avais oublié.

— C'est quoi, tout ça ? demande-t-il.

— Hé, les mecs, ça vous arrive d'aller quelque part sans carte de service et sans menottes ? C'est pas pareil, mais c'est la même chose.

— Je vous donnerai un reçu pour ces objets, dit-il d'un ton désapprobateur en les fourrant dans un casier verrouillable. Maintenant, restez de ce côté-ci de la ligne rouge et ne bougez plus.

Je ne bouge plus. Il y a un truc chez lui qui fait tiquer mon détecteur de flics incorporé : un type de la Section spéciale en uniforme de vigile ? *Ouais, c'est ça.*

— Présentez ceci quand vous sortirez pour récupérer vos affaires. Vous pouvez maintenant franchir la ligne rouge. Suivez-moi, abstenez-vous, je répète, ab-ste-nez-vous d'ouvrir une porte fermée ou de pénétrer dans une zone signalée par une lampe rouge, et n'adressez la parole à personne sans que je vous y aie invité.

Je suis mon chaperon dans un dédale de petits box, tous identiques, puis nous prenons l'ascenseur pour le troisième étage et empruntons un couloir où les plantes vertes jaunissent sur les bords à cause du manque de lumière pour aboutir enfin à la porte de ce qui ressemble à une salle de cours.

— Vous pouvez parler, maintenant, dit-il. Tous les autres participants jouissent d'un coefficient de sécurité au moins égal au vôtre. Je passerai vous chercher à quinze heures. Entre-temps, allez où bon vous semble à ce niveau – il y a une cantine où vous pourrez déjeuner, les toilettes sont là-bas au coin –, mais ne quittez cet étage en aucune circonstance.

— Et s'il y a un incendie ?

Il me toise d'un regard méprisant.

— Nous le circonscrirons. Je vous revois à trois heures. Et pas avant.

J'entre dans la salle en me demandant si le prof est déjà là.

— Ah, Bob. Heureux de te revoir. Tu t'assois quelque part ? J'espère que tu n'as pas eu trop de mal à nous trouver ?

J'ai l'estomac qui se contracte : c'est Nick-le-Barbu.

— Ça plane pour moi, Nick, dis-je. Comment ça se passe à Cheltenham ?

Nick est une sorte de conseiller technique du CESG basé à Cheltenham avec les autres spécialistes des interceptions. Il passe à la Laverie de temps en temps pour s'assurer que nous payons la licence d'exploitation sur tous nos logiciels et que nous n'employons que des logiciels standards du commerce dûment homologués, achetés par l'intermédiaire de fournisseurs agréés. Voilà pourquoi, chaque fois que le bruit court qu'il va nous rendre visite, je dois me démenier comme un dingue pour réinitialiser les serveurs et charger les environnements style cellule capitonnée que nous gardons sous la main uniquement pour apaiser le CESG, afin qu'il ne mette pas notre technologie de l'information sur la liste noire et ne nous ampute pas notre budget au niveau du genou. Malgré tout, Nick est plutôt réglo, et c'est pour ça que mon cœur se serre : je n'aime pas traiter des mecs sympas comme s'ils étaient des agents de Satan ou des commerciaux de Microsoft.

— J'ai été muté, dit-il. J'ai quitté le trou-sur-la-carte il y a deux mois et je suis basé ici à plein temps. Miriam a un boulot à Londres, alors nous songeons à déménager. Euh... tu connais Sophie ? Je crois que c'est elle qui fait ce cours aujourd'hui.

— Je ne crois pas. Qui d'autre va venir ? Qu'est-ce que tu sais sur, euh... Sophie ? On ne m'a même pas montré un synopsis du cours ; je ne sais pas très bien pourquoi je suis ici.

— Ah bon ? Alors voilà.

Il fouille dans sa serviette et en tire une feuille de papier. *Orientation et Objectivité (120.4) : Agents de Liaison*. Je commence à lire :

Le but de ce séminaire est de fournir aux recrues l'état d'esprit approprié pour mener des négociations avec des représentants des services de pays alliés. Les pièges courants sont examinés dans le but d'inculquer une culture de bonnes pratiques. Une approche volontariste dans l'intégration des accords opérationnels avec des parties extraterritoriales est déconseillée, et le protocole correct pour demander une assistance diplomatique est présenté. Important : l'achèvement de ce séminaire et des activités pédagogiques associées est obligatoire pour les affectations à l'étranger dans les postes de la catégorie 2 (pays non alliés).

— Ah, vraiment, dis-je d'une voix à peine audible. Comme c'est intéressant.

Merci, Bridget.

— Tout ce que je voulais, marmonne Nick d'un ton funèbre, c'était

visiter l'usine qui nous fournit les ordinateurs là-bas à Taïwan. Ça fait partie de notre cycle d'homologation ISO : s'assurer qu'ils se conforment aux meilleures pratiques industrielles dans l'assemblage des cartes mères et les procédures de test...

La porte s'ouvre.

— Ah, Nick ! Ça fait plaisir de te voir. Comment va Miriam ?

C'est un nouvel arrivant. Le portrait-robot de l'instit : un maigrichon avec des lunettes à grosse monture et une calvitie naissante. Sauf que lorsqu'il bondit littéralement dans la salle, il donne l'impression d'être monté sur ressorts. Manifestement, Nick le connaît.

— Elle va bien, oui... et toi-même. Euh... Bob, tu connais Alan ?

— Alan, dis-je en tendant prudemment la main. De quel service ? Si je peux me permettre de le demander ?

— Hum.

Il me malaxe la main puis me toise d'un regard bizarre tandis que je dorlote mes phalanges meurtries.

— Probablement non, annonce-t-il, mais ça ne fait rien. Ne nous emballons pas, hein ! Hillary va bien, dit-il à Nick par-dessus son épaule, mais elle en voit de toutes les couleurs avec les flingues. Il va bientôt nous falloir une nouvelle armoire, et puis à Maastricht les loyers sont exorbitants.

Les flingues ?

— Alan et moi-même appartenons au même club de tir, explique timidement Nick. Avec tout ce raffut il y a quelques années, nous avons eu le choix entre emmener nos armes dans un pays où il est légal de les posséder, ou les rendre. La plupart d'entre nous les ont rendues et utilisent les installations du club, mais Alan est un récalcitrant.

— Des armes de poing ?

— Non, des armes d'épaule. Il s'agit de tir récréatif, d'ailleurs. Je ne suis qu'un amateur, mais Alan prend ça un peu plus au sérieux... il s'est entraîné pour les jeux Olympiques il y a quelques années.

— Comment s'appelle ce club ? demandé-je.

— Quel foutu culot ! ronchonne Alan. Une véritable atteinte aux droits de l'individu. Ne pas faire confiance à ses propres citoyens en matière d'armes automatiques, c'est mauvais signe. Mais nous faisons ce que nous pouvons. Ça s'appelle les Artistes Flingueurs, si vous voulez le savoir. Faites-y donc un tour si jamais vous êtes dans les parages, ah ah ! Alors, c'est Sophie que nous attendons, maintenant ?

— Ça pourrait être pire, dit Nick en traversant tranquillement la salle pour aller tapoter ce qui ressemble à une grande bouteille Thermos sur la table près de la porte. Ah, du café !

Je me donne mentalement un coup de pied au cul pour ne pas l'avoir remarquée plus tôt.

— Vous allez quelque part ? s'enquit Alan.

— Je viens de rentrer, dis-je en haussant les épaules. Je ne savais même pas que ce cours existait.

— Voyage d'affaires ou d'agrément ?

— Du lait ou du sucre, Alan ?

— D'affaires. L'agrément, j'aurais bien voulu l'avoir. On ne m'a pas donné d'instructions et rien ne s'est passé comme je m'y attendais...

— Ah ah ! Du lait, pas de sucre. Une guéguerre typique de la Laverie, si je comprends bien. Donc, le cousin du patron de votre patron vous expédie en cours de rattrapage, vous vous retrouvez en retenue après la classe, au piquet dans le coin avec le bonnet d'âne et tout le tremblement, hein ?

— C'est à peu près ça. Hé, tu peux m'en remplir une tasse aussi ?

— J'ai déjà vu ça une douzaine de fois, commente Nick. Personne ne songe jamais à vous informer quand vous êtes censé suivre...

Je bâille.

— Tu es fatigué ? demande Nick.

— Encore sous le coup du décalage horaire, dis-je en soufflant sur mon café. Merci.

La porte s'ouvre sur une femme en tailleur de tweed marron – Sophie, je présume.

— Bonjour tout le monde. Alan, Nick... et vous devez être Bob, dit-elle avec un bref sourire. Je suis heureuse que vous soyez tous ici. Aujourd'hui, nous allons voir quelques notions élémentaires afin de vous remettre en mémoire le protocole correct pour vous comporter avec les services étrangers lorsque vous êtes affecté en territoire neutre ou amical, mais pas allié.

Elle laisse choir une serviette ventrue sur le bureau.

— Simple confirmation : vous devez tous les trois partir en Californie dans les jours qui suivent, c'est exact ?

Oh-oh.

— J'en reviens, dis-je.

— Oh, zut. Vous avez déjà suivi le cours 120.4, alors ? C'est donc une simple révision.

Je respire un bon coup.

— Je peux sincèrement dire que l'existence de ce séminaire est un fait nouveau à la fois pour moi-même et pour mes supérieurs hiérarchiques immédiats. Je crois que c'est pour cela que je suis ici maintenant.

— Oh ! dit-elle avec un sourire radieux. Nous allons vite combler cette lacune. Du moment que votre voyage a été productif et que rien n'est allé de travers ! Ce cours concerne les procédures qui ne devraient être nécessaires qu'en cas d'urgence, après tout.

Elle pioche dans la serviette et en retire une grosse liasse de notes.

— On commence ?

Cela fait six semaines que j'ai été reconnu apte au service actif et trois semaines que je suis revenu de Santa Cruz en classe Affaires avec un pansement autour de la tête. Bridget peut être contente, je viens de subir environ deux semaines de séminaires conçus pour boucler la porte de l'écurie après que le cheval a décampé, et l'ennui commence à me donner un sacré mal au crâne.

Mes péchés m'ont valu d'être affecté à un petit bureau exigu dans l'aile Dansey du bâtiment principal – guère plus qu'un placard à balais au tournant d'un couloir juste sous le toit, au plafond enguirlandé de conduites de vapeur sifflantes peintes en noir sans raison apparente. Il y a une antiquité de valeur – un serveur de réseaux informatiques, à en croire les gens du Matériel – et lorsque je ne la dorlote pas entre deux accès de plantages dépressifs, on s'attend à ce que je classe des quantités interminables de paperasses, que je prépare un résumé quotidien fondé sur plusieurs journalisations et abrégés confidentiels qui transitent par mon bureau – résumé transmis à quelques cadres supérieurs, puis passé à la broyeuse par un type en complet bleu –, et que je fasse le thé. J'ai l'impression, à vingt-six ans, d'être encore un grouillot. Surqualifié, naturellement. Humiliation supplémentaire, j'ai un nouveau titre : Secrétaire particulier stagiaire.

J'aurais déjà flippé et détalé jusqu'au premier coin de rue, poursuivi par des hommes en blouse blanche brandissant des filets à papillons surdimensionnés, n'était le fait que le mot « secrétaire » a un sens très différent de son acception normale dans le petit monde torride de la Laverie. Voyez-vous, avant les années 1880, un secrétaire était l'assistant d'un gentleman : quelqu'un qui gardait les secrets. Et ce n'est pas ce qui manque, ici dans la section Analyse Ésotérique. En fait, il y a tout un putain de mur d'armoires à dossiers pleines de secrets juste derrière ma chaise secrétariale aux évolutions limitées. (Un plaisantin a collé un papillon autoadhésif sur l'un des tiroirs : LA VÉRITÉ EST LÀ-DEDANS, QUELQUE PART.) J'apprends des trucs tout le temps, et à part cette connerie de travail de classement, sans parler de la cafetière d'enfer et du serveur de mes deux, ça se passe en général plutôt bien. Sauf avec Angleton. Vous ai-je parlé d'Angleton ?

Je remplace le secrétaire particulier stagiaire d'Angleton, qui est en congé sabbatique au bocal des agités à moins qu'il ait pris un an pour faire un MBA ou un truc du même genre. Et c'est là que réside mon problème.

— Monsieur Howard !

C'est Angleton qui me convoque dans le sanctuaire.

Je passe la tête par l'entrebâillement de sa porte.

— Oui, patron ?

— Entrez.

J'entre. La pièce est vaste, mais donne l'impression d'être encombrée ; tous les murs – il n'y a pas de fenêtres – sont couverts du plancher au plafond par des rayonnages contenant des registres. Ce ne sont pas des livres de comptes, mais des classeurs à microfiches, donc chacun recèle autant de données qu'une encyclopédie. Son bureau a l'air insolite à première vue : un monolithe vert olive serti de bandes métalliques sur lequel repose l'écran, gros comme un téléviseur avec sa visière, d'un lecteur de microfiches. Ce n'est que lorsque vous en êtes assez près pour voir les pédales dignes d'un orgue et la trémie à fiches, que vous comprenez, si vous vous intéressez à l'archéologie de l'informatique, que le bureau d'Angleton est un Memex, une antiquité rarissime, un outil de traitement de l'information remontant au folklore de la CIA des années 1940.

Angleton lève les yeux sur moi lorsque j'entre. Son visage est un reflet bleu délavé des textes projetés sur l'écran du Memex. Il est presque chauve, son menton est trop petit de deux tailles pour son crâne, dont la calotte ovoïde luit comme de l'os.

— Ah, Howard, fait-il. Avez-vous trouvé les documents que je vous ai demandés ?

— Quelques-uns, patron. Un instant.

Je m'éclipse, fonce à mon bureau, soulève les énormes volumes poussiéreux que j'ai remontés de la Réserve, deux sous-sols et cinquante mètres en ascenseur plus bas.

— Voilà. *Wilberforce Tangent* et *Opal Orange*.

Il prend les classeurs sans commentaire, ouvre le premier et commence à glisser des bouts de microfilm de la taille d'une fiche cartonnée dans la trémie d'alimentation du Memex.

— Ce sera tout, Howard, dit-il dédaigneusement.

Et me voilà congédié. Je grince les dents et laisse Angleton devant son microfilm. Une fois, j'ai commis l'erreur de lui demander pourquoi il se sert d'une antiquité pareille : il m'a regardé de travers comme si je venais de lui agiter un poisson mort sous le nez, puis a dit :

— Un projecteur de microfilms n'émet pas de rayonnement de Van Eyck.

Le rayonnement de Van Eyck est le bruit radio émis par un écran vidéo ; on peut le capter avec des récepteurs sophistiqués et espionner ainsi un ordinateur à distance. À cette époque-là, je n'avais pas encore appris à tenir ma langue devant Angleton.

— Ouais, mais... et les blindages qualité Tempest ? avais-je répliqué.

C'est alors qu'il m'a expédié à la Réserve pour la première fois, et je suis resté deux heures échoué au sous-niveau trois avant d'être sauvé par un ecclésiastique de passage.

Dans l'antichambre de mon bureau, j'extrait de son logement la console de gestion du serveur de fichiers, me connecte et rejoins le tournoi d'Xtank interne au service. Quinze minutes plus tard, Angleton me sonne ; je mets mon avatar de jeu en pilotage automatique et vais m'informer.

Angleton me foudroie du regard par-dessus ses lunettes.

— Ramenez ces dossiers aux archives, signez le registre et revenez ici. Il faut que nous parlions.

Je prends les volumes et sors de son bureau à reculons. Gulp ! Il a *remarqué* ma présence ! Ça promet.

L'ascenseur pour la Réserve est sur le point de démarrer lorsque je coince mon pied dans la porte pour le bloquer. Une personne avec une table roulante chargée de documents me tourne le dos.

— Merci, dis-je.

Je pivote pour choisir mon étage et appuyer sur le bouton, la porte se referme et nous entamons notre descente grinçante dans les fondations crayeuses de Londres.

— Y a pas de quoi.

Je me retourne et découvre Dominique, docteur en philosophie de l'université Miskatonic – Mo, que j'ai vue pour la dernière fois échouée en Amérique et qui m'avait appelé à l'aide par une nuit sombre. Elle a l'air surprise de me voir.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— C'est une longue histoire, mais, pour résumer, disons que j'ai été rapatrié après votre coup de téléphone. Apparemment, j'ai été cueilli par les gorilles qui vous surveillaient. Et vous ? Je croyais que vous aviez du mal à décrocher un visa de sortie.

— Vous plaisantez, ou quoi ?

Elle rit, mais la chose n'a pas l'air de l'amuser.

— J'ai été kidnappée, et quand les autres m'ont sauvée, j'ai été *expulsée* ! Et quand j'ai débarqué ici...

Elle plisse les yeux.

— Vous avez été enrôlée, dis-je en coinçant une porte avec le talon. C'est ça ?

— Si jamais vous y êtes pour quelque chose...

Je secoue la tête.

— Nous sommes plus ou moins dans le même bateau, que vous le croyiez ou non ; c'est comme ça que les deux tiers d'entre nous nous retrouvons ici. Écoutez, mon *Obergruppenführer* va me lâcher ses molosses SS aux trousses si je ne suis pas de retour dans son bureau dans dix minutes, mais si vous êtes libre pendant la pause du déjeuner ou un soir, je pourrais vous mettre au courant.

Elle fronce les sourcils.

— Je parie que ça ne vous déplairait pas, ajouté-je.

Ouille.

— Préparez de bonnes excuses, Bob, dit-elle en poussant son chariot vers moi.

En le contournant pour m'extraire de l'ascenseur, je remarque distraitemment qu'il est rempli de comptes rendus remontant au XIX^e siècle des travaux de l'Association écossaise des historiens de l'ésotérisme.

— Pas d'excuses, promets-je. Rien que la vérité.

— Ah ! dit-elle avec un sourire inattendu et énigmatique.

Puis les portes de l'ascenseur se referment et l'emmènent dans les entrailles de la Réserve.

La Réserve occupe ce qui était autrefois une station de métro, construite pendant la Seconde Guerre mondiale pour servir de bunker de secours et jamais raccordée au réseau ferré souterrain. Il y a six niveaux au lieu des trois habituels, chacun intégré à la moitié supérieure ou inférieure d'un tube cylindrique de huit mètres de diamètre et d'au moins trois cents mètres de longueur. Ce qui fait deux bons kilomètres de tunnels et environ cinquante kilomètres de rayonnages. Une grande partie des archives est stockée sous forme de microfiches, ce qui n'arrange rien – des cartes format 3×5 pouces dont chacune contient l'équivalent de cent pages de texte –, et certains des documents les plus récents sont stockés sur des cédéroms en or (la Réserve doit en héberger plusieurs dizaines de milliers). Ce qui au total représente un sacré paquet d'informations.

Ici, nous n'utilisons pas la classification décimale Dewey pour localiser les ouvrages ; nos exigences sont suffisamment spécialisées pour nous obliger à recourir au système élaboré par le P^r Engell de l'université Brown et subséquentement connu sous le nom de Codex Mathemagicae.

J'ai passé ces dernières semaines à me pénétrer des aspects les plus ésotériques d'un système de classification qui utilise la théorie des nombres surréels et peut traiter les espaces n-dimensionnels de la Bibliothèque de Borges. On pourrait croire que c'est une occupation mortellement ennuyeuse, mais le risque permanent de se perdre dans les rayons vous incite à la vigilance. En plus, le bruit court que des hommes-singes vivraient à cette profondeur : j'ignore l'origine de ces rumeurs, mais l'endroit a plus que tendance à vous donner la frousse lorsque vous y êtes seul la nuit. Les gens qui travaillent dans les rayons ont un je-ne-sais-quoi de bizarre, et on a l'impression que cela pourrait être contagieux. En fait, j'espère plutôt être affecté à une autre tâche dès que possible.

Je repère l'allée où j'ai pris les dossiers *Wilberforce Tangent* et *Opal Orange* et écarte les serre-livres pour faire de la place ; *WT* et *OO* sont l'un comme l'autre des dossiers d'agents morts qui sentent le moisi de

l'histoire bureaucratique. Je les glisse dans l'espace libéré, puis m'arrête : à côté d'*Opal Orange* se trouve un autre dossier, à la reliure fraîchement imprimée, intitulé *Ogre Reality*. Ce nom chatouille ma glande de l'irresponsabilité, et, dans une violation flagrante des procédures, je sors le dossier du rayon et regarde la table des matières. C'est un dossier 100 % papier, à ce stade, et dès que j'aperçois le tampon ULTRA-SECRET, je m'apprête à le refermer – puis me retiens, car mes rétines ont enregistré le mot « Santa Cruz » quelque part au milieu de la première page. Je commence à lire en diagonale.

Cinq minutes plus tard, la nuque trempée de sueurs froides, je replace le dossier sur son rayon, le coince avec le serre-livres et fonce en direction de l'ascenseur aussi vite que mes pieds peuvent me porter. Je ne veux pas qu'Angleton croie que je suis en retard, *surtout* après avoir lu ce dossier. Vu les circonstances, il semble que j'ai de la chance d'être encore en vie...

— Veuillez prêter attention à ceci, monsieur Howard. Vous êtes dans une position privilégiée ; vous avez accès à des informations pour lesquelles d'autres personnes seraient littéralement prêtes à tuer. Comme vous êtes, pour ainsi dire, entré accidentellement à la Laverie en tombant par une fenêtre du deuxième étage, votre habilitation technique est à plusieurs niveaux au-dessus de celle qui vous serait attribuée si vous étiez un entrant de base. Sous un certain angle, ce n'est pas un problème ; toutes les organisations ont besoin de personnel subalterne hautement habilité pour certains types de données. Sur un autre plan, c'est un obstacle considérable. Parce que vous n'avez pas de *respect*, dit Angleton en braquant sur moi son médium décharné.

Il a manifestement vu *Le Parrain* une fois de trop. Je m'attends presque à voir un nervi sortir de l'ombre et me coller le canon d'une arme contre l'oreille. Peut-être que, tout simplement, il n'aime pas mon tee-shirt – l'image d'un CRS brandissant sa matraque sous la légende « On ne conteste pas l'autorité ». Je déglutis et me demande ce qui va suivre.

Angleton soupire profondément, puis contemple la peinture à l'huile verdâtre foncé qui est accrochée au mur de son bureau derrière la sellette du visiteur.

— Vous pouvez faire marcher Andrew Newstrom, mais pas moi, dit-il tranquillement.

— Vous connaissez Andy ?

— Je l'ai formé, quand il avait votre âge. Il a un sens du devoir qui est devenu rare par les temps qui courent. Je sais exactement à quel point vous êtes dévoué à cette organisation. De mon temps, les nouvelles recrues comprenaient dans quoi elles s'étaient engagées,

mais vous, les jeunes...

— Ne demandez pas ce que vous pouvez faire pour votre pays, mais ce que votre pays a jamais fait pour vous ? persiflé-je avec un clin d'œil.

— Je vois que vous saisissez la mesure de vos insuffisances, grogne-t-il.

Je secoue la tête.

— Pas moi... ce n'est pas mon problème. J'ai décidé de faire carrière ici. Je sais que je ne suis pas obligé... Je sais à quoi sert la Laverie... mais si je me contentais de rester sous les caméras en attendant ma retraite, je m'ennuierais ferme.

Ses yeux se posent à nouveau sur moi et essaient de se vriller dans mon crâne.

— Ça, nous le savons, Howard. Si vous vous contentiez d'aller jusqu'au bout de vos obligations, vous seriez encore en bas, en train de compter les poils sur le dos d'une chenille ou quelque chose dans ce genre jusqu'à la retraite. J'ai vu votre dossier et je suis conscient que vous êtes intelligent, ingénieux, plein de ressources, techniquement compétent et pas moins courageux que la moyenne. Mais ça ne change absolument rien à ce que je vous ai dit : vous manifestez une insubordination flagrante et répétitive. Vous croyez avoir le *droit* de connaître des choses pour lesquelles des gens seraient capables de tuer – et pour lesquelles ils tuent d'ailleurs. Vous prenez des raccourcis. Vous n'êtes pas un homme d'organisation et vous ne le serez jamais. Si cela ne tenait qu'à moi, vous seriez dehors, et jamais on ne vous permettrait d'approcher de cette organisation.

— Vous vous trompez. Personne ne m'avait remarqué jusqu'à ce que j'élaboré la méthode d'itération à courbe géométrique pour invoquer Nyarlathotep et manque d'effacer Birmingham par accident. C'est à ce moment-là qu'on est venu m'offrir un poste de conseiller scientifique classe I en me faisant bien comprendre que « non » n'était pas sur la liste des réponses acceptables. Il se trouve qu'atomiser Birmingham annule l'exigence d'un examen d'entrée, alors j'ai été accepté sous réserve d'un contrôle de fiabilité et vous ne pouvez plus vous débarrasser de moi. Vous devriez être content de voir que j'ai décidé de faire contre mauvaise fortune bon cœur et d'essayer de me rendre utile, non ?

Angleton se penche en avant, au-dessus du rectangle verni de son bureau Memex. Avec un effort visible, il fait pivoter de cent quatre-vingts degrés le capot du lecteur pour que je puisse voir l'écran, puis appuie d'un doigt décharné sur une touche mécanique.

— Regardez et instruisez-vous.

Ça ronronne et cliquette sourdement dans les entrailles du bureau : des cames et des engrenages brassent des liens hypertexte et extraient

une nouvelle microfiche. Le visage d'un homme apparaît sur l'écran. Moustache, lunettes noires, coupe en brosse, quarante ans bien sonnés et des bajoues.

— Tariq Nassir al-Tikriti. Notez ce dernier nom. Il travaille pour un homme qui a grandi dans sa ville natale à peu près à la même époque, et qui s'appelle Saddam Hussein al-Tikriti. Le travail de M. Nassir consiste, entre autres, à organiser des transferts de fonds entre le Moukhabarat – la Gestapo privée de Saddam – et certains amis dans le but de causer des ennuis aux adversaires du parti Baas irakien. Des amis tels que Mohammed Kadass, qui résidait en Afghanistan avant d'avoir des démêlés avec les Taliban.

— C'est rassurant de savoir que ce ne sont pas tous des intégristes, commenté-je.

Le Memex enchaîne sur un type barbu avec une sorte de turban sur la tête. Il regarde le photographe d'un air menaçant, comme s'il le soupçonnait d'avoir des sympathies pro-occidentales.

— Ils l'ont expulsé pour excès de zèle, énonce lourdement Angleton. Il s'avère qu'il rassemblait des ressources pour l'école d'Oussama Ben Laden. Faut-il que je vous fasse un dessin ?

— Je crois que non. Qu'est-ce que Ben Laden enseigne ?

— À l'origine, la gestion et l'économie, mais il a ajouté récemment les attentats suicides, la nécessité de la lutte armée précédée de la *Da'wa* et d'une préparation militaire destinée à repousser le grand *Kufr*, et la métrique des champs de jauge pour des shepiroth génératrices à processeurs vectoriels. Autrement dit, comment évoquer les shoggotim inférieurs.

— Nng ! commenté-je sobrement. Et quel rapport avec le prix du café ?

Un dé clic, et une nouvelle photo apparaît sur l'écran. Cette fois, une superbe rousse qui porte une toge d'universitaire par-dessus une robe chic. Je mets un certain temps pour reconnaître Mo. Elle fait dix ans de moins, et le mec en smoking accroché à son bras a l'air... bon, d'un juriste, ce qui, apparemment, cadre avec ce qu'elle m'a raconté sur son ex.

— Le D^r Dominique O'Brien. Je crois que vous vous connaissez. N'est-ce pas ?

Je lève les yeux. Angleton me surveille.

— Ai-je votre attention complète maintenant, monsieur Howard ? grince-t-il.

— Ouais, concédé-je. Vous voulez dire que les kidnappeurs de Santa Cruz...

— Taisez-vous, écoutez et vous apprendrez peut-être quelque chose.

Il attend que je me taise, puis continue :

— Je vous raconte cela parce que vous êtes déjà dans le bain et que vous avez déjà rencontré la candidate numéro un. *Oui mais*, lorsque vous avez été envoyé là-bas, nous ne savions pas à quoi vous aviez affaire, nous ne savions pas ce que nous réservaient les travaux du Dr O'Brien. Les Yankees le savaient, eux, et c'est pour cela qu'ils ne voulaient pas la laisser partir. Mais il semble qu'ils aient changé d'avis en raison des problèmes de sécurité. Elle n'est pas citoyenne américaine et ils détiennent les résultats de ses recherches – intéressants, certes, mais rien qui soit fondamentalement révolutionnaire. En plus, avec assez d'informations sur elle dans le domaine public pour attirer des casse-pieds comme les partisans du Hezb-el-Islami qui ont essayé de l'embarquer à Santa Cruz, ils ne veulent plus tellement la voir dans les parages. C'est pour cela qu'elle est ici, à la Laverie, et bien planquée. Ils ne se sont pas contentés de l'expulser : ils nous ont demandé de nous occuper d'elle.

— Si ses recherches ne sont pas fondamentalement révolutionnaires, pourquoi nous intéresserions-nous à elle ?

Angleton me regarde de travers.

— Il m'appartiendra d'en juger.

Soudain, tout devient clair : supposons que vous ayez découvert comment fabriquer un dispositif à fusion à configuration de Teller-Ullam – une bombe à hydrogène, donc. Rien de révolutionnaire par les temps qui courent, là non plus, ce qui ne veut pas dire que ce soit négligeable, hein ? Je dois plus ou moins donner l'impression d'avoir compris là où Angleton voulait en venir parce qu'il secoue la tête et poursuit :

— La Laverie s'occupe de la non-prolifération et le Dr O'Brien a redécouvert, de manière indépendante, quelque chose d'un peu plus fondamental que la technique *ad hoc* pour remodeler Wolverhampton sans en référer préalablement à l'Aménagement du territoire. Outre-Atlantique, la Chambre Noire s'est intéressée à elle – ne me demandez pas comment ces gens-là s'intègrent à l'organigramme des renseignements occultes américains, ça ne vous avancerait vraiment pas de le savoir –, mais elle a vérifié qu'il n'y avait là rien de nouveau. Nous n'avons peut-être pas de traité de coopération bilatérale avec eux, mais une fois qu'ils ont compris qu'elle n'avait rien trouvé de plus qu'une variation sur la Logique de Thoth, il n'y avait vraiment plus de raison de la garder sauf pour l'empêcher de tomber aux mains de personnes indésirables comme notre ami Tariq Nassir. C'est encore leur satanée réglementation sur l'exportation des munitions : là-bas, le contenu de son cerveau est classé Secret défense comme la formule des gaz neurotoxiques et d'autres trucs qui font boum dans la nuit. Quoi qu'il en soit, une fois qu'on a nettoyé le gâchis – il me lance un regard noir en sifflant le mot *gâchis* – ils n'avaient vraiment plus de

raison de ne pas la laisser rentrer dans son pays. Après tout, c'est nous qui leur avons donné la Logique, à la fin des années cinquante.

— Très bien... alors, c'est tout ce qu'on peut dire sur cette affaire ? Ces mecs, je les ai *entendus* : ils allaient ouvrir une porte importante et l'aspirer à travers...

Angleton éteint brusquement le Memex, se lève et se penche vers moi par-dessus son bureau.

— Officiellement, dit-il d'un ton sec, rien de tel ne s'est produit. Il n'y avait pas de témoins, pas de preuves et il ne s'est rien passé. Parce que si quelque chose s'était *réellement* passé, cela tendrait à indiquer que les Yankees soit ont fait une connerie en la libérant, soit nous ont refilé une grenade dégoupillée, et nous savons qu'ils ne font jamais de conneries, parce que notre admirable Premier ministre a les lèvres fermement vissées au cigare présidentiel dans l'espoir d'un renouvellement des accords commerciaux bilatéraux dont il sera question à Washington le mois prochain. Me comprenez-vous ?

— Ouais, mais... Ah ! oui. Et le rapport officiel de Bridget, quand même ?

Pour la première fois, Angleton m'adresse une expression qui, si on la regardait en louchant sous un bon éclairage, pourrait s'interpréter comme un pâle sourire.

— Je ne puis faire aucun commentaire là-dessus.

Je laisse tourner mes neurones un instant.

— Il ne s'est rien passé, dis-je comme un robot. S'il s'est passé quoi que ce soit, cela voudrait dire qu'on nous a refilé un colis piégé. Cela voudrait dire qu'un groupe de terroristes a failli mettre la main sur une conceptrice de bombes H paranormale, et que des gens de l'ONI se sont imaginé qu'ils pourraient rajouter une plume à leur parure de guerre en nous expédiant la demoiselle pour la mettre à l'ombre chez nous, c'est-à-dire dans l'espoir que nous fassions une connerie qui leur donne un avantage politique. Et une chose pareille ne pourrait jamais se produire, pas vrai ?

— Elle est à la Bibliothèque, détachée auprès de la Recherche pure pour toute la durée de son séjour ici, m'informe négligemment Angleton. Vous aimeriez peut-être inviter cette jeune personne à dîner. Ce serait avec un intérêt non négligeable que j'entendrais indirectement parler de ses recherches, de la bouche de quelqu'un qui maîtrise manifestement très bien le calcul prédictif. Hum, il est déjà cinq heures et demie. Vous êtes peut-être pressé.

Je ne me le fais pas dire deux fois. Je me lève et me dirige vers la porte. Ma main se tend vers la poignée lorsque Angleton ajoute, d'une voix atone :

— Combien d'hommes sont revenus du raid sur Cadi al-Qebir, monsieur Howard ?

Je ne bouge plus. *Merde.*

— Deux, m’entends-je dire.

J’ai été incapable de contrôler mon larynx soudoyé par une variété quelconque de champ audio-persuasif. *Ce salaud a trafiqué son bureau comme une salle d’aveux spontanés !*

— Très bien, monsieur Howard. C’étaient les deux qui n’avaient pas essayé d’anticiper les ordres de leur officier commandant. Puis-je suggérer qu’à l’avenir vous vous inspiriez de leur conduite exemplaire et vous gardiez de mettre le nez dans des affaires dont on vous a dit qu’elles ne vous regardaient pas ? Ou du moins de le faire sur un mode moins prévisible ?

— Ah...

— Filez avant que je vous ridiculise, dit-il, légèrement amusé.

Je m’enfuis, simultanément gêné et soulagé.

Je retrouve Mo dès que je me rappelle que mon organisateur est toujours syntonisé sur son aura ; j’explore les différents niveaux à partir de l’ascenseur, procédant par recherche binaire jusqu’à ce que je la repère dans l’une des salles de lecture de la bibliothèque. Elle se penche sur un fragile manuscrit dont les enluminures resplendissent sous le spot à abat-jour qu’elle utilise. Elle semble absorbée dans sa lecture, alors je frappe un coup sec sur le cadre de la porte et j’attends.

— Oui ? Ah, c’est vous.

— Il est six heures moins dix, articulé-je timidement. Dans dix minutes, un orang-outang en complet bleu viendra vous enfermer ici pour la nuit. Je sais qu’il y a des gens à qui ça plaît, mais vous ne me donnez pas l’impression d’en faire partie. Alors, je me disais que vous aimeriez peut-être boire un verre de vin en écoutant l’explication dont nous parlions tantôt.

Elle me regarde dans les yeux.

— C’est sans doute mieux qu’affronter les gorilles urbains. Il faut que je sois rentrée à neuf heures, mais je crois que j’ai une heure de libre. Vous avez un endroit en vue ?

Nous échouons au Wagamama, un nirvana branché à haute valeur ajoutée tout près de New Oxford Street : impossible de le rater, vous n’avez qu’à chercher la file de victimes de la mode qui s’étire sur deux côtés du pâté de maisons. Il y en a qui attendent depuis si longtemps que les toiles d’araignées se sont fossilisées. Je remarque vaguement une immense cuisine en acier inoxydable, des serveurs australiens expatriés à roulettes qui se télématent des commandes infrarouges et de grands sourires sur des ordinateurs de poche tout en patinant entre les tables du réfectoire, où de jeunes et sérieuses créatures aux minuscules lunettes rectangulaires discutent de l’influence de Derrida sur le marketing des alcoolimonades via la prochaine introduction en

bourse d'une start-up majeure au website larmoyant – ou de tout ce qui peut bien obséder actuellement le troupeau des branchés attablés devant leurs *gyoza* frits et leurs *ramen* gluantes au sarrasin biologique. Mo est coincée en face de moi à l'extrémité d'une table de caserne en pin blanchi hyperlisse, à croire qu'on la passe au microtome tous les soirs ; nos voisins commentent en gloussant un contrat décroché avec une unité de production télévisuelle et mon invitée m'examine avec une expression analytique empruntée aux habitués des tables de dissection.

— La nourriture est très bonne, risqué-je, encore sur la défensive.

— Ce n'est pas ça... dit-elle en contemplant le décor par-dessus mon épaule, c'est la culture. C'est très californien. Je ne m'attendais pas à ce que le virus ait déjà gagné Londres.

— Nous sommes les Anges Laidés de Los Angeles : préparez-vous à être reconfigurés dans une gamme attrayante de couleurs harmonisées pour votre sécurité et votre confort.

— Quelque chose dans ce goût-là.

Un roboserveur en piqué siffle à nos oreilles et nous largue deux canettes de Kirin autoguidées qui ont dû tremper dans l'azote liquide. Mo récupère la sienne et grimace lorsque le métal lui mord le bout des doigts.

— Pourquoi ça s'appelle la Laverie ?

— Euh... (*Réfléchissons*). Pendant la Seconde Guerre mondiale, les services étaient installés à Soho dans une blanchisserie chinoise réquisitionnée, je crois. On leur a attribué Dansey House lorsque la décision a été prise de construire le gratte-ciel de la Poubelle.

Je soulève prudemment ma bière en improvisant une moufle isolante avec ma manche, puis la verse dans un verre.

— Claude Dansey, on l'avait collé à la direction du SOE. C'était un ancien du SIS, il ne s'entendait donc pas trop bien avec les aristos de la hiérarchie. Tout était affaire de politique : pendant la guerre, le SOE était la section farces et attrapes des opérations secrètes britanniques. Churchill a accusé les cow-boys du SOE d'avoir mis l'Europe à feu et à sang derrière les lignes allemandes, et c'est exactement ce qu'ils ont essayé de faire. Jusqu'en décembre 1945, évidemment, lorsque le SIS a pris sa revanche.

— Cette querelle bureaucratique intestine remonte donc aussi loin que ça dans le temps ?

— Je crois bien, dis-je en buvant une gorgée de bière, mais la Laverie a survécu plus ou moins intacte après que le reste du SOE a été démoli, de même que le GCHQ a survécu alors que les services de Bletchley Park ont été liquidés. Mais plus secrètement.

Hum. Ce n'est précisément pas le genre de choses dont nous devrions parler en public. Je sors mon organisateur et pianote jusqu'à ce

qu'apparaisse un utilitaire qui mérite bien son nom.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle, intéressée, tandis que les tintements de vaisselle et le vacarme ambiant s'atténuent jusqu'à devenir une brume de bruit blanc.

— Un organisateur réglementaire de la Laverie. On dirait un Palm Pilot de série, n'est-ce pas ? Mais le secret est dans le logiciel et dans la carte-fille plutôt insolite soudée à l'intérieur du boîtier.

— Non, je veux dire, le bruit... ce ne sont pas mes oreilles qui n'entendent plus, hein ?

— Non, convaincs-je, c'est de la magie.

— De la magie ! Mais... Vous ne vous fichez pas de moi, j'espère ? Qu'est-ce qui se passe ici, nom de Dieu ?

Elle me foudroie du regard. Je joue les ahuris et demande :

— Personne ne vous a rien dit ?

— *De la magie !* dit-elle d'un air dégoûté.

— Bon, d'accord : c'est des maths appliquées. Vous n'êtes pas platoniste, je présume ? Vous devriez, pourtant. Ces petites boîtes, dis-je en tapotant l'organisateur, sont les outils mathématiques les plus puissants que nous ayons développés. On faisait les choses au gré des besoins particuliers jusqu'en 1953 environ, lorsque Turing a découvert son théorème final. Depuis, nous utilisons systématiquement la magie, sur la base de la théorie des quanta. Tout revient pratiquement à l'application de la théorie de Kaluza-Klein dans un univers de Linde bridé par la loi sur la conservation de l'information – enfin, c'est ce qu'on me dit quand je pose la question ; lorsque nous effectuons un calcul, il a des effets secondaires qui se diffusent par une sorte de canal sous-jacent à la structure du Cosmos. Là-dehors, dans le multivers, il y a des auditeurs ; nous pouvons parfois les forcer à ouvrir des portes. De petites portes pour transférer des esprits, et de grandes portes par lesquelles nous pouvons faire circuler des objets. Et même des portes véritablement gigantesques, assez larges pour accueillir quelque chose d'énorme et de désagréable – certains de ces auditeurs sont *très* volumineux. De vrais géants. Nous pouvons parfois invoquer des inversions ou des améliorations locales de l'entropie ; c'est précisément ce que je suis en train de faire avec le champ d'amortissement du son : rendre flou l'air ambiant, qui est déjà dans un état assez aléatoire. Voilà, en gros, de quoi s'occupe la Laverie.

— Ah.

Elle me toise un instant en se mordant la lèvre inférieure, puis dit :

— C'est donc pour ça que vous vous intéressez tellement à moi. Dites, vous avez des références pour cet ouvrage de Turing ? J'aimerais bien l'étudier.

— Il est classé Secret défense, mais...

— Srepcmomm jddtvroan apeyacherg ?

Je me retourne vers la serveuse qui m'adresse un sourire indéchiffrable.

— S'cusez-moi.

Je touche le bouton « Pause » sur l'écran.

— Vous disiez ?

— Je disais : « Est-ce que je peux prendre votre commande maintenant ? »

Je hausse les épaules à l'attention de Mo, et nous commandons. Le robot repart sur ses roulettes et j'appuie à nouveau sur « Pause ».

— Je ne me suis pas porté volontaire pour la Laverie, à l'origine, me sens-je obligé d'ajouter. Ils m'ont enrôlé comme ils vous ont enrôlée. D'un côté, c'est chiant. D'un autre côté, les autres options sont bien pires.

Elle a l'air furieuse, maintenant.

— « Bien pires », qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Eh bien, dis-je en me calant sur ma chaise, pour commencer, vous travaillez sur l'ingénierie des probabilités. Vous avez probablement cru que ça n'intéressait pas grand-monde, sauf des maniaques de la théorie comme les stratèges du Pentagone. Or si nous la mélangeons avec une inversion locale de l'entropie, nous pouvons rendre la vie *très* difficile aux personnes ou entités qui en font les frais. Je ne suis pas sûr des détails, mais cette démarche serait à la base de certaine invocation dirigée, particulièrement insolite : si nous pouvons mettre en batterie un champ de jauge pour une métrique de probabilité, nous pouvons nous syntoniser sur des IE spécifiques assez...

— Des IE ?

— Des Intelligences Extérieures. Ce que les professionnels médiévaux de la magie appelaient démons, dieux, esprits, etc. Essentiellement des extraterrestres pensants, originaires des domaines cosmologiques où prédomine le principe anthropique et où se sont développées des créatures intelligentes quelconques. Certaines sont fortement surhumaines, d'autres sont, de notre point de vue, aussi stupides qu'une bûche : ce qui compte, c'est qu'on peut les forcer – quelquefois – à faire ce que veulent les humains. Certaines peuvent aussi ouvrir des trous de ver – oui, elles ont accès à la matière négative – et s'expédier elles-mêmes ou expédier d'autres entités au travers. Si je comprends bien, la théorie générale de l'indétermination nous permet de les cibler avec une grande précision : c'est comme la différence entre composer un numéro de téléphone au hasard et utiliser l'annuaire, je crois.

Un plat de gyoza en forme de croissant apparaît sur la table entre nous deux, et, pendant deux minutes, nous sommes occupés à manger ; puis arrivent des bols de soupe et je jongle avec les

baguettes, la cuiller et des nouilles qui tentent de s'échapper.

— Bon.

Elle a vidé son bol, posé les baguettes en travers, et elle se redresse pour mieux m'observer.

— Résumons-nous. Je suis tombée par hasard sur un domaine de recherche qui est à peu près aussi critique pour votre... pour la Laverie que si j'avais travaillé sur les armes nucléaires sans m'en rendre compte. Dans ce pays, quiconque travaille là-dessus travaille pour la Laverie, ou alors pas du tout. Donc la Laverie m'a ramenée dans ses filets, et vous êtes ici pour me mettre au courant afin que je sache au milieu de quoi je suis en train de nager.

— Des sous-vêtements sales d'autres personnes, en général, m'excusé-je.

— Ouais, c'est ça. Et l'idée généreuse de me mettre au courant, on ne vous l'aurait pas soufflée, par hasard ? Qu'est-ce qui se passait au juste à Santa Cruz ? Qui étaient les types qui m'ont enlevée, et qu'est-ce que vous faisiez là-dedans ?

— Je n'irai pas jusqu'à dire qu'on ne m'a pas demandé de m'entretenir discrètement avec vous.

Je repose ma cuiller, puis la retourne. Puis la retourne dans l'autre sens.

— Écoutez, la Laverie est avant tout une bureaucratie à tendance autoreproductrice, comme n'importe quelle autre agence gouvernementale, vu ? La procédure opérationnelle standard quand ça barde sur le terrain est de protéger le siège, en rentrant les antennes.

Je retourne ma cuiller et poursuis :

— Quand je suis rentré à Londres, j'ai eu droit à une réprimande pour vous avoir suivie... On m'a passé un savon en présence de ma patronne.

— On vous a quoi ? dit-elle en écarquillant les yeux. Je ne me rappelle pas vous...

Je fais la grimace.

— Le protocole standard en cas de coup dur est de foutre le camp, Mo. Mais vous aviez manifestement perdu les pédales quand vous m'avez téléphoné, alors, j'ai fait un tour chez vous et je vous ai suivie jusqu'à cette planque où les autres vous tenaient prisonnière. J'ai rappelé votre portable, en espérant qu'il serait sur table d'écoute, et après, je ne rappelle plus rien, sauf que je me suis réveillé à l'hôpital avec une gueule de bois sans avoir bu une goutte d'alcool, en train d'être cuisiné par les Feds. Pas très intelligent de ma part, mais, au moins, ils nous ont ramenés tous les deux vivants. Passons. Quand je suis rentré, il s'est trouvé qu'officiellement rien de tout cela n'était arrivé. Vous n'avez pas été enlevée par, euh... des messieurs au type méditerranéen prononcé qui travaillaient peut-être – ou peut-être

pas –, pour un certain Tariq Nassir, lequel était en relation avec Oussama Ben Laden. Vous n'avez pas été surveillée en permanence par la Chambre Noire. Parce que si c'était intégralement ou partiellement vrai, alors ça craindrait un max, et si ça craignait un max, ça ferait comme une tache sur le carnet de bal de ma patronne. Parce qu'elle veut tellement décrocher son KCMG qu'on peut le sentir quand elle entre dans une pièce.

Mo se tait pendant un moment.

— Je n'en savais rien, dit-elle alors avec une légère lueur de folie dans les yeux. Ils parlaient de me tuer ! Je les ai entendus !

— Officiellement, il ne s'est rien passé de tel, mais officieusement... Bridget n'est pas la seule à battre les cartes à la Laverie, dis-je en haussant les épaules. L'un des autres joueurs de poker veut entendre votre version de l'histoire, à titre strictement confidentiel.

Je jette un coup d'œil circulaire.

— Pas question d'en parler ici. Même avec un brouilleur.

— Euh, je... dit-elle en regardant sa montre. Il nous reste une heure. Écoutez, Bob. Si vous avez le temps de revenir chez moi prendre un café avant que je vous vire, nous pourrions continuer à parler un peu. Mais je vous avertis, je vais être obligée de vous mettre à la porte à neuf heures trente. J'ai un rendez-vous.

— Alors, d'accord.

Je ne crois pas que je montre le moindre signe d'une déception coupable... ou de soulagement à la pensée que je n'aurai pas l'occasion de battre au moins une fois Mhari à son propre jeu. En plus, je trouve que Mo est trop sympa pour lui faire un coup aussi tordu. Je lève la main et une serveuse arrive en trombe, passe ma carte de crédit dans son lecteur et me souhaite une bonne journée.

Nous nous dirigeons vers le domicile de Mo, et là, je suis un peu surpris : elle loue un appartement dans un quartier plutôt central de Putney, plein de bars à vin et de bistrots. Nous prenons le métro et, lorsque nous en sortons, c'est sur un quai surélevé et nous devons descendre des escaliers : on sait qu'on entre dans la banlieue quand les rames de métro pointent le nez en l'air. Mo marche très vite, ce qui me force à presser le pas pour rester à sa hauteur.

— Ce n'est pas loin, dit-elle, juste deux rues après la station de métro.

Elle remonte d'un pas martial une rue jonchée de feuilles dans une quasi-obscurité, fermée de chaque côté par des voitures en stationnement, le tout délavé par la lumière orange des lampes au sodium. Je sens les premiers doigts glacés de l'automne dans l'air.

— C'est là-haut, dit-elle en indiquant d'un geste une porte d'entrée en retrait de la rue, avec une rangée de sonnettes à côté. Une seconde.

Au fait, j'habite au troisième : j'ai le grenier.

Elle engage à tâtons la clef dans la serrure et la porte s'ouvre en pivotant sur un hall d'entrée obscurci ; la chair de poule s'empare de ma nuque lorsque le son s'amortit et que la lumière s'éteint.

— Attendez...

Avant que je puisse en dire plus, quelque chose se déploie dans l'ombre et se jette sur Mo avec un bruit comme une explosion dans une fabrique de chats.

C'est à peine si elle émet un son lorsque la chose la saisit avec une douzaine de tentacules – sans ventouses – et l'attire brusquement dans le vestibule enténébré.

Je crie « Merde ! » et recule d'un bond, puis tire sur ma ceinture où j'ai accroché mon outil multifonctions. La lame trois pouces se dégage puis se verrouille tandis que je tâtonne de la main gauche autour du chambranle pour trouver le bouton de la lumière, le couteau brandi devant moi.

J'entends à présent un pialement étouffé : Mo est par terre, poussée contre une porte intérieure et elle hurle à tue-tête. Un grouillement de pythons sortis du néant essaie de l'entraîner en la tirant par le cou. Mais le champ qui m'empêche d'entendre étouffe également ses cris, et la chose lui immobilise les bras et le torse. Derrière elle, la porte gonfle ; la lumière de l'ampoule au plafond n'est plus qu'un terne vacillement de flamme de bougie.

Je recule, sors mon téléphone portable, lance un numéro d'urgence préenregistré et jette l'appareil dehors dans la rue. Puis je respire un bon coup et me force à retourner à l'intérieur.

— *Enlevez-moi ça !* articule Mo en se débattant.

Je me penche au-dessus d'elle et tente de scier un des tentacules. Il est sec et membraneux et gigote sous la lame, alors je plante la pointe du couteau dedans et pèse de tout mon poids.

La chose de l'autre côté de la porte se déchaîne : des coups et des craquements résonnent à travers le plancher comme si une créature énorme essayait d'abattre le mur. Les tentacules se resserrent autour de Mo jusqu'à ce que sa bouche s'ouvre et je suis terrorisé à la pensée qu'elle puisse suffoquer, le visage violacé ; un liquide noir commence à suinter autour de mon couteau, alors je m'applique à plaquer la chose au sol et à la trancher latéralement. J'ai l'impression de tailler dans un élastique assez gros pour propulser une locomotive de train de marchandises.

Mo se débat jusqu'à ce qu'elle tourne le dos à la porte ; elle roule les yeux et je tire désespérément sur le tentacule avec ma main libre. La douleur est indescriptible : c'est comme si je venais d'empoigner une masse de lames de rasoir. Un fluide noir et huileux gicle autour de la pointe du couteau et j'essaie de ne pas y mettre la main. Combien

de temps faudra-t-il à la Laverie Centrale pour répondre à ce foutu téléphone et m'envoyer un plombier ? Beaucoup trop longtemps, un quart d'heure, au moins. Peut-être que je peux essayer autre chose...

Un étau d'acier se referme sur ma cheville gauche et écrase mon mollet contre le cadre de la porte si violemment que je lâche le couteau en hurlant. Un autre s'enroule autour de ma taille et m'étreint comme un boa constricteur. Mo se met vaillamment de la partie et réussit à me donner un coup de coude au menton : je vois trente-six chandelles pendant une seconde ou deux et tâtonne d'une main gauche en forme de tas de viande crue pour tenter de récupérer le multifonctions que j'ai laissé choir. Il doit forcément y avoir un meilleur moyen de s'en sortir. Si je me souvenais où j'ai mis mon briquet-gadget... Je fouille dans ma poche et trouve mon organisateur à la place. Je commence à y voir plus clair.

L'affichage projette dans l'obscurité une lueur d'un vert champignonneux. À des milliers de kilomètres d'ici, quelque chose me menace en rugissant. Des icônes chatoyantes flottent au-dessus de l'écran. J'en touche une du pouce – une oreille barrée d'un trait rouge –, étalant du sang sur le plexiglas tandis que je neutralise le champ antibruit et prie pour que ça marche.

Réalité ogresse

Je me réveille avec l'impression que les All Blacks ont célébré une victoire en dansant sur mon dos, que ma cheville est passée au tour à rectifier et que ma main gauche a été travaillée à l'attendrisseur. J'ouvre les yeux : je suis couché par terre, les jambes allongées, et Mo se penche sur moi.

— Ça va ? demande-t-elle d'une voix cassée.

— La mort ne devrait pas faire aussi mal que ça, coassé-je.

Je cligne des yeux douloureusement et me demande ce qui a bien pu arriver à sa chemise. On dirait qu'elle a servi de nid à une famille de furets affamés.

— L'entité vous a tenue plus longtemps que...

— Une fois que vous avez commencé à trancher dedans...

Elle s'interrompt pour s'éclaircir la voix.

— Elle m'a lâchée. Holà ! Vous croyez que vous pouvez vous lever ? Vous avez activé ce gadget et la chose a carrément *disparu*. Elle s'est repliée sous la porte et s'est en quelque sorte dissipée : elle est devenue translucide et... elle est partie.

Je regarde autour de moi. Je baigne dans une flaque noire gluante d'un liquide qui n'est pas du sang, heureusement – ou, du moins, pas du sang humain. La lumière est normale pour un hall d'entrée miteux éclairé par une ampoule à économie d'énergie, et les tentacules ont disparu des murs.

— Mon portable, dis-je en calant mon dos contre le mur. Je l'ai balancé dans la rue...

Mo se hisse en station verticale, titube jusqu'à la porte extérieure, se penche et ramasse délicatement quelque chose.

— Vous voulez dire ceci ?

Elle le laisse tomber à côté de moi, en trois morceaux environ.

— Merde. C'était pour appeler les Plombiers.

— Vous feriez mieux de tout m'expliquer. Venez en haut... si vous croyez qu'on ne risque rien.

J'essaie de rire, mais la douleur me poignarde le dos.

— Je ne crois pas que cette saloperie revienne de sitôt : je lui ai bel et bien bousillé son *Eigenvektor*.

Elle déverrouille la porte intérieure du hall d'entrée et nous montons les trois étages en chancelant. Puis elle ouvre une seconde

porte et je me retrouve on ne sait comment vautré sur un autre sofa hyperrembourré de la planète Proprio, en train de respirer douloureusement. Mo ferme la porte à double tour, met les verrous puis se laisse choir dans un fauteuil en face de moi.

— Alors, c'était quoi, cette saloperie ? demande-t-elle en se frottant la gorge.

— C'était ce qu'on appelle dans la profession une Excursion de Réalité Imprévue, en abrégé : « Oh, me-e-erde ! »

— Oui, mais...

— Qu'est-ce que j'ai dit tout à l'heure ? Nous habitons dans une cosmologie d'Everett-Wheeler où coexistent tous les univers parallèles possibles. Cette entité était un agent que quelqu'un a appelé de quelque part pour, euh...

— Votre viabilité métabolique, vous pouvez vous la mettre, suggère-t-elle.

— Ouais, c'est ça.

Je me tais et inspecte mes côtes, ma cheville et mon état d'esprit général. Dans une sorte de choc en retour, mes mains tremblent légèrement, j'ai la peau moite et j'ai froid, mais je n'ai pas totalement perdu la maîtrise de mon corps : une bonne chose.

— Vous avez parlé de prendre un café, dis-je en me remettant péniblement debout. Si vous me dites où il est...

— La cuisine est là-bas.

Je me rends compte qu'il y a derrière moi un bar-desserte et un coin-cuisine encombré. J'y traîne ma carcasse, merdoie avec les interrupteurs, vérifie qu'il y a de l'eau dans la bouilloire et commence à piocher dans le premier bocal de Nescafé disponible.

— Mon cou me fait mal. Vous avez beaucoup de ces, euh... excursions de réalité dans le cadre de vos activités ?

— C'est la première qui m'ait suivi jusqu'à chez vous.

C'est la stricte vérité. Fred-le-Comptable ne compte pas.

— Eh bien, je suis heureuse de l'apprendre.

Elle se lève et va quelque part, dans la salle de bains, je suppose ; je suis tellement en manque de caféine que je ne remarque pas vraiment ce qu'elle fait. Tandis que l'eau bout, je déniche deux grandes tasses et du lait et, quand je me retourne, elle est à nouveau dans le fauteuil, avec un tee-shirt propre. Je remplis les tasses.

— Du lait, pas de sucre. La salle de bains est à gauche derrière vous, ajoute-t-elle d'un ton qui n'engage à rien.

Je me passe un peu d'eau sur la figure et me revoilà sur le sofa, avec une tasse de café ; je commence à me sentir un peu plus humain – néanderthalien, peut-être.

— Que faisait cette chose ici ? me demande-t-elle.

— Je n'en sais rien, et je ne suis pas sûr de vouloir le savoir.

— Vraiment ? dit-elle avec un regard noir. Les ennuis ont la mauvaise habitude de vous suivre partout. La première fois, une heure après notre rencontre, des truands moyen-orientaux me fourrent dans le coffre de leur bagnole, me baladent d'un bout à l'autre de Santa Cruz, m'enferment dans un placard et se préparent à me sacrifier. La deuxième fois que je vous rencontre, une heure après, une espèce de cauchemar arbitraire avec un surplus de tentacules me tend une embuscade dans l'entrée de mon immeuble.

Elle réfléchit un instant.

— Bon, je vous accorde que vous arrivez apparemment à vous manifester à temps pour les neutraliser, mais, sur la base de la moyenne des probabilités antérieures, il semble qu'il y ait une corrélation statistique entre votre apparition dans ma vie et la survenance d'horribles événements. Vous avez quoi comme excuse ?

Je hausse douloureusement les épaules.

— Qu'est-ce que je peux dire ? Il semble qu'il y ait dans ma vie une corrélation positive entre le fait que des gens me disent de vous parler et le fait qu'il m'arrive des choses horribles. Je veux dire, c'est pas comme si j'avais l'habitude de laisser des cauchemars tentaculo-arbitraires m'accompagner à un rendez-vous, hein ? Cela dit entre parenthèses, m'empressé-je d'ajouter.

— Euh... Admettons. Vous savez peut-être la raison de tout cela, mister Bond ?

— Je ne suis pas un espion, dis-je, piqué au vif, et la réponse...

Est juste sous mon putain de nez, si je veux bien faire l'effort de la regarder en face. Et c'est maintenant que je m'en aperçois !

— Oui ? me souffle-t-elle en remarquant mon silence.

— Ces mecs qui, officiellement, ne vous ont pas enlevée...

Je bois une petite gorgée de café et fais la grimace : je ne suis pas habitué au nectar instantané qu'elle utilise.

— Et qui, officiellement, ne parlaient pas de vous sacrifier... Je veux que vous me disiez tout ce que vous n'avez officiellement pas dit aux gens qui vous ont interrogée. Toute la vérité, par exemple.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je n'ai pas dit...

— Parce que vous aviez peur que personne ne vous croie. Parce que vous aviez peur qu'on vous prenne pour une cinglée. Parce qu'il n'y avait pas de témoins et que personne n'aurait voulu croire qu'il vous soit arrivé quoi que ce soit, parce qu'on aurait été obligé de remplir trop de formulaires en trois exemplaires, et ça ne serait pas bien. Parce que vous ne devez rien aux enculés – passez-moi l'expression – qui ont foutu votre vie en l'air, dis-je en agitant vaguement la main en direction de la porte. Moi, je vous crois. Je sais qu'il y a du louche là-dedans. Si j'arrive à découvrir ce que c'est, sa mise hors d'état de nuire sera une de mes premières priorités. Ça vous

suffit ?

Mo affiche une grimace d'une laideur remarquable.

— Qu'est-ce à dire ?

— Des tas de choses. À vous de jouer : si vous ne voulez pas me dire ce qui s'est passé, je ne peux pas essayer d'arranger les choses pour vous.

Elle sirote son café pendant qu'il refroidit.

— Après notre rencontre, je suis partie chez moi en pensant que tout allait s'arranger. Que vous-même, les Affaires étrangères ou je ne sais qui alliez aplanir les difficultés et me permettre de retourner en Angleterre. C'était un simple malentendu, n'est-ce pas ? On me donnerait un visa de sortie et on m'autoriserait à rentrer sans me faire d'autres histoires.

Nouvelle gorgée de café, puis :

— Je suis rentrée à pied à ma résidence. C'est un des trucs qui me plaît à l'UCSC : la ville est assez petite pour qu'on puisse aller partout à pied. Vous n'êtes pas obligé d'avoir une voiture, tant que ça ne vous embête pas de vous faire chier un max pour aller à SF. Je réfléchissais à un problème sur lequel je travaille actuellement – comment intégrer mon formalisme probabiliste à la logique de Dempster-Shaffer. En tout cas, je me suis arrêtée dans une épicerie de nuit pour acheter des trucs dont j'allais être à court, et voilà pas que je tombe sur David ! Du moins, je *croyais* que c'était David, dit-elle en fronçant les sourcils. Je croyais qu'il était sur la côte est et je n'avais pas tellement envie de le voir non plus... Je veux dire, j'ai fait une croix sur lui. C'est de l'histoire ancienne.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que ce n'était pas votre ex-mari ?

— Je... euh... Rien, à ce moment-là. Il était devant la caisse, il s'est retourné en souriant et a dit : « Je peux te ramener quelque part en voiture ? » et moi, j'ai plus ou moins...

Sa phrase reste en suspens.

— On vous a proposé de vous ramener chez vous, confirmé-je.

— « On » ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Je ferme les yeux.

— Alors, là, vous vous êtes mise dans une drôle de merde. Supposons qu'une bande de salopards veuille enlever quelqu'un. Il leur faut un profil de victime, des échantillons prélevés sur elle – c'est plus compliqué que bricoler avec des particules d'ongles ou de cheveux pour avoir son ADN –, mais supposons qu'ils y arrivent. Ensuite, ils invoquent... euh... ils génèrent un champ vectoriel orienté sur...

— Ouais, continuez, je vous fais confiance.

— D'accord. Je vous donnerai quelques références demain. Essentiellement, il s'agit de ce qu'on appelait jadis un incubé : un

démon séducteur. Une entité à laquelle la victime ne résistera pas parce qu'elle ne *veut* pas résister. Ce n'est pas vraiment un démon ; c'est une simple hallucination, une sorte de site Internet créé par un logiciel infernal de gestion de clientèle.

— Un appât ?

— Oui, c'est cela même : un appât.

Je bois un peu de café et pose ma tasse par terre entre mes pieds.

Mo frissonne, a l'air inquiète.

— Peut-être que je ne l'avais pas oublié aussi complètement que je le voulais.

— Je connais ça, dis-je en songeant à Mhari.

Elle se secoue et poursuit :

— Qu'importe. Ensuite, je me retrouve assise à l'arrière d'une Lincoln et un mec que je ne connais pas, avec un costume Nehru et une barbe, m'appuie le canon d'un flingue dans les côtes. Et il dit un truc comme : « Américaine salope, tu as été choisie pour un grand honneur. » Et je lui dis : « Je ne suis pas américaine », et il se contente de ricaner.

Sa main tremble tellement que des gouttes de café tombent sur le sol.

— Il m'a...

— Ce qui se passe juste après n'est peut-être pas si important que ça, non ? demandé-je pour essayer de lui faire franchir l'obstacle émotionnel.

Là-bas, ils gardent rancune très longtemps. Certains Pathans sont probablement encore en train de mijoter leur revanche pour l'expédition de lord Elphinstone.

— Nous avons roulé un peu et nous sommes sortis de la ville par le nord sur la 1, ensuite la bagnole s'est arrêtée devant cette maison... le chauffeur ouvre la portière et ils me poussent dans la maison par une entrée de service. Le chauffeur porte une longue chemise ample et un pantalon informe comme on en voit au journal télévisé, un foulard sur la tête, et il est barbu lui aussi. Ils me font traverser une cuisine, me poussent dans un placard éclairé puis ferment la porte, et je les entends attacher les poignées ensemble avec une chaîne. Quelqu'un d'autre arrive et ils parlent un peu, et puis j'entends claquer une porte. C'est à ce moment que j'ai sorti mon portable et que je vous ai appelé.

— Vous les avez entendus parler. De quoi ?

— Je... je n'étais pas très concentrée, à vrai dire.

Elle pose la tasse par terre ; la soucoupe est pleine de café.

— J'avais peur de me faire violer. Vraiment. Je veux dire, pourquoi m'enlever si ce n'est pas pour ça ? Quand ils ne m'ont pas violée, quand ils se sont mis à parler, c'était presque pire. L'attente, quoi. Ça ne tient pas debout, non ? Mais l'autre... celui que je n'ai pas

vu... il avait une voix grave, et une sorte d'accent... allemand, à mon avis. Lourd, guttural, plein de sifflantes. Il était tout le temps obligé de se répéter pour les autres, ces hommes du Moyen-Orient. *L'ouvreur des voies* – je cite – *requiert la sagesse. Il a besoin d'informations.* Je crois qu'un des autres types n'était pas d'accord, parce qu'au bout d'un moment, il y a eu un bruit comme...

Elle se tait et avale sa salive.

— Comme en bas. Et lui, je ne l'ai plus jamais entendu.

Je secoue la tête.

— Jusqu'ici, ça ne tient pas debout... Non, m'empressé-je d'ajouter, je ne dis pas que vous avez déliré, c'est simplement que je ne vois rien de cohérent là-dedans. C'est mon problème, pas le vôtre.

Je finis mon café et tressaille lorsqu'il arrive dans mon estomac et s'y installe comme une masse de plomb en fusion.

— On dirait qu'ils parlaient d'un sacrifice sanglant. C'est le Sacrifice de la Connaissance. Des types du Moyen-Orient. Un incubé. Un accent allemand. Vous êtes sûre que c'était de l'allemand ?

— Oui, dit-elle d'une voix funèbre. C'est du moins mon impression. Un accent d'Europe centrale, en tout cas.

— Voilà qui est vraiment bizarre.

Ce qui me distrait et catapulte mes pensées en *terra incognita*, car il n'y a pas de suspects habituels dans le domaine occulte en Allemagne ; le Rosenberg Gruppe de l'Abwehr et les survivants éventuels de la Thule Gesellschaft ont été « abattus lors d'une tentative d'évasion » fin juin 1945, la plupart des gardiens des camps ont été soit exécutés soit condamnés à de lourdes peines de prison, les hauts responsables de l'Ahnenerbe-SS ont été exécutés, bref, toute l'Allemagne est devenue zone démilitarisée en ce qui concerne l'occultisme. Après que la réponse du III^e Reich au Projet Manhattan eut bien failli se matérialiser, c'était à peu près le seul point sur lequel Truman, Staline et Churchill aient été tous d'accord – et le gouvernement actuel n'a aucune envie de repartir sur cette route de sang et de folie.

— Il en a dit un peu plus sur le sujet, ajoute Mo contre toute attente.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il voulait rentrer chez lui, apporter de l'aide, quelque chose dans ce goût-là, je crois.

Je me redresse sur mon séant, tressaille lorsque mes côtes me rappellent que je ne dois pas bouger trop vite.

— De l'aide. De quel genre ?

Mo se rembrunit à nouveau. Ses épais sourcils noirs se rejoignent presque, menaçants comme des nuages d'orage.

— Il a continué à parler de l'Ouvreur des Voies. Bizarrement, comme s'il s'agissait de moi. Il disait que l'aide pour la lutte contre le

« Dar-al-Harb » attendrait jusqu'à la cérémonie de la... du « Délitement des racines de... l'Ig-drazzle » ? Ensuite, il « Ouvrirait le pont et ferait entrer les géants de glace ». Il insistait beaucoup sur ce pont, le pont qui menait à l'espace vivant. C'était le terme qu'il employait : *l'espace vivant*. Est-ce que tout cela a du sens ?

— Plus ou moins, mais rien de bien agréable.

Je la regarde ramasser sa tasse et la faire tourner entre ses mains.

— C'est tout ce qu'il a dit ?

— Tout... oui. J'ai attendu qu'ils sortent, et puis je vous ai téléphoné. Manifestement une erreur de ma part, parce que, juste après, ils ont ouvert le placard et le type armé a pris mon portable et l'a écrasé sous son talon. Il était en colère, mais l'autre, celui avec l'accent...

Sa voix tremble et elle se tait.

— Vous pouvez me le décrire ?

— Ça, c'est dingue. D'après sa voix, je m'attendais un peu à voir Arnold Schwarzenegger dans *Terminator*, mais ce n'était pas lui du tout. Il n'y avait que ces quatre types du Moyen-Orient, et l'un d'eux avait... et zut, je n'arrive pas à me souvenir de son visage. Rien que de ses yeux. Ils donnaient l'impression d'émettre une lueur verdâtre. Comme des billes. Comme s'il y avait derrière son visage quelque chose de lumineux et qui grouillait de vers. Celui-ci, avec les yeux glauques et ce bizarre accent allemand, il était *vraiment* en colère et il me criait dessus et j'avais très peur, mais ils se sont contentés de détruire mon portable et de refermer le placard. Ils ont remplacé les chaînes et retourné une table ou un autre meuble qu'ils ont poussé contre la porte. Et puis j'ai... et merde.

Elle finit son café.

— C'était le pire moment de ma vie... ça aurait pu être pire... ils auraient pu... vous auriez pu ne pas répondre... les autres auraient pu ne pas me retrouver.

— Ça arrive tout le temps, dis-je avec une légèreté forcée ne reflétant nullement mon état d'âme. Quand les flics vous ont tirée de là, vous avez vu quelque chose ?

— Je ne faisais pas tellement attention, dit-elle d'une voix tremblante. Il y a eu des coups de feu, quand même. Les types du SWAT – apparemment, une équipe au grand complet – ont enfoncé la porte du placard et braqué leurs joujoux sur moi. Vous est-il jamais arrivé d'avoir deux mecs qui vous visent la tête avec leurs fusils d'assaut, si près que vous pouvez voir les rayures à l'intérieur des canons ? Vous restez couché sans bouger et faites un gros effort pour ne pas avoir l'air menaçant... De toute façon, l'un des agents responsables de l'opération a deviné en trois secondes que j'étais l'otage et on m'a fait sortir par-devant. Il y avait du sang partout et

deux cadavres, mais pas celui du type aux yeux bizarres. Je l'aurais reconnu. Effectivement, il y avait des symboles bizarres partout sur le mur ; il avait été blanchi à la chaux et on aurait dit qu'ils avaient peint dessus avec une peinture noire épaisse, ou avec du sang ou je ne sais quoi. En dessous, une table basse avec un ordinateur portable massacré et d'autres trucs. Des chandeliers, et le bloc d'alimentation d'un poste de soudure à l'arc. C'était bizarre, et je crois que vous savez de quoi je parle. Ensuite, ils m'ont emmenée en voiture.

Ma mauvaise impression se renforce. À dire vrai, elle ne déclenche plus de signaux d'alarme dans ma tête ; ça ressemble maintenant à l'Alerte Rouge H Moins 3 Minutes.

— Ça ne vous ennuie pas si j'utilise votre téléphone ? demandé-je avec une nonchalance étudiée. Je crois que nous avons encore besoin des Plombiers.

Grâce aux miracles de la gestion matricielle, Bridget est mon chef de service et rédige mes évaluations personnelles d'efficacité, Harriet est sa main gauche de l'ombre et s'occupe de questions administratives comme la formation ; en revanche, Andy est mon chef de section, globalement responsable de mon efficacité et de mes missions, et Angleton n'est que le type à qui je sers de secrétaire personnel temporaire. Je décide de commencer au bas de la pile hiérarchique, consigne Harriet aux gouffres de l'inefficacité opérationnelle – c'est vrai, cette bonne femme serait capable de vous adresser une réprimande écrite pour gaspillage des fonds du service si vous utilisiez des balles d'argent contre un loup-garou –, et conclus que ma meilleure chance de survie est de me jeter aux pieds d'Andy.

Voilà pourquoi je l'alpague dès que je le peux, toutes affaires cessantes.

Je passe la tête par l'entrebâillement de sa porte sans demander la permission (le voyant rouge est éteint).

— Je peux te dire deux mots ?

Andy est avachi derrière son bureau, en train de caresser la grosse tasse de café qui lui sert de démarreur. Il fronce les sourcils en me voyant.

— T'as l'air...

Il appuie sur une touche de son clavier, fronce à nouveau les sourcils en découvrant son courrier électronique.

— Oh. C'est donc toi qui as appelé les Plombiers hier soir.

Je m'assois sans y être invité sur la chaise en face de son bureau.

— Angleton m'a demandé de pomper Mo après le travail...

Je vois son expression et corrige :

— De lui soutirer des informations, merde !

Andy se cache derrière son café.

— Continue, dit-il chaleureusement. C'est la meilleure distraction à laquelle je puisse prétendre de tout le matin.

— Alors, tu dois être en manque. Nous sommes allés au restaurant, ensuite nous sommes revenus chez elle afin de poursuivre des discussions plus délicates sur les, euh... non-événements du mois dernier. Quelque chose nous attendait dans le hall d'entrée.

— Quelque chose, relève-t-il d'un air sceptique. Et c'est pour ça que tu as appelé les Plombiers ?

Je bâille : la nuit a été longue.

— Cette chose a essayé de lui arracher la tête, bordel ! et j'ai une côte cassée comme souvenir. Si tu avais lu ce putain de rapport, tu aurais vu ce que les gars du labo ont trouvé dans le tapis ; ils ne pourront jamais faire partir les taches d'ichor...

— Je vais le lire, dit-il en reposant sa tasse. D'abord, dis-moi l'essentiel. Comment t'en es-tu tiré ?

J'exhibe l'épave de mon Palm Pilot spécial Laverie.

— Je vais avoir besoin d'un autre organisateur. Celui-ci est baisé. Mais pas autant que le malveillant mollusque de Mars qui nous a sauté dessus : j'ai réglé le diffuseur de flou au maximum et j'y ai injecté toute la réserve d'entropie sur l'infrarouge à large spectre. Le visqueux a décidé que ça ne lui plaisait pas et s'est désincorporé au lieu de rester dans les parages pour terminer le boulot, sinon tu aurais passé le matin à regarder nos gens aspirer mes débris sur les murs et le plafond.

Je remplis mes poumons autant que me le permet l'emplâtre adhésif autour de ma cage thoracique.

— Bon, ensuite, Mo m'a raconté toute l'histoire. Les détails qu'elle ne voulait pas révéler de peur qu'on ne la croie pas. Et c'est pour ça que j'ai appelé les Plombiers. Vois-tu, le groupe de terrain yankee qui l'a sauvée ne nous a pas dit toute la répugnante vérité. Le chef était un Arabe avec l'accent allemand, qui parlait d'apporter de l'aide pour la lutte contre le Dar-al-Harb une fois que les racines d'Yggdrasil seraient déliées. Seulement, il leur a échappé – ou alors, elle n'a pas vu son cadavre. Patron, avons-nous quoi que ce soit sur des groupes terroristes allemands qui utiliseraient la théorie Beckenstein-Skinner de l'acteur pour posséder leurs victimes ? Et puis zut, n'importe quoi sur des groupes terroristes allemands plus récents que l'Ahnenerbe et qui utiliseraient des techniques occultes ?

Andy me regarde froidement.

— Attends ici. Et ne bouge surtout pas.

Il appuie sur le bouton NPD qui allume le signal rouge à l'extérieur de la porte (ATTENTION : ACTIVITÉS CONFIDENTIELLES : ENTRÉE INTERDITE), puis se lève et sort en trombe.

Vissé sur ma chaise, je laisse mon regard se promener dans

l'alvéole d'Andy. Le contenu en est prosaïque : un bureau institutionnel (éraflé), une chaise pivotante (usagée), deux chaises visiteur sans accoudoirs (*idem*), une bibliothèque et un coffre-fort à documents secrets (une simple armoire tout acier pourvue de portes verrouillables). Un économiseur d'écran commandé par mot de passe tourne sur un ordinateur vieux de cinq ans, et son bureau est rangé – pas de paperasses qui traînent. En fait, n'était le coffre-fort à documents et l'absence de paperasses, ce pourrait être le bureau d'un modeste cadre dans n'importe quelle entreprise britannique à la trésorerie fragile.

Renversé en arrière sur ma chaise, je suis en train d'examiner les taches de peinture institutionnelle sur le panneau supérieur de la fenêtre en verre dépoli lorsque la porte s'ouvre. Andy entre, suivi de près par Derek et – stupeur et tremblement ! – Angleton. Je suis cerné !

— Le voici, annonce Andy.

Angleton annexe la chaise d'Andy derrière le bureau – privilège de l'inquisiteur principal – et Andy s'assoit à côté de moi tandis que Derek s'immobilise devant la porte en position « repos » réglementaire, comme pour m'empêcher de m'échapper. Il a apporté une sorte de petite mallette qu'il pose par terre à ses pieds.

— Parlez ! dit Angleton.

— J'ai fait comme vous m'avez dit. Nous étions en train de parler, Mo et moi. Je me suis limité aux sujets non confidentiels tant que nous étions en public ; je l'ai persuadée que j'avais besoin d'entendre toute l'histoire, et pas seulement la version officielle, alors nous sommes revenus chez elle. Nous avons été attaqués dans le hall d'entrée. Ensuite, elle m'en a dit suffisamment pour que j'estime qu'elle était clairement en danger de mort. Andy vous a-t-il...

Angleton fait claquer ses doigts. Derek, qui, à mon avis, n'a rien du laquais obéissant, lui remet néanmoins docilement la mallette, qu'il ouvre sur le bureau. Elle contient en fait une petite machine à écrire mécanique avec une ou deux feuilles de papier déjà enroulées autour du cylindre. Angleton tape laborieusement une phrase, puis tourne la machine à écrire vers moi. Je lis SECRET OGRE CARNATE GECKO et j'ai brusquement l'estomac qui se serre.

— Avant de quitter ce bureau, vous allez écrire tout ce dont vous vous souvenez à propos d'hier soir, dit-il abruptement. Vous ne quitterez pas ce bureau avant d'avoir terminé et signé le rapport. L'un de nous restera avec vous jusqu'à ce que le travail soit fait, puis il y apposera sa signature pour certifier qu'il s'agit d'une transcription authentique et qu'il n'y avait pas de témoins non autorisés. Une fois que vous aurez quitté ce bureau, vous ne reverrez pas ce document. Vous ne dis-cu-te-rez pas des événements d'hier soir avec d'autres

personnes que les participants et les personnes présentes dans cette pièce sans en avoir préalablement obtenu la permission écrite de l'un d'entre nous. Est-ce bien compris ?

— Euh... ouais. Vous classez tout ça sous OGRE CARNATE GECKO et je n'en discute pas avec des personnes non autorisées. Je peux vous demander pourquoi vous avez besoin d'une machine à écrire ? Je pourrais envoyer un e-mail...

Angleton m'adresse un regard méprisant.

— Rayonnement de Van Eyck, dit-il en faisant claquer ses doigts.

Mais nous sommes dans la Laverie, protesté-je en silence : tout l'immeuble est sous blindage Tempest.

— Commencez à taper, Bob.

Et je commence.

— Où est la touche effacement ? Oh.

— Vous tapez sur du papier carbone. En trois exemplaires. Une fois que vous aurez terminé, nous brûlerons les carbones. Et le ruban.

— Vous auriez pu me donner une plume d'oie : ce serait encore plus sûr, non ?

Je m'acharne consciencieusement sur le clavier. Au bout d'une ou deux minutes, Angleton se lève silencieusement et s'éclipse comme un fantôme. Je continue de taper, jurant à l'occasion lorsque je me coince un ongle sous une touche ou que je bloque les barres à caractères. Enfin, c'est terminé : une page de texte serré, tapé à interligne simple, qui détaille les événements d'hier soir. Je signe chaque exemplaire et le présente à Andy, qui le contresigne, puis l'insère soigneusement dans une chemise à couverture rayée et le remet à Derek, qui rédige les reçus correspondants et nous donne un exemplaire à chacun. Il part sans un mot.

Andy contourne le bureau, s'étire, puis me regarde.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

— Hein ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il prend un air morose.

— Si j'avais su que tu fasses preuve d'un talent aussi développé pour aller remuer la gadoue...

— Ça vient de mon passé ludique de hacker avant que je sois remarqué par... Écoute, si j'ai appelé les Plombiers, c'est que j'avais tout lieu de croire que Mo – que le Dr O'Brien – était sérieusement en danger. Tu aurais préféré que je m'abstienne ?

— Non.

Il soupire. L'espace d'un instant, il prend un coup de vieux.

— Tu as fait ce qu'il fallait. Seulement il se trouve que le budget de la Plomberie est facturé sur le compte du service demandeur. Ce qui nous expose à de très vilaines manœuvres si les suspects habituels décident que c'est là l'occasion d'étendre leurs petits empires. Je me

demande comment diable nous allons faire avaler ça à Harriet.

— Pourquoi ne pas lui dire carrément... Oh.

— Eh oui, dit-il en hochant la tête. Tu commences à comprendre. Maintenant, file et retourne bosser. Je suis sûr que ta corbeille de courrier à traiter déborde.

Tard dans l'après-midi, je travaille encore à réduire le volume de ladite corbeille lorsque Harriet entre d'un pas majestueux, sans frapper. (En réalité, je suis plongé dans la lecture ô combien fascinante d'un entrefilet du *Santa Cruz County Sentinel* : MEURTRE ET SUICIDE : DEUX MORTS. Deux individus non identifiés de sexe masculin, dont l'un serait un ressortissant saoudien, ont été trouvés morts dans une maison sur la route de Davenport. La police enquête sur les bizarres symboles occultes tracés avec du sang sur les murs. L'affaire serait liée à la drogue.)

— Ah ! Bob, roucoule-t-elle avec une malveillante sollicitude. Justement, je vous cherchais.

Oh, merde.

— Que puis-je faire pour vous ?

Elle se penche par-dessus mon bureau.

— Je crois comprendre que vous avez appelé les Plombiers hier soir. Il se trouve que je sais que vous êtes actuellement affecté auprès d'Angleton en qualité de secrétaire particulier stagiaire, ce qui est une fonction non opérationnelle et ne vous confère donc aucune autorité pour le déblocage de fonds dans le domaine nettoyage-lavage. Vous n'êtes pas sans savoir, j'imagine, que les fonds de nettoyage sont alloués sur les budgets des services demandeurs et demandent une autorisation écrite préalable de votre chef de service. Vous n'avez pas obtenu d'autorisation de Bridget et, bizarrement, vous ne m'avez pas non plus sollicitée pour un déblocage de fonds.

Elle sourit avec une insouciance glaciale.

— Voudriez-vous vous expliquer ?

— Je ne peux pas, dis-je.

— Je... je vois.

Harriet prend du volume au-dessus de moi, elle travaille manifestement sa colère.

— Vous vous rendez compte qu'hier soir vous avez amputé notre budget opérationnel de plus de *sept mille* livres ? Il faudra le justifier, monsieur Howard, et c'est vous qui allez devoir le justifier à la Commission de contrôle comptable lorsqu'elle passera le mois prochain. Voyons voir...

Elle feuillette ce qui ressemble comme deux gouttes d'eau à une liasse de factures du commerce.

— Nettoyage de la porte d'entrée du Dr O'Brien, inspection de son appartement pour rechercher d'éventuels auditeurs et acteurs,

relogement du D^r O'Brien dans un appartement certifié sans risque, escorte armée, frais médicaux. Que diable nous avez-vous fabriqué ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Vous allez me le dire. C'est un ordre, d'ailleurs, précise-t-elle sur le ton de la conversation. Vous allez me raconter par écrit *exactement* ce qui s'est passé là-bas hier soir, et m'expliquer pourquoi je ne devrais pas retenir les dépenses sur votre salaire...

— Harriet.

Nous nous retournons tous les deux. La porte d'Angleton est entrouverte ; je me demande depuis combien de temps il nous écoute.

— Vous n'avez pas l'autorisation, dit-il. Laissez tomber. C'est un ordre.

La porte se referme. Harriet reste un instant clouée sur place, sa mâchoire s'agite silencieusement comme si elle ne savait plus parler. J'enregistre ce spectacle dans ma mémoire pour m'en délecter plus tard.

— Si vous croyez que ça va en rester là, aboie-t-elle à mon intention, vous vous trompez.

Et elle part en claquant la porte.

MEURTRE ET SUICIDE : DEUX MORTS. Hmm. L'Ahnenerbe. La Thule Gesellschaft. Des incubes. Des accents allemands. L'Ouvreur des Voies. Re-hmmm. Je rapproche mon terminal ; il n'a accès qu'à des sources publiques ou modérément confidentielles, mais le moment est venu d'effectuer une sérieuse extraction de données. Je me demande ce que les amis de Yusuf Qaradawi et le Moukhabarat peuvent bien avoir de commun avec les cauchemars les plus secrets du III^e Reich.

Le lendemain, j'entre prendre mon service et tombe sur Nick qui m'attend devant mon bureau comme un instituteur stagiaire surexcité. C'est une intrusion non prévue dans mes projets, qui consistent essentiellement à combler quelques lacunes dans la sécurité du serveur de fichiers et à dénicher les diagrammes d'entretien pour l'antique Memex d'Angleton.

— Amène-toi ! J'ai quelque chose à te montrer, dit-il d'un ton qui ne me laisse pas le choix.

Il me conduit jusqu'en haut d'un escalier que je n'ai pas encore remarqué, revêtu d'un épais tapis vert bouteille, puis dans un couloir aux murs lambrissés de chêne sombre qui évoque un club pour messieurs dans la province des années 1930, si l'on veut bien oublier les caméras de télévision en circuit fermé et les serrures à digicode sur les portes.

— C'est quoi, cet endroit ? demandé-je.

— Dans le temps, c'était le manoir du directeur, explique-t-il. Quand nous avions un directeur.

Quand nous avons un directeur : je n'insiste pas. Il s'arrête devant une épaisse porte en chêne, pianote sur le clavier de la serrure puis ouvre la porte.

— Après toi, dit-il.

Un ordinateur portable moderne (pour la Laverie) est posé au bout d'une table de conférence. Une masse bordélique de matériel électronique s'entasse dans des casiers sur l'étagère derrière la table, en compagnie de quelques gros livres reliés en cuir et d'un tas de fourbi comme des traceurs de pentacles à mine argent, des bocaux de poussière moisie et ce qui a tout l'air d'un détecteur de mensonge. En entrant, je remarque l'huissierie anormalement épaisse et note qu'il n'y a pas de fenêtres donnant sur l'extérieur.

— Cet endroit est-il blindé ? demandé-je.

Nick hoche la tête par saccades.

— Bien vu, mon brave ! Maintenant, assieds-toi.

Je m'assieds. Le rayon supérieur de l'étagère est dominé par une cloche à vide qui contient un crâne humain grimaçant.

— Hélas, pauvre Yorick, cité-je en lui rendant son rictus.

— Continue comme tu fais depuis quelque temps et peut-être qu'un jour ta tête se retrouvera là-haut, dit Nick en souriant.

La porte s'ouvre.

— Ah ! Andy...

— Pourquoi suis-je ici ? demandé-je. Toutes ces histoires de cape et d'épée commencent...

Andy laisse tomber un classeur à levier ventru sur la table devant moi.

— Lis et savoure, dit-il sèchement. Un de ces jours, tu pourras toi aussi t'amuser à actualiser ce manuel.

Je rabats la couverture et une première page me dit en substance que je peux me faire arrêter pour ne serait-ce qu'avoir songé à révéler le contenu de la deuxième. Je passe à la page deux et lis un paragraphe dont le sens général est « Vous qui entrez, laissez toute espérance » ; je tourne donc cette page-là et arrive à la page de titre : MANUEL DES OPÉRATIONS DE TERRAIN ANTI-OCCULTES. Plus bas, en petits caractères, on m'informe qu'il est « Approuvé par le Groupe de contrôle de qualité du service » et qu'il est « Conforme à la norme BS5750 pour une gestion qualité totale ». Je frissonne.

— Depuis quand nous occupons-nous de momification ? demandé-je.

— D'embaumement... ? suggère Andy, qui se rembrunit un instant. Oh, tu veux dire la gestion qualité...

Il s'interrompt pour se racler la gorge et conclut :

— Un de ces jours, ton sens de l'humour va t'attirer des ennuis, Bob.

— C'est sympa de me prévenir, dis-je en regardant tristement le manuel. Laisse-moi deviner. Je suis censé me comporter comme nous en avons débattu hier... en suivant les règles. Celles de ce manuel, c'est bien ça ? Pourquoi ne pas me l'avoir donné avant Santa Cruz ?

Andy tire la chaise à côté de la mienne et s'y laisse choir lourdement.

— Parce que officiellement ce n'était pas une opération, dit-il avec la voix fleurie de la douce raison. C'était un exercice informel de collecte d'informations impliquant une source non confidentielle. Les opérations exigent une signature au niveau du directeur. Pas les exercices informels de collecte d'informations.

— Oh, commenté-je en reposant le classeur sur la table. Bridget y est-elle pour quelque chose ?

— Tangentiellement.

Nick renifle bruyamment depuis son poste près de la porte.

— Pour mettre son cul à l'abri. Ce truc, c'était censé être une conversation sans risque. Mais ce bouquin, ça te dit quoi faire quand on t'ordonne de fourrer ta tête dans la gueule du lion. Ou dans son cul pour examiner ses hémorroïdes.

Je me retourne vers lui :

— Vous avez l'intention de m'envoyer en mission sur un coup, peut-être ? Quelle joie ! C'est non.

— Il commence à piger de quoi il retourne, commente Andy avec un clin d'œil à Nick.

— Avez-vous l'intention d'impliquer le Dr O'Brien là-dedans ? demandé-je. Je veux dire, il me semble que c'est elle qui est menacée. Non ?

Andy interroge Nick du regard, puis se retourne vers moi.

— Bon. Tu es en service actif, alors tu as besoin de connaître tout ça sur le bout des doigts, en long, en large et en travers. Et tu as deviné juste, la raison précise de cette petite séance est ce qui s'est passé l'autre soir. Mais je ne peux ni confirmer nommément ni démentir l'implication d'autres personnes.

— Alors, j'ai un problème. Je ne sais pas si je devrais en parler maintenant, mais si je le garde pour moi et que je me trompe... Bon, de mon point de vue, Mo est la personne menacée et qui a besoin d'être protégée. D'accord ? Je veux dire, moi, à la rigueur, je peux me faire baver dessus par des créatures qui ont plus de tentacules que de neurones ; mais elle, ce n'est pas exactement prévu dans la définition de son poste, hein ? Vous êtes censés être responsables de sa sécurité. Si vous me demandez de lire le manuel du combattant, et qu'elle soit impliquée, alors, quand ça va barder...

Andy hoche la tête. C'est mauvais signe quand votre supérieur commence à hocher la tête avant que vous ayez pu terminer vos

phrases.

— En fait, dit-il, je partage totalement tes inquiétudes. Et je conviens que nous avons un problème. Mais ce n'est pas tout à fait celui que tu crois.

Il se penche en avant et met ses doigts en pagode, les coudes joints sur la table. La pagode s'incline sous un angle architecturalement risqué.

— Nous pouvons probablement assurer sa sécurité indéfiniment, tant qu'elle restera bouclée sous un programme de protection et en résidence dans une de nos unités de logement homologuées. Là n'est pas la question ; si on ne peut ni la voir ni la retrouver, les autres ne pourront pas l'attaquer – bien que je ne sois pas sûr de leur incapacité à retrouver sa trace : sans doute même ont-ils obtenu des échantillons pour pouvoir lui envoyer cet incubé le mois dernier. Ce qui m'inquiète, c'est que pareille attitude est essentiellement défensive. Nous ne savons pas avec certitude ce *contre* quoi nous nous défendons, Bob, et ça, c'est moche.

Andy inspire un bon coup, mais Nick le devance :

— Nous avons déjà eu affaire à des espions irakiens, mon petit. Ça ne leur ressemble pas.

— Euh... Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il veut dire que le Moukhabarat ne possède pas la technologie pour invoquer un incubé, explique Andy. Tout simplement. Et, en général, il ne réussit pas non plus des incarnations qui laissent de la bave précambrienne sur la moquette : sa compétence se résume plus ou moins à l'interrogation et à la coercition de Veilleurs et à un peu de torture judiciaire. Pas de véritable maîtrise de la géométrie des espaces en phase, pas de générateurs d'arborescences d'analyse grammaticale énochienne – du moins à en juger par les codes-sources dont nous disposons. Nous ne pouvons donc pas émettre d'hypothèses en ce qui concerne les attaques contre Mo. On a essayé de s'emparer d'elle dans un but quelconque. Les intéressés doivent maintenant savoir que nous les avons dans le collimateur. Pour eux, la prochaine étape est logiquement de se replier et de se remettre à s'occuper de ce sur quoi ils travaillaient au début – ce qui est extrêmement dangereux pour nous, car s'ils essayaient de l'enlever, ils travaillaient probablement sur des armes de destruction massive. Il nous faut absolument les obliger à se démasquer, et notre seul appât est le Dr O'Brien. Mais si elle sait qu'elle est l'appât, elle cherchera des requins partout, ce qui leur mettra la puce à l'oreille. Alors, nous te chargeons de la prendre en filature, Bob. Tu ne la quittes pas des yeux. Nous ne te quitterons pas des yeux. Lorsque les autres mordront à l'hameçon, nous les remonterons. Tu n'as pas besoin de savoir quand, ni comment, mais tu ferais bien de lire ce manuel pour savoir

comment nous procédons dans ce genre de situation. C'est clair ?

Je me dévisse le cou pour regarder Nick, dont l'expression est d'une platitude inhabituelle. Ses yeux sont deux hausses télescopiques qui visent le néant derrière moi.

— Je n'aime pas ça, dis-je. *Vraiment* pas.

— Rien ne t'y oblige, réplique sèchement Andy. Nous te *dirons* ce que tu dois faire. Ton boulot consiste à... je ne devrais pas te le dire, ça devrait être Angleton, cet après-midi, et puis zut... tu vas être chargé de filer Mo. Nous nous chargeons du reste. Tout ce que je veux entendre à partir de maintenant est que tu feras ce qu'on te dira.

Je me raidis.

— C'est un ordre ?

— Maintenant, c'en est un, dit Nick.

Quand je rentre après avoir reçu mes ordres de mission et une engueulade préventive de la part d'Angleton, je m'aperçois que ma clef ne tourne pas dans la serrure. Il fait noir et il pleut, alors j'appuie sur la sonnette sans discontinuer jusqu'à ce que la porte s'ouvre. Pinky se tient derrière, une main sur le verrou.

— T'en as mis, du temps ! l'apostrophé-je.

Il recule d'un pas.

— Je crois que ce sont les tiennes, dit-il en me remettant un trousseau de clefs neuves et brillantes.

Il marche dans un cliquetis métallique ; il porte des bottes de combat noires, un pantalon assorti, ce qui ressemble à un gilet en cuir, et assez de chaînes pour alimenter une prison de taille moyenne.

— Je sors en boîte, ce soir.

— Pourquoi ces clefs neuves ?

Je referme la porte, secoue mes cheveux, me débarrasse de mon manteau d'un coup d'épaule et essaie de trouver où l'accrocher dans l'entrée.

— Ils ont changé les serrures aujourd'hui, dit-il tranquillement. Sur ordre du Service, apparemment.

Il y a un nouveau paillason derrière la porte d'entrée, et, quand je l'examine de près, je vois des inscriptions argentées en très petits caractères cousues dans sa tranche.

— Ils ont passé la maison au détecteur d'auditeurs et d'acteurs, ensuite ils ont changé les tects sur toutes les fenêtres, sur les portes, les aérateurs – et même sur la cheminée. Tu as une idée là-dessus ?

— Ouais, grogné-je.

Je me dirige vers la cuisine, écartant au passage des valises cabossées qui encombrant l'entrée.

— Nous avons aussi une nouvelle colocataire, ajoute-t-il. Au fait, Mhari a encore foutu le camp, mais cette fois-ci elle dit qu'elle

emménage pour de bon dans la résidence Orange.

— Ah.

Retourne le couteau dans la plaie, tant que tu y es ! J'inspecte la bouilloire, puis pioche dans mon placard pour voir s'il y a quelque chose de plus substantiel que des nouilles à me mettre sous la dent.

— N'empêche que la nouvelle colocataire va probablement te plaire, continue Pinky. Elle est en train d'aider le Cerveau à concocter ses omelettes dans la cave de devant. Il se sert d'ultrasons à haute intensité, cette fois.

Je trouve des nouilles et un fond de pizza desséchée achetée au supermarché. Il y a un tube de sauce tomate au fromage dans le frigo et une saucisse pur porc que je peux couper en tranches comme garniture, alors j'allume le gril.

— On a des journaux ? demandé-je.

— Des journaux, pourquoi ?

— Il faut que je réserve pour l'avion. Je prends une semaine de congé lundi prochain, et on est déjà mercredi.

— Tu vas dans un endroit intéressant ?

— Amsterdam.

— Cool !

Une paire de menottes doublées de fourrure trône sur la planche à pain. Pinky les ramasse, les examine d'un œil critique, puis commence à les faire reluire sur un carré de papier essuie-mains.

— Surbouv en vue ?

— J'ai des recherches à faire à la Ostindischehuis. Et au sous-sol du Rijksmuseum.

— Des recherches, dit-il, les yeux au ciel, tout en accrochant les menottes à son ceinturon. Quelle manière *ennuyeuse* de passer des vacances à Amsterdam !

Je débite la saucisse en petits morceaux dont je saupoudre distraitemment ma pizza pourrie. La porte de la cave s'ouvre.

— Quelqu'un a parlé d'Amsterdam, non ? Hé, qu'est-ce que vous faites ici, vous ?

Le couteau me tombe des mains.

— Mo, qu'est-ce que vous...

— Bob ? Hé, vous vous connaissez ?

— Excusez-moi, ça vous ferait rien de bouger ? Faut que je passe..

Avec quatre personnes dans la cuisine, c'est plutôt douillet, pour ne pas dire encombré. Je pose ma pizza sous le gril et rallume la bouilloire.

— Qui vous a installée ici ? demandé-je à Mo.

— Les Plom... ils ont dit que c'était un appartement sûr, dit-elle en se frottant le nez.

Elle me scrute d'un œil soupçonneux et demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est effectivement un appartement sûr, dis-je lentement. Il est sur la liste de la Laverie.

— La copine de Bob vient de déménager pour la quatrième fois, explique le serviable Pinky. Ils ont dû penser que la chambre d'amis avait besoin d'être occupée.

— Oh, c'est trop fort !

Mo empoigne une chaise et s'assoit le dos au mur, les bras croisés comme pour se défendre.

— Les mecs, demandé-je, vous pourriez peut-être emmener ça dehors, non ?

— Mais certainement, dit le Cerveau en reniflant.

Et il disparaît dans la cave.

Pinky sourit.

— Je savais que le courant passerait entre vous deux ! s'écrie-t-il avant de s'éclipser brusquement.

Une minute plus tard, la porte d'entrée claque. Mo me fixe d'un regard accusateur.

— Vous habitez ici. Avec ces deux-là.

— Ouais, dis-je en surveillant le gril. Ils sont pratiquement inoffensifs, quand ils n'essaient pas de s'emparer du monde tous les soirs.

— Ils essaient de... Celui-là – Pinky, hein ? –, il sort en boîte ?

— Oui, mais il ne ramène jamais de bourrin à la maison, expliqué-je. Lui et le Cerveau sont ensemble depuis... depuis que je les connais.

— Oh.

Je vois l'ampoule s'allumer au-dessus de sa tête : il y a des gens qui sont un peu lents à saisir la relation entre Pinky et le Cerveau.

— Le Cerveau ne sort pas beaucoup. Pinky est un bouc-en-train, un peu latex, un peu cuir. Toutes les deux ou trois semaines, chaque fois que la lune est dans la phase convenable, des poils jaillissent sur la paume de ses mains et il se change en un ours sauvage qui ne songe qu'à semer la terreur à Soho. Le Cerveau ne s'en aperçoit pas, apparemment. Ils sont comme un couple de vieux mariés. Une fois l'an, Pinky traîne le Cerveau à la Gay Pride pour qu'il puisse conserver son coefficient de sécurité.

— Je vois.

Elle se détend un peu, mais ne semble pas très convaincue.

— Je croyais qu'on se faisait virer des services secrets quand on était homosexuel, non ?

— Dans le temps, oui, parce que ça aurait constitué un risque pour la sécurité. Ce qui était stupide, parce que c'était précisément cette habitude de licencier les homosexuels qui les rendait vulnérables au chantage. Donc, de nos jours, on insiste sur la transparence : en

théorie, on ne peut exercer un chantage sur vous que si vous cachez quelque chose. Voilà pourquoi le Cerveau a droit à un jour de congé pour aller à la Gay Pride et conserver son coefficient de sécurité.

— Ah... j'abandonne.

Elle sourit, mais ce sourire disparaît bien vite.

— Il faut encore que je rentre mes affaires. Ils sont en train de tout mettre dans des cartons, et puis je n'avais pas grand-chose dans l'appart, de toute façon, presque tous mes meubles sont dans un container quelque part au milieu de l'Atlantique... Pourquoi Amsterdam, Bob ?

Je tâte la pizza, qui commence à fondre sur le dessus tandis que le gril s'escrime à la chauffer.

— J'ai fait quelques recherches.

Je tressaille : ma côte me rappelle à l'ordre.

— Sur des trucs dont vous avez parlé hier soir. Au fait, personne ne vous a mise au courant ?

— Non, dit-elle, l'air perplexe.

— Bon, ne soyez pas surprise si dans les deux jours Andy ou Derek passe vous voir et vous fait signer un bout de papier où vous vous engagez à vous trancher la gorge avant de parler avec une personne non autorisée. C'est ce qu'ils ont fait avec moi ; ils prennent la chose au sérieux.

— Quel soulagement ! dit-elle avec une pesante ironie. Vous avez appris quelque chose ?

Le dessus de la pizza commence à bouillonner ; je baisse le gril pour qu'il puisse la chauffer jusqu'au fond.

— Café ?

— Un thé, si vous en avez.

— D'ac. Euh... j'ai fait quelques lectures. Saviez-vous que la conversation que vous avez surprise est complètement impossible ? Comme dans « Ça ne peut pas exister, puisque ce n'est pas permis ».

— Ce n'est pas... Attendez. Si vous êtes en train de me faire marcher...

— Moi, faire une chose pareille ?

Je dois être l'image parfaite de l'innocence blessée, car elle glousse vicieusement.

— Je vous crois capable de tout, Bob. D'accord. Que voulez-vous dire par « Ce n'est pas permis ? » En tant que professeur, je vous ordonne de tout me raconter.

— Euh... ce ne serait pas plutôt à moi de vous dire : « Racontez-moi, professeur » ?

Elle balaie l'objection d'un geste de la main.

— Non, ce serait un cliché. Alors, parlez-moi. Enfer et californication, que se passe-t-il ? Pourquoi des gens ou entités

quelconques essaient-ils de me rendre métaboliquement incompétente chaque fois que je vous rencontre ?

— Eh bien, ça remonte à 1919, dis-je en laissant tomber les sachets de thé dans un pot ébréché. C'est l'année où la Thule Gesellschaft a été fondée à Munich par le baron von Sebottendorff. Les membres de cette « société » étaient essentiellement des cinglés mystiques, mais ils avaient le bras long ; en particulier, ils étaient très branchés sur la symbolique maçonnique et sur tout un tas de foutaises post-théosophiques, comme quoi les seuls véritables humains étaient la race aryenne, et le reste – les *Minderwertigen*, les « êtres inférieurs » – sapait leur force, leur pureté et leurs précieux fluides corporels. Tout cela ne serait pas allé bien loin si une bande de ces violents ne s'était pas acoquinée avec les politiciens qui tenaient le haut du pavé en Bavière, le Freikorps et j'en passe. Ils ont comme qui dirait réussi une pollinisation croisée avec un groupuscule appelé le NSDAP, dont le chef, un ancien sous-off, était un agent provocateur envoyé par la Landwehr pour surveiller les mouvements d'extrême droite. Il a piqué pas mal d'idées à la Société de Thulé et, quand il est arrivé à ses fins, il a dit au chef de sa garde personnelle – un gazier appelé Heinrich Himmler, un autre obsédé de l'occulte –, de mettre Walter Darre, l'un des protégés d'Alfred Rosenberg, à la tête de l'Ahnenerbe. Indépendante à l'origine, l'Ahnenerbe n'a pas tardé à devenir une branche de la SS après 1934 : une sorte de département recherche et développement avec institut de formation à la clef. Entre-temps, la Gestapo avait orchestré une répression plutôt sévère de tous les occultistes du III^e Reich extérieurs au parti ; l'Adolf voulait avoir le monopole du pouvoir ésotérique, et il l'a obtenu.

J'éteins le gril et poursuis :

— Tout cela n'aurait valu que pouic si un petit génie anonyme de la section recherche de l'Ahnenerbe n'avait pas déniché la Dernière Question, encore inédite, de David Hilbert. Et de là à la Conférence de Wannsee, il n'y avait qu'un pas.

— Hilbert, Wannsee... là, je suis larguée. Qu'est-ce que le calcul des variations avait à voir avec Wannsee... et c'est où, d'ailleurs ?

— Impasse sur Wannsee, suivons la piste Hilbert. Il ne s'agit pas d'une des Vingt-Trois Questions portant sur les problèmes mathématiques non résolus, c'est un travail qu'il a produit plus tard. À la vérité, Hilbert explorait des idées très insolites vers la fin de sa vie, avant de mourir en 1943. Il avait plus ou moins fait œuvre de pionnier en matière d'analyse fonctionnelle, il a découvert l'Espace d'Hilbert – évidemment –, et il travaillait sur une « théorie des preuves » au milieu des années trente, théorie qui devait prouver formellement l'exactitude des théorèmes. Ouais, je sais, celle-là, Gödel lui a mis du plomb dans l'aile en 1931. Quoi qu'il en soit, savez-vous que la

production d'Hilbert a nettement chuté dans les années trente et qu'il n'a absolument *rien* publié dans les années quarante ? Et il avait lu la thèse de doctorat de Turing. Mais si ! Faut-il que je vous fasse un dessin ? Non. Très bien.

« Quant à Wannsee, c'est la conférence qui a mis en marche la Solution Finale à la fin de 1941. Avant, c'était principalement une atrocité de plein air : des *Einsatzgruppen*, unités mobiles d'extermination, se démenaient derrière les lignes du front pour liquider les gens à la mitrailleuse. C'est l'Ahnenerbe-SS, avec la Section d'analyse numérique créée sur la base de ce travail inédit d'Hilbert – il a d'ailleurs explicitement refusé de continuer à coopérer une fois qu'il a compris de quoi il en retournait –, qui a produit le germe de l'invocation de Wannsee. Une vingtaine d'organisations et de ministères nazis différents participaient à la Conférence de Wannsee, dont le but était de mettre au point la Solution Finale. C'est l'Ahnenerbe qui l'orchestre en coulisse, avec Karl Adolf Eichmann – à l'époque chef de la Section IV B4 du Bureau principal de la sécurité du Reich – comme organisateur principal, une sorte d'équivalent nazi du général Leslie Groves. Aux USA, le général Groves était un officier du Génie ; il avait organisé la mobilisation massive en matière de logistique et d'infrastructure nécessaire pour mener à bien le Projet Manhattan. À Vienne, Eichmann, qui avait le grade d'*Obersturmbannführer* SS, était chargé de fournir de la matière première à la plus vaste invocation nécromantique de toute l'Histoire.

« L'objectif de ce que l'Ahnenerbe appelait le Projet Jotunheim et que le reste du monde appelle l'invocation de Wannsee était ce que nous nommerions aujourd'hui l'ouverture d'une porte de classe 4, soit un vaste pont bidirectionnel conduisant à un autre univers où l'opération commutative – l'ouverture de portes en direction de notre propre univers – est substantiellement facilitée. Un pont assez large pour faire passer des tanks, des bombardiers, des sous-marins. De quoi monter une véritable contre-offensive. Nous ne savons pas vraiment quelles étaient leurs exigences au niveau des contraintes ni ce que l'invocation de Wannsee était censée accomplir, mais ces exigences devaient être sacrément radicales : Wannsee a coûté à l'État nazi une plus grande proportion de sa fortune que le Projet Manhattan n'en a coûté aux États-Unis, et aurait eu des implications militaires d'une envergure comparable voire supérieure si les nazis avaient réussi. Bien sûr, leur magie invocatoire était grotesquement sous-optimisée ; quiconque appréhenderait correctement la théorie pourrait probablement s'en tirer avec un budget d'un million de livres pour le matériel et en ne recourant qu'à deux sacrifices. Eux ont essayé d'attaquer le problème par la force brute, et ont échoué – surtout quand les Alliés ont eu vent du projet et ont bombardé les gros

condensateurs d'âmes à Peenemünde. Mais là n'est pas la question. Ils ont échoué, et ces victimes, les dix millions de gens assassinés dans les camps d'extermination qui alimentaient l'invocation de mort, n'ont pas suffi pour leur éviter la potence.

Mo frissonne.

— C'est *horrible*.

Elle se lève pour aller surveiller le thé.

— Hmmm, il faut rajouter du lait.

Elle s'appuie sur le bar, à côté de moi, et dit :

— Je ne peux pas croire qu'Hilbert ait pu volontairement coopérer avec les nazis sur un projet de ce genre.

— Il ne l'a pas fait. Et quand les Alliés ont découvert la vérité, ils ont, euh... démilitarisé l'Allemagne avec une extrême sévérité. Dans le domaine occulte, au moins. Aucun des chercheurs de la Section d'analyse numérique de l'Ahnenerbe-SS n'a survécu ; ceux qui ont échappé aux escadrons de la mort du SOE ont été liquidés par l'OSS ou par le NKVD. C'était le vrai sujet du Protocole d'Helsinki : *personne* ne voulait voir l'extermination massive et systématique de civils adoptée comme technique de combat stratégique, surtout avec certains des effets les plus désagréables et les plus extrêmes que pouvait susciter l'arme sur laquelle travaillait l'Ahnenerbe-SS. Comme faire s'effondrer le vide virtuel ou laisser des intelligences extraterrestres excessivement surhumaines accéder à notre univers. À côté de ça, la bombe atomique et les missiles balistiques avaient l'air plutôt inoffensifs.

— Oh... Et c'est pour ça que ce qui m'est arrivé est impossible, hein ? Je crois que je commence à y voir clair. De plus en plus curieux...

— Je vais à Amsterdam lundi prochain, dis-je lentement. Je n'ai plus qu'à faire la réservation. Vous voulez m'accompagner ?

J'ai l'impression d'être un beau salaud. Andy m'avait prévenu, et Angleton a mis les points sur les i. Mais ça ne m'avance à rien tandis que j'expose à Mo la moitié des raisons pour lesquelles je me rends à Amsterdam – la moitié qu'elle est autorisée à savoir.

— Le Rijksmuseum a un sous-sol intéressant, badiné-je. Il est interdit d'accès aux civ... aux gens qui n'ont pas qualité à connaître le contenu du Protocole d'Helsinki. En fait, les Pays-Bas adhèrent à la convention EUINTEL, un ensemble de traités qui prévoit des opérations de suppression conjointes dirigées contre les menaces paranormales. Je n'ai pas le droit de visiter les USA pour affaires sans y être spécifiquement invité, mais Amsterdam est en territoire ami. Tant que ça reste officiel et que j'ai établi une liaison avec un homologue local, je peux demander du renfort et m'attendre à en

recevoir. Et si je veux consulter la bibliothèque en sous-sol, eh bien... c'est qu'elle abrite la collection la mieux répertoriée de souvenirs et d'archives de l'Ahnenerbe-SS de ce côté-ci du Yad Vashem.

— Alors, si l'envie vous prend d'aller regarder quelques tableaux de maîtres et de disparaître par une porte dérobée pendant quelques heures...

— Exactement.

Elle fronce méchamment les sourcils.

— Foutaises, Bob. Vous venez de me faire un cours sur l'histoire de cette bande de nécromanciens nazis. Vous croyez manifestement qu'il y a un rapport avec un des individus basanés de Santa Cruz, celui aux yeux bizarres et à l'accent allemand. Vos colocataires viennent de me dire à quel point cette maison est sûre, et que tous les tects ont été changés. Si vous avez peur de quelque chose, pourquoi ne pas rester à l'abri chez vous ?

Je hausse les épaules.

— Bon, à part le fait que ces salauds semblent avoir besoin de vous pour une raison ou une autre... je n'ai pas de certitudes. Écoutez, il y a aussi des trucs dont je n'ai pas le droit de vous parler, mais Amsterdam serait actuellement le meilleur endroit où me trouver si je veux mettre la main sur ces idiots avant qu'ils essaient encore une fois de vous kidnapper.

Je sors la plaque du gril et dépose ma pizza pourrie sur une assiette.

— Une tranche de pizza ?

— Non, merci.

Je coupe la chose en deux et fais glisser un morceau sur une autre assiette, que je lui passe.

— Voyez-vous, il y a un rapport entre les gorilles qui vous ont kidnappée à Santa Cruz et un truc que mon patron surveille depuis deux ans. Il se trouve qu'ils ont des liens avec le Moukhabarat, la police secrète irakienne : il y a un aspect prolifération dans toute cette histoire – l'État voyou qui essaie de mettre la main sur des armes interdites par les conventions internationales. Pas vrai ?

Elle hoche la tête, la bouche trop pleine pour répondre.

— De ce point de vue, vous kidnapper semble parfaitement logique. Ce que je ne comprends pas, c'est la partie sacrifice. Ou le fait qu'on ait essayé de vous tuer. Ça ne tient pas debout s'il s'agit d'une simple affaire de transfert de technologie gérée par le Moukhabarat. Ces types sont cruels, mais pas idiots.

Je respire un bon coup et poursuis :

— Or vos ennuis ont un rapport avec l'héritage de l'Ahnenerbe-SS. Qui est un abîme de ténébreuses atrocités. Je n'exclurais pas que Saddam Hussein nage dans ces saloperies – le parti Baas irakien a

explicitement calqué l'organigramme de son service de sécurité sur celui du III^e Reich, et ils en veulent vraiment aux juifs – mais je reste perplexe. Plus précisément, le type possédé que vous avez vu et qui n'était plus dans l'appartement lorsqu'il a été pris d'assaut par le SWAT... avait-il quelque chose à voir avec le Moukhabarat ou l'un de ses avatars qui invoquait une sorte de magie psychotique mortelle nazie ou je ne sais quoi encore ? Si oui, la question est de savoir qui sont ces gens, et la réponse dort peut-être dans le sous-sol du Rijksmuseum. Oh, et puis il y a encore autre chose.

— Et ce serait quoi ?

Impossible de la regarder dans les yeux. Carrément.

— Mon patron dit qu'il apprécierait vos intuitions. Sur une base informelle.

Ce qui n'est que la moitié de la vérité. Ce que je voudrais vraiment lui dire, c'est ceci : *c'est vous qu'ils veulent. Tant que vous êtes ici dans une planque de la Laverie, ils ne peuvent pas vous atteindre. Mais si nous vous promenions sous leur nez, au milieu d'une ville qui se trouve être le quartier général du Moukhabarat pour l'Europe de l'Ouest, nous pourrions peut-être les obliger à se montrer. Les inciter à tenter un nouvel enlèvement, sous la protection armée d'un pays ami. Voulez-vous être notre chèvre attachée à son piquet, Mo ?* Mais je me dégonfle. Je n'ai pas le courage de lui demander d'être mon appât. Je la boucle et, dans mon imagination, je suis un surhomme d'un bon mètre quatre-vingts qu'Andy et Derek approuvent silencieusement d'un hochement de tête, mais je n'en suis toujours pas plus avancé.

— Avec un nombre suffisant de paires d'yeux, tous les problèmes sont transparents, énoncé-je en me rabattant sur des platitudes. En plus, c'est une ville super. Nous pourrions regarder des gravures ensemble, ou autre chose.

— Vous avez besoin de travailler votre baratin, observe Mo en détachant du fond de la pizza un segment particulièrement flasque qu'elle brandit au bout de sa fourchette. Mais, pour la beauté du raisonnement, considérez-moi comme subjuguée. Combien va coûter ce voyage ?

— Et là, ça devient intéressant, dis-je en finissant de boire ma tasse, que je repousse devant moi. On n'a pas beaucoup d'avantages en nature quand on travaille pour la Laverie, mais l'un d'eux est qu'il est possible de bénéficier de tarifs avion préférentiels. Grâce à un arrangement particulier avec British Airways, semble-t-il. Tout ce que nous avons à payer, ce sont les taxes d'aéroport et la note d'hôtel. Vous connaissez un bon bed and breakfast là-bas ?

Les archives de l'atrocité

Trois jours défilent tels des microfiches happées par la trémie du Memex d'Angleton. Mo s'est installée dans la pièce vacante au deuxième étage de notre repaire comme une locataire permanente ; universitaire avec guère d'ancienneté, ses années de doctorante pas très loin derrière elle, elle a probablement passé des années dans des appartements en communauté comme celui-ci. Je me concentre sur mon travail quotidien : réparer des serveurs de réseau défectueux, effectuer un audit de sécurité sur le kit logiciels d'un des bureaux du Service (deux copies illicites de Minesweeper et un juke-box MP3 à éliminer), et passer les après-midi en haut dans le bureau sécurisé de la suite directoriale, à apprendre par cœur la bible des opérations sur le terrain. J'essaie de ne pas trop penser à ce dans quoi je suis en train d'embarquer Mo. En fait, j'essaie de ne pas la voir du tout ; je me penche jusqu'à une heure tardive sur des règlements ésotériques et des incantations mineures destinées à coordonner les opérations des groupes d'intervention. Je me sens plus qu'un peu coupable, même si je ne fais qu'obéir aux ordres, et, par conséquent, je suis légèrement déprimé.

Au moins, Mhari n'essaie pas d'entrer en contact avec moi.

Le dimanche avant notre départ, je suis obligé de rester à la maison pour faire mes bagages. Je suis en train d'hésiter devant une pile de tee-shirts et une brosse à dents électrique lorsqu'on frappe à la porte de ma chambre.

— Bob ?

J'ouvre.

— Mo.

Elle entre, hésitante, ses yeux photographient la pièce sous tous les angles. Ma chambre produit souvent cet effet sur les visiteurs. Cela tient moins à la dispersion des vêtements sur toutes les surfaces disponibles, typique du mâle célibataire, qu'à la présence d'un double rayonnage à livres grinçant sous la charge et aux divers objets qui garnissent les murs. Il n'y a pas tellement de mecs qui ont des squelettes en plastique grandeur nature et anatomiquement corrects accrochés au mur. Ou encore un bureau en briques de Lego, avec dessus les morceaux de trois ordinateurs vivisectionnés qui se causent en bourdonnant.

— Vous faites vos valises ? s'enquit-elle avec un grand sourire.

Et je me hérisse un brin : elle est sapée pour sortir avec un petit veinard, et moi qui me demande depuis quand je porte mon tee-shirt et me prépare à une rencontre du premier type avec une tranche de pain grillé et une boîte de haricots cuisinés ! Mais cette gêne ne dure qu'un moment, jusqu'à ce que son regard baladeur s'arrête sur la bibliothèque.

— C'est un exemplaire du Knuth ? dit-elle en ciblant l'étagère supérieure. Attendez... le tome IV ? Mais il n'a terminé que les trois premiers volumes de cette série ! Ça fait vingt ans que le tome IV se fait attendre !

— 'Gzact, confirmé-je avec un hochement de tête satisfait.

Le type qui la sort n'a sûrement pas ça dans sa bibliothèque.

— Nous – ou la Chambre Noire – avons passé un accord avec lui : il ne publie pas le tome IV de *L'Art de la programmation informatique*, et personne ne remet son métabolisme en question. Du moins, qu'il ne le sorte pas dans le domaine public ; c'est celui où il cite le théorème de Turing. « Grammaires des conjugaisons de phase pour les invocations extradimensionnelles. » Ceci est une édition très limitée, numérotée et classée Secret défense.

Elle fronce les sourcils.

— C'est une... Je peux vous l'emprunter ? Pour la lire ?

— Vous êtes de la maison, maintenant ; mais ne l'oubliez pas dans le bus.

Elle récupère le livre, pousse un amas de jeans chiffonnés sur un côté du lit pour faire de la place et se perche à l'autre bout. En mode sape, Mo s'avère être un croisement hippie-goth version haute couture pour adultes : jupe en velours noir, bracelets en argent, haut ethnique. Pas tout à fait préraphaélite complexée, mais presque. Actuellement, elle détruit complètement cet effet en se concentrant à cent pour cent sur le bouquin.

— Sensass ! dit-elle, les yeux brillants. Je voulais seulement savoir si vous aviez, euh... commencé à vous préparer. Sauf que moi je n'ai pas envie de partir maintenant. Je ne vais pas fermer l'œil de la nuit !

— Rappelez-vous simplement que nous devons quitter la maison à sept heures au plus tard demain matin. Comptez deux heures pour le trajet jusqu'à Luton et l'enregistrement.

— Je dormirai dans l'avion.

Elle ferme le livre et le repose, mais garde la main sur la couverture, dans un geste protecteur. Elle se tourne vers moi.

— Je ne vous ai pas vu beaucoup ces derniers temps, Bob. Beaucoup de travail ?

— Plus que vous ne pouvez l'imaginer.

À savoir : préparer des filtres de données qui vont écrémer le

flux d'infos basculé sur la Laverie par UPI et Reuters et me biper s'ils trouvent quoi que ce soit d'intéressant pendant que je suis en déplacement. Lire le manuel des opérations de terrain. Éviter d'avoir mauvaise conscience...

— Et vous ? demandé-je.

Elle fait la grimace.

— Il y a une telle masse d'informations enterrées dans la Réserve, c'est incroyable ! Je passe tout mon temps à lire, jusqu'à l'indigestion. Quel gaspillage ! Toutes ces informations mises sous clef derrière la loi sur les secrets d'État !

— Ben, oui, dis-je en faisant à mon tour la grimace. En principe, je suis un peu d'accord avec vous. En pratique... comment dire ? Ces informations ont des répercussions. Ceux-aux-nombreux-angles vivent au fond de l'ensemble de Mandelbrot ; si vous bricolez avec tout ça un peu trop longtemps, il peut vous arriver des choses horribles. Vous savez comment sont les étudiants, ajouté-je en haussant les épaules.

— Oui, peut-être, dit-elle en se levant, l'ourlet de sa jupe dans une main et le livre dans l'autre. Je suppose que vous avez plus d'expérience que moi en la matière. Mais, bon...

Elle se tait et concède un demi-sourire.

— Je me demandais si vous aviez déjà mangé.

Ah. Brusquement, je comprends. *Ce que je peux être bouché !*

— Dans une demi-heure, ça vous va ? (*Où ai-je mis cette putain de chemise ?*) Vous avez une préférence pour un endroit particulier ?

— Il y a un petit bistrot dans la rue principale que j'avais l'intention de tester. Vous serez vraiment prêt dans une demi-heure ?

— Je serai en bas, dis-je fermement, dans une demi-heure !

Elle sort en coup de vent de ma chambre et je perds une demi-minute à baver devant la porte refermée avant de reprendre mes esprits et d'aller chercher une tenue qui n'ait pas trop l'air d'avoir fait la vitrine. La révélation brutale que Mo puisse vraiment apprécier ma compagnie est un meilleur antidépresseur que tout ce que je pourrais obtenir sur ordonnance.

Je suis ramené à la réalité par la sonnerie aiguë de mon réveil : il est six heures du matin, dehors, le ciel est encore sombre, j'ai mal au crâne et, pour quelqu'un qui va cet après-midi amorcer le piège destiné à un ennemi inconnu, je me sens inexplicablement heureux.

J'enfile mes fringues, empoigne mes bagages, descends l'escalier tout en bâillant encore vigoureusement. Mo est dans la cuisine, les yeux bouffis de sommeil, en train de boire à petites gorgées une grande tasse de café ; un sac à dos qui a manifestement beaucoup voyagé est posé dans le couloir.

— Vous avez passé la nuit à lire ce bouquin ? demandé-je.

Elle n'avait cessé d'y penser tout au long de ce qui était par ailleurs une soirée tranquille et agréable.

— Servez-vous.

Elle m'indique la cafetière et bâille.

— Tout ça, c'est votre faute, dit-elle.

Je la regarde juste à temps pour surprendre un bref sourire.

— Paré pour le départ ?

— Après ça.

Je remplis une tasse, ajoute du lait, frissonne, bâille encore une fois.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai pas faim ce matin.

— Je crois que ce restau mérite une deuxième visite, confirme-t-elle. Il faudra que j'essaie le couscous, la prochaine fois...

Elle attaque à nouveau sa tasse de café et je décrète qu'elle est aussi séduisante aux premières heures de la journée que le soir, en jean et sweat-shirt, sans maquillage. Je passe sur les yeux rouges, quand même.

— Vous avez votre passeport ? demandé-je.

— Euh... oui. Et les billets. On y va ?

— Après vous.

Quelques heures plus tard, une fois sortis de l'interminable couloir des Arrivées à Schiphol, nous avons pris le train pour la Centraal Station, nous sommes débattus avec les trams et sommes descendus dans un mignon hôtel familial au confort très philosophique : Hegel sur les napperons de la table du petit déjeuner, Platon dans la chambre de Mo au dernier étage, et Kant pour le sous-sol où j'ai été relégué. Au début de l'après-midi, nous nous promenons dans le Vondelpark, entre le vert foncé de la pelouse et le gris du ciel couvert. Un vent frais souffle de la mer du Nord : je peux pour la première fois purger mes poumons des gaz d'échappement. Et nous sommes hors de la vue de Nick et Alan, qui nous ont filés jusqu'à l'hôtel, depuis la planque de Londres jusqu'à l'aéroport, puis dans l'avion : je suppose qu'ils font partie de l'équipe de surveillance. Il serait malvenu de leur faire comprendre que je les ai vus et ils n'ont à aucun moment essayé de me parler – pour autant que je puisse m'en rendre compte, Mo ne se doute de rien.

— Alors, il est où, ce musée ? demande-t-elle.

— Droit devant, dis-je en le lui montrant du doigt.

Au bout du parc, un tas de maçonnerie néoclassique se cabre pompeusement vers le ciel.

— Nous allons entrer et faire valider nos laissez-passer pour la zone interdite au public, d'ac ? Accordons-nous à peu près une heure, et puis nous essaierons de trouver un endroit pour manger.

— Deux heures seulement ?

— Tout ferme tôt à Amsterdam, sauf les bars et les cafés, expliqué-je. Mais n'allez pas dans une *koffiehuis* pour commander un café, on se moquera de vous. L'établissement que nous appelons café s'appelle ici *eethuis*, et leur « café » correspond à notre pub. C'est clair ?

— Clair comme de la vase, dit-elle en secouant la tête. Heureusement pour moi, tout le monde ici semble connaître l'anglais.

— C'est une affliction communément répandue... Mais il ne faudrait pas que, euh... que cela endorme votre vigilance. Nous ne sommes plus entre quatre murs sécurisés.

Nous passons devant une statue caparaçonnée de vert-de-gris tandis qu'elle médite ces dernières paroles.

— Vous avez une autre raison de venir ici, dit-elle finalement.

Un frisson glacial me tord les tripes. Je redoutais ce moment depuis un certain temps.

— Oui, avoué-je.

— Bon, dit-elle en me prenant la main sans prévenir. Je suppose que vous êtes paré, au cas où ça se mette à chier de tous les côtés.

— Une parade est prévue contre d'éventuelles précipitations fécales. Du moins c'est ce qu'on m'assure.

— « On », relève-t-elle en haussant les épaules mais mal à l'aise quand même. C'était leur idée à eux ?

Je jette un coup d'œil circulaire et surveille vaguement les autres promeneurs dans le parc : un couple de personnes âgées, sans doute des retraités, un gamin sur une planche à roulettes, et c'est à peu près tout. Bien sûr, cela ne veut pas dire que nous ne sommes pas suivis – par un corbeau dont le système nerveux central a été piraté par un impératif démoniaque, ou un ULM miniaturisé sans pilote qui plane en silence à cent mètres au-dessus de nos têtes, ses caméras braquées sur nous –, mais, au moins, on peut agir sur les vecteurs humains, contrairement aux variétés ésotériques ou électroniques.

— Ils ne tiennent pas à ce que quiconque vous suit à la trace ait l'occasion de dire : « Jamais deux sans trois, cette fois, c'est la bonne », tenté-je d'expliquer. C'est un coup monté. Nous sommes en territoire ami, et, si on essaie de vous enlever, je ne serai pas tout seul à m'occuper de votre cas.

— C'est rassurant de l'apprendre.

Je scrute son visage, mais elle a affiché son expression innocente de professeur distrait qui rêve à un théorème au lieu de se concentrer sur le monde, la chair et les démons activement recherchés par Interpol.

— Vous ne m'avez jamais reparlé du *Thresher*, commenté-je tandis que nous traversons la route pour gagner le musée.

— Quoi ? Le sous-marin ? Je ne croyais pas que ça vous intéresserait.

— Hein ?

Je lui fais longer l'édifice au lieu de prendre l'escalier, et je cherche l'entrée latérale.

— Bien sûr que ça m'intéresse.

— Vous savez, je plaisantais, dit-elle avec un sourire express. Je voulais voir si je pouvais vous arracher à vos pensées. Ce que vous pouvez être *concentrés*, vous autres espions !

Une porte aveugle est encastrée entre deux plaques monolithiques de granit qui forment un des flancs du musée. Je frappe trois coups et elle s'ouvre vers l'intérieur, automatiquement. (Il y a une caméra au plafond de ce tunnel d'accès : pas question d'accueillir les visiteurs indésirables.)

— C'est quoi, ça, au juste ? s'écrie Mo. Hé, c'est la première porte secrète que je vois !

— Bah, c'est rien que l'entrée de service.

La porte se referme derrière nous et j'avance, Mo sur mes talons ; le couloir fait un coude et remonte jusqu'au bureau de la sécurité.

— Howard et O'Brien, de la Laverie, annoncé-je en plaçant ma main sur le comptoir.

La loge est vide, mais deux badges nous attendent sur le comptoir et, de toute façon, une porte s'ouvre devant nous.

— Bienvenue aux Archives, dit un haut-parleur derrière le comptoir. Veuillez prendre vos badges d'identification et les porter en permanence, sauf pour circuler dans les galeries ouvertes au public.

Je les ramasse et en donne un à Mo. Elle l'examine d'un air sceptique.

— C'est de l'argent massif ? Et c'est en quelle langue ? Ce n'est pas du néerlandais.

— Ça a probablement été fabriqué en Indonésie. Mettez-le, et ne posez plus de questions.

J'accroche le mien à ma ceinture, sous l'ourlet de mon tee-shirt : les vigiles humains n'ont pas besoin de le voir, après tout.

— Vous venez ?

— Ouais.

Les caves sous le Rijksmuseum sont comme une interprétation luxueuse de la Réserve de Dansey House : d'immenses tunnels peints en blanc et climatisés, bourrés de rayons. À une différence près : à Dansey House, la quasi-totalité du contenu est sous forme de dossiers. Ici, il y a des caisses, en plastique ou en bois, pleines de pièces à conviction, vestiges des procès qui ont suivi une époque d'horreurs infinies.

La collection d'objets de l'Ahnenerbe-SS se trouve dans un deuxième sous-sol protégé par des portes en acier verrouillées. L'un des conservateurs – une civile en jean et pull-over –, nous y conduit.

— Ne restez pas trop longtemps, nous conseille-t-elle. Me donne la frousse, cet endroit : vous n'allez pas bien dormir ce soir, *ja* ?

— Pas de problème, la rassuré-je.

La collection de l'Ahnenerbe dispose pratiquement du plus puissant dispositif de gardes et de tects imaginable : les gens qui s'en occupent ne veulent pas avoir à redouter que des cinglés et des néonazis mettent la main sur certaines des reliques plutôt explosives conservées ici.

— Vous le dites.

Elle me jette un regard noir, puis un de ses sourcils se met à trembler.

— Faites de beaux rêves, conclut-elle.

— Nous cherchons quoi, au juste ? demande Mo.

— Eh bien, pour commencer...

Je frappe dans mes mains. Devant nous s'ouvre un couloir avec des salles numérotées de chaque côté. L'endroit est désert et bien éclairé, comme un laboratoire au moment où tout le monde vient de partir pour la pause-café de l'après-midi.

— Les symboles peints sur les murs de l'appartement à Santa Cruz, dis-je, vous croyez que vous pourriez les reconnaître si vous les voyiez ?

— Les reconnaître ? Je, euh... peut-être, dit-elle lentement. Je n'en suis pas sûre. J'avais à moitié perdu la tête et je ne les ai pas vraiment bien regardés.

— Vous en avez plus vu que moi, et la Chambre Noire ne nous a pas envoyé de cartes postales. C'est pour ça que nous sommes venus ici. Dites-vous que ça va être une séance de portrait-robot adaptée à la nécromancie.

Je lis la plaque sur la porte la plus proche, puis la pousse. Les lumières s'allument automatiquement, et je reste cloué sur place. C'est une bonne chose que l'éclairage soit puissant, car le contenu de la salle, vu dans l'ombre, aurait de quoi vous donner une crise cardiaque. En pleine lumière, ça vous fend le cœur, ni plus, ni moins.

Il y a une table en fonte blanche, tout en courbes et en arabesques, juste devant le seuil. Trois chaises l'entourent, délicats assemblages de traverses et de sections incurvées. Je cligne les yeux, car elles ont quelque chose de bizarre, qui me rappelle les illustrations de H. R. Giger et les décors d'*Alien*. Et puis je saisis ce que je suis en train de regarder : le dos des chaises est fait de vertèbres enfilées telles des perles. Les chaises sont des ensembles de bibelots sculptés dans les fémurs des morts ; le décor en arabesques de la table est un râtelier de côtes humaines. Le dessus lui-même est fait d'omoplates polies entrelacées. Quant au briquet...

— Je crois que je vais vomir, chuchote Mo.

Elle est décidément très pâle.

— Les toilettes sont au bout du couloir, dis-je en grinçant des dents tandis qu'elle s'enfuit, le cœur soulevé.

J'examine le reste de la pièce. *Ils ont raison*, pensé-je dans quelque recoin tranquille et rationnel de mon esprit : *il y a des choses qu'on ne peut révéler au grand public*. L'Holocauste, même vu par écran interposé dans les films d'archives, était assez répugnant pour se graver dans l'inconscient collectif de l'Occident comme la marque au fer rouge du Mal, une folie d'une échelle inconcevable. C'est déjà assez ignoble que des gens essaient d'en nier l'existence. Mais ça, ce n'est pas une chose que vous pouvez ne serait-ce que commencer à décrire : c'est le sinistre cauchemar d'un esprit dérangé.

Des laboratoires médicaux étaient rattachés au camp d'extermination de Birkenau. Certains de leurs outils sont conservés ici. Il y avait d'autres laboratoires, plus sinistres, derrière le pavillon médical, et leurs outils sont également conservés ici, ceux qui n'ont pas été détruits conformément aux exigences des traités de désarmement.

Près du mobilier de jardin tout droit sorti du charnier se dresse un volumineux châssis de matériel électronique, relié à un trône en bois avec des courroies métalliques au niveau des chevilles et des poignets – une chaise électrique. L'Ahnenerbe étudiait expérimentalement la destruction des âmes humaines ; elle cherchait à forcer par le feu l'impasse cartésienne et à anéantir non seulement le corps de ses victimes, mais aussi les échos informationnels de leur conscience. Seule la difficulté qu'il y avait à exterminer des âmes à l'échelle industrielle a empêché cette solution de figurer en bonne place dans ses plans.

Derrière la mangeuse d'âmes, une Vierge de Fer médiévale classique, sauf que les tortionnaires de la guerre de Trente Ans ne pouvaient pas faire joujou avec les alliages d'aluminium et les vérins hydrauliques. Il y a d'autres machines, toutes conçues pour mutiler et tuer avec un maximum de souffrances : l'une d'elles, bizarre croisement entre une presse à imprimer et un chevalet de torture en verre, semble sortie tout droit d'un cauchemar de Kafka...

Je comprends alors qu'ils essayaient de générer de la douleur. Non seulement ils tuaient leurs victimes, mais ils les faisaient délibérément *souffrir*, jusqu'aux limites de l'endurance du corps humain, pour exprimer la douleur comme un vil suintement de sang, les torturant sans trêve jusqu'à ce que cette douleur soit intégralement extraite...

Je suis assis par terre, mais je ne me rappelle pas en être arrivé là. J'ai le vertige ; Mo est debout au-dessus de moi.

— Bob ?

Je ferme les yeux et essaie de contrôler ma respiration.

— Bob ?

— J'ai besoin d'une minute, m'entends-je dire.

La pièce pue le vieux, la mort, l'horreur. Et une méchanceté prête à se déchaîner, comme si les instruments de torture s'accordaient un simple répit. *Attendez un peu*, disent-ils. Je frissonne, ouvre les yeux et essaie de me lever.

— C'était ce qu'utilisait la... l'Ahnenerbe ? demande Mo d'une voix cassée.

Je hoche la tête. Je ne fais pas confiance à mes cordes vocales. Il me faut un certain temps avant que je puisse parler.

— Le complexe secret. Derrière le bloc médical à Birkenau, où ils faisaient des expériences sur la douleur. L'algémancie. Vous savez qu'ils ont récupéré la Z-2 de Zuse ? Elle était censée avoir été bombardée par les Alliés, à Berlin. C'est ce qui avait été dit à Zuse lui-même, qui n'était pas sur place, à l'époque. Mais ils ont pris sa machine... Elle est dans la salle à côté.

— Un ordinateur ? Je ne savais pas qu'ils en avaient.

— Tout juste ; Konrad Zuse a construit son premier calculateur programmable en 1940. Il en a découvert les principes de manière indépendante ; après la guerre, il a fondé la société Zuse KG, qui a été reprise par Siemens au début des années soixante. Ce n'était pas un méchant homme ; quand il a refusé de coopérer, les autres ont volé sa machine, ont démoli la maison où il l'avait construite et ont prétendu que c'était l'œuvre d'une bombe alliée. Les itérations cabalistiques, voyez-vous... Ils l'ont reconstruite au camp de Sobibor, en utilisant des circuits soudés avec l'or extrait des dents de leurs victimes.

Je me lève et me dirige vers la porte.

— Je vais vous la montrer, mais ce n'est pas vraiment pour cela que nous sommes... et puis zut ! Je vous la montre.

La salle suivante des archives de l'atroce héberge les restes de la Z-2. De vieux châssis de dix-neuf pouces s'empilent jusqu'au plafond ; on distingue des montagnes de tubes à vide par les fentes des panneaux antérieurs, des cadrans et des jauges pour surveiller la consommation de courant et des tableaux de connexions par enfichage pour charger les programmes dans la bête. Rien que de très ordinaire, jusqu'à ce qu'on voie l'imprimante tapie dans le coin sombre au fond de la salle.

— C'est ici qu'ils effectuaient les calculs d'états de phase qui dictaient le planning d'extermination en ouvrant et fermant les circuits au rythme de ce flux et reflux meurtrier. Ils ont même généré les horaires des trains avec cet ordinateur, pour synchroniser les livraisons des victimes à la machine à tuer.

Je me rapproche de l'imprimante, me retourne et vois Mo qui attend derrière moi.

— Cette imprimante...

C'est un traceur, dont les moteurs promènent un stylet digne d'une planchette oui-ja sur une feuille de... d'une sorte de parchemin, mais qui ne provenait ni d'une vache ni d'un mouton. Je ravale mon indignation.

— Ils s'en servaient pour transcrire les courbes géométriques qui devaient ouvrir la voie du Dho-Nha. Tout cela est très, très perfectionné : vous savez, c'est la première application de l'informatique à la magie.

Mo recule devant les machines. Son visage est un masque blafard sous les rampes fluorescentes du plafond.

— Pourquoi me montrez-vous tout cela ?

— Les collections de motifs sont dans la salle suivante.

Elle est déjà dans le couloir ; je la suis et la pousse gentiment par le coude vers la troisième salle, celle où commencent les archives proprement dites. Une pièce d'apparence normale, pleine de ces sortes de tiroirs à documents qu'on trouve dans les cabinets d'architecte, avec des plateaux peu profonds, mais très larges, conçus pour contenir des plans de très grandes dimensions. Je fais coulisser le tiroir supérieur de l'armoire la plus proche et montre le document à Mo.

— Regardez. Vous avez déjà vu quelque chose comme ça ?

C'est un parchemin très fin où l'on a tracé à l'encre bleuâtre ce qui ressemble à une collision entre un mandata, un pentagramme et un diagramme de circuit électrique. En bas à gauche, un cartouche austère en écriture script détaille le contenu de ce plan. Si je ne savais pas ce à quoi il était censé servir, ou la nature exacte du parchemin, je le trouverais très joli. Je prends soin de ne pas toucher l'objet.

— C'est... oui.

Elle suit l'une des courbes avec un doigt qu'elle maintient prudemment à deux centimètres du tracé.

— Non, ce n'était pas celui-là. Mais ça lui ressemble.

— Des comme celui-ci, il y en a plusieurs milliers ici, dis-je en scrutant son expression. J'aimerais voir si nous pouvons identifier celui que vous avez aperçu sur le mur.

Elle hoche la tête, mal à l'aise.

— Nous ne sommes pas obligés de le chercher maintenant, avoué-je. Si vous préférez que nous fassions une pause, il y a une cafétéria là-haut où nous pourrions souffler un peu devant un bon...

— Non... Finissons-en et qu'on n'en parle plus.

Elle regarde par-dessus son épaule et frissonne légèrement.

— Je ne veux pas rester ici plus longtemps qu'il n'est nécessaire.

Environ deux heures plus tard, tandis que Mo est en train d'inventorier le contenu du tiroir numéro cinquante-deux, mon bipeur

se manifeste. Momentanément affolé, je farfouille sous ma ceinture puis en extirpe l'objet. L'un des écrèmeurs de dépêches que j'ai laissé tourner sur le serveur du réseau au bureau vient de m'appeler : dans son incessante pêche à la traîne dans les eaux de la presse, il a trouvé quelque chose d'intéressant, MEURTRE À ROTTERDAM, dit le titre, suivi par un numéro de référence.

— Il faut que j'aille en haut, dis-je. Vous croyez que vous pourrez tenir encore vingt minutes ici ?

Elle me regarde avec des yeux meurtris.

— Je serais d'accord pour votre proposition de pause-café, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Pas du tout. Vous n'avez pas beaucoup de chance, on dirait.

— Toujours rien.

Elle commence à bâiller, se reprend puis secoue la tête.

— Mon attention est en train de faiblir. Mon Dieu, du café. Je ne m'étais jamais rendu compte qu'on peut être accablé d'horreur et d'ennui en même temps.

Je note l'endroit où elle est parvenue – à cette allure, à moins d'un coup de chance, nous allons en avoir pour une semaine – et referme le tiroir.

— C'est bon. On s'arrête.

La cafétéria est une annexe de la boutique du musée. Murs peints tout en blanc et petites tables simples, étalage de pâtisseries juste à côté de la caisse. Tout cela est d'un ordinaire très rassurant. Le long d'un des murs, une rangée d'ordinateurs bas de gamme offre l'accès Internet aux accros qui ne peuvent oublier leur dépendance même en baignant toute une journée dans la haute culture. Je choisis une bécane et entame le processus fastidieux consistant à me connecter sur l'un des serveurs de la Laverie par l'intermédiaire de trois pare-feux, deux mots de passe, un tunnel crypté et une authentification à la S/Key. En fin de compte, je me retrouve sur une machine à laquelle on ne peut pas vraiment faire confiance – la Laverie n'autorise pas la connexion à l'Internet de serveurs confidentiels, ni par la pensée ni par quelque arrangement de fils que ce soit – mais sur laquelle tourne mon filtreur de dépêches, qui, après tout, écume les eaux peu profondes de Reuters et d'UPI et non les abysses océaniques des secrets d'État.

Alors, qu'est-ce qui m'a valu d'être bipé ? Tandis que Mo boit une grande tasse de moka et consulte le programme du musée pour les semaines à venir, je prends connaissance d'un flash passionnant de l'Associated Press, DOUBLE MEURTRE À ROTTERDAM (AP) : deux cadavres retrouvés près d'un conteneur détruit par un incendie semblent avoir été les victimes d'un assassinat brutal dans le style guerre des gangs. Les parois du conteneur sont barbouillées de sang...

les victimes... ah, une corrélation avec une source d'informations confidentielle, un tuyau piqué à HOLMES2, l'ordinateur central de la police et non disponible sur les bulletins d'agence habituels. L'une des victimes est un néonazi connu, l'autre un ressortissant irakien, tous les deux tués par la même arme. *C'est tout ?* me demandé-je, et je pianote dare-dare un bref message pour demander l'origine et la destination de ce conteneur, parce qu'on ne sait jamais...

Je secoue la tête. L'article a tiré la sonnette de mon filtreur d'infos en accumulant suffisamment de petits mots-clés pour atteindre un certain seuil, et non parce qu'il est manifestement important. Mais quelque chose me chiffonne : il y a de l'eau de mer à proximité, des graffitis sanglants sur les parois, une filière irakienne. *Pourquoi Rotterdam ?* Bon, d'abord, c'est l'un des principaux accès portuaires européens pour le fret par conteneurs. Ensuite, c'est à moins de cinquante kilomètres d'ici.

Il n'y a pas d'autres nouvelles notables. Je me déconnecte et abandonne le terminal. C'est l'heure de boire un café avant de se remettre au travail.

— J'ai trouvé, dit Mo trois heures plus tard.

Je lève les yeux du rapport que je suis en train de lire.

— Vous en êtes sûre ?

— Sûre et certaine.

Je me lève et me déplace. Elle est penchée sur un tiroir ouvert, les bras tendus comme des câbles. Je crois qu'elle tremblerait si elle ne s'efforçait pas de se raidir. Je regarde par-dessus son épaule. D'accord, le dessin est celui d'une courbe géométrique. À vrai dire, des comme celui-ci, j'en ai déjà vu. L'invocation avortée dont le Dr Vohlman a tenté la démonstration devant ses étudiants en ce jour fatal – il y a seulement quelques semaines, non ? – avait l'air très similaire. Mais elle était conçue pour ouvrir un canal d'information limité vers un des royaumes infernaux. Je n'arrive pas à voir vers quoi celle-ci est dirigée, à moins de la ramener pour l'étudier à l'aide d'un rapporteur et d'un calculateur ; pourtant un rapide coup d'œil me dit que c'est plus qu'un simple interphone avec l'enfer.

Ici, nous voyons une différentielle qui déclare une fonction de tau, la vitesse de changement du temps avec la distance sur l'une des dimensions de Planck. *Là*, nous voyons une mise en garde : ce circuit ne doit pas être fermé sans qu'il y ait une cage autour de lui. (C'est une bonne chose que la notation que nous employons et celle de l'Ahnenerbe proviennent de la même source, sinon je n'y comprendrais rien). Cette formule-ci semble – ô surprise ! – très moderne, c'est une sorte de courbe qui traverse le plan des nombres complexes : chacun de ses points est un ensemble de Julia différent. Et

ça, c'est l'endroit où la victime humaine sacrifiée est intégrée au schéma par ses globes oculaires tant qu'elle est encore en vie, pour une bande passante maximale...

Je plane une seconde, subjugué par l'élégance perverse de ce diagramme.

— Vous êtes vraiment sûre que c'est celui-ci ? bredouillé-je.

— Évidemment que j'en suis sûre ! dit sèchement Mo. Vous croyez que j'irais...

Elle se tait, respire un bon coup, murmure tranquillement quelque chose d'inaudible, puis demande :

— C'est quoi ?

— Je n'en suis pas sûr à cent pour cent, dis-je en reposant soigneusement sur ma chaise le bloc-notes que j'étais en train de lire et en me déplaçant pour examiner le diagramme sous un autre angle, mais ça ressemble à la carte d'un résonateur. Un circuit conçu pour, euh... se syntoniser sur un autre univers. Celui-ci est similaire au nôtre et, en fait, il est étonnamment proche : la barrière énergétique qu'on doit franchir pour l'atteindre est tellement haute que rien de moins qu'un sacrifice humain ne suffira.

— Un sacrifice humain ?

— Il ne faut pas beaucoup d'énergie pour communiquer avec les démons, expliqué-je. Ils attendent vraiment que nous leur parlions, du moins ceux avec qui les humains veulent communiquer en général. Mais ils viennent de très loin – d'univers qui n'ont qu'une très vague affinité avec le nôtre. Mais si nous essayons de communiquer avec un univers proche du nôtre, il faut surmonter une barrière d'énergie potentielle considérable. Tout ce processus s'effectue par le truchement de l'intelligence – des observateurs sont nécessaires pour faire s'effondrer la fonction d'onde –, et c'est là qu'intervient le sacrifice : nous éliminons un observateur. Pratiquée dans les règles, cette méthode nous permet de communiquer avec un univers qui n'est pas vraiment « à côté » du nôtre, mais lui est plutôt contigu, séparé de lui par un interstice inférieur à la longueur de Planck.

— Aïe ! dit-elle en désignant le schéma. Alors, ce truc... c'est une transformation très précise dans l'ensemble de Mandelbrot. Que vous, les mecs, avez utilisée comme une carte sur un continuum de Linde, c'est ça ? Pourquoi ne pas mettre au point une transformation matricielle homogène à n dimensions ? C'est tellement plus intuitif, plus évident.

Mo réussit à me surprendre aux moments les plus inattendus.

— Euh... J'en sais rien. Je crois qu'il va falloir que je me renseigne.

— Bon.

Elle se tait un instant. Elle semble légèrement déçue, comme si son

meilleur élève venait de rater un oral.

— Ça ressemble beaucoup à ce que j'ai vu. Vous avez une idée pour la suite des événements, monsieur Je-Sais-Tout ?

— Oui. Il y a une photocopieuse en haut. Nous appelons le conservateur et faisons une ou deux copies. Ensuite, nous pourrions demander à quelqu'un de chez nous de comparer le document aux photos du conteneur sur cette scène de crime à Rotterdam. S'il y a similitude, nous avons trouvé un lien entre les deux affaires.

Notre hôtel comporte un bar tout ce qu'il y a de plus mignon et une salle de petit déjeuner, mais pas de restaurant ; il semble donc naturel qu'après avoir récupéré nos photocopies nous regagnions nos chambres respectives, faisons un brin de toilette et allions en ville chercher un endroit pour manger. (Et peut-être boire un verre ou deux ensemble : ces heures passées au sous-sol des horreurs vont me donner des cauchemars cette nuit, et ça m'étonnerait beaucoup que Mo s'en tire mieux que moi.) Je passe une demi-heure à faire trempette dans la baignoire avec *Le Calcul surréel et la navigation des continuums d'Everett-Wheeler* dans l'espoir d'améliorer ma conversation de table, puis je me sèche, enfille un chino propre et une chemise à col ouvert, et remonte au rez-de-chaussée.

Mo attend au bar avec une tasse de café et un exemplaire du *Herald Tribune* ; elle porte la même tenue de soirée que la veille. Elle relit le journal et hoche la tête.

— Vous voulez essayer ce restau indonésien que nous avons repéré hier soir ? dis-je.

— Pourquoi pas ?

Elle finit rapidement son café et demande :

— Il pleut dehors ?

— La dernière fois que j'ai regardé, non.

Elle se lève dans un mouvement gracieux et enfille son manteau.

— Allons-y, dit-elle.

La nuit tombe plus tôt, ici, et les soirées sont fraîches et humides. J'ai encore des complexes pour naviguer dans les rues – non seulement on y roule du mauvais côté, mais elles ont toutes des pistes cyclables séparées, et, circonstance aggravante, des couloirs de tramways, séparés eux aussi, qui ne vont pas toujours dans le même sens que la circulation générale. Traverser la rue devient un exercice périlleux pour les vertèbres cervicales, et je manque de me faire faucher par une cycliste qui roule sans lumière dans la demi-obscurité. Nous parvenons quand même plus ou moins intacts à l'arrêt du bus, et Mo ne se moque pas trop bruyamment de moi.

— Ça vous arrive souvent de vous tortiller comme ça ?

— Uniquement quand j'essaie d'éviter les mobs mangeuses

d'hommes retournées à l'état sauvage. Ce tram va bien à... bon.

Nous descendons deux arrêts plus loin et nous dirigeons vers le restaurant indonésien devant lequel nous sommes passés hier. Nous trouvons une table et on nous sert un repas.

— C'était ça que vous espériez trouver au musée ? demande Mo entre deux bouchées de satay.

Je laisse dégouliner la sauce aux cacahuètes sur une brochette avant de répondre :

— C'était ce que j'espérais ne *pas* trouver, en vérité.

Elle tourne le dos à la vitrine de l'établissement et j'ai – atout non négligeable – une bonne vue de la rue principale par-dessus son épaule. Je ne cesse de regarder dans cette direction car je suis à cran : nos sympathiques ravisateurs attitrés semblent se mettre au travail au crépuscule, et puis, en fin de compte, c'est un traquenard pour attirer les grands méchants loups avec Mo dans le rôle de la chèvre. Je me tourne vers elle. Pour une chèvre, elle est très décorative : la plupart des chèvres ne portent pas de pulls en mohair ni de grosses boucles d'oreilles en argent et n'affichent pas d'expressions amicales.

— D'un autre côté, continué-je, nous savons au moins que nous avons affaire à quelque chose de profondément désagréable. Ce qui signifie que *Carnate Gecko* a quelque chose de tangible à se mettre sous la dent et que nous avons une piste à suivre.

— En supposant que ce ne soit pas elle qui nous suive.

Elle s'assombrit brusquement.

— Dites-moi la vérité, Bob.

J'en ai la gorge sèche : je redoutais ce moment encore plus que ce que nous allions découvrir au sous-sol.

— Quoi ?

— Pourquoi me courent-ils après ?

Oh, ça, je peux le lui dire. Je réussis à reprendre mon souffle.

— À cause de vos... recherches. Et des projets sur lesquels vous travailliez en réalité quand vous étiez aux States.

— Vous êtes au courant de ça ?

Elle se raidit et je me demande soudain combien de secrets nous nous cachons mutuellement.

— Angleton m'en a parlé. La Chambre Noire nous a prévenus lorsque vous avez été expulsée ; ne prenez pas cet air étonné. Il s'agissait de travaux théoriques confidentiels sur la manipulation des probabilités ; les vecteurs de chance, la quantification du destin, c'est ça ? Tout cela est classé Secret défense, mais ce n'est pas... non, je veux dire qu'ils n'aiment pas que nous marchions sur leurs plates-bandes, mais le partage des informations se fait à différents niveaux.

Je braque ma brochette sur elle et me lance dans une dissimulation créative :

— Ce truc est du vaudou tout ce qu'il y a de plus sérieux, dans notre branche. Le Pentagone joue avec. Nous le récupérons. Un ou deux autres pays ont des groupes d'opérations occultes qui recourent à des champs d'imbrication des destinées. Mais les émules d'Oussama Ben Laden ne peuvent pas mettre la main dessus sans une sacrée dose d'ingénierie inverse, comme si l'aile provisoire de l'IRA avait eu la moindre chance de maîtriser la technologie des missiles de croisière. Seulement, construire un missile de croisière exige une tonne d'ingénieurs de l'aérospatiale, une industrie électronique à un stade avancé et des usines. Alors que construire un champ scalaire capable de renforcer localement les coefficients de probabilité attachés à un observateur Ami de Wigner – pour, disons, permettre à un terroriste kamikaze de traverser une haie de gardes du corps comme si elle n'existait pas – exige deux théoriciens et un ou deux agents de terrain. Les armes occultes sont bien plus *portables* qu'on ne voudrait le croire quand il s'agit de s'emparer de l'infrastructure – si vous avez des gens qui y pigent quelque chose. Vu que la plupart des groupes terroristes consommateurs de chair à canon s'appuient sur des minables tellement stupides qu'ils ont « papa » et « maman » tatoués sur les jointures des doigts pour que les flics sachent dans quel camp ils sont, le risque n'est d'ordinaire pas bien grand.

— Mais cette fois, il l'est.

Elle porte à sa bouche ce qui lui reste du satay et avale le morceau embroché.

Je perçois un mouvement derrière la vitre : je vois un visage familier, rien de plus qu'une tache pâle et floue dans l'obscurité, qui jette un coup d'œil à l'intérieur au passage.

— Évidemment, marmonné-je en ruminant ma culpabilité.

— Vos patrons ont donc décidé de me balader en public pour voir ce qu'ils pourraient glaner, tout en essayant d'identifier le groupe avec cette visite des sous-sols du musée, développe-t-elle illico. Combien de personnes nous surveillent, Bob ?

— Au moins une, en ce moment, dis-je tandis que mon cœur rebondit dans ma cage thoracique. Pour autant que je sache, bien entendu. C'est censé être une opération trois étoiles, avec des gardes devant l'hôtel et la surveillance de vos mouvements vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le traitement auquel ont droit les politiciens menacés d'assassinat. Mais nous n'envisageons quand même pas d'attentats-suicides, m'empressé-je d'ajouter.

— Je suis si heureuse de l'apprendre, dit-elle avec un chaleureux sourire. Ça me donne vraiment l'impression d'être en sécurité.

Je tressaille.

— Vous pouvez suggérer d'autres options ? demandé-je.

— Pas du point de vue de votre patron... comment s'appelle-t-il,

déjà ? Angleton. Non, je ne pense pas qu'il y en ait.

Un serveur s'approche en silence et enlève nos assiettes. Elle me regarde avec une expression que je ne peux déchiffrer et demande :

— Pourquoi êtes-vous ici, Bob ?

— Euh...

Je prends le temps de mettre de l'ordre dans mes pensées.

— Parce que tout ce bordel, c'est ma faute. Je me suis fait embarquer dans cette galère parce que j'ai ignoré les procédures au lieu de vous laisser en rade à Santa Cruz, et puis j'étais sur place quand ça a mal tourné, et toute cette foutue histoire est enterrée sous un coefficient de confidentialité ridiculement élevé à cause d'une guéguerre interne entre la gestion des projets et la direction des opérations...

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

Elle se tait un moment puis dit :

— Pourquoi avez-vous enfreint les règles à Santa Cruz ? Je ne vous le reproche pas, loin de là, mais...

— Parce que, dis-je en examinant mon verre à vin, je vous aime bien. Je ne pense pas que laisser les gens dans la merde soit un comportement correct. Et, franchement, je n'ai pas une attitude très professionnelle en ce qui concerne mon travail. Par rapport à ce que les autres espions attendent de moi.

— Avez-vous une attitude plus professionnelle maintenant ? dit-elle en se penchant vers moi.

Je déglutis.

— Non, pas vraiment.

Quelque chose – un pied – se frotte contre ma cheville et je manque de sauter en l'air.

— Bien, dit-elle.

Elle m'adresse un sourire à me liquéfier l'estomac, mais le garçon arrive avec une pile d'assiettes en équilibre précaire avant que je puisse dire quoi que ce soit et risquer de me retrouver dans l'embarras. Nous nous regardons les yeux dans les yeux jusqu'à ce qu'il s'éloigne, et elle ajoute :

— Je déteste les gens qui laissent leur professionnalisme les empêcher de vivre.

Le repas continue, et nous parlons de choses et d'autres, et puis des gens que nous connaissons, pas nécessairement en termes flatteurs. Mo m'explique ce que c'est que d'être mariée à un avocat new-yorkais et je compatis ; ensuite, elle me demande comment on peut vivre avec une garce psychotique maniaco-dépressive, et, manifestement, elle a discuté le coup avec Pinky et le Cerveau, parce que je me surprends à décrire ma relation avec Mhari avec suffisamment de détachement

pour donner l'impression qu'il s'agit d'une vieille histoire, oubliée depuis longtemps. Elle hoche la tête et demande si ce n'est pas gênant de tomber sur Mhari au guichet Comptabilité-Salaires, ce qui m'entraîne dans une longue dissertation sur tous les désagréments qu'il y a à travailler pour la Laverie, depuis les audits de trombones jusqu'au délirant système de facturation interne, et ma déception quand j'ai vu que mon affectation aux opérations de terrain ne pouvait hélas me soustraire à la tyrannie de Bridget. Mo m'explique les rivalités et les coups bas dans la course à la promotion à l'intérieur d'une petite université américaine, m'apprend qu'on peut dire adieu à sa carrière si on publie trop – ou trop peu, d'ailleurs – et m'informe des différentes manières dont un couple à deux revenus sans enfants peut s'autodétruire avec une telle âpreté que je me dis, réflexion faite, que Mhari n'est peut-être pas aussi unique que ça.

Et nous voilà en train de rentrer à l'hôtel bras dessus, bras dessous ; elle s'arrête sous un réverbère en panne, m'enlace et m'embrasse pendant ce qui me semble être une demi-heure. Puis elle cale son menton sur mon épaule, tout près de mon oreille, et chuchote :

— C'est tellement bon. Si seulement nous n'étions pas suivis !

Je me raidis.

— Mais nous...

— Je n'aime pas qu'on m'observe, dit-elle.

Et nous nous détachons l'un de l'autre avec un ensemble parfait.

— Moi non plus.

Je me retourne : derrière nous, dans la rue, je vois un type seul qui contemple la vitrine d'une boutique fermée, et tout le romantisme s'échappe de cette soirée comme le gaz d'un ballon crevé.

— Merde !

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? dit-elle. On rentre et on se planque. Demain, il fera jour.

— Je crois bien.

Nous nous remettons en route et elle me prend la main.

— Une soirée formidable. On remettra ça un de ces jours ?

Je lui rends son sourire, partagé entre le regret et l'optimisme.

— Ouais.

— Mais sans spectateurs.

Nous arrivons à l'hôtel, buvons un dernier verre ensemble et nous dirigeons chacun vers notre chambre.

Je rêve de fils de fer. Le paysage est sombre, la boue froide. Quelque chose crie au loin ; des formes bosselées sont accrochées à des barbelés tendus devant la forteresse. Les cris redoublent d'intensité, on entend des bruits de chute sur fond de grondement

sourd, et, quelque part en chemin, je prends conscience que je ne rêve pas : quelqu'un crie tandis que je suis couché dans mon lit dans un état intermédiaire entre le sommeil et la lucidité.

Je suis debout avant même de comprendre que je suis éveillé – ou presque. J'empoigne un tee-shirt et un jean, réussis tant bien que mal à glisser mes pieds dans les deux jambes simultanément et suis dehors dix secondes plus tard. Le couloir est sombre et silencieux, l'unique lumière provient des rampes d'éclairage de secours au plafond ; il est étroit, en plus, et, la nuit, les murs peints en tons pastel forment un collage claustrophobique d'ombres grises sur fond noir. Le silence... puis un autre cri aigu, étouffé, qui vient des étages. Il est décidément humain et ne ressemble à rien de ce qu'on pourrait vraisemblablement entendre dans une chambre d'hôtel au milieu de la nuit. J'hésite un instant pour envisager cette possibilité légèrement ridicule... puis fonce dans ma piaule récupérer le multifonctions et l'organiseur que j'ai laissés sur la coiffeuse. Et maintenant, cap sur les étages !

Un autre cri et je grimpe les marches quatre à quatre. Une porte s'ouvre derrière moi, une tête ébouriffée en sort et marmonne :

— J'essaie de dormir...

Les poils se dressent sur mes bras. Une insolite clarté bleuâtre émane de la rampe ; des étincelles piquent mes pieds nus au passage et la poignée de la porte coupe-feu en haut de l'escalier m'envoie une méchante décharge. Un appel d'air me caresse dans un soupir, une brise légère souffle dans le couloir où l'encadrement des portes se découpe sur l'obscurité dans un scintillement bleu. Un nouveau cri, suivi, cette fois, d'un choc sourd et d'un fracas amorti. J'entends claquer une porte en dessous de moi, puis le gémissement tonitruant d'une alarme incendie.

Mo est dans la suite Platon. C'est de là que viennent les cris, c'est là que souffle le vent. J'essaie d'enfoncer la porte d'un coup d'épaule, de toutes mes forces, et je rebondis.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je me retourne. C'est une femme entre deux âges, le visage pincé, l'air inquiet.

— L'alarme incendie ! dis-je. J'ai entendu crier ici. Vous pouvez demander de l'aide ?

Elle s'avance en agitant un gros trousseau de clés : ce doit être la concierge.

— Permettez.

Elle tourne simultanément la poignée et la clé : la porte s'ouvre violemment vers l'intérieur en claquant tandis qu'une rafale de vent nous empoigne tous les deux et essaie de nous entraîner dans la chambre. J'attrape la femme par le bras et m'arc-boute contre le chambranle. Et voilà qu'elle me crie en plein dans l'oreille... mais elle

s'accroche de l'autre main à mon poignet et je la repousse de force dans le couloir. Une tempête hurlante se déchaîne par l'ouverture, comme si quelqu'un avait percé un trou dans l'univers. Je risque un oeil à l'intérieur et je vois...

Une chambre d'hôtel en proie au chaos et au désordre – armoire renversée sur le plancher, literie dispersée aux quatre coins de la pièce –, tous les signes d'une bagarre, ou d'un cambriolage ou autre événement violent. Mais là où, dans ma chambre, il y a une autre porte et, derrière, une salle de bains encombrée, ici, il y a un *trou*. Un trou avec, de l'autre côté, des lumières qui projettent des ombres franches sur le mobilier endommagé. Des étoiles brillent cruellement, tranchant sur la noirceur d'un paysage extraterrestre sans relief qui baigne dans le crépuscule.

Je rentre ma tête et hoquette à l'oreille de la femme :

— Faites sortir tout le monde ! Dites-leur qu'il y a le feu ! J'appelle les secours.

Elle est presque pliée en deux par le vent, mais elle acquiesce et repart en titubant vers l'escalier ; je m'apprête à la suivre, choqué, à moitié hébété. *Où sont passés ces putains de veilleurs ? On est censés être sous surveillance, oui ou merde ?* Je me retourne vers la chambre, pour regarder une dernière fois par cette ouverture qui ne devrait pas être là. Le vent me martèle le dos, la tempête siffle à mes oreilles. L'ouverture est de la taille de deux grandes portes, des fragments irréguliers de lattes et de papier peint indiquent l'endroit où ce modeste portail a poinçonné le mur. Au-delà... un sol ondulé, un froid absolu : une vallée avec un lac figé sous les étoiles glaciales, à l'éclat fixe, qui ne forment pas de constellations que je puisse reconnaître. Un vague contour givre le ciel ; je crois d'abord qu'il s'agit d'un nuage, mais je reconnais alors une spirale tourmentée – les bras de la galaxie géante qui s'élèvent au-dessus d'un ténébreux paysage qui n'est pas de ce monde.

Je crève de froid, le vent essaie de me précipiter dans l'embrasement et de me transporter dans le paysage d'outre-espace. Et pas trace de Mo, ni de son ou de ses ravisseurs. Elle est quelque part là-dedans, c'est sûr. Les êtres ou entités qui ont ouvert cette porte attendaient qu'elle se couche quand nous sommes rentrés à l'hôtel : ils ont laissé des fragments de leur géométrie inscrits en runes sanglantes sur les murs et le plancher. Ils auront préparé l'opération de longue date, auront enlevé Mo pour servir des desseins bien précis...

Une main me saisit le bras. Je me retourne : c'est Alan, qui ressemble plus que jamais à un instituteur, avec une expression laissant entendre que le dirlo n'est pas content ; de l'autre main, il étreint la crosse d'un pistolet de très gros calibre. Il se penche à mon oreille et hurle :

— Foutons le camp d'ici, bordel !

Ça ne se discute pas. Il m'entraîne vers la porte coupe-feu et nous descendons, choqués et gelés. Le vent se calme derrière nous tandis que nous dévalons l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, jusqu'au bar où Angleton attend notre rapport.

Lever de lune en phase brune

La catastrophe prend de la vitesse dans les trois heures qui suivent.

Lorsque je jette un coup d'œil par la porte d'entrée, j'aperçois un véhicule de lutte contre l'incendie – un gros camion avec une cabine de commande montée sur son plateau – vautré au beau milieu de la chaussée devant l'hôtel, ses gyrophares bleus scintillant dans l'obscurité ; deux autopompes sont déployées de chaque côté et un troupeau de fourgonnettes de police est garé au coin de la rue. Un essaim de flics s'affaire à évacuer tous les habitants du pâté de maisons, qu'ils soient clients de l'hôtel ou occupants des immeubles : la version officielle est qu'il s'agit d'une fuite de gaz. Les autopompes sont suffisamment réelles, mais le véhicule principal n'a rien à voir avec les sapeurs-pompiers : Angleton l'avait fait livrer en Hollande avant que Mo et moi-même arrivions, au cas où. Il appartient à l'OCCULUS, l'équivalent occulte chez l'OTAN du NEST. Mais tandis que les agents d'une de ces brigades d'intervention et de recherche spécialisées ne sont en réalité formés qu'à la détection d'engins nucléaires terroristes, l'OCCULUS doit être paré pour l'Armageddon sous quelque déguisement qu'il se présente. Je viens de découvrir l'existence de l'OCCULUS et je ne sais vraiment pas si j'ai envie de casser la gueule à Angleton ou si je dois simplement lui savoir gré de sa prévoyance.

Des casiers de matériel de communication et de contrôle spécialisé s'entassent à l'arrière du camion, d'où ont giclé les paramilitaires les plus inquiétants que j'aie jamais vus à part au cinéma ; en ce moment-même, ils sondent les abords de l'hôtel, envoient des robots munis de caméras, installent des capteurs dans l'escalier, préparent le terrain pour ce qui risque de suivre.

Alan me conduit dans le bar, où attend Angleton. Le boss a des cernes noirs sous les yeux ; sa cravate est desserrée, son col déboutonné. Il griffonne des notes sur un bloc jaune tout en crachant des instructions, le portable vissé à l'oreille. Il m'indique une chaise.

— Asseyez-vous, dit-il tout en écoutant son interlocuteur invisible.

— Nous devrions nous replier sur la zone orange, dit Alan. Il y a des dégâts structuraux.

— Plus tard.

Angleton le congédie d'un geste et continue de parler au

téléphone :

— Non, il n'est pas encore nécessaire d'aller jusqu'à l'Échelon Quatre, mais je veux qu'on mette le véhicule de soutien en alerte 24/24-7/7 et nous aurons besoin de plombiers qui vont crapahuter partout. Et de baluchonneurs, mais surtout de plombiers. Dites à Bridget d'aller se faire foutre... (Il me regarde)... Allez au bar vous chercher à boire et préparez-vous à tout me dire... (Au téléphone) Tenez-moi au courant heure par heure.

Il pose le portable et se tourne vers moi.

— Maintenant, racontez-moi exactement ce qui s'est passé.

— Je ne sais *pas* ce qui s'est passé, lui dis-je. Je suis allé me coucher. Ensuite, j'entends des cris perçants et je me réveille...

Je serre les poings pour empêcher mes mains de trembler.

— Abrégez. Qu'avez-vous trouvé dans la chambre de Mo ?

Angleton se penche en avant, attentif.

— Comment savez-vous que... et zut. Je suis monté là-haut, j'ai entendu siffler une sorte de vent. Alors, j'ai essayé d'enfoncer la porte. Ensuite, la concierge s'est pointée avec la clef, elle a ouvert et a failli se faire aspirer à l'intérieur. Je l'ai rattrapée et je l'ai renvoyée en bas. Il y a un portail là-dedans, de classe 4, au moins... d'un peu plus de deux mètres de diamètre, environ. Qui traverse le mur de part en part et qui est stable. Le mobilier était renversé comme s'il y avait eu une bagarre, mais le vent souffle en tempête. Pas d'atmosphère à proprement parler de l'autre côté de l'ouverture.

— Pas d'atmosphère.

Angleton hoche la tête et note ce détail tandis que deux pompiers – à ce qui me semble –, entrent dans le bar et commencent à installer une sorte d'échafaudage industriel au milieu de la salle.

— D'où le vent ?

— C'est ce que je crois. Il faisait sacrément froid, ce qui suggère une expansion dans le vide.

Je frissonne et lève les yeux ; au-dessus de nos têtes, le vent siffle sans discontinuer.

— Elle n'était pas là, ajouté-je. Je crois qu'ils l'ont emmenée.

Les lèvres d'Angleton se tordent.

— Ce n'est pas une déduction déraisonnable.

Son expression se durcit et il demande :

— Décrivez l'autre côté du portail.

— Une vallée peu profonde, au crépuscule. Je ne distinguais pas très bien le sol ; il descendait vers un lac éloigné, ou quelque chose qui ressemblait à un lac. Les étoiles étaient très nettes, elles ne scintillaient pas du tout, et je voyais bien que ce n'étaient pas les constellations familières. Il y avait une gigantesque galaxie qui couvrait, euh... environ un tiers du ciel.

Alan me plaque un verre entre les doigts. Prudemment, je bois une première gorgée : du jus d'orange auquel on a ajouté quelque chose de plus corsé.

— Pas d'air de l'autre côté, continué-je. Un paysage stellaire extraterrestre. Mais il y a quand même des étoiles et au moins une planète. Ce qui veut dire que c'est foutrement près de nous ; ce n'est pas un de ces univers où le ratio entre l'interaction forte et la force électromagnétique empêche la fusion. Quelles que soient ces entités, dis-je en frissonnant, elles détiennent Mo et disposent d'un portail de transfert de masse ouvert. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Alan quitte la pièce en silence. Angleton me regarde bizarrement.

— Très bonne question. Vous avez des idées en la matière ?

Je ravale ma salive et dis :

— J'ai une idée. Il s'agit de l'Ahnenerbe, n'est-ce pas ? Voilà le lien. Ce type du Moyen-Orient aux yeux lumineux, qu'elle a décrit, c'est une possession. Un vestige de la guerre, une sorte de revenant de l'Ahnenerbe qui possède le chef d'une cellule de frappe du Moukhabarat en Californie. Et voilà qu'ils ont embarqué Mo.

Il ferme les yeux.

— Votre courrier électronique de cet après-midi. Êtes-vous absolument sûr qu'elle a positivement identifié le dessin que vous m'avez envoyé de Californie ? Vous y mettriez votre main au feu ?

— Parfaitement, dis-je en hochant la tête. Est-ce que...

— Nous avons trouvé le même motif à Rotterdam.

Il soupire et rouvre les yeux.

— Le même, exactement : mes compliments pour vos critères de recherche. Y avait-il quelque chose de similaire dans sa chambre ?

— Honnêtement, je ne peux pas le dire. Il faisait sombre, j'essayais de ne pas me laisser emporter par le vent, et la porte s'était matérialisée au milieu de la pièce. Je ne crois pas que ce soit le cas, mais si vous pouvez obtenir une photo de là-haut, je peux confirmer...

— En cours.

Alan revient. Il arbore une combinaison orange vif et trimbale un volumineux coffret, une batterie de capteurs, sans doute.

— Vous allez être obligés de partir, maintenant, dit-il à Angleton. Le dernier étage risque de s'écrouler. Planquez-vous dans le camion et ne sortez plus : nous avons besoin de passer le bloc au peigne fin au cas où il y aurait des loups-garous.

— Des loups-ga... ?

Je dois avoir l'air surpris, car Alan précise, avec un rire animal :

— Des vestiges des auteurs de cette incursion, mon vieux, pas des hommes-loups aux pieds velus souffrant d'allergie aux métaux argentiques. Allez, dégagez !

— Dég...

Et me voilà debout, relevé par Angleton d'une poigne de fer.

— Du nerf, monsieur Howard ! Ce n'est pas le moment de perdre votre sang-froid.

Il me pousse dehors, dans la rue – je fais la grimace au contact du bitume sous mes pieds nus –, puis m'oblige à gravir les marches du véhicule de commande de l'OCCULUS. Un garde nous fait signe d'entrer, yeux d'insecte sous son masque à gaz.

— Une combinaison pour M. Howard ! crie Angleton.

Une minute plus tard, je suis lesté de suffisamment de matériel de survie, du calbard aux antennes, pour équiper une petite station polaire.

— Vous allez envoyer des gens pour essayer de refermer la porte, prédis-je plus ou moins en direction de la nuque d'Angleton, qui est en train de composer un numéro de téléphone. Je veux aller avec eux.

— Un peu de sérieux, mon petit. Que croyez-vous pouvoir faire ?

— Je peux essayer de la sauver, dis-je.

La radio grésille quelque part à l'avant du compartiment et l'un des hommes en noir (pull col roulé noir, treillis noir, peinture faciale noire, MP-10 accroché au dos de son siège) se retourne et crie :

— Message pour le capitaine !

Alan étouffe un juron et me bouscule ; je commence à enfiler une chaussette. Il y a des vitres d'observation réfléchissantes sur un côté de la cabine et dehors, dans la rue, je vois se faufiler une sorte de gros semi-remorque.

— Je suis sérieux, dis-je à Angleton. Je sais ce qui se passe ici, plus ou moins. Ou alors, je peux le deviner. Il a parlé de loups-garous. Des survivants du Reich, hein ? Qui seraient liés au Moukhabarat. Ce passage ne mène pas à la zone anthropique obscure ; il s'arrête juste avant, quelque part où les humains peuvent exister. Des humains tout ce qu'il y a de plus malfaisant, des membres de l'Ahnenerbe-SS qui auraient survécu après que l'Allemagne a perdu la guerre.

Je commence à me tortiller pour m'insérer dans la moitié inférieure de la coque-combinaison de survie.

— Vous savez, continué-je, j'ai étudié la feuille 45075 du dossier Birkenau. Si c'est le même truc qu'ils ont utilisé là-bas, je peux le neutraliser facilement... sans décharge massive en cas d'arc de mise à la terre.

Il téléphone encore :

— Très bien. Des survivants ? Deux, dites-vous, et trois sacrifiés ? C'est excellent. Avez-vous identifié...

Je lui tape sur l'épaule.

— Mo m'a dit sur quoi elle faisait ses recherches dans le cadre de son contrat avec la Chambre Noire. Vous ne voulez sûrement pas qu'ils mettent la main dessus.

Angleton tourne brusquement la tête.

— Une minute, mon petit...

Et il reprend sa conversation.

— Faites-les parler. Par les moyens que vous voudrez, je m'en fiche. Je veux savoir qui ils croyaient invoquer à l'aube.

Il repose le téléphone et me fusille du regard.

— Sur quoi, alors ?

— La manipulation des probabilités, dis-je.

— Vous n'êtes pas tombé loin, mais trop loin quand même, dit-il froidement.

Il se lève, laissant la chaise en équilibre, ce qui n'est pas une très bonne idée dans l'espace confiné du camion.

— Vous avez compris deux ou trois trucs et vous vous trompez sur le reste. Et qu'est-ce qui vous fait croire que je peux prendre le risque de vous employer ? Il s'agit maintenant d'une mission OCCULUS : on entre, on va voir ce qu'il y a là-bas, on pose des charges de démolition, on ressort.

— Des charges de démolition ?

Je regarde par-dessus son épaule. La porte s'ouvre et un visage familier apparaît. C'est drôle, je n'avais jamais imaginé à quoi pourrait ressembler Derek le comptable en tenue de combat. (À un comptable inquiet, sans doute.)

— Le commandant arrive dans une heure, nous informe Derek en guise de présentation. Qu'est-ce qui se passe ici, nom d'un chien ?

— Assez de choses, dit Angleton.

Il me fait signe de le suivre et se dirige vers la porte. Je glisse mes pieds dans mes bottes d'astronaute et démarre sans prendre la peine d'en resserrer les courroies. Je dévale les marches dans un enfer de gyrophares rouges et bleus tandis que les policiers hollandais évacuent les clients de l'hôtel et les habitants de la rue et que les pompiers munis de masques à oxygène prennent position sur la chaussée. Angleton me prend à part.

— Interrompez-moi si vous voyez le capitaine Barnes...

— Qui ?

— Alan Barnes, dit-il impatiemment.

Il me toise d'un regard perforant et dit :

— Écoutez. Ce n'est pas un jeu. Il y a de très fortes chances que le Dr O'Brien soit déjà morte. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, il n'y a pas d'air de l'autre côté de ce portail et, à moins que ses ravisseurs ne l'aient voulue vivante, ils n'auront pas pris la peine de lui donner un masque à oxygène. Ce manque d'air est l'une des raisons pour lesquelles nous devons obturer le passage le plus vite possible, l'autre raison étant d'empêcher les gens qui l'ont créé de s'en servir de portail de sortie stable.

— Vous dites des *gens*, marmonné-je. Qui ça ? L'Ahnenerbe-SS ?

— Je l'espère, dit-il d'une voix lugubre. Toute autre possibilité serait infiniment pire. À la fin de la guerre, Himmler a ordonné à un certain nombre d'« unités lous-garous » de continuer la lutte : nous n'avons jamais réussi à retrouver le dernier bastion de l'Ahnenerbe, mais nous soupçonnons depuis longtemps qu'il se trouve de l'autre côté d'une porte. Si vous avez lu *Ogre Reality*, vous pouvez imaginer pourquoi le Moukhabarat voudrait entrer en contact avec ces gens.

Mon esprit passe en surmultipliée et je résume :

— De l'autre côté de ce portail se trouve donc une poche de résistance du III^e Reich, une colonie conçue pour veiller à ce que la sombre flamme ne s'éteigne pas et pour, le moment venu, prendre une revanche sur les ennemis du nazisme. Un abcès qui a eu cinquante ans pour s'envenimer et croître sur une planète d'outre-espace. Mais ils ont perdu les coordonnées pour le retour, c'est bien ça ? Quelque chose a mal tourné et ils sont restés en carafe là-bas jusqu'à ce que...

Je m'arrête et fixe Angleton.

— Vous *espérez* que c'est ce qu'il y a de l'autre côté de la porte. Il hoche la tête.

— Les autres possibilités sont toutes bien pires.

Réflexion faite, je dois avouer qu'il a raison : une colonie de nécromanciens nazis résiduels avec leurs gardes du corps SS représente un danger trivial par rapport aux entités qui avaient pris possession de Fred le comptable. Et celles-là, c'était de la petite bière dans la mer des univers, où des intelligences malfaisantes n'attendent qu'une invitation pour déferler par un trou de ver dans le royaume platonique et infecter nos esprits.

— Comment allez-vous vous y prendre avec ceux-là ? demandé-je.

Angleton me conduit de l'autre côté du camion et je peux contempler sous toutes ses coutures le gros semi-remorque à plate-forme surbaissée qui nous avait frôlés. Une sorte de véhicule à chenilles repose sur le plateau. Il y a aussi une grue. J'essaie d'examiner l'engin de plus près, mais le cordon de flics qui l'entoure m'en empêche.

— Fichtre ! remarqué-je. Comment allez-vous faire entrer ça par une fenêtre du troisième étage ?

Angleton hausse les épaules.

— Je suis sûr que les propriétaires de l'hôtel feront jouer leur assurance. Les hommes d'Alan sont des professionnels, Robert. Ils n'ont pas l'habitude d'être ralentis par des civils comme vous... ou moi. Que pouvez-vous faire qu'ils ne puissent pas faire ?

Je me passe la langue sur les lèvres.

— Peuvent-ils ouvrir une porte temporaire pour le retour... si la porte là-haut claque derrière eux ? Peuvent-ils désarmer sans

problème un nœud géométrique activé ?

— Les Artistes Flingueurs, ce sont eux, assène Angleton d'une voix pleine de mépris. C'est le SAS, nom de Dieu ! Le vingt et unième bataillon de l'Armée territoriale. Qu'est-ce vous croyiez que c'était ? Un club de tir ? Dites-moi un-peu à qui d'autre on pourrait confier une bombe H à commande manuelle ?

Je regarde le camion à plateau surbaissé et me rends compte que les flics qui l'entourent sont tous armés de HK-4 et qu'ils les braquent vers l'extérieur.

— Je peux vous fournir une autre sorte de police d'assurance, dis-je. Donnez-moi les documents et je ferai en sorte que vos gens reviennent sains et saufs... avec Mo, si j'ai tant soit peu voix au chapitre. En plus, vous ne seriez pas un tantinet *curieux* de savoir ce que l'Ahnenerbe a pu faire avec une Z-2 et ses descendantes pendant les cinquante dernières années ?

— Vous voulez que je l'étrangle maintenant ou que j'attende qu'il ait fini de vous embêter ? demande Alan.

Il s'est glissé derrière moi si discrètement que je ne m'en suis absolument pas rendu compte ; évidemment, ça m'a fait un sacré choc.

— Laissez-le, dit Angleton, l'air presque amusé. Il est encore assez jeune pour se croire immortel... et puis il est qualifié pour le service actif. Il a signé toutes les décharges, donné les coordonnées du parent le plus proche, il a sa carte de donneur d'organes sur lui, etc. Il peut vous être utile ?

Je suis obligé de tourner la tête pour les conserver tous les deux dans mon champ de vision : Angleton, le vieux fantôme desséché de l'espionnage de jadis, et Alan – pardon, le capitaine Barnes –, le maître d'école hyperactif.

— Ça dépend, dit Alan à Angleton avant de se concentrer sur moi.

— Bob, vous pouvez être du voyage à une condition. La voici : si vous déconnez et provoquez la mort d'un de mes hommes, c'est moi-même qui vous descendrai. Compris et accepté ?

Je réussis à hocher la tête et à articuler tant bien que mal, la bouche subitement sèche :

— Ouais, j'ai pigé. On ne déconne pas.

— Alors, c'est parfait !

Il frappe brusquement dans ses mains, puis se radoucit très légèrement.

— Tant que vous ferez ce qu'on vous dira de faire, ça ira. Je vais vous confier à Blevins et à Pike ; ce sont eux qui s'occuperont de vous. Je sais quelles sont vos spécialités : les runes extraterrestres bizarroïdes, les vieux ordinateurs nazis, l'astronautique ésotérique. La planète science, quoi. Si on tombe sur des trucs de ce genre, on vous fera signe. Quelle est votre qualification en matière de port d'arme, si

vous en avez une ?

— Armes non conventionnelles, niveau 2, dis-je en fronçant les sourcils. Quoi d'autre ?

— Vous avez déjà fait de la plongée sous-marine ?

— Euh... oui.

Je néglige d'ajouter que c'était lors d'un voyage organisé – un après-midi de formation suivi d'une plongée surveillée près d'un récif de corail, avec des moniteurs et des guides disponibles en permanence.

— D'ac, alors, je vais laisser le soin à Pike de vous parler des conditions de travail dans le vide. On va vous donner une arme : vous ne devez, je répète, vous ne devez vous en servir en aucune circonstance tant qu'il y a encore des soldats en vie, à moins d'en avoir reçu l'ordre explicite. Compris ?

— Trouver Pike. Apprendre à travailler dans le vide. Ne pas utiliser l'arme sans ordres.

— Ça peut aller, dit Alan avec un clin d'œil montypythonesque à l'adresse d'Angleton. Il fera un bon *perroquet bleu de Norvège*, n'est-ce pas ?

Angleton lui rend son clin d'œil.

— Je vous parie qu'il aura la *nostalgie des fjords* dans les heures qui suivent.

— Ah ! Ah !

Alan ne brait pas : son rire est bizarrement fractionné, comme s'il sortait d'un pot d'échappement au silencieux endommagé. Simple perte de contrôle. Maigre, nerveux, intense, il pourrait être cette sorte de maître d'école qui a passé des années à trancher la gorge des ennemis dans des contrées exotiques et qui s'est tourné vers l'enseignement pour transmettre ses connaissances. Race insolite – assez répandue dans les *public schools* britanniques qui recyclent la chair à canon de leurs propres diplômés pour former la nouvelle génération dans une éthique d'obéissance militaire –, et dont les manières sont servilement imités aux niveaux inférieurs du cursus universitaire. Des Artistes, ces Flingueurs, en effet.

J'essaie de me persuader que Mo sera saine et sauve, que les autres n'auraient pas pris la peine de l'enlever s'ils ne la voulaient pas vivante – mais en pure perte : chaque fois que j'ai un passage à vide, mon cerveau revient en boucle sur le fait qu'une personne à qui je tiens beaucoup a été enlevée et qu'elle est peut-être déjà morte. Par bonheur, je n'ai pas trop le temps de cultiver mes obsessions parce que Alan me ramène immédiatement à l'intérieur du véhicule de commande de l'OCCULUS et me jette en pâture au sergent Pike – Dr Martin Pike –, qui me dévisage une seconde, invoque obscurément

la bénédiction de Loki et commence à me cuisiner sur la narcose à l'azote, le mal des caissons, la pression partielle de l'oxygène et toutes sortes de trucs emmerdants que je n'ai pas révisés depuis l'école. Pike est sergent. Il possède aussi un doctorat de Mécanique et conçoit des engins qui vont vite et explosent quand il ne passe pas ses week-ends dans une unité spéciale rattachée au SAS. Il a déjà rencontré des gens comme moi et sait comment s'y prendre avec eux.

Un deuxième, puis un troisième véhicule de lutte contre l'incendie se sont garés devant l'hôtel évacué, et nous sommes à l'arrière du véhicule numéro deux, une sorte d'armurerie roulante. J'enlève la combinaison de survie et essaie d'enfiler un croisement bâtard entre un collant intégral et un plastron en caoutchouc sado-maso – un vêtement de survie en basse pression, me dit Pike, un assemblage de Lycra et de soie qui semble être principalement constitué de sangles et qui est conçu pour assurer la même tâche qu'une combinaison spatiale dans la mesure où il me soutient et m'aide à respirer.

— Le vide n'est pas si hostile qu'on pourrait sans doute le croire si on a lu trop de mauvaise science-fiction, dit-il tandis que je m'insère avec force grognements et soupirs dans la moitié supérieure de la combinaison. Mais vous auriez vraiment du mal à respirer sans joint d'étanchéité aux gaz autour du détendeur, et sans cette combinaison et ces lunettes pressurisées, vous seriez à moitié aveugle et couvert d'ampoules sanglantes au bout de dix ou vingt minutes. Les vrais problèmes sont la dissipation de la chaleur (il n'y a pas d'air autour de vous pour vous garder au frais par convection), l'isolation par rapport au sol (qui va être *foutrement* froid), et le maintien de la respiration. Le refroidissement est assuré : ce tissu est poreux, si vous commencez à transpirer, la sueur s'évapore et vous rafraîchit, et vous avez un bidon d'eau dans votre casque. Ne le laissez pas se vider, parce que porter une de ces combinaisons, c'est un peu comme se balader en tenue NBC dans le désert irakien : vous allez transpirer à mort, vous allez boire un demi-litre d'eau et d'électrolyte toutes les heures, et si vous oubliez de le faire, vous finirez par vous écrouler, assommé par un coup de chaleur. Maintenant, retournez-vous.

Je me retourne et il commence à resserrer des sangles dans mon dos, depuis les reins jusqu'aux épaules, comme si je portais un corset.

— C'est pour maintenir votre cage thoracique sous une certaine tension élastique, ce qui vous aide lors de l'expiration.

— Et si j'ai envie de pisser ? m'enquis-je.

— Allez-y, dit-il en rigolant. Il y a tellement de rembourrage absorbant que vous ne perdrez probablement pas votre service trois-pièces pour cause de gel.

Ligoté dans la combinaison pressurisée, j'ai l'impression d'être un héros de BD des années cinquante qui s'est fourvoyé dans la garde-

robe d'un film pour fétichistes. Pike me donne, en vrac, un jeu de protège-coudes et de genouillères, une salopette modèle gros travaux et une paire de bottes lunaires généreusement rembourrées. J'arrive tant bien que mal à enfiler le tout. Puis il me présente deux bouteilles d'air comprimé sur une armature type sac à dos en métal léger et...

— Un respirateur en circuit fermé ? m'étonné-je. Ce n'est pas dangereux ?

— Si. Nous ne sommes pas la NASA et nous ne pouvons pas perdre cinq heures à vous dépressuriser pour vous alimenter en oxygène pur. En plus, vous ne portez pas un scaphandre à coque rigide. Vous allez respirer un mélange à soixante-dix pour cent d'azote et trente d'oxygène ; nous éliminons le gaz carbonique avec ces cartouches d'hydroxyde de lithium et recyclons l'azote en ajoutant de l'oxygène à la demande.

— Euh... bon. Comment je change de bouteille ?

— Tout seul ? Impossible... Il y a un truc et nous n'avons pas le temps de vous l'apprendre. Vous passez de la bouteille un à la bouteille deux avec la soupape du détenteur, là ; ensuite vous me demandez de changer les bouteilles pour vous. Si quelqu'un vous demande de lui changer ses bouteilles, ce qui n'arrivera pas à moins que nous ne soyons dans un très sale pétrin, vous procédez comme ceci...

Il me fait la démonstration sur un jeu de bouteilles non monté et j'essaie de m'en souvenir. Puis il me montre le casque et les moniteurs de poitrine qui indiquent les volumes gazeux, ma température, etc. Finalement, il semble satisfait.

— Bon, si vous vous rappelez tout ça, vous n'allez pas mourir accidentellement... du moins pas immédiatement. Ça va encore ?

— Euh... (*Réfléchissons.*) Faudra bien. Et la radio ?

— Ne vous inquiétez pas, c'est automatique.

Il bascule un ou deux interrupteurs sur le haut de mon tableau de poitrine, manifestement pour s'en assurer.

— Vous êtes sur la fréquence générale... tout le monde peut vous entendre, à moins de vouloir explicitement vous mettre hors circuit. Ensuite...

Il soulève un gadget qui ressemble à une paire de caméras vidéo numériques sous-marines scotchées de chaque côté d'un coffret type « boîte noire ».

— Des comme ça, vous en avez déjà vu ? demande-t-il.

Je scrute l'objet, puis ouvre le couvercle de la boîte et regarde à l'intérieur.

— Je ne savais pas qu'on avait réussi à en faire une arme opérationnelle, dis-je.

Il a l'air surpris.

— Pouvez-vous me dire ce que c'est et comment ça marche ?

— Si je peux... ? Ouais, j'ai déjà vu cette configuration, mais uniquement en labo. Cette puce, là, est un petit processeur ASIC personnalisé qui émule un réseau neural identifié pour la première fois dans la circonvolution cingulaire d'une méduse. Il se trouve qu'on rencontre aussi les mêmes voies de transmission chez un basilic, mais... bon. Il y a pas mal de systèmes de traitement d'image à l'avant, derrière ces caméras vidéo. Ensuite, je dirais que les deux caméras sont les composantes optiques de ce gadget : nous effectuons une sorte de superposition d'ondes sur la cible, donc...

— Très bien, dit-il en me passant un mode d'emploi de caméscope aux pages jaunies. Lisez ça. Et ça aussi.

Il me tend une liasse de feuilles dactylographiées à l'en-tête rouge vif du Secret défense, puis me remet l'arme en forme de bricolage. Je l'examine, sceptique : sur le haut de la boîte noire du réseau neural, une flèche avec la légende À TOURNER VERS L'ENNEMI ; au dos, un écran plat de caméscope pour qu'on puisse faire semblant de regarder un jeu vidéo quand on tue des gens.

Une chose est sûre : ce gadget viole la deuxième loi de la thermodynamique. Personne ne sait exactement où réside la spécificité de l'effet méduse, mais il s'agit apparemment d'un processus de tunnel quantique médiatisé par l'observateur. Il se trouve qu'environ zéro virgule un pour cent de tous les noyaux atomiques de carbone dans la zone cible acquièrent huit protons supplémentaires et un nombre équivalent de neutrons, ce qui les transforme en ions silicium puissamment électronégatifs. Une proportion grossièrement équivalente de noyaux de carbone semble disparaître en détruisant toutes les liaisons dont ils pouvaient faire partie.

— Qu'est-ce que ça peut faire comme dégâts sur une cible humaine ? demandé-je.

— Qu'est-ce que ça peut faire comme dégâts, un fusil à canon scié ? rétorque Pike. Suffisamment. Les liaisons silicium-hydrogène ne sont pas stables. Ne braquez ce truc sur personne, ne l'activez pas et, surtout, n'appuyez pas sur le bouton OBSERVATION à moins que je ne vous en donne l'ordre. Ce que je ne ferai pas, à moins que vous n'ayez vraiment pas de chance du tout. Ou à moins que vous ne décidiez de vous amputer les pieds accidentellement, ce qui vous regarde, après tout.

— Mmf. Compris.

J'éteins le viseur et les deux caméras, puis repose prudemment le gadget.

— Vous ne vous attendez pas à des ennuis, par hasard ?

Pike me dévisage.

— Non, dit-il, c'est mon boulot de faire en sorte que vous n'ayez

pas d'ennuis.

Il me faut une seconde pour reconnaître cette expression : il se demande si je vais constituer un risque pour l'expédition.

— Dites-moi ce que je dois faire et je le ferai. C'est vous, l'expert.

— Vraiment ? demande-t-il, apparemment peu convaincu. Vous êtes le spécialiste de l'occulte, à vous de me dire ce que nous avons en face de nous.

Il se penche, ramasse un détendeur et commence distraitemment à enlever les panneaux isolants.

— Je suis sérieux. Vous vous attendez à trouver quoi de l'autre côté de cette porte ?

Il y a un déclic dans mon esprit.

— Vous avez déjà franchi des portes, n'est-ce pas ?

Il me jette un coup d'œil.

— Peut-être. Peut-être que non.

Je me rends compte qu'il ne regarde pas la pièce qu'il est en train de démonter : il a mémorisé un ensemble de mouvements qu'il peut reproduire dans l'obscurité totale. Et puis la réalité me saute aux yeux : je n'ai pas suivi cet entraînement. Je vais être désespérément à la merci de ces types pour tout ce qui est plus difficile que la simple respiration, ou presque. Un facteur de risque, moi ? Peut-être que je ne sais pas dans quoi je m'engage, après tout. Mais c'est maintenant un peu tard pour faire marche arrière.

— Bon, dis-je en m'humectant les lèvres. Ce coup-ci, nous *espérons* que les seules entités qui nous attendent sont une bande de nazis fossiles qui ont kidnappé une de nos scientifiques. L'ennui, c'est que ces gus ont expédié quelqu'un en Californie, à Londres, et peut-être à Rotterdam, qui n'est pas trop décrépité pour faire du grabuge à droite et à gauche. Alors, si ça ne vous ennuie pas, je mettrais les prédictions en veilleuse... Attendez-vous au pire en espérant être déçu.

— Exactement, dit-il d'un ton sec. J'aime ces saloperies de missions de reconnaissance enculocosmiques, je les adore.

On me force à rattraper deux ou trois heures de sommeil en me plantant une seringue pleine de phénobarbitol dans le bras gauche et en me faisant compter à rebours à partir de dix. Je n'arrive pas à dépasser cinq. Ensuite, il y a une douleur dans mon autre bras et Pike est en train de me secouer l'épaule.

— Réveillez-vous. Briefing dans cinq minutes. On passe à l'action dans une demi-heure.

— Eurgh, dis-je (ou quelque chose de tout aussi cohérent).

Il me tend une tasse pleine de quelque chose qui pourrait passer pour du café ; je me redresse sur mon séant et essaie de boire tandis qu'il jette la seringue d'antidote préchargée. Je me souviens

vaguement de mes rêves : des yeux où nagent des vers lumineux, des yeux comme une mort accueillante qui me contemple depuis l'autre bout d'un piège invocatoire électrodynamique. Je frissonne tandis qu'un petit mec à face de rat s'assoit en face de moi et fait glisser la fermeture Éclair d'un sac de golf au luxe incongru.

Pike prend sur lui de faire les présentations :

— Bob, le soldat de première classe Blevins. Roland, Bob Howard, un nécromancien de la Laverie.

Face-de-rat me regarde en grimaçant un sourire qui révèle des incisives jaunes d'une envergure impensable.

— Enchanté de faire ta connaissance, mon pote, grince-t-il en extrayant un fer de son sac de golf – un modèle à lunette avec une épaisse couche de mousse isolante sur la plupart de ses surfaces visibles. Adapté au vide, donc : ces mecs ont déjà exploré des portes.

— C'est toujours sympa d'avoir un peu d'animal avec soi, dit-il.

— Animal ?

— C'est de la magie, explique Pike. Écoutez, vous restez près de moi ou de Roland sauf ordre contraire de ma part. C'est lui le serre-file de la patrouille : ça veut dire qu'il sera soit à l'arrière, soit déployé pour couvrir une entrée-sortie rapide. Il vous planquera dans un endroit sûr et vous aura à l'œil si je suis trop occupé pour jouer les nounous.

— Ça carbure aux diams, mon pote, dit Blevins en louchant horriblement.

Puis il sort une trousse de tournevis de joaillier et se met à trafiquer la lunette de son flingue.

Je suis en train de penser *ah, les mecs, vous savez vraiment vous y prendre pour être sympas avec les nouveaux*, mais je finis par dire « Hein ? » parce que, une fois que j'ai mis mon ego entre parenthèses, je comprends que Pike a raison. Je ne suis pas un soldat, je ne sais rien de ce qu'on doit faire et ne doit pas faire, et je ne suis même pas en bonne forme physique : au fond, je crois que je représente un risque pour ces mecs, en mettant entre parenthèses ma qualité d'expert. L'idée ne m'est pas très agréable, mais ils n'insistent pas trop pour me l'enfoncer dans le crâne, alors je reste poli, c'est le moins que je puisse faire. Et j'espère que Mo est saine et sauve.

— Qu'est-ce que je devrais y fourrer, dans cette pétoire ? demande Roland. J'ai des balles en argent calibre sept soixante-deux, mais elles ont tendance à culbuter dans les régimes à basse pression comme c'qu'y a de l'autre côté de c'te porte...

— D'abord le briefing, dit Pike. On y va.

Le bar de l'hôtel est presque méconnaissable. Des échafaudages et des vérins dans tous les coins soutiennent un plateau protecteur juste sous le plafond ; des câbles et des moniteurs s'agglutinent sur le

comptoir du bar et une sorte de caméra robotisée est tapie dans l'entrée, prête à monter l'escalier. Alan – le capitaine Barnes – attend près d'une femme, plus ou moins étalée sur le tableau de commande du robot, qui marmonne des imprécations en agitant un testeur de circuit d'un air qui en dit long. Une douzaine d'autres hommes en combinaisons pressurisées et salopettes camouflées sont appuyés contre les murs ou assis ; la moitié a des paquetages dorsaux, et des casques intégraux à la main, mais il y a une surprenante pénurie d'armes, et je suis la seule personne dans la salle à ne pas avoir d'organiseur. Jusqu'à ce que je sorte mon Palm Pilot, que je garde dans ma poche plus ou moins en permanence depuis que j'ai été éjecté de ma chambre.

L'heure n'est pas aux bavardages de salon : l'ambiance dans la salle est plutôt sombre, et Alan entre immédiatement dans le vif du sujet, comme un proviseur qui a convoqué une assemblée du personnel.

— La situation est la suivante : une porte ouverte, de classe 4, avec des individus inconnus – mais indésirables – de l'autre côté. Ils ont kidnappé l'une de nos scientifiques : la ramener vivante est un des objectifs secondaires de cette mission. Mais l'objectif primaire est d'identifier les individus responsables et, s'il s'agit bien de ceux que nous croyons, de les neutraliser puis de nous retirer en nous assurant que la porte se referme derrière nous. Je dois souligner que nous ne sommes pas certains à cent pour cent de l'identité de ce que nous avons en face de nous, et que, par conséquent, l'identification et la caractérisation de l'ennemi sont des tâches prioritaires. Ce n'est pas aussi simple que nous le voudrions, alors je veux que vous vous concentriez tous là-dessus et que vous preniez le temps d'y réfléchir. D'abord, le point sur la situation. Derek ?

Derek de la Laverie, Derek le vieux comptable desséché se lève et nous sert un rapport succinct et exhaustif comme s'il l'avait déjà fait mille fois. Qui l'aurait cru ?

Une colonie de loups-garous de l'Ahnenerbe qui ont survécu après le baroud d'honneur d'Himmler... bla-bla-bla... le Moukhabarat... atchoum !... la garde républicaine... hmrumph !... l'enlèvement d'une scientifique... bla-bla-bla.

Je n'ai pas besoin de prendre de notes ; autant que je sache, j'ai déjà entendu tout ça. Je regarde derrière moi pour essayer d'attirer l'attention d'Angleton... juste à temps pour le voir s'éclipser par le fond de la salle. Puis Derek termine.

— Capitaine, je vous redonne la parole.

— Notre mission est d'aller voir ce qu'il y a de l'autre côté de cette colline, dit Alan. Récupérer des scientifiques kidnappés et neutraliser des individus indésirables sont des tâches tactiques, mais notre priorité stratégique numéro un est d'effectuer une évaluation complète

de la menace et de nous assurer que l'information arrive à bon port. La première étape est donc d'envoyer un explorateur à chenilles de l'autre côté et nous assurer qu'il n'y a pas de comité d'accueil qui nous y attend. Si la voie est libre, nous pénétrons. Deuxième étape... nous prenons le contrôle du territoire, mettons en place le nécessaire de démolition au cas où le ciel nous tombe sur la tête, ensuite nous improvisons au gré de ce que nous allons trouver. J'adore les surprises, pas vous ? dit-il avec un bref sourire.

Ben oui : autrement, je ne me serais jamais porté volontaire pour le service actif. C'est pourquoi, une demi-heure plus tard, je me retrouve perché sur un escalier d'hôtel peint en violet, sous un portrait de Martin Heidegger. Je respire avec un masque à oxygène et j'attends de suivre un petit robot rondouillard à chenilles, un demi-peloton de territoriaux du SAS et une bombe à hydrogène armée à travers une fissure dans le continuum spatio-temporel.

Des ombres floues dansent sur l'écran vidéo, textures gris et noir comme du velours déchiré sur des cendres volcaniques. Le câble enroulé sur le plancher à mes pieds se dévide et serpente dans l'obscurité. Hutter, la technicienne chargée du tableau de commande, se colle dessus telle une maniaque des jeux vidéo et manipule son joystick de ses mains gantées. Je me penche derrière Alan, qui est aux premières loges : je suis obligé de me pencher parce que le packaging dorsal est une masse compacte – trente kilos qui me font basculer au moindre relâchement.

— En avant d'un mètre ; maintenant, panoramique vers la gauche.

Sur l'écran, l'image saute. L'air traverse le cadre de la porte avec un gémissement ténu et le câble se dévide, puis le paysage sur l'écran commence à tourner. Nous voyons encore des débris gris flous, puis un panorama qui s'élargit en descendant vers une mer lointaine. La caméra continue de pivoter et révèle l'arrière du robot qui traîne derrière lui un ombilic blanc rentrant dans la paroi incongrue d'un mur. Il n'y a pas assez de lumière pour examiner ce mur, ou de lignes de balayage : c'est une caméra pour vision nocturne, mais nous opérons sous la clarté stellaire. Elle continue de tourner jusqu'à ce qu'elle ait bouclé son panoramique. Il n'y a pas de signe de vie.

— La voie est libre, on dirait, me chuchote à l'oreille une voix métallique à demi masquée par la friture.

— Si vous voulez entrer le premier, ne vous gênez pas pour vous porter volontaire, dit sèchement Alan. Mary, vous voyez des points chauds ?

— Rien, dit la tech.

— D'ac. Cap zéro six zéro, en avant de dix unités ou jusqu'à ce que vous voyiez quelque chose, puis arrêtez-vous et faites le point.

Elle obéit et le petit robot avance en cahotant dans le paysage gris et noir de l'autre côté de la porte.

— Pression de l'air ambiant, dix pascals. Température ambiante... le thermocouple donne un signal d'erreur, le FLIR est en trait plat, mais le capteur de secours indique entre quarante-cinq et soixante kelvins. Gravimétrie... comparable à la Terre. Euh... l'alimentation électrique m'inquiète, patron. La charge de la batterie est normale, mais nous perdons une quantité énorme de courant... Je crois qu'elle risque de geler à bloc. Nous n'avons jamais conçu de robot pour travailler dans un environnement pareil. C'est plus froid qu'en été sur Pluton.

Quelqu'un sifflote – faux – jusqu'à ce que le sergent Pike lui dise de se taire.

— En quoi cela affecte-t-il notre modèle environnemental ? demande Alan tout haut. Les combinaisons sont homologuées jusqu'à cent vingt kelvins seulement.

Quelqu'un d'autre s'éclaircit la voix.

— Ici Donaldson. Je crois que nous devrions nous en tirer, monsieur. Nous ne serons en contact avec le sol que par les pieds, et ce n'est pas le chauffage et les couches d'isolant qui nous manqueront. L'absence d'air signifie zéro perte par convection, et nous n'allons pas rayonner plus vite uniquement parce que le milieu ambiant est plus froid. Nos détenteurs utilisent une boucle à flux inverse pour réchauffer l'air entrant, où que nous soyons, donc ils ne risquent absolument pas de givrer. En revanche, nous allons être plus visibles en infrarouge, et si on nous tire dessus et que nous soyons obligés de nous mettre à l'abri, nous allons être couverts d'engelures en moins de deux. Ce lac doit probablement être de l'azote liquide... ne marchez pas sur des plaques de glace bleue luisante, ce sera de l'oxygène gelé et la chaleur de vos pieds va le porter instantanément à ébullition. Oh, et puis c'est un milieu diamagnétique : vos boussoles ne fonctionneront pas.

— Merci de nous le rappeler, Jimmy, dit Alan. Vous avez d'autres intuitions irrésistibles sur la manière dont les lois de la physique s'obstinent à nous snober ?

La caméra reprend son panoramique : c'est le même paysage, mais on voit maintenant que la porte est encadrée par une légère éminence de terre entassée d'un côté, et par un mur en ruine de l'autre. Le lac est plus net, et une sorte de structure rectiligne est tout juste visible derrière le rebord de la crête.

— Je ne comprends pas la température, dit Donaldson d'un ton pensif. Il y a quelque chose qui cloche, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Alors, vous allez bientôt avoir l'occasion de mettre le doigt

dessus. Mary, toujours pas de points chauds ? Bien. Équipe Alfa, prêts ? Insertion.

De l'autre côté de l'embrasure, trois types vêtus de combinaisons calorifugées sombres, paquetage sur le dos, se baissent prestement pour franchir la porte et quittent notre univers. La caméra braquée vers l'arrière les immortalise, fantômes qui sautent par-dessus le robot et disparaissent de l'autre côté.

— Chaityn : suis passé, terminé.

— Smith : rien en vue. Terminé.

— Hammer : suis passé, terminé.

La caméra pivote de cent quatre-vingts degrés et cadre trois formes recroquevillées au ras du sol derrière la falaise ; l'une d'elles braque une sorte de tuyau trapu sur un point situé derrière le robot.

— Don, s'il vous plaît, jetez un coup d'œil vers l'arrière de la porte. Mike, insertion de l'équipe Bravo.

Trois volumineuses silhouettes anonymes se bousculent derrière moi et franchissent le sas pressurisé installé devant la chambre d'hôtel : une rafale de vent siffle sur mon casque lorsque les hommes abordent la porte. La caméra pivote et...

— Chaityn : rien derrière la porte. Paysage sans obstacles, s'élève vers des collines à moyenne distance. Je vois une sorte d'inscription géométrique sur le sol et un, non, deux cadavres. Sexe masculin, nus, éventrés avec un instrument tranchant. Ils ont l'air d'être congelés... et sont menottés dans le dos.

Mon cœur bondit et je retrouve ma respiration ; je suis honteusement soulagé de voir que Mo n'est ni l'un ni l'autre.

— Ici Howard, intervins-je. Ce sont sans doute les victimes humaines qu'ils ont sacrifiées pour ouvrir la porte. Est-ce qu'il y a une sorte de trépied métallique dans les parages, avec une coupe renversée dessus ?

— Chaityn : non, on a fait le ménage par ici.

— Comme par hasard ! marmonne quelqu'un, pas tellement à propos.

— Équipe Charlie, insertion, ordonne Alan en me tapant sur l'épaule. Allez, Bob, on va faire la fête.

Devant nous, Pike prend les commandes d'un engin qui ressemble à une nettoyeuse de rue électrique – une sorte de chariot roulant derrière lequel on marche –, et le dirige vers le sas. Le chariot se faufile entre les portes et je suis presque aspiré par l'ouragan ; je reste dans le sillage de Pike, en essayant de ne pas penser à la charge utile qu'il convoie. Vous pouvez obtenir une masse critique avec environ six kilos de plutonium, mais vous aurez besoin de divers trucs et machins supplémentaires pour en faire une bombe. On a certes déjà réussi à mettre une charge nucléaire dans un obus d'artillerie de 203 mm, mais

on n'a pas encore fabriqué d'engin nucléaire qu'on puisse transporter facilement – surtout quand on a déjà trente kilos de paquetage de survie sur le dos.

La brume jaillit autour de moi lorsque je franchis la porte, et, soudain, le sol sous mes pieds n'est plus de la moquette : il est friable et cassant comme une couche de neige gelée sur du gravier. J'entends un léger bourdonnement lorsque les échangeurs se mettent en marche dans mon casque : ils utilisent la chaleur de mon haleine pour réchauffer l'air que j'inspire. J'ai des picotements partout, ma peau se tend brusquement, ma combinaison semble se contracter autour de moi, et je lâche un pet monstrueux et gênant. Pression d'air extérieure : zéro. Température : assez basse pour geler l'oxygène. Mon Dieu, c'est bien le printemps sur Pluton.

Pike fait avancer son véhicule d'environ cinq mètres, à mi-chemin du robot en attente, puis s'arrête et commence à dérouler une bobine de câble fixée sur le dessus du chariot. Il me rentre presque dedans en reculant avant que je m'écarte.

— Prenez ça, Bob.

Il me tend une sorte de gadget en forme de manette de jeux avec gâchette incorporée, connectée au fil.

— C'est quoi ? demandé-je en sélectionnant sa fréquence sur mon interphone.

— Un dispositif d'homme mort. Nous en utilisons deux pour déclencher l'explosion lorsque nous sommes hors de portée du signal d'autorisation par voie hertzienne... c'est-à-dire de ce côté de la porte. Allez-y, pressez la détente : j'ai l'autre exemplaire. Il n'y a absolument aucun risque à laisser remonter une des gâchettes, ça ne fait boum que si les deux gâchettes sont relâchées simultanément durant dix secondes.

— Ça alors ! Merci du conseil. Il est long de combien, ce fil, déjà ?

Je progresse en cercle, lourdement, en veillant à ne pas me prendre les pieds dans le fil tandis que je découvre le paysage. La porte s'inscrit dans un mur de faible hauteur ; nos traces de pas ont brouillé le schéma de transit devant la porte, mais, derrière le mur qui soutient l'ouverture, le motif est plus ou moins intact (à l'instar des deux victimes qui ont été sacrifiées pour la créer). Le sol craque sous le pied comme une terre meuble après une forte gelée. Derrière nous, à gauche comme à droite, il remonte vers une crête basse ; devant nous, il descend et s'élargit en une vaste vallée. Au-dessus de nous, les étoiles, points de lumière sans dimension dans un vide impitoyable, ne clignotent pas. Elles semblent rougeâtres, comme des yeux démoniaques qui me regardent de haut : c'est un univers de naines rouges, longtemps après que le soleil s'est consumé.

Les équipes Alfa et Bravo se sont déployées devant nous et au-delà

du mur. Les hommes progressent d'un abri à l'autre en se dandinant bizarrement tout en restant accroupis. Je repère une excroissance sur le sol à environ cinq mètres, et m'en approche pour l'examiner. C'est une souche d'arbre, cassée à quelque cinquante centimètres du sol et dure comme de la glace. Je tends la main pour la toucher et une légère brume jaillit du bois – je retire mes doigts avant que le flux gazeux puisse les geler. Le bois s'effrite et se décolle de la souche, fragmenté par la chaleur. Je frissonne sous mes couches de tissu compresseur et calorifuge, et lâche un nouveau vent.

Il y a des empreintes de bottes sur le sol derrière la porte, et ce ne sont pas les nôtres, apparemment.

— Howard, retournez à la porte. N'embrouillez pas le fil que vous tenez.

— Compris.

Je repars lourdement vers la porte et ramasse des boucles de fil accumulées autour de la gâchette (que j'ai soigneusement évité d'armer).

— Aboule.

Une silhouette anonyme et massive tend une main ; au-dessus de la visière, je distingue le nom BLEVINS. Je remets la gâchette à Roland, qui l'attache à sa poitrine avec un morceau de Velcro puis se dirige vers la crête basse derrière la porte.

— Howard, ici Barnes. Je suis sur la colline, derrière vous, à vingt mètres plus haut. Je vais vous montrer quelque chose et vous allez me dire ce que vous en pensez...

J'entends un déclic lorsque le capitaine zappe d'une fréquence à l'autre pour interroger chaque homme tour à tour.

Quand j'arrive derrière lui sur la colline, il est en train de hisser une caméra massivement calorifugée à la hauteur de sa visière : quelqu'un – le sergent Howe, je crois – est accroupi encore plus haut sur la pente avec une sorte de fusil ou de lance-grenades dans les bras.

— Amenez-vous et regardez ça, dit Alan d'un ton légèrement rigolard.

Il me fait signe d'avancer.

— Ne relevez pas la tête et évitez les mouvements brusques. C'est bon, ne bougez plus, Bob.

Je peux tout juste risquer un œil par-dessus la crête, qui retombe à pic devant moi. Il y a encore des souches d'arbres morts et je comprends maintenant que le sol qui craquait sous mes pas est de l'herbe desséchée par le froid et momifiée sous une couche de givre carbonique. Des collines ou des sortes de monticules s'élèvent à courte distance, et puis...

— Disneyland ? m'entends-je dire.

— Pas Disneyland, dit Alan en riant doucement. Plutôt la dernière

commande du roi fou Louis II de Bavière, exécutée par Buckminster Fuller.

Des créneaux en pâtisserie, des parapets à mâchicoulis, un fossé, un pont-levis, des échauguettes. Des toits pointus comme des aiguilles coiffent les tours, comme les toits des casernes de gendarmerie dans les quartiers ouest de Belfast, conçus pour dévier les tirs de mortier. Les meurtrières sont obturées par du verre-miroir de cinquante centimètres d'épaisseur. Des radômes et des antennes se dressent dans la cour où on s'attendrait à voir des chevaliers en armure monter sur leurs destriers.

— Je ne savais pas que les gens de la RUC étaient des adorateurs de Cthulhu, dis-je.

— C'en est pas, mon brave, dit Howe.

Je rougis.

— Visez un peu la pente qui aboutit au fossé, poursuit-il. Il y a probablement de la terre entassée derrière ces murailles, mais ils ne s'attendent pas vraiment à des tirs d'artillerie. À des intrus non motorisés, à des fusées, je sais pas, moi – mais pas à des tanks ni à des tirs directs.

— Ils ont gagné, dit Alan d'une voix distante. Je me suis trompé, Bob : ce ne sont pas des fortifications, c'est bien une caserne de flics.

La lumière scintille sur les parapets de la Gestapo tandis que j'essaie de comprendre ce qu'il veut dire.

— Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ? demandé-je.

— Regardez, dit Howe en tendant le bras vers la gauche.

Je suis ses indications et commence pour la première fois à saisir à quel point ce monde est éloigné de tout ce dont nous avons l'expérience. Du haut de cette colline, la Lune est visible, gibbeuse et proche de l'horizon ; mais la configuration de mers et de golfes qui dessinait l'« homme de la Lune » familier a été effacée, remplacée par un visage hachuré d'ombres tracé sur toute la surface lunaire en runes de dix kilomètres de profondeur – stupéfiant spectacle, prodigieux témoignage de la vanité humaine dont l'échelle ravale le mont Rushmore et les Pyramides au rang de châteaux de sable. Et, de la petite moustache carrée à la mèche de cheveux signalétique, ce faciès est instantanément reconnaissable.

À quelque quatre cent mille kilomètres, l'image d'Hitler me contemple par-dessus une terre d'ombre et de glace. Et je sais que l'Ahnenerbe ne peut être très loin.

À l'assaut du mont Impossible

Les Artistes Flingueurs prennent d'assaut la forteresse secrète de l'Ahnenerbe avec une vitesse et un brio seulement tempérés par la prudence tactique et une certaine perplexité qui se renforce lorsqu'ils concluent que le château est en fait inoccupé.

Le premier à entrer est le petit robot de reconnaissance, que deux soldats contractés ont porté jusqu'à sa position de départ et libéré à cinq cents mètres du reste de l'expédition. Tandis qu'il roule sur le mortel glacis qui cerne la redoute, les hommes de l'équipe Bravo avancent comme des fantômes dans la forêt pétrifiée de l'autre côté du château. Tout le monde est à cran : on observe le silence radio tant qu'on est visible du château, et personne ne veut être visible non plus : en infrarouge, un être humain ressortira sur un paysage aussi froid comme une fusée éclairante au magnésium.

Le robot roule sur le glacis devant le château et lâche de petites bouffées de neige en cascade derrière ses chenilles. À ce stade, si le château est gardé, on s'attendrait à un feu d'artifice, mais rien ne se passe : personne ne tire, rien ne s'allume. Je me penche par-dessus l'épaule de Hutter pour voir l'image vidéo retransmise par le câble sécurisé à fibres optiques. Le château est sombre, à l'exception d'un bâtiment central qui semble porté au rouge – deux cent cinquante degrés au-dessus de la température ambiante – et sur lequel se profilent clairement parapets, tours et radômes.

Alan agite la main en cercle deux fois au-dessus de sa tête et, très loin de là, un Dragon assoupi entre violemment en action. Un point lumineux traverse le paysage gelé dans un sillage incandescent et vient percuter la porte extérieure du corps de garde ; des blocs de pierre et de métal voltigent silencieusement dans le vide au-dessus du bâtiment. Les événements se précipitent. L'équipe Alfa ouvre le feu sur le poste de garde, l'équipe Bravo s'élance en patinant sur la glace derrière le château et se dirige vers les murailles d'une décourageante hauteur. Un chapelet de projectiles jaillit du sol et éclate au-dessus des parapets, et puis...

Rien. Rien que le silence et les mouvements saccadés des hommes d'Alan. Ils atteignent le pied du mur, l'escaladent comme s'ils avaient oublié leurs lourds paquetages, tandis qu'un deuxième Dragon lance une fusée sur la façade du château et qu'un soldat – le sergent Howe,

je crois – balaie la cour au fusil-mitrailleur, faisant jaillir du sol des petits champignons de vapeur blanche. Et on ne riposte toujours pas !

— Alfa en sécurité... grogne quelqu'un dans un micro. Bravo en sécurité. Cessez-le-feu, cessez-le-feu, les locaux sont vides.

— Vides ? Confirmez.

C'est la voix d'Alan. Il ne semble pas perturbé, mais...

— Ici Alfa, l'endroit est vide, insiste celui qui utilise ce code. Comme s'il avait été abandonné.

— Bravo confirme. Ici Mike. Il y a une épave de camion dans la cour, mais pas de trace de vie. Pour la cible centrale, je ne sais pas, mais s'ils se sont repliés là-dedans, ils ne sortent pas. Ils ne nous auraient pas entendus, de toute façon.

Son phrasé est nerveux, haletant.

— Mike, restez à couvert. Ne vous fiez pas aux apparences. Hammer, rapprochez-vous en vitesse et prenez le contrôle du poste de garde. Chaityn, occupez-vous du blockhaus central mais attendez mes ordres pour ouvrir le feu. Équipe Charlie, avancez.

Alan se relève et court en se tenant près du sol. De l'autre côté, je vois les autres se diriger vers les portes fracassées du château : ils émergent et avancent brusquement pendant quelques secondes, puis se plaquent au sol, prêts à tirer.

Toujours pas de réaction. *Qu'est-ce qui se passe ?* Il n'y a qu'un moyen de le savoir : je me lève et pars au petit trot, les pieds enfoncés dans la croûte gelée par le poids de mon paquetage. Le glacis défensif a environ cent mètres de profondeur et je me sens vraiment tout nu lorsque je m'y engage après avoir quitté le couvert de la forêt pétrifiée. Mais il n'y a aucun signe de vie dans le château. Rien de fâcheux ne m'arrive tandis que j'avance en courant et que, à bout de souffle, je me hisse dans l'ombre du poste de garde.

Le bâtiment me domine de sa masse, monticule gris de béton ou de pierre dans l'obscurité. Une étroite fenêtre, noire comme la nuit du tombeau, en surmonte l'entrée. Les portes sont des plaques de bois massif cerclées de métal, mais elles pendent en équilibre instable de part et d'autre de l'énorme trou creusé par le Dragon. Je m'arrête, et quelqu'un me tape dans le dos.

— Howard, baissez-vous !

Je me baisse et sens le froid glacial du sol traverser l'épais rembourrage qui protège mes genoux et mes coudes. Il y a un peu de trafic radio, maintenant : des annonces succinctes à mesure que chaque équipe négocie des points de contrôle successifs.

— Chaityn, continuez de couvrir le blockhaus. Hutter, des signes de vie ?

— Hutter : rien, patron. Le blockhaus est chaud, mais rien ne bouge devant. Euh... correction. J'ai un relevé de température pour la

cour : elle est plus chaude de deux degrés que l'extérieur. Probablement la chaleur du blockhaus.

Le blockhaus est rouge vif sur l'écran : c'est le signe de vie le plus concluant que nous ayons vu jusqu'ici.

J'avance prudemment dans le tunnel sous les murailles – de la terre battue congelée, dure comme du ciment – puis risque un œil vers le blockhaus. Cette appellation n'est pas méritée ; c'est l'édifice central du complexe fortifié et il est construit comme un petit château. Des fenêtres à grande hauteur, une grosse coupole qui s'élève du toit, de petites portes hermétiquement fermées contre le froid. Une espèce de véhicule léger est garé contre le mur, recouvert d'une poussière qui n'est pas de la neige poudreuse. Un bizarre croisement entre un tank et une moto.

— Super ! Moi qui avais toujours envie d'une Kettenrad ! remarque quelqu'un sur la fréquence commune.

— Morris, arrêtez vos conneries ; les pistons sont probablement soudés par le vide. Chaityn, vérifiez les portes. Scary Spice, couvrez-le avec le M-40.

Quelqu'un, qui ne ressemble à aucune des Spice Girls, me rejoint et braque sur le blockhaus une sorte de tuyau d'égout qui tringle un pistolet-mitrailleur. Quelqu'un d'autre, anonyme dans sa tenue pressurisée, calorifugée et camouflée, avance au petit trot puis fonce sur la porte. L'homme au bazooka me tape rudement sur l'épaule pour attirer mon attention.

— Reculez ! siffle-t-il entre ses dents.

— D'ac, je recule, dis-je.

Bizarrement, je n'ai pas peur du tout et j'en suis moi-même surpris.

— Dites, vous êtes sûr qu'on n'est pas à château Wolfenstein ?

— Ferme ta putain de grande gueule, ou ça va barder pour ta putain de pomme, me grogne-t-on dans les oreilles.

Le soldat numéro un brandit une sorte de seringue à calfater et enduit de pâte blanche le cadre de la porte du corps de garde. Toujours aucun signe d'un comité d'accueil. Je lève les yeux vers les étoiles rouges hostiles au-dessus des parapets et me demande pourquoi j'en vois si peu. Une pensée me vient à l'esprit juste au moment où le soldat-plombier colle un minuteur dans la pâte, revient vers nous au pas de course et s'accroupit.

— Planquez-vous !

Le sol tremble, de la fumée et du gaz s'échappent par les côtés de l'huis – la pâte est un explosif brisant à grande puissance qui tranche la porte en acier blindé comme une lampe à souder une motte de beurre. Je vois la porte grossir et commencer à se plier dans le sens de la hauteur, puis elle s'envole et passe au-dessus de nous ; la rafale d'air qui s'échappe me renverse et me fait presque rouler sur le sol glacé.

— Nom de Dieu ! dit quelqu'un.

Et je me retourne pour voir où la porte a atterri derrière moi. *Il y a quelque chose qui cloche*, hurlent mes nerfs. Mais où est passée l'Ahnenerbe, bordel ! *Il devrait y avoir des gens ici*, c'est ça qui cloche.

Scary Spice braque son lance-grenades sur l'espace derrière la porte, mais le courant d'air a cessé, et lorsque Chaityn balance une fusée éclairante à l'intérieur, elle révèle une pièce de la taille d'un garage, avec des portes hermétiquement fermées de chaque côté.

— Pas rassurant, remarqué-je. Ça a l'air vide. Y a quelqu'un ?

Les mecs du SAS n'attendent pas de savoir la réponse ; toute l'équipe Bravo déboule en moins de deux dans le vestibule désert et Chaityn avance. Ça continue de causer sur la fréquence :

— Des sas ! C'est un putain de piège pour nous *coincer à l'intérieur* !

— Putain de château Wolfenstein, pas vrai ? me glisse Alan à l'oreille.

Sur mon canal personnel, d'après mon indicateur de poitrine. Je lui rends la politesse.

— Pourquoi n'y a-t-il personne ? demandé-je.

— On n'en sait foutre rien. On entre, et en vitesse. Vous avez des idées sur la question ?

— Ouais : si vous dépressurisez ce bâtiment et que Mo soit à l'intérieur, vous aurez perdu ce qui est jusqu'ici notre meilleur indice.

— Si je ne dépressurise pas ce bâtiment et qu'une saloperie de revenant nazi refroidisse mes hommes, j'aurai perdu un peu plus que notre meilleur indice.

Quelqu'un me tape sur l'épaule, je sursaute puis pivote suffisamment pour reconnaître Alan.

— Ne l'oubliez pas, dit-il.

— Nous sommes ici avant tout pour chercher des informations...

Mais il est déjà sur une autre fréquence, alors je ne sais pas s'il m'entend. En tout cas, il me tape encore une fois sur l'épaule et me fait signe d'avancer vers le vestibule. Les gars de l'équipe Bravo ont réussi à ouvrir une porte munie d'un gros volant de verrouillage, ils ont bondi à l'intérieur, et le volant tourne maintenant derrière eux. La porte externe d'un sas pneumatique, à mon avis.

— Équipe Bravo, ici Mike. Nous avons une atmosphère : un demi-kilopascal à vingt degrés au-dessous de zéro seulement. La pression remonte : le verrouillage de sécurité du sas s'est enclenché. Tout ici a l'air d'être en état de marche, mais il y a une de ces poussières ! Parés à avancer à votre signal.

Je suis Alan et l'équipe Alfa dans le vestibule. Scary Spice est occupé à poser des bandelettes d'une sorte de pâte explosive tout autour de la porte du sas tandis qu'un autre soldat la vise avec un fusil-mitrailleur massivement calorifugé. Je passe sur la fréquence

commune et écoute crépiter le trafic ; j'ai comme un problème avec ma radio parce que je capte pas mal de bruit de fond. Du bruit...

— Ici Howard, est-ce que je suis le seul à avoir des tas de parasites dans ma radio ?

— Ici Hutter, vous êtes qui ? Veuillez répéter, je vous copie trois sur cinq et votre signal est en baisse.

— Hutter, Bob, cessez de papoter et apprenez à vous servir du squelch. On a un boulot à faire, ici.

Alan semble manifestement préoccupé. Je conclus que mes interruptions sont malvenues et me concentre donc sur la radio incorporée à ma combinaison au cas où elle serait défectueuse. Je pianote pendant une minute et me convaincs qu'il n'en est rien. C'est un matériel VHF tout ce qu'il y a de plus mignon, capable de zapper à grande vitesse entre un milliard de fréquences en BLU – en analogique, pas en numérique, mais c'est le *nec plus ultra* de cette technologie-là. S'il capte des parasites, c'est donc qu'ils sont effectivement dans tous les coins et à forte dose. Je retourne à l'entrée du vestibule et regarde la voûte céleste. Les étoiles sont vraiment en vedette ; le tourbillon rouge fumeux de la galaxie me lorgne comme un œil malfaisant, étonnamment visible dans le ciel nocturne. Je cherche partout la Lune, mais elle est invisible et projette des ombres noires et tranchantes sur le bleu pâle du paysage enneigé. *Bleu ?* Je dois avoir la berlue. Ou peut-être que les filtres optiques de mon casque foutent en l'air ma sensibilité aux couleurs – j'en ai déjà fait l'expérience avec des écrans d'ordinateur.

Je me retourne vers l'intérieur du vestibule, et quelqu'un me fait signe d'avancer ; la porte du sas est grande ouverte.

— Howard, Hutter, Scary, c'est votre tour.

J'avance prudemment. Le sol de béton est ébréché, balafré, souillé de vieilles taches de graisse. Je me retourne : une masse volumineuse se rapproche lentement des portes : la bombe H dans son chariot, avec Pike derrière.

— Je vous accompagne jusqu'au bout avec la charge, ajoute Alan.

J'entre dans la chambre du sas, médusé par toute la tuyauterie apparente. On se croirait dans un film de guerre, à l'intérieur d'un sous-marin échoué, plein de canalisations, de cadrans et de gros volants de manœuvre. Hutter pousse la porte derrière nous et tourne une manivelle. Le sas étroit n'est éclairé que par nos lampes frontales ; je frissonne et essaie de ne pas penser à ce qui arriverait si la porte se bloquait. De l'autre côté, Scary Spice tire un levier de soupape dans la porte opposée : du brouillard s'échappe avec un léger sifflement par des orifices dans le plancher. Au bout de quelques secondes, je sens ma combinaison devenir flasque et moite autour de ma personne, et j'entends un *clank* distinct lorsque le sifflement cesse.

— On traverse, dit Scary Spice.

Il tourne le volant de manœuvre de la porte interne, qui s'ouvre quand il la pousse.

Je ne sais pas au juste à quoi je dois m'attendre ; le château Wolfenstein serait décidément peu réaliste, et j'ai subi la ration habituelle de films de guerre série B pendant mon enfance malheureuse, mais la dernière chose sur ma liste aurait été un chenil plein de rottweilers lyophilisés. Quelqu'un a allumé une ampoule qui se balance follement au bout de son fil au plafond et projette des ombres fantasques sur les cadavres apparemment émaciés d'une douzaine d'énormes molosses. Il y a une table près du sas, et, derrière elle, une rangée de placards ; devant nous, une porte en bois s'ouvre sur un couloir. La lumière ne pénètre pas loin dans ces ténèbres. Hutter me pousse du doigt, j'avance et marche sur quelque chose qui s'écrase sous mon talon en laissant une vilaine tache brunâtre sur le sol.

— Beurk ! fais-je en me retournant.

— Vous pouvez éteindre votre radio, dit Hutter. Nous avons de l'air.

Elle tripote ses instruments et dit :

— Apparemment respirable, en plus, mais ne me croyez pas sur parole.

— Silence, dit Scary Spice en se retournant. Mike ?

J'ai moins de parasites sur ma radio depuis que nous sommes à l'intérieur.

— Ici Mike. Pas de signes de vie jusqu'ici ; des tas de bureaux poussiéreux, des chiens morts. Nous avons ratissé le rez-de-chaussée et on dirait qu'il n'y a personne.

Il semble aussi perplexe que moi. Mais où diable sont passés les gros méchants ?

— Compris. Hutter et notre expert sont avec moi dans le poste de garde. Nous attendons des renforts.

J'entends un grincement métallique aigu et me retourne : Hutter est en train de refermer la porte du sas, et on dirait qu'elle n'a pas été huilée depuis cinquante ans.

— Euh... il y a des cadavres.

Je bondis ; c'est une voix différente, inquiète, tremblante. Chaityn ?

— Je suis à la troisième porte du couloir B, dans l'aile gauche, et c'est pas joli-joli.

— Ici Barnes, dit Alan d'une voix résolue. Chaityn, votre rapport.

— Ils sont... ça ressemble à un réfectoire, patron. C'est difficile à dire, la température est en dessous de zéro, donc tout est gelé, mais il y a pas mal de sang. Des cadavres. Ils portent... ouais, des uniformes

SS, je ne vois pas bien les insignes de l'unité, mais, pas de doute, c'est eux. On dirait qu'ils se sont suicidés. Mutuellement. Oh ! mon Dieu, excusez-moi, monsieur, il me faut un moment pour...

— Prenez votre temps, Greg. Qu'est-ce qu'il y a de si affreux ? Parlez-moi.

— Il doit y en avoir, euh... une bonne vingtaine, monsieur. Desséchés par le froid, comme les clébards. Ça n'a pas pu se passer récemment. Il y en a un tas contre un des murs et un groupe autour de cette table, et... il y en a un qui tient encore un pistolet. Ils sont morts comme ça. Il y a des papiers sur la table.

— Des papiers. Vous pouvez me dire de quoi il s'agit ?

— Pas vraiment, monsieur, je ne parle pas allemand, et on dirait bien que c'en est.

Quelqu'un jure, avec une certaine créativité. Au bout d'un moment, je me rends compte que c'est Chaityn.

— *L'état des lieux*, Chaityn !

— Je viens tout juste d'entrer... (nouveaux jurons)... Excusez-moi, monsieur... (bruit de respiration difficile)... Il n'y a pas de danger mais si vous voulez venir jeter un coup d'œil, vous avez intérêt à avoir l'estomac bien accroché. On dirait une sorte de truc de magie noire...

Hutter me tape sur l'épaule.

— Howard arrive. Ne touchez à rien.

L'édifice est un cauchemar crépusculaire de couloirs étroits pleins de poussière et de débris, trop étroits pour qu'on puisse faire demi-tour facilement avec ces paquetages volumineux. Scary Spice me fait traverser une série de salles puis un réfectoire : des bancs de faible hauteur alignés de chaque côté d'une table en bois devant un comptoir où reposent des casseroles ternies par les ans. Puis nous voici dans une grande salle centrale avec un escalier qui dessert les étages supérieurs et inférieurs, puis dans un autre couloir, aux portes béantes, celui-là : Chaityn attend devant la troisième porte, avec quelqu'un à l'intérieur.

La scène correspond assez bien à la description qu'en a faite Chaityn : la table, les armoires à documents, l'empilement de momies desséchées en uniformes gris et noir, avec des taches marron-noir sur la moitié d'entre eux. Mais le mur derrière la porte...

— Ici Howard. Des comme ça, j'en ai déjà vu, émet-je. Un inducteur algémantique de l'Ahnenerbe. Il devrait y avoir... ah !

Un casier de bouteilles hermétiquement bouchées brille sous la machine – une sorte de presse à imprimer en verre avec des dents en acier chromé. Une horreur ratatinée aux yeux crevés y est emprisonnée, les mâchoires ouvertes en un éternel cri silencieux, tirant sur des menottes tendues par le tissu musculaire déshydraté. J'évite soigneusement de m'y attarder : il est déconseillé de vomir à l'intérieur d'une combinaison pressurisée. Des pinces crocodiles, des

accumulateurs et un châssis de dix-neuf pouces... Où est l'auge pour recueillir le sang ? Réponse : sous les gouttières *ad hoc*.

— Une dernière invocation, à ce qu'il semble, avant qu'ils meurent tous. Ou se soient suicidés.

Je suis du doigt le canal limitrophe de l'ésotérique machine en prenant soin de ne pas le toucher : ils l'ont probablement rempli de mercure liquide – un conducteur –, mais il s'est évaporé depuis longtemps. Si toutefois il s'agissait d'une possession, qui a tendance à se répandre par le contact physique, ou via des conducteurs électriques. (Les motifs visuels aussi, bien que cela exige habituellement un sérieux effort en matière de graphisme informatisé.) Je me détourne du pauvre hère empalé sur l'instrument de torture et regarde la table. Le temps a fragilisé les papiers : je tourne l'une des pages, la reliure craque et je découvre les géométries d'une transformation de P_{th}, tordues à vous déformer le globe oculaire.

— Ils étaient en train d'invoquer une entité quelconque, dis-je. Je ne sais pas quoi, mais c'était certainement une invocation possessive.

Pour une raison ou une autre, j'ai l'impression inexplicable qu'il y a du louche dans ce tableau. Qu'est-ce qui m'a échappé ?

La momie qui tient le pistolet semble m'adresser un sourire grimaçant. D'une pichenette, je coupe mon micro et recours à la bonne vieille communication orale pour que mes paroles demeurent confidentielles.

— Chaityn, dis-je lentement, ce cadavre, là, celui avec le pistolet. Est-ce qu'il a descendu tous les autres dans la pièce ? Ou alors, est-ce que ça aurait pu être quelqu'un d'autre ? Il était peut-être en train de se défendre, non ?

Le grand gaillard a l'air perplexe.

— Je vois pas...

Il s'interrompt et contourne la table en avançant de guingois pour se rapprocher au maximum du cadavre.

— Hum, dit-il. Peut-être qu'il y avait quelqu'un d'autre, ici, mais celui-ci a tout l'air de s'être tiré une balle dans la tête. C'est bizarre, mais...

Ma radio couvre alors sa voix :

— Barnes à tous : nous avons retrouvé le D^r O'Brien. Howard, magnez-vous le train et descendez au deuxième sous-sol, nous allons avoir besoin de vos compétences pour la tirer de là. Tous les autres, ouvrez l'œil : il y a au moins un méchant dans la nature.

Un instant, j'ai la chair de poule : qu'est-ce qui peut bien être arrivé à Mo pour qu'ils aient besoin de mon aide pour la sauver ? Puis je m'aperçois que Chaityn est en train de m'observer.

— Faites gaffe, dit-il d'une voix rauque. Vous savez vous servir de

ce truc ?

— De ça ? dis-je en tapotant gauchement le basilic accroché à mon panneau de poitrine. Bien sûr. Écoutez, ne touchez pas à cette machine. Au sens propre : évitez *tout contact physique*. Je crois qu'elle est hors service, mais vous savez ce qu'on dit à propos des bombes qui n'ont pas explosé, hein ?

— Après vous.

Il me fait signe de franchir la porte devant lui et je sors pour découvrir Scary Spice accroupi dans le couloir, les yeux pivotant comme un caméléon sous cocaïne.

— On y va.

Nous nous dirigeons vers l'escalier, et je ne peux me débarrasser de l'impression irritante que j'ai négligé un indice d'importance critique, que nous sommes aspirés dans les mensonges glacés et les ténèbres d'une toile d'araignée géante, que nous faisons exactement ce que le monstre en son centre veut que nous fassions... tout ça parce que j'ai mal interprété l'un des signes qui m'entourent.

Les sous-sols sont plus froids que les salles et les couloirs en surface. J'y trouve le sergent Pike, le casque relevé, l'haleine fumante et étincelante dans la douce clarté d'une lampe à pétrole que quelqu'un a convaincu de se ranimer.

— Vous en avez mis, du temps ! remarque-t-il.

Je hausse les épaules.

— Où est-elle et comment va-t-elle ?

Il me désigne du doigt deux couloirs et, plus précisément, l'entrée du plus proche. Il est éclairé par une série de lampes bioluminescentes jetables, si bien qu'une chaîne fantomatique de chandelles vertes m'indique le chemin. Soudain, mon estomac se creuse :

— Elle est consciente, dit-il, mais personne ne la touche avant que vous ayez donné votre permission.

Oh, super. Je suis la chaîne de lumières fantômes jusqu'à la porte ouverte, et là.

La porte est peut-être grande ouverte, mais ce que j'ai devant moi ne peut être qu'une cellule. Quelqu'un a posé une autre lanterne sur le sol, si bien que je peux voir ce qu'il y a à l'intérieur. L'espace est presque complètement occupé par une sorte de machine invocatoire – pas un instrument de torture comme celle d'en haut, mais un dispositif qui s'en rapproche quand même assez. Il y a un cadre en bois rappelant un lit à baldaquin, avec des poulies complexes à chaque coin. Mo est étendue sur le dos, bras et jambes en croix, attachée nue aux montants, mais ça n'a aucun rapport avec l'érotisme sado-maso, surtout quand je vois ce qui est suspendu au-dessus d'elle au moyen d'autres poulies et des mêmes câbles d'acier qui traversent ses menottes. Chacun des montants est coiffé d'une bobine de Tesla, il y a

une sorte de générateur mastoc dans le coin, et la moitié des tripes de l'étage de sortie HF d'une vieille station radar disposée sur le périmètre d'un pentacle dément tracé autour de ce lit de Procuste – un bizarre croisement entre une chaise électrique et un chevalet de torture.

Mo a les yeux fermés. Je crois qu'elle est inconsciente. Je n'y tiens plus : je cherche à tâtons le déverrouillage de mon casque, puis relève la visière et respire un coup. Il fait froid, là-dedans, il y a environ huit heures qu'elle a été enlevée, et si elle est ici depuis tout ce temps, elle est probablement déjà presque en hypothermie.

Je me rapproche en traînant les pieds, j'évite soigneusement de franchir le circuit tracé en gouttes de soudure sur le sol de pierre.

— Mo ?

Elle se contracte.

— Bob ? Bob ! Sors-moi d'ici !

Sa voix est rauque, avec une pointe de panique.

Je respire en frissonnant une bouffée d'air glacial et dis :

— C'est exactement ce que je vais faire. Mais *comment* ? Voilà le problème. Il y a quelqu'un ici ? crié-je en regardant autour de moi.

— Je vous rejoins dans une seconde, répond Hutter de l'autre côté de la porte. J'attends le patron.

Je fouille dans ma poche rembourrée pour récupérer l'organiseur, car avant que je m'approche d'un seul centimètre de ce lit, j'ai besoin d'effectuer quelques mesures.

— Parle-moi, Mo. Que s'est-il passé ? Qui t'a mise là-dedans ?

— *Oh ! mon Dieu, il est là quelque part...*

Elle tressaute et tire sur les câbles dans son affolement.

— Arrête ! crié-je, excité et énervé moi aussi. Mo, arrête de *bouger*, ce machin pourrait se détacher d'un moment à l'autre.

Elle s'immobilise si brusquement que le banc invocatoire en forme de lit de torture en est ébranlé.

— Qu'est-ce que tu dis ? demande-t-elle du coin des lèvres.

Je m'accroupis, essayant de voir la base du cadre sur lequel elle est allongée.

— Je vais te détacher dès que j'aurai vérifié que ce machin n'est pas piégé. Relié à un dispositif d'homme mort. Ça ressemble à une configuration de Vohlman-Knuth – inactive pour l'instant, mais si un courant passe dans ces inducteurs, ça pourrait vraiment faire du vilain.

J'ai appelé sur l'organiseur un programme de diagnostic intéressant et le capteur à effet de Hall incorporé à la machine donne des mesures encore plus intéressantes. Intéressantes, comme dans le proverbe chinois « Puissiez-vous vivre à une époque intéressante » – ou, plus vraisemblablement, y mourir.

— On utilise ce truc pour les invocations nécromantiques. On appelait ça des démons : maintenant, ce sont des « manifestations primaires », probablement parce que ça rassure les gestionnaires. Qui t'a mise là-dessus ?

— Ce maigrichon bronzé avec l'accent allemand...

— Celui de Santa Cruz ?

— Non, je ne l'avais encore jamais vu.

— Merde. Il avait des amis ? Tu l'as vu installer cette armoire de commande là-bas dans le coin ?

J'examine la partie supérieure du cadre. Le lustre-massue est suspendu au toit de la machine à tuer comme un bizarre couperet de guillotine tridimensionnel ; si l'on tranche l'un des câbles qui attachent Mo au lit, il se détache. Je ne sais pas au juste en quoi il est – il comporte apparemment du verre et des fragments d'os humain, mais aussi des fils repérés par leur couleur et des engrenages –, il n'empêche que son effet sur le bien-être humain sera à peu près aussi définitif qu'un passage au mixer pour une grenouille. L'ennui, c'est que je ne suis pas sûr que cette saloperie ne tombe pas quand même si quelqu'un met la machine en marche.

— Non, dit Mo.

Mais elle ne semble pas convaincue. J'examine à présent le pied du lit nécromantique, et c'est une bonne chose que l'instrument possède un affichage de l'historique : il s'est passé des tas d'horreurs par ici... fils tout vibrants des hurlements des fantômes... informations détruites et siphonnées hors de notre espace-temps via des géométries bizarrement embrouillées à base de fils d'argent et de cheveux de femmes pendues... Les salauds. Il faut vraiment que je continue de faire parler Mo.

— J'étais endormie. Je me souviens d'un rêve : l'air qui rugit... le froid intense... On me transporte quelque part... je suis incapable de bouger. Comme si j'étais paralysée ; je crevais de peur et je n'arrivais pas à respirer. Ensuite, je me suis réveillée ici. L'autre se penchait au-dessus de moi. J'ai un mal au crâne terrible, une gueule de bois de première classe. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a dit quelque chose ? Il a fait des réglages ?

— Il a dit que j'avais servi et que ceci allait être ma dernière contribution. Ses yeux, ils étaient *vraiment* bizarres. Lumineux. Qu'est-ce que tu veux dire, faire des ré...

Elle essaie de lever la tête et le lit grince. Un bourdonnement inquiétant monte du tableau de commande à l'autre bout de la salle et un voyant rouge s'allume.

— Oh, merde ! fais-je au moment où la porte s'ouvre sur deux soldats en tenue pressurisée.

Les lumières tremblotent. Je vois le lustre osciller sur ses câbles au-

dessus de Mo, j'entends grincer le cadre. Alors qu'elle prend son souffle pour crier, je me jette maladroitement sur le lit et m'arc-boute au-dessus d'elle en appui sur les mains et les genoux.

— Coupez ces putains de câbles ! hurlé-je. Sortez-la, et *coupez ces putains de câbles* !

Je m'agenouille sur l'un d'eux lorsque la masse d'obsidienne, d'os et de fil de fer atterrit avec un craquement sur mon paquetage dorsal... et je découvre à mes dépens que la chose est électrifiée et que Mo est reliée à la terre.

La tête me tourne, j'ai la nausée et mon genou droit est en feu. *Qu'est-ce que je fais dans ce...*

— Bob, on va maintenant vous débarrasser de ce machin. Vous m'entendez ?

Ouais, je vous entends. J'ai envie de dégueuler. Je grogne quelque chose. La masse qui m'écrasait le dos commence à se soulever. Je cligne stupidement les yeux en voyant des lattes en bois devant moi, puis on m'attrape par le bras et on essaie de me tirer latéralement. Ça fait mal. Quelqu'un – moi, peut-être – hurle, et quelqu'un d'autre crie : « Toubib ! »

Plusieurs secondes ou minutes plus tard, je me rends compte que je suis couché sur le dos et qu'on me tape sur la poitrine. Je cille et essaie de grogner quelque chose.

— Vous m'entendez ? demande-t-on.

— Ouais... *ouille* !

Le martèlement s'interrompt un instant et je me force à respirer profondément. Je sais que je suis forcément allongé sur quelque chose, mais sur quoi ? J'ouvre les yeux correctement.

— Oh, ça s'est mal passé. Mon genou...

Alan se penche dans mon champ de vision ; des gens s'affairent derrière lui.

— C'était quoi, cette histoire ? demande-t-il.

— Est-ce que Mo... ?

— Je suis saine et sauve, Bob.

J'entends sa voix juste derrière moi. Je sursaute et j'ai l'impression de recevoir encore une fois un coup de matraque derrière l'oreille. Mon crâne va éclater.

— Ce... ce machin..., halète Mo.

— C'est un autel, dis-je d'une voix lasse. J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt. Alan, le méchant se balade par ici. Quelque part. Mo servait d'appât pour un piège.

— Expliquez, dit Alan presque distraitemment.

Je tourne la tête et vois Mo assise le dos au mur, les jambes allongées devant elle ; on lui a donné une des combinaisons de survie

rouges, inutile dans le vide mais assez efficace pour lui conserver sa chaleur, et elle a une couverture en feuille d'argent autour des épaules. Derrière elle, l'épave de l'autel éventré.

— Il n'est pas trop difficile d'ouvrir une porte et de ramener une entité informationnelle, surtout si vous avez un corps à disposition et qui l'attend à l'autre bout, pas vrai ? Les portes physiques sont plus difficiles à créer, et plus elles sont grandes, plus il vous faut dépenser d'énergie ou de vie pour les stabiliser. Mais passons. Ceci est un autel ; il y en a deux comme ça au sous-sol du musée que nous étions venus visiter. Vous mettez la personne à sacrifier sur l'autel, vous connectez celui-ci à une matrice invocatoire et tuez la victime – c'était ce à quoi servait le lustre –, et vous canalisez ce qui ressort. Mais voilà, ici... les gardes et les tects autour de l'autel sont bousillés. Ils ne pourraient offrir aucune protection une fois l'invocation manifeste, et l'entité s'emparerait de quiconque entrerait en contact avec elle : transfert par conduction électrique – c'est comme ça que pas mal de ces saloperies se répandent.

— Vous avez donc essayé de lui faire un bouclier de votre corps, dit Alan. Comme c'est touchant !

— Hum.

Je tousse et tressaille sous la douleur correspondante.

— Pas vraiment : je me suis dit que le couperet ne pourrait pas traverser mes bouteilles d'air. Quoi qu'il en soit, s'il avait tué Mo, nous serions tous morts.

— L'autel était réglé pour solliciter quel type d'entité ? demande Mo d'une voix cassée.

— Je n'en sais rien, dis-je en fronçant les sourcils. Rien de très amical, ça, c'est sûr. Mais alors, ce n'est pas l'Ahnenerbe, hein ? Même si ce sont les SS qui ont construit ce château, ils sont morts depuis longtemps. Suicidés, à en croire les apparences. Cette saloperie est une sorte d'entité possessive qui saute d'un corps à l'autre. Elle t'a suivie depuis les States, mais quand elle t'a eue, elle s'est contentée de t'utiliser comme matière première dans un sacrifice d'invocation. Ça ne tient pas debout, n'est-ce pas ? Si c'était toi qu'elle voulait vraiment, elle n'avait qu'à t'aborder, te serrer la main et emménager dans ta tête, non ?

— Au point où nous en sommes, dit Alan, ça n'a pas d'importance. Nous allons bientôt partir. D'après Roland, la porte est en train de rétrécir ; il nous reste environ quatre heures pour nous replier, et votre mystérieux kidnappeur n'a pas essayé de s'échapper. Ce que nous allons faire, c'est poser un garde sur la porte, foutre le camp d'ici, abandonner la charge de démolition *in situ* et démarrer le compte à rebours. L'autre ne pourra pas nous prendre à revers, et la bombinette vaporisera ce qui reste de ce château.

— Euh, ouais. Et mes réservoirs ?

— Cabossés, et le tableau frontal de votre combinaison a éclaté. Il a encaissé le plus gros du choc, sinon vous seriez déjà incinéré. Écoutez, je vais organiser moi-même la suite des événements, car je vois que toutes nos radios battent de l'aile.

Alan se retourne.

— Hutter, faites donner à nos amis des tenues correctes pour le retour ; je veux qu'ils soient l'un et l'autre en état de se déplacer dans moins d'une heure, nous avons un tas de matériel à évacuer.

Il baisse les yeux sur moi et dit, avec un clin d'œil :

— Vous avez fait du bon travail.

Au cours des quinze minutes suivantes, je me rétablis suffisamment pour m'adosser au mur, et Mo réussit plus ou moins à s'arrêter de trembler. Elle se penche contre moi.

— Merci, dit-elle doucement. C'était bien au-delà de...

Hutter et Chaityn entrent à grand fracas ; ils trimbalent deux volumineux sacs à paquetage remplis d'un assortiment de pièces de rechange : des sous-vêtements de contention pour combinaison pressurisée, une combinaison externe chauffante, un détendeur et un réservoir d'air neufs pour moi, un paquetage dorsal et un casque neufs pour Mo.

— Regardez-moi ces tourtereaux, dit Chaityn, apparemment mis en verve par notre couple. Levez-vous, mes mignons, va falloir vous préparer à bouger d'ici et personne va vous porter.

Tandis que Hutter aide Mo à revêtir sa combinaison pressurisée et ses accessoires, je contourné en trébuchant l'épave du lit de Procuste à la recherche de mon organisateur, que j'ai laissé choir lorsque j'ai été obligé d'exécuter mon saut héroïque. Je le retrouve sur le sol en béton, manifestement expédié d'un coup de pied dans un coin de la salle : mais il est intact, ce qui est un grand soulagement. Je le ramasse, vérifie machinalement le niveau de thaum, et m'immobilise. Il y a vraiment un truc qui cloche par ici : l'entropie locale grimpe aux rideaux comme si l'information était bouffée par des calculs informatiques irréversibles dans les parages. Mais les circuits du dix-neuf pouces ne sont pas sous tension. J'empoche l'organisateur et tire sur le châssis, pour voir. Je tombe presque à la renverse quand il commence à glisser vers moi.

— Hé !

Chaityn m'a rejoint. Il m'écarte d'une bourrade et braque son arme sur la cavité sombre derrière le châssis.

— Ne tirez pas, dis-je brusquement. Regardez.

J'allume la lampe frontale de la combinaison et le regrette immédiatement.

— Nom de Dieu !

Chaityn abaisse son arme sans toutefois détourner les yeux. La pièce derrière le casier à instruments est une autre cellule : elle a dû rester longtemps inviolée, mais le froid est tel que la plupart des morceaux de cadavre sont encore reconnaissables. Il y flotte comme un relent de boucherie – pas exactement l’odeur de la putréfaction, mais celle de la mort. Des pièces de rechange pour une douzaine de Dr Frankenstein s’entassent dans la pièce, empilées en congères brunâtres dans les coins.

— Fermez cette putain de porte, dit Chaityn d’un ton distant.

Et il s’écarte de mon chemin.

— Quelqu’un a une scie à métaux ? demandé-je.

— Vous plaisantez ou quoi ? dit Chaityn en relevant la visière de son casque pour me regarder en face. Pourquoi ?

— Je veux prélever des échantillons sur quelques corps du haut de la pile, dis-je lentement. Il se peut qu’ils aient un rapport avec la cellule du Moukhabarat à Santa Cruz.

— Vous êtes cinglé.

— Peut-être, mais vous ne voulez pas savoir qui étaient ces gens ?

— Rien à foutre, mon pote.

Puis il inspire profondément et dit :

— Écoutez, moi, j’ai été en Bosnie. Les fosses communes, ça vous dit quelque chose ?

Il baisse les yeux et racle le sol avec les pieds.

— J’ai passé deux semaines à protéger les mecs de la police scientifique, là-bas, en été. Le pire, c’est qu’on pouvait se laver comme des dingues au savon antiseptique, à la fin, on était toujours obligés de foutre les bottes à la poubelle. Une fois que l’odeur s’incruste dans le cuir, elle part plus.

Il regarde ailleurs.

— Vous déconnez à plein tube si vous croyez que je vais vous aider à ramener des trophées.

— Alors, allez me chercher une hache, dis-je d’un ton acerbe.

Puis je tressaille et regrette ma brusquerie. Il me considère un instant d’un air bizarre, comme s’il se demandait s’il devrait ou non en venir aux mains avec moi, puis tourne les talons et s’éloigne à grands pas.

Chaityn revient avec une hache de pompier et un sac à packaging vide. Il me laisse seul dix minutes, le temps pour moi de découvrir à quel point il est difficile de trancher les os du poignet sur un cadavre congelé depuis des jours ou des mois. Je suis en colère, vraiment très en colère : tellement, en fait, que ma tâche ne m’écoeure pas. Je veux trouver le salaud qui a fait ça et lui rendre la pareille, et si le prix à payer est de trancher des mains, alors, je suis heureux de le faire.

Mais pourquoi ai-je encore l’impression que quelque chose

d'évident m'échappe ? Par exemple, ce pour quoi le démon – le possesseur, le dybbuk, tout ce que vous voudrez – nous a attirés ici.

Soleil noir

Lorsque je ressors de la cave en serrant contre moi mon macabre sac de mains, Hutter et Mo sont parties. Chaityn ronge son frein, sautille lourdement d'un pied sur l'autre en m'attendant.

— On y va, dit-il.

Je lui lance le sac.

— Compris.

Nous remontons le couloir éclairé par les tubes bioluminescents et je jette un coup d'œil – un seul – par-dessus mon épaule, mon haleine fumant dans l'atmosphère glaciale. Puis j'abaisse ma visière et la verrouille, vérifie mon détendeur et écoute l'air frais entrer en sifflant dans mon casque.

— Où sont passés les autres ? demandé-je.

— Le big boss est là-haut en train d'armer le gadget ; votre régulière est sur le chemin du retour.

— Super.

Je le dis comme je le pense. Je commence à en avoir marre, de cet endroit. J'ai presque envie de danser une petite gigue à la pensée de l'atomiser.

— Est-ce qu'on a trouvé de la documentation ?

— De la documentation ? dit Chaityn. Des tonnes. C'étaient des Allemands, ces mecs, mon pote. Si vous aviez déjà travaillé pour cette Wehrmacht de merde, vous en sauriez long sur la documentation vous aussi.

— Hum.

Nous arrivons au bas de l'escalier. Scary Spice nous attend.

— Tu remontes, dit-il à Chaityn. Vous, ne bougez pas.

Il m'arrête et manipule un sélecteur sur mon paquetage de poitrine.

— Vous m'entendez ?

— Ouais, dis-je haut et clair. Quelqu'un a vu la moindre trace du salaud qui a capturé Mo ?

— La cible, vous voulez dire ?

Scary lève son arme massivement calorifugée et, l'espace d'un instant, je suis heureux de ne pas voir son expression derrière son masque facial.

— Non, dit-il, mais vous allez monter l'escalier, je vais vous suivre,

et si vous voyez quelqu'un derrière moi, poussez une bonne gueulante.

— Tout à fait d'accord, dis-je avec ferveur.

Les tubes luminescents se consomment lentement et les ombres s'allongent déjà.

Il y a constamment des échanges et des conversations abruptes sur la fréquence radio que Scary Spice a choisie pour moi : j'ai l'impression que les trois équipes se replient sur des positions préparées à l'avance, et ouvrent l'œil au cas où nous aurions de la compagnie. Un ignoble démon évolue dans les parages depuis deux heures, revêtu d'un corps qui n'est pas le sien. Pouvons-nous avancer plus vite ? Non, manifestement.

Alan intervient sur la fréquence commune :

— Minuterie réglée sur sept mille secondes à ma montre. Vous êtes avertis, les mecs, il vous reste cent dix minutes. J'ai tiré la chaîne d'amorçage et, maintenant, l'initiateur est armé. Si quelqu'un est encore ici dans deux heures, il aurait intérêt à avoir un écran solaire de facteur dix puissance neuf. Manifestez-vous et donnez votre nom.

Apparemment, tout le monde est là, sauf les trois restés à l'extérieur.

— OK. Sortez en ordre inverse de votre arrivée. Scary, Chaityn, assurez-vous que Howard vous suit et passez le sas quand vous serez prêts.

— Compris, patron, dit Chaityn. Amenez-vous, on y va.

— D'ac.

J'attends que Chaityn traverse le sas et arrive dans le garage, puis j'ouvre la porte et m'introduis dans cet espace aussi exigu qu'un placard.

— Je suis sur le réservoir numéro un, indiqué-je. Tout fonctionne.

— Y a intérêt. Allez, passez le sas.

J'attends pendant deux minutes éprouvantes tandis que l'air sort en sifflant d'un évent minuscule et que la combinaison pressurisée se resserre autour de moi. Bizarrement, je commence à avoir plus chaud une fois que je suis dans le vide partiel : l'air glacé de la redoute sapait ma chaleur corporelle. Mais la porte extérieure du sas pivote et s'ouvre.

— Grouillez-vous !

J'entre dans le garage, pousse des portes ouvertes sur un ciel d'encre puis sors dans la cour devant l'édifice, où m'attend Chaityn. Quelqu'un a garé le chariot électrique près du mur. La chenillette avec une roue avant de moto a disparu, elle.

— Y en a qui emportent des souvenirs ? demandé-je.

Un crachotement tout juste interprétable comme « Quoi ? » m'indique que les parasites sont plus actifs qu'avant ; je lève les yeux et vois des étoiles rouges, le tourbillon rouge sombre de la galaxie

haut dans le ciel... et même une coloration nettement rose de la Lune, en fait.

Je montre l'endroit où était garée la Kettenrad.

— Elle était là, dis-je. Qui l'a prise ?

Chaityn hausse les épaules. Je me retourne.

— Allez là-bas, dit-il en m'indiquant le poste de garde principal.

Je commence à marcher. Le clair de lune est rosâtre : ou bien je commence à avoir le vertige, ou bien... ou quoi ?

Il me reste environ un kilomètre jusqu'au mur où notre ennemi invisible a ouvert la porte donnant sur Amsterdam et, comme il n'y a pas trace de lui dans les parages, j'ai le temps de réfléchir un peu. Quand je regarde au zénith, je ne vois que du noir ; la plupart des étoiles visibles se répartissent sur une large ceinture au-dessus de l'horizon, la Lune est une icône grimaçante. Il faut une puissance terrifiante pour pomper toute la vie et toute la chaleur d'une planète comme celle-ci. Alors qu'un meurtre sacrificiel vous fournira une ligne directe avec un démon capable de vous posséder, ou une fenêtre sur quelque univers si étranger à notre monde que ses lois physiques vous seront incompréhensibles, il faut une puissance considérable pour ouvrir un portail physique vers une autre version de la Terre. Les répliques de la Terre interfèrent les unes avec les autres, et il est très difficile de produire une congruence. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ici ?

J'essaie donc de me l'imaginer. Je ne trouve que deux scénarios :

Scénario un : Un détachement de l'Ahnenerbe en Allemagne, en avril 1945. Ils savent qu'ils sont en train de perdre la guerre, mais une défaite est inacceptable. Ils rassemblent rapidement toutes les provisions et fournitures qu'ils peuvent trouver : nourriture, machines-outils, semences, carburant. En utilisant une poignée de prisonniers de guerre ennemis, ils ouvrent une porte sur un monde froid et sans air où ils peuvent attendre que les choses se tassent avant de tenter de revenir au bercail.

Zut, ça ne marche pas. Comment auraient-ils pu construire cette forteresse ? Ou manipuler la Lune ?

Scénario deux : Une histoire divergente ; une branche différente de notre propre univers, si proche de notre propre ligne temporelle que l'énergie nécessaire pour ouvrir un pont complet entre les deux réalités équivaut approximativement à l'énergie-masse de l'univers lui-même. Le point de départ, la bifurcation dans le fleuve du temps, est une invocation que l'Ahnenerbe a tentée vers la fin de la guerre – tardivement, mais pas trop tard. Un acte de nécromancie tellement sanglant que les prêtres de Xipe Totec en auraient frissonné d'horreur, tellement horrible qu'Himmler aurait protesté. Ils ont ouvert un portail. Nous avons cru que c'était une simple manœuvre tactique, un

moyen de déplacer des hommes et des matériaux sans être vulnérables aux attaques alliées : les transférer sur un autre monde où ils peuvent circuler à l'insu de leurs ennemis, puis ouvrir une autre porte pour retourner dans notre propre continuum. Mais ils tentaient peut-être une opération plus ambitieuse. Et s'ils essayaient d'ouvrir un passage vers l'un de ces lieux sans nom où sont tapis les infovores, ces êtres infiniment froids vivant dans les fantômes assombris d'univers en fin d'expansion qui ont succombé aux très vieilles forces de la dégénérescence protonique et de l'évaporation par trous noirs ? Ils invoquent des puissances quasi divines pour faire pièce à leurs ennemis, et les forces de l'Armée rouge et des Alliés occidentaux sont tenues en échec...

Et ensuite ?

Tandis que je traverse la forêt pétrifiée, je vois l'Histoire se dérouler aussi clairement qu'un documentaire à la télé. Un vent de douleur et de désolation se lève en hurlant du centre de l'Europe, précipitant les bombardiers du haut du ciel comme des graines de pissenlit. Une vague de ténèbres déferle à l'ouest, un maelstrom qui aspire les divisions de Joukov comme les débris d'un mât fracassé qui s'envolent dans l'ouragan. Les nécromanciens SS exultent : leurs démons sillonnent la Terre dans des corps volés, y exterminent les forces ennemies, dévorent les âmes des *Untermenschen* et recrachent leurs ossements. Une neige précoce tombe au début du *Fimbulwinter*, car les géants de glace légendaires sont revenus pour se mettre au service du Reich de mille ans, et tous les rêves du Führer se réaliseront. Un soleil pâle et sans chaleur contemple un paysage désolé de glace et de feu, ravagé par le triomphe de la volonté.

Ce n'est que plusieurs mois plus tard qu'ils se rendent compte à quel point ils se sont trompés dans leurs calculs : les jours commencent à raccourcir, et continuent de raccourcir... jusqu'à ce qu'arrive l'équinoxe ; la température ne cesse de baisser à mesure que le soleil faiblit, et les géants cessent d'obéir aux ordres.

C'est la *Götterdämmerung* pour le III^e Reich victorieux.

Je gravis la petite pente avec le mur de l'autre côté ; je me retourne et jette un dernier regard à la redoute, ultime île de chaleur dans un monde froid entièrement vidé de sa substance. Je la contemple pendant environ une minute.

— J'ai pensé à quelque chose, dis-je tout haut.

Je capte un crachotement pour toute réponse. Je me retourne. Chaityn est un peu plus haut sur le flanc de la colline ; il me fait signe. Encore des parasites.

— Vous là-bas, demandé-je en tripotant les touches de ma radio, vous m'entendez ?

Il s'avance vers moi en brandissant quelque chose. J'aperçois un

rouleau de câble muni d'une prise. Il essaie de toucher mon paquetage de poitrine avec, mais je repousse sa main. Lorsqu'il s'approche, la friture commence à se dissiper.

— Parlez, dit-il d'une voix rauque.

Je respire un bon coup.

— J'ai besoin de faire quelques mesures. Il y a quelque chose de très, très louche dans toute cette histoire. Pourquoi fait-il si froid ? Pourquoi toutes nos radios fonctionnent-elles mal ? Qui a tué tout le monde dans ce bunker ? Il me semble qu'Alan a besoin de connaître les réponses... merde, moi aussi, j'ai besoin de savoir... c'est important.

L'expression de Chaityn est indéchiffrable derrière la visière de son casque.

— Expliquez.

Soudain le jour se fait dans mon esprit et je frissonne.

— Écoutez, les autres ont invoqué une entité qui s'est incrustée ici et qui a bouffé toute l'énergie de ce putain d'univers ; et si Alan fait exploser une bombe H, qu'est-ce qui va se passer, à votre avis ?

— Continuez, dit Chaityn en me présentant le câble encore une fois.

Je lui montre du doigt mon paquetage de poitrine endommagé puis désigne le zénith.

— Regardez, toutes les étoiles sont rougeâtres, et elles sont trop éloignées les unes des autres. C'est l'indice numéro un. Le décalage vers le rouge signifie qu'elles s'éloignent à toute vitesse les unes des autres ! C'est ça, ou alors c'est que l'énergie lumineuse qu'elles émettent est sapée par quelque chose. Je suppose que c'est le même effet qui sabote nos communications radio : dans cet univers-ci, la constante de Planck est en train de changer. Indice numéro deux : le Soleil... le Soleil s'est éteint. Il s'est éteint il y a quelques décennies, c'est pourquoi la température a chuté à quarante degrés du zéro absolu et continue de tomber ; la seule chose qui maintienne la Terre au-dessus de la température du bruit de fond cosmique est le fait que c'est un super-gros réservoir de roches en fusion, avec suffisamment de thorium et d'uranium dans la sauce pour que la chaleur des réactions nucléaires la fasse mijoter pendant des milliards d'années. Or elle perd actuellement de l'énergie plus vite qu'elle ne le devrait, parce qu'il y a ici quelque chose qui fausse les lois de la physique. Indice numéro trois : autant que nous sachions, tous les autres soleils se sont éteints aussi – la lumière des étoiles que nous voyons est un rayonnement fossile qui a voyagé des années, voire des siècles.

Je reprends ma respiration et change de jambe d'appui. Chaityn ne dit rien ; il regarde de tous côtés, il cherche des signes dans le ciel ou sur la terre.

— Quelque chose est en train de bouffer de l'énergie, dis-je, et de l'information. Notre objectif principal, en venant ici, est de découvrir ce qui se passe et de faire notre rapport. Or nous n'avons pas encore trouvé la solution de l'énigme, et ce que le capitaine ne sait pas peut nous être fatal à tous. Voilà ce que j'avais à dire.

Chaityn se tourne pour me regarder en face.

— Ça a du sens, non ? m'enquis-je. Ça tient debout ?

Il brandit une torche pour éclairer son visage derrière le plexiglas du casque. Il me grimace un sourire avec une tête que je ne lui connais pas :

— *Sehr gut*, dit-il.

Puis il laisse choir la torche, déverrouille son casque et le retire. Des vers lumineux se tordent silencieusement derrière ses paupières, grouillent dans l'espace vide de son crâne, tout comme chez l'être qui a possédé Fred-le-Comptable. L'air qui s'échappe de sa combinaison lui tresse une couronne de vapeur tandis qu'il se penche vers moi avec ses mains crochues et essaie d'obtenir un contact chair contre chair, voyant que sa tentative de branchement a échoué. Rien qu'un instant de conduction électrique...

L'entité qui occupe le corps de Chaityn n'est pas très intelligente : elle a oublié que je porte aussi une combinaison, et que ces combinaisons sont conçues pour encaisser pas mal de mauvais traitements. N'empêche que la situation est plutôt délirante. Je laisse tomber mon sac et sautille à reculons, manquant de tomber à la renverse sous le poids de mon paquetage dorsal aspiré par la gravitation. Le corps possédé s'avance à tâtons vers moi et je vois très clairement un filet de sang goutter de son nez tandis que je cherche maladroitement le basilic accroché à ma taille, puis le saisis à deux mains et appuie avec les pouces sur les deux boutons rouges en même temps. Une seconde de panique : je crois que l'arme est hors service, ses accus vidés par le froid de ce monde glacial... et puis l'enfer se déchaîne.

Environ un sur mille des noyaux de carbone présents dans le corps qui appartenait à Chaityn acquiert spontanément huit protons et sept ou huit neutrons supplémentaires. Le déficit de masse est déjà sévère – il y a à peu près autant d'énergie sortie de nulle part qu'on pourrait en tirer d'un engin nucléaire de petite taille –, mais je laisse les calculs aux cosmologistes. Ce qui est fâcheux, c'est qu'il manque à chacun de ces noyaux pas moins de huit électrons ; ce noyau forme donc un carbosilicate intermédiaire violemment instable qui arrache vite fait une énorme charge aux molécules donneuses d'électrons les plus proches. Ensuite, il se déstabilise pour de bon, mais il a dans le même temps déclenché une cascade de minuscules réactions acide/base dans toute la soupe chimique brûlante qui avait été un organisme humain.

Le corps de Chaityn vire au rouge – le rouge sombre d’une résistance de radiateur –, puis il se met à *bouillir*, son packaging fond par morceaux tandis que sa peau noircit et se déchire. Il commence à basculer sur moi et je m’écarte d’un bond en hurlant. Il percute le sol et se fracasse comme une statue de verre en fusion.

Je me retrouve ensuite à genoux sur la terre congelée ; je respire à grands coups et essaie désespérément de calmer mon estomac. Je ne peux me permettre de vomir, parce que si je me répands dans mon masque facial je mourrai et ne pourrai donc plus dire à Alan l’erreur qu’il commet en faisant exploser la charge.

Toute cette planète a été changée en une souricière par un démon voleur de corps, patient et bien préparé, qui attendait que nous autres petites créatures velues aux mignons yeux noirs venions y fourrer notre nez.

Je me relève et, tout en continuant de respirer profondément, regarde la vapeur gazeuse jaillir du sol autour des dépressions que mes genouillères ont creusées dans le permafrost. La friture flue et reflue dans mes oreilles comme le bacon dans la poêle, les bandes latérales déformées du message égrènent le compte à rebours du lever de soleil artificiel. J’essaie de ne pas regarder ce qui reste de Chaityn.

Ils ont invoqué un infovre : une entité qui mange l’énergie et les esprits. Une chose – de quelle nature, je l’ignore – venue d’un cosmos mort, un de ceux où les étoiles vacillantes s’étaient depuis longtemps consumées jusqu’à extinction complète et évaporées dans une froide bourrasque de protons en voie de désintégration, tandis que les trous noirs s’amenuisaient pour devenir des nœuds à l’échelle des supercordes dans une rafale de rayonnement Hawking. Une entité pensante démesurée, lente et extrêmement vieille, qui voulait accéder au noyau chaud d’un univers juvénile – quelques petits milliards d’années d’existence après le big-bang –, paré pour cent trillions d’années de combustion stellaire dissipatrice avant la longue glissade vers l’abîme.

Une fois debout, je vérifie mon alimentation en air comprimé. J’en ai encore pour deux heures et quart, ce qui me donne suffisamment de marge : la bombe va exploser dans un peu plus d’une heure. Je regarde autour de moi pour essayer de voir quel chemin je vais prendre. Des priorités divergentes s’entrechoquent dans ma tête...

L’entité avait faim. Elle a d’abord fait ce à quoi on la conviait : absorber les esprits et les vies des ennemis de l’Ahnenerbe, occuper leurs corps et apprendre à passer pour un être humain. Puis elle a réussi à faire transiter par le portail plus de sa personne que ce qu’escomptait l’Ahnenerbe. Elle est volumineuse – bien trop pour franchir un portail de dimensions humaines –, mais elle a eu accès à toute l’énergie dont elle avait besoin et à tous les esprits à sacrifier,

donc à plus qu'assez de puissance pour forcer le passage et se faufiler à l'intérieur de ce nouveau et riche cosmos.

La monstruosité convoquée par les gens de l'Ahnenerbe les a comblés au-delà de leurs attentes. En plus d'étouffer la fusion qui se ranime sans cesse au centre de toute étoile, elle a commencé à prélever de l'énergie directement sur l'espace-temps, à bousculer la constante de Planck, à pomper de l'énergie dans le vide illusoire de l'espace lui-même. La lumière s'est étirée, s'est décalée vers le rouge, la constante gravitationnelle est devenue une variable, chutant comme le mercure d'un baromètre avant la tempête. Les processus de fusion à l'intérieur du Soleil ont vacillé jusqu'à l'extinction, neutrons et protons s'obstinant à demeurer monogames. Le flux de neutrinos solaires a été le premier à disparaître, bien qu'il faille des siècles à l'astre lui-même pour manifester des signes de refroidissement et pour que reprenne l'effondrement gravitationnel, contrarié par le rayonnement, vers le stade de la naine blanche. Entretemps, l'univers a recommencé à se dilater, vieillissant prématurément de plusieurs éons en l'espace de quelques années.

Retour à l'instant présent. J'ai un cadavre sur les bras. Et je suis armé. Et le cadavre a manifestement été tué avec l'arme que j'ai dans les mains. *Merde*. Je tripote le bouton du squelch, mais ne capte qu'un fort sifflement et des bouffées de parasites incohérentes. Qu'est-ce que je vais raconter à Alan : « Écoutez, je sais que je donne l'impression d'avoir descendu un de vos hommes, mais il faut que vous annuliez la mission » ?

Un coup d'œil au ciel. C'est la nuit, mais peut-être que le Soleil serait visible si je savais où le chercher. Visible... et rétréci, plus éloigné qu'il ne l'est sur Terre, car à mesure que la créature pompe l'énergie de l'espace-temps, l'espace lui-même se dilate et se vide. *Trouver Alan. Stopper le compte à rebours. Évacuer tout le monde, et vite.* Il a fallu à l'entité pas mal d'énergie pour ouvrir complètement la porte de son lieu d'origine et se transporter sur cette Terre brisée – une énergie qui n'est plus disponible dans cet univers réduit à une enveloppe vide, une énergie dont elle a besoin pour aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte. Tout ce dont elle est capable par elle-même jusqu'ici a été d'écouter une invitation – lancée par la cellule terroriste de Santa Cruz –, et d'y répondre. Que va-t-elle faire si nous lui fournissons encore plus d'énergie ? Ouvrir un portail remontant jusqu'à son lieu d'origine ? Prolonger le portail actuel jusqu'à notre propre Terre ? Il y a là un des pires scénarios possibles auquel je ne veux même pas songer à m'intéresser... Je vais faire des cauchemars pendant des années – à supposer que j'aie encore des années devant moi pour faire des cauchemars.

Après avoir trimbalé jusqu'ici son énorme et glaciale présence pour

squatter les ruines du Reich victorieux, elle s'est mise à l'affût. Patiemment, parce qu'elle attend déjà depuis une infinité d'éternités ; elle attend qu'un penseur rapide – un allumé –, lui ouvre la porte donnant sur l'univers suivant. Concentrée sur un seul site, elle pourra progresser plus vite cette fois-ci – inutile de sacrifier des millions de victimes pour attirer son attention. Dès qu'elle aura été invitée – par l'adroite stupidité d'une cellule terroriste, par exemple –, elle pourra prendre possession d'un corps et le manipuler en utilisant ce qu'elle a appris sur la nature de l'humanité grâce à l'Ahnenerbe afin d'agir sur ceux qui l'entourent. La personne possédée – son agent de l'autre côté de la porte – doit faire le nécessaire pour établir une connexion, puis trouver une source d'énergie qui ouvrira la porte toute grande afin d'admettre le reste de l'infovore. Ouvrir une porte assez large pour un corps humain, avec un agent de chaque côté, prendrait autant d'énergie qu'il lui en reste – les vies de tous les survivants restants de l'Ahnenerbe-SS, stockées en prévision de pareille nécessité. Mais l'ouvrir jusqu'à ce qu'elle puisse admettre un géant de glace – un être assez volumineux pour sculpter des monuments sur la Lune et vider un univers de sa substance – exigera beaucoup plus d'énergie : une énergie tirée soit d'un acte de nécromancie à grande échelle, soit d'une source locale singulièrement puissante...

Je regarde autour de moi. Je suis au pied d'une colline ; de l'autre côté, un mur, deux pathétiques cadavres et un demi-peloton de spécialistes du SAS. Derrière moi, une forêt pétrifiée et un château de ténèbres peuplé de cauchemars. (Oh, et une bombe à hydrogène qui va exploser dans soixante-dix minutes environ.) Où sont tous les autres ? Échelonnés entre le château et la porte, pardi !

Il faut que je dise à Alan de ne pas déclencher l'explosion. Je ramasse mon sac de mains et descends en titubant vers les arbres squelettiques, les pieds et les chevilles tendus par cette sensation qu'on a de marcher sur du verre lorsqu'on craint d'avoir en guise de sol une simple pellicule de glace, brandissant à bout de bras le mortel basilic.

Je dérape et me reçois sur une cuisse, plutôt rudement. Quelque chose craque sous mes pieds, des branchages, peut-être. Je me relève à la force du poignet, me frotte la jambe, tressaille, respire bruyamment dans mes oreilles. En baissant les yeux, j'aperçois une masse brune congelée, un petit lapin, un rat ou quelque autre bestiole morte depuis des années. *Morte.* Je me baisse et ramasse mon sac de mains coupées, étiquetées en vue d'une identification ultérieure. *Ne serait-ce pas le bon moment de réfléchir aux précautions qui s'imposent ?* Au cas où d'autres démons arpenteraient cette plaine gelée dans des corps volés.

Ben oui. Je jette un coup d'œil en direction de la redoute et me creuse la cervelle pour retrouver un cours à moitié oublié sur les techniques furtives occultes.

Un quart d'heure plus tard – dont dix précieuses minutes passées à travailler fiévreusement sur une articulation radius-cubitus avec mon outil multifonctions et un rouleau d'adhésif toilé – je suis planté au milieu du glacis en face de la redoute. Je suis décidément très mal barré : je m'accroche au talisman comme un homme qui se noie, et j'essaie d'imaginer ce que je dois faire maintenant.

(Ce talisman luit faiblement d'une clarté bleue irréelle qui me ronge le bout des doigts. Pour l'allumer, j'ai tiré au basilic sur une souche et ai enfoncé l'objet dans les braises rougeoyantes. Les profondes incisions dans la paume sont du rouge des flammes reflétées dans une flaque de sang frais. Je saisis le macabre artefact par son poignet exposé en espérant dur comme du fer qu'il tiendra ses promesses. Voyez-vous, si vous collez un miroir à phases conjuguées sur la base d'une Main de Gloire, vous pouvez lui faire cracher de la lumière ; mais c'est une perversion moderne de sa fonction originelle...)

Dans le ciel, les étoiles s'éteignent une par une. La Lune est un disque rouge gorgé de sang ; les ombres rampent sur le paysage, se posant sur les collines que j'entrevois grâce à mes lunettes de vision nocturne. Et une manière d'incendie embrase le toit au-dessus du dernier bastion de l'Ahnenerbe-SS. Que se passe-t-il ?

J'essaie à nouveau la radio :

— Howard à tous : si quelqu'un m'entend, répondez s'il vous plaît.

Le sifflement des parasites déferle dans mes oreilles et oblitère toute réponse. J'avance en trébuchant sur le sol gelé juste au moment où une chose qui aurait peut-être pu être jadis un humain tourne en vitesse au coin de l'édifice et se dirige vers le portail. La chose ne me voit pas, mais quelqu'un à l'intérieur l'a repérée : des gerbes d'étincelles s'épanouissent sur le sol froid derrière elle et je vois les éclairs de brèves détonations jaillir d'une meurtrière au deuxième étage. C'était l'un de nous à l'origine, mais aucun être humain ne peut sprinter autour d'un édifice sans casque ni paquetage de survie dans un *Fimbulwinter* assez froid pour congeler l'oxygène liquide.

Le soldat possédé épaulé un objet massif et arrose la nuit de douilles vides. Il se peut qu'une ou deux balles frôlent la meurtrière, mais elles n'empêchent pas le tireur invisible de faire mouche avec la rafale suivante : un instant, la chose danse sur la glace, puis elle s'effondre mollement et ne bouge plus.

— Merde, murmuré-je.

Et me voilà en train de trotter maladroitement vers la porte béante du garage avec son sas si accueillant.

Personne ne me tire dessus ; le talisman fait son boulot, brouillant les sens de quiconque pourrait me voir. Un méchant soupçon

bourgeonne dans mon esprit : je freine pile et dérape devant le garage, puis examine soigneusement l'entrée. C'est bien ce que je pensais : une boîte noire, scotchée au mur, avec un mince fil tendu qui franchit le seuil au niveau du genou. Un plaisantin a écrit au pochoir CÔTÉ À TOURNER VERS LE BÉNÉFICIAIRE DE L'ASSURANCE-VIE sur l'emballage. J'enjambe le fil très prudemment puis essaie à nouveau la radio :

— Howard à tous. Qu'est-ce qui se passe ? Qui tire ?

Un ululement crachotant écrête la réponse, mais au moins, cette fois, il y en a une :

— Howard ! Où en êtes-vous ? Votre rapport.

J'essaie de me rappeler de qui il s'agit, avec ce débit saccadé : le sergent Howe.

— Je suis dans le garage avec une Main de Gloire.

Je déglutis et continue :

— L'entité a eu Chaityn quand j'avais le dos tourné, mais je m'en suis tiré. Je l'ai liquidée pendant qu'elle essayait de m'assimiler. Il s'agit d'un démon. Ils prennent possession de vous s'ils arrivent à vous toucher, soit physiquement, soit par conduction électrique. Il y en avait plusieurs dans les parages, mais je ne sais pas s'il en reste encore debout. J'ai bricolé un talisman furtif pour retourner ici ; il faut que vous me mettiez en communication avec Alan, le capitaine, *immédiatement*.

— Ne bougez pas, dit Howe d'une voix tendue. Vous êtes dans le garage ?

J'essaie de hocher la tête, puis répons :

— Ouais, je suis dans le garage... j'ai repéré à temps le paquet-surprise. Écoutez, c'est urgent ; il faut désarmer le gadget avant de sortir d'ici. S'il explose...

La porte extérieure du sas s'ouvre d'un centimètre.

— Amenez votre cul dans le sas, Howard, maintenant. Refermez la porte et verrouillez-la. Quand le cycle commencera, déposez tout ce que vous portez et levez les bras. Quand la porte intérieure s'ouvrira, ne bougez pas avant que je vous en donne l'ordre. Retenez-vous même de *respirer* avant d'avoir ma permission ? Compris ?

— Compris.

J'ouvre la porte du sas. Je m'immobilise, puis dépose avec précaution la Main de Gloire devant le sas, mets le basilic hors tension et isole le circuit de charge, laisse tomber le sac de mains coupées et m'assure que mon organisateur est en sommeil avant de regarder à nouveau l'intérieur du sas. Gulp ! Un sphéroïde vert est scotché à la porte intérieure ; un mince fil part d'une de ses extrémités et aboutit au joint caoutchouté qui assure l'étanchéité du sas. En dessous, un autre gadget : un thaumomètre, un capteur sensible aux perturbations

spatio-temporelles indicatrices d'une activité occulte ; là aussi, un fil disparaît à l'intérieur du joint. Je déglutis une fois de plus.

— Je suis en train d'entrer dans le sas, dis-je.

Mes jambes refusent d'avancer.

— Je referme la porte extérieure.

Je me dis que je connais Alan, et qu'il ne va pas faire de geste stupide. Je me dis que le sergent Howe est un professionnel. N'empêche qu'être enfermé dans un espace grand comme une cabine de douche avec une grenade armée au bout d'une ficelle me donne des sueurs froides.

L'air siffle par les orifices de purge et je lève les mains, forçant avec raideur la combinaison à suivre le mouvement. Au dernier moment, je pense à me tourner et à m'assurer que je suis appuyé contre la paroi du sas et ne fais pas face à la porte interne. Puis j'entends un déclic dans la porte – s'il est audible, c'est qu'il y a une certaine pression d'air à l'intérieur –, et elle tourne sur ses gonds. Dehors, un soldat à genoux braque une arme sur moi derrière un cadavre étalé de tout son long juste devant le sas.

— Bob, dit la voix d'Alan. Si c'est vous, je veux que vous nous disiez qui d'autre était avec nous dans cette salle de cours.

Ouf !

— C'est Sophie qui faisait le cours, et nous étions avec Nick du CESG.

— C'est bien. Et puis vous portez encore votre casque. Ça aussi, c'est bien. Maintenant, je veux que vous vous tourniez, lentement, en gardant les mains en l'air... oui, comme ça. Maintenant, je veux que vous releviez lentement votre visière. Stop ! Ne bougez plus les mains.

Le soldat continue de me braquer son arme en plein visage. Mo avait raison : je ne m'étais jamais imaginé qu'on puisse voir les stries – et les plans – d'un canon de fusil à trois mètres de distance ; l'embouchure semble énorme, assez large pour y faire passer un train de marchandises.

Quelque chose me pique la jambe gauche et je manque de trébucher.

— Il est clean, annonce un type qui était à côté de moi tout le temps sans que je m'en aperçoive.

Je baisse les bras. Le soldat qui me couvrait avec son arme la dirige vers le sol et soudain je recommence à respirer normalement.

— Où est Alan ? demandé-je. Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— J'espérais que vous pourriez me le dire, me glisse Alan dans l'oreille gauche.

Je me retourne et il me décoche un sourire tendu. Ce sourire ne se communique pas à ses yeux, qui sont de la couleur de l'oxygène liquide et tout aussi chauds.

— Dites-moi *exactement* ce qui vous est arrivé quand vous êtes sorti. Racontez-le comme si votre vie en dépendait.

— Ouais, d'accord.

Je m'éloigne de la porte du sas en traînant les pieds et quelqu'un – Scary Spice ? – la referme.

Je crache le morceau, y compris la scène où Chaityn me saute dessus. J'imagine qu'ils savent déjà qu'une entité s'empare des cerveaux et des corps chaque fois qu'elle en a l'occasion. Je n'arrive pas à détacher mes yeux du cadavre sur le sol. C'est Donaldson, le type qui avait émis des hypothèses sur la température, au début. Il n'est pas convaincant, pour ainsi dire, comme s'il allait dans une minute ou deux se lever et marcher, arracher le masque sanglant en caoutchouc appliqué par les gens des effets spéciaux et aller rigoler avec nous au pub du coin.

— Je suppose que toute cette affaire est un piège, terminé-je. On nous a délibérément attirés ici. Un seul des possesseurs est parvenu dans notre monde – et il ne pouvait contrôler qu'un seul corps à la fois –, mais il se peut qu'il y en ait d'autres ici. Ils sont les serviteurs (ou font partie) d'une entité qui n'est pas humaine, mais qui a eu des années pour nous étudier... étudier les survivants de l'Ahnenerbe-SS. Elle s'est emparée de quelques idiots bien utiles qui ont essayé de l'invoquer à partir de chez nous pour s'en servir dans un incident terroriste ; puis elle nous a suivis, a kidnappé Mo pour en faire un appât. Si elle a agi ainsi, c'est parce qu'elle veut que nous lui fournissions une source d'énergie qui lui permette d'agrandir le portail et d'introduire sa masse principale dans notre univers. Elle est bien plus volumineuse que les possesseurs que nous avons vus jusqu'ici... c'est comme si elle avait réussi à occuper une tête de pont restreinte mais qu'il lui fallait arracher tout un port à ses défenseurs – nous –, avant de pouvoir débarquer le gros de ses forces.

— Exactement, dit Alan d'un air songeur. Et comment croyez-vous qu'elle va y arriver ?

— Le gadget, vous l'avez réglé sur quelle puissance ?

Howe fronce les sourcils.

— Répondez-lui, dit Alan.

— C'est un engin à puissance variable, dit Howe. Nous pouvons le régler en continu entre quinze kilotonnes et un quart de mégatonne. Le processus est mécanique : des vérins à vis ajustent l'intervalle entre le dispositif déclencheur de la fusion et la charge initiatrice, ce qui nous permet de moduler le volume de la fusion. Actuellement, elle est réglée tout en haut de la courbe de rendement, de quoi bousiller une grande ville. Mais je ne vois pas ce que ça vient faire là-dedans.

Je m'humecte les lèvres ; il fait vraiment froid ici maintenant et mon haleine se condense.

— Eh bien, ouvrir une porte assez grande pour introduire une créature volumineuse comme celle qui a dévoré cet univers nécessite pas mal d'entropie. L'Ahnenerbe y est parvenue par l'assassinat rituel d'environ dix millions de personnes : la destruction de l'information augmente l'entropie. Mais il y a d'autres moyens d'obtenir cette énergie, et une bombe H est un remarquable générateur d'entropie dans la mesure où elle minimise le contenu informationnel de *tas* de choses.

Ils en restent babas, on dirait. Je les toise d'un regard sévère et poursuis :

— Écoutez, c'est l'intersection entre la thermodynamique et la théorie de l'information, non ? L'information est inversement proportionnelle à l'entropie, l'entropie mesure le taux de randomisation d'un système... et c'est l'une des hypothèses centrales de la magie, n'est-ce pas ? Qu'on peut transférer de l'énergie d'un univers à un autre via le royaume platonique de l'information ordonnée : les mathématiques. Je crois que, depuis le début, cette monstrueuse entité n'arrête pas de créer des incidents, par l'intermédiaire de ses agents subalternes, pour finir par provoquer une réaction... dans laquelle nous nous déchaînerions en lui fournissant toute l'énergie dont elle a besoin pour élargir la porte. En fait, le modeste portail par lequel elle a emballé Mo est en train de rétrécir ; j'imagine qu'elle ne pouvait pas faire plus. Elle a déjà pompé tellement d'énergie dans cet univers qu'elle a été forcée d'attendre le bon moment avant d'oser ouvrir cette porte : ce monde est en train de se désintégrer et il se peut qu'il n'y ait plus assez d'énergie pour permettre au monstre d'ouvrir ne serait-ce qu'une petite porte de plus. Avez-vous remarqué que les étoiles s'éteignent et que nos communications radio sont envahies par les parasites ? Je crois que ce nous voyons actuellement est une clarté stellaire fossile... ce qui reste de cet univers est peut-être à peine plus grand que le système solaire, et il rétrécit à une vitesse proche de celle de la lumière. Dans quelques heures, il va s'effondrer comme une bulle de savon, emportant le géant de glace avec lui. À moins que nous fournissions à cette ou à ces entités de merde assez d'énergie pour forcer la porte ouverte sur notre propre monde et l'élargir jusqu'à ce qu'elles puissent se faufiler au travers.

— Ah, fait Alan comme s'il venait d'avaler quelque chose de désagréable. Bon. Votre opinion mûrement réfléchie est donc que la meilleure ligne de conduite serait pour nous de désarmer la bombe et de nous replier, hein ?

— C'est plus ou moins ça, convins-je. Au fait, où avez-vous installé le gadget ?

— À l'étage en dessous. Mais l'affaire est un peu délicate,

commente-t-il d'un ton désinvolte. La bombe est armée et nous sommes passés du contrôle manuel de l'explosion via le dispositif d'homme mort à la minuterie interne. Mais il y a un hic. Voyez-vous, le gouvernement de Sa Majesté répugne *absolument* à laisser traîner des bombes à hydrogène armées sans surveillance appropriée. La commande par signal d'autorisation hertzien, c'est très bien, de même que la télécommande filaire et le dispositif d'homme mort, mais ces procédures sont conçues dans l'hypothèse où elles risqueraient d'être outrepassées, et nous n'aimerions pas remettre une bombe H sur un plateau à quelque trublion anonyme, hein ?

Alan commence à marcher de long en large. C'est mauvais signe.

— Une fois que nous avons inséré la charge initiatrice, sélectionné un mégatonnage, armé les détonateurs, composé les codes d'autorisation, réglé la minuterie *et* retiré la connectique de commande, rien ne peut plus empêcher l'explosion. On ne peut même pas ouvrir l'engin : dès qu'on tripote l'enveloppe, ça fait tilt et les jeux sont faits. Voyez-vous, nous pourrions être une formation de l'infanterie motorisée soviétique qui vient de capturer le pont où la bombe est accrochée. Ou une bande d'affreux descendus des montagnes derrière la passe du Khyber. Alors, comme vous pouvez le comprendre, même en concédant que ce serait peut-être une très mauvaise idée de la faire exploser ici et maintenant, elle va exploser quand même. À moins que vous n'essayiez de disséquer une bombe H piégée pendant le compte à rebours, et je ne me souviens pas avoir vu de formation d'artificier UXB dans votre CV.

Il jette un coup d'œil à sa montre.

— Plus que cinquante-sept minutes, mon gars. Nous avons probablement le temps de regagner la porte si nous partons dans moins d'une demi-heure, à supposer qu'il ne reste pas trop de ces bougres dehors... Alors, si j'étais vous, je me dépêcherais.

— Et si on la ramenait avec nous ? demandé-je.

Il rit sèchement. Ou plutôt, il aboie.

— Quoi ! Vous croyez qu'on nous remercierait d'avoir ramené une bombe d'un quart de mégatonne amorcée dans l'une des cités les plus densément peuplées d'Europe ?

— On ne peut pas l'arrêter, alors ?

— Il faut un miracle pour l'arrêter maintenant, dit Howe avec une lugubre satisfaction. Il faut un miracle pour qu'on s'en sorte tous vivants. Je parie que vous regrettez d'être revenu !

Je me passe la langue sur les lèvres, mais ma langue est sèche comme du cuir – membraneuse, comme l'un des œufs du Cerveau, bizarrement brouillé à l'intérieur de sa coquille. À propos... Soudain, ce que je dois faire est clair comme de l'eau de roche.

— Je crois que je sais comment évacuer vos hommes, qu'il y ait ou

non des revenants à l'extérieur, dis-je. De la même manière dont je suis arrivé ici sans être repéré. Quant à la bombe... et si rien qu'un morceau de la charge d'implosion éclatait prématurément ? À un bout, par exemple.

Alan me regarde de travers.

— Et comment allez-vous vous y prendre ?

— Aucune importance. *Supposons* qu'on y arrive. *Supposons*. Autant que je m'en souvienne, toutes les armes nucléaires actuelles utilisent un noyau de plutonium et un ensemble de charges creuses qui s'emboîtent autour de lui. Lorsqu'elles éclatent, il faut une grande précision dans la séquence de mise à feu, sinon le noyau n'implose pas correctement, et s'il n'implose pas, il n'atteint pas la masse critique, et s'il ne parvient pas au stade surcritique, il n'explose pas. D'accord ?

Je me trémousse presque.

— J'ai besoin de deux trucs que j'ai laissés dehors juste devant le sas : un sac de mains coupées, un basilic. J'ai le reste du matériel ici. Combien avons-nous de gens là-haut qui ont besoin de sortir – à peu près ? Il y a dans ce sac assez d'échantillons prélevés sur des victimes d'exécutions pour fabriquer des Mains de Gloire pour tout le monde... et échapper aux monstres tapis au coin du bois. À *supposer* que quelqu'un aille les récupérer immédiatement. Quant à la bombe...

Je pense encore à la bombe lorsque, sans mot dire, le sergent Howe se baisse et entre dans le sas. J'entends le sifflement de la dépressurisation. Tic-tac, tic-tac. La bombe est piégée. Il me faut imaginer un moyen de pénétrer dans le caisson, de naviguer entre la connectique, les cales en polystyrène qui entourent le barreau de plutonium, les paquets de deutéride de lithium enveloppés d'uranium appauvri, et de traverser l'enveloppe en acier de la bombe A qui sert de détonateur...

Alan est debout devant moi. Il se penche et approche son visage du mien.

— Bob ?

— Ouais.

Le basilic est la solution, je crois...

— La Main de Gloire. Dites-moi tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Une Main de Gloire est fabriquée à partir de la main et du poignet d'une personne qui a été exécutée à tort. Un circuit relativement simple est tracé autour du radius et du cubitus, et les bouts des doigts s'enflamment. Ça permet une invocation restreinte qui, euh... fait que le porteur devient invisible. Pour de bon. Il y a des variations, comme le laser à inversion – si on colle un miroir à conjugaison de phase sur la base, ça fait pas mal de carnage sur ce vers quoi la Main est orientée – mais, à l'origine la Main est un outil de désintermédiation pour les interactions observateur/sujet. Enfin,

c'est ce que disait Eugene Wigner. Vous avez combien de personnes à équiper ?

Le sas est en train de s'ouvrir : Alan s'accroupit, l'arme braquée sur la porte. D'un geste impatient, il me fait signe de m'écarter.

C'est Howe. Pas de vers lumineux derrière sa visière. Il franchit le seuil, encombré d'un gros sac difforme et de mon basilic.

— Sept, plus vous-même, m'informe Alan. Vous disiez ?

— Donnez-moi ça.

Je prends le sac. *C'est comme éplucher des pommes de terre*, me dis-je. *Exactement comme éplucher des pommes de terre*.

— Quelqu'un a un rouleau d'adhésif toilé ? demandé-je. Et un stylo ? Super. Et maintenant, dégagez le plancher, que je puisse respirer un peu, bordel !

D'étranges légumes qui poussent sur un sol d'horreur arrosé de sang, ou des patates à éplucher ? Pas mal d'éléments originels du folklore qui entourent la Main de Gloire se réduisent à ça. Pas besoin d'une chandelle faite de graisse humaine, de crottin de cheval et autres délices, munie d'une mèche confectionnée avec la chevelure d'un pendu. Pas besoin de doigts amputés à minuit sur un fœtus prélevé sur une pendue enceinte. Tout ce qu'il faut, c'est un stock de mains, un peu de fil de fer ou de soudure, un stylo pour les inscriptions, un convertisseur analogue-numérique, deux programmes que j'ai dans mon organiseur, et un solide estomac. Bon, pour l'estomac, je peux bluffer : je n'ai qu'à me dire que je suis en train d'éplucher des patates quand j'enfonce des bouts de fil de fer dans M. Gros-Légume, déclenche des échos fantomatiques dans un réseau neural en déliquescence et alimente une entité ésotérique. Howe entre dans la danse et insiste pour copier ce que je fais ; c'est gênant au début, mais ça donne des résultats et, à deux, nous arrivons vite au bout du stock. Qu'importe si deux Mains sont ratées : en vingt minutes, pas plus, j'ai un sac vide et une série d'horribles trophées disposés sur la table de la salle de garde.

— Tenez, dis-je.

Scary Spice, qui dansait nerveusement d'un pied sur l'autre tout en gardant un œil sur la porte du sas, sursaute.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Howe observe la scène avec intérêt, sans mot dire.

Je brandis une Main.

— Regardez.

Merci à Cthulhu pour les fers à souder de poche : les bouts des doigts s'enflamment correctement et une lueur de catacombe danse tout autour.

Scary Spice n'en revient pas.

— Où vous êtes ? Qu'est-ce qui se passe ?

Ses globes oculaires virevoltent comme des billes lubrifiées ; instinctivement, il lève son arme.

— Range ça ! aboie Howe avec un clin d'œil dans ma direction supposée.

— Levez votre main gauche, Scary, dis-je.

— D'ac.

Il ferme les yeux ; je fourre le moignon dans sa main gantée.

— Putain ! Mais c'est quoi, ce truc ?

Je cligne des yeux et tente d'accommoder sur lui, mais il se dérobe. Bizarre : j'essaie de le suivre, mais mes yeux refusent de le cibler.

— Ce que vous tenez s'appelle une Main de Gloire. Tant que vous la tenez, personne ne peut vous voir... Ça marche aussi avec les possesseurs, là dehors, sinon je ne serais pas ici.

— Ah bon ? Et ça tient combien de temps ?

— J'en sais foutre rien.

Je regarde Howe.

— Maintenant, tu la reposes, dit le sergent.

Une Main apparaît sur la table et je découvre que je peux à nouveau voir Scary. Howe se tourne vers moi.

— C'est un putain de miracle, dit-il d'une voix morose. Si on avait eu ça il y a deux ans en Azerbaïdjan...

Il enclenche son micro :

— Howe à tous, on a notre billet de retour. Alfa, Bravo, Charlie, tout le monde en bas *immédiatement*. Capitaine, ça va vous intéresser vous aussi.

C'est comme si vous recommenciez les études : vous passez un putain d'examen après l'autre, en étant sûr que vous aurez des emmerdes toute la vie si vous ne terminez pas avant l'heure prévue. Pour cet exam-ci, toute note en dessous de vingt sur vingt est éliminatoire, et vous recevez la collante, sans possibilité d'appel, quelques millisecondes après avoir rendu votre copie.

Je suis accroupi au sous-sol avec Alan et un machin qui ressemble à une poubelle en acier perchée sur une charrette à bras, si les poubelles en acier étaient peintes en vert avec des étiquettes HAUT – BAS – FRAGILE. J'avoue que je sue comme un goret, même dans l'air glacial de la redoute, parce qu'il ne nous reste plus que quinze minutes et qu'en cas d'échec nous n'aurons pas le temps d'atteindre la porte.

— Prenez votre temps, dit Alan. Vous vous en tirez vraiment très bien, Bob. Je le dis comme je le pense. Vous vous en tirez *vraiment* très bien.

— Je parie que vous dites ça à tous vos gars, marmonné-je en retournant la page mal photocopiée d'instructions d'armement.

Le livret qui accompagne la bombe s'orne d'une couverture en carton bleue, comme un cahier d'écolier qu'on aurait classé Secret défense par erreur.

— Non, je suis sincère, dit Alan en se calant contre le mur. Ils sont tous sortis, Bob. Tout le monde est dehors sauf vous et moi. Nous savons qu'ils vont s'en tirer. Vous pensez peut-être que ce n'est pas grand-chose, mais pour eux, c'est beaucoup ; ils vont s'en souvenir toute leur vie et, même si nous ne les suivons pas, ils porteront des toasts à notre mémoire pendant un bon bout de temps.

— C'est rassurant, dis-je en tournant une autre page.

Je ne savais pas que les bombes H étaient livrées avec des modes d'emploi et des vues en coupe, et des éclatés du cœur initiateur.

— Regardez. C'est bien ici qu'est implanté le tube ?

Je lui montre la page, puis un endroit à cinq centimètres au-dessus de la base de la poubelle.

— Non, dit Alan en guidant ma main jusqu'en haut du carter de la bombe. Vous le voyez à l'envers.

— Quel soulagement ! plaisanté-je.

— Du moins, je *crois* qu'il est à l'envers, dit-il d'une voix inquiète.

Je promène mon doigt sur le schéma.

— Euh... Et ça, c'est par là que passe le contrôleur de détonation, hein ?

— Oui, c'est exact, dit-il d'un ton beaucoup plus rassurant.

Je pose sur la poubelle verte un regard sans concession.

Les bombes à hydrogène sont des monstres très complexes, mais elles ont toutes un trait en commun : à l'intérieur de chaque grosse bombe H se trouve une petite bombe A qui se démène pour sortir. Cette bombe A est en fait un détonateur. Elle engendre une tempête de neutrons lents, à leur tour canalisés pour former une « allumette » de combustible de fusion, qui déclenche une réaction de fusion. Cette allumette irradie une masse environnante d'uranium 238 appauvri, qui se contente d'entrer en fission dans un bain de neutrons lents, mais qui, lorsqu'elle explose, le fait avec une puissance spectaculaire. Si vous ne voulez pas vous embêter avec l'uranium 238, il vous restera une bombe à neutrons – mais le facteur commun à tous ces sinistres gadgets est la bombe atomique au milieu.

Les bombes atomiques ne sont pas si compliquées que ça. À la fin des années 1970, un prof de physique d'un lycée américain et ses élèves ont collaboré pour concevoir et fabriquer une bombe A. La marine américaine les a remerciés, a embarqué la bombe sur un camion, a ajouté la quantité de plutonium nécessaire et l'a fait exploser sur le polygone d'essais. Le problème, dans la confection d'une bombe A, c'est le plutonium, dont la fabrication nécessite un réacteur nucléaire spécialisé et une usine de retraitement chimique, et

qui se rencontre généralement derrière de hautes clôtures de barbelés où patrouillent des mecs armés.

Toutefois, les bombes atomiques ont une caractéristique intéressante : elles font boum lorsqu'on comprime une sphère de plutonium à l'aide de « lentilles » d'explosif minutieusement mises à feu. *Des explosifs conventionnels*. Et si ces lentilles ne détonnent pas précisément dans l'ordre correct, si la séquence est perturbée, on aura peut-être un pétard mouillé, mais pas un feu d'artifice. C'est comme un œuf avec un jaune (la bombe atomique qui sert de détonateur) et un blanc (l'allumette à fusion et les autres zinzins amplificateurs) à l'intérieur.

Me voici donc assis à côté d'une bombe H récalcitrante avec quatorze minutes sur son compte à rebours. Et lorsqu'Alan me tend un feutre, je dessine un gros « X » sur le carter, parce que j'ai l'intention de faire avec cette bombe exactement ce que le Cerveau faisait avec ses œufs – en réduire l'intérieur en bouillie sans briser la coquille.

— Combien de lentilles dans ce modèle ?

— Vingt. Disposition en dodécaèdre, section triangulaire. Chaque lentille est une plaque de RDX avec un centre concave et une feuille en alliage cuivre-béryllium tournée vers l'intérieur.

— Pigé.

Je continue de tracer des repères. Le RDX est un explosif méchamment puissant ; sa vitesse de propagation se mesure en kilomètres par seconde. Lorsqu'elles explosent, ces lentilles propulsent la feuille d'alliage de béryllium vers l'intérieur, sur une sphère de plutonium suspendue de la taille d'un gros pamplemousse ou d'un petit melon. Si vous les faites toutes exploser en une microseconde environ, l'onde de choc se referme sur le cœur métallique comme un poing gigantesque et le comprime. Si elles partent asymétriquement au lieu de comprimer le plutonium jusqu'à ce qu'il explose, elles le font gicler latéralement sans faire de dégâts – sauf si vous êtes juste à côté. Une bastos de plutonium surcritique chauffé à blanc qui s'éjecte d'une enveloppe de bombe déchirée à plusieurs centaines de mètres par seconde n'a rien d'un spectacle familial.

— La moitié supérieure de l'hémisphère serait donc... par ici.

— Très bien. Ensuite ?

— Allez me chercher une chaise et quelques bouquins, ou des caisses, n'importe quoi.

Je ramasse le basilic et commence à le régler.

— J'ai besoin d'aligner ça sur l'hémisphère et de le fixer avec de l'adhésif.

Lorsque la sphère en alliage de béryllium s'assemble, elle comprime le plutonium vers l'intérieur. Le plutonium est environ deux fois plus dense que le plomb, et assez mou ; c'est un métal lourd,

chaud au toucher à cause de l'émission de particules alpha, et qui présente certaines des caractéristiques chimiques les plus insolites que la science connaisse. Il se rencontre sous une demi-douzaine de formes cristallines entre zéro et cent degrés Celsius. On peut toujours essayer de deviner ce qu'il fabrique à l'intérieur d'un cœur nucléaire en train d'implorer.

— Chaise.

— Adhésif toilé.

— Ensuite ?

— Trouvez-moi une perceuse sans fil, un foret de douze et une paire de ciseaux.

Au centre du pamplemousse, il y a un espace creux, et dans ce creux il y a un bloc, gros comme un petit pois, d'un alliage métallique bizarrement structuré, dont la fabrication est un secret jalousement gardé. Lorsque le plutonium comprimé jusqu'à son point de fusion le percute, il vomit des neutrons. Lesquels neutrons déclenchent à leur tour une réaction en cascade à l'intérieur du plutonium : chaque fois qu'un noyau de plutonium est touché par un neutron, il tremblote comme une gelée, se scinde en deux en émettant un paquet de neutrons supplémentaires et une rafale de rayons gamma. Tout cela se produit dans une unité de temps appelée « shake » – environ un dixième de millièmme de millièmme de seconde – et tous les noyaux de plutonium du cœur auront été pulvérisés moins de cinquante shakes après que l'onde de choc du cœur a atteint l'initiateur et déclenché la rafale de neutrons initiale. (En supposant une implosion symétrique.) Et, quelques millisecondes plus tard, peut-être, le diable sera libre de danser dans cet univers.

Encore douze minutes. J'installe la chaise devant la bombe. Le dossier est en contreplaqué – un vrai coup de pot –, alors j'y perce des trous correctement espacés, puis demande à Alan de tenir le boîtier du basilic tandis que je tranche des morceaux de ruban toilé sur le bobineau. J'attache enfin l'arme à la chaise juste en face du « X », où je crois deviner l'emplacement des lentilles explosives.

— C'est gagné.

Une chaise. Un basilic – une boîte avec un caméscope de chaque côté – scotché au dossier de la chaise. Une bombe H à retardement. La nuque me gratte, comme si elle sentait déjà l'éclair des rayons X arrachés au plasma saignant de l'enveloppe de la bombe lorsque l'intérieur se désintègre en quelques shakes du chrono de Teller.

— Maintenant, je mets le basilic sous tension.

Les capteurs de l'arme regardent la bombe en face à travers les trous que j'ai percés dans le dossier de la chaise. J'allume l'engin et je surveille l'indicateur de charge. Merde, le froid n'a apparemment pas fait trop de bien aux accus. L'appareil fonctionne encore, mais

l'alimentation est presque dans la zone rouge.

— OK, dis-je en me penchant en arrière. Encore une chose à faire : il va falloir appuyer sur le bouton « Observation ».

— Oui, ça me semble évident. Euh, ça vous embêterait de me dire pourquoi ?

— Pas du tout.

Je ferme les yeux, comme si je venais de courir un marathon, et explique :

— Le basilic entraîne spontanément la transformation en silicium d'environ un pour cent des noyaux de carbone de la cible. Avec en même temps une sacrée libération d'énergie, évidemment.

— Mais le plutonium n'est pas du carbone...

— Non, mais les lentilles sont faites en RDX, qui est un composé hydrocarboné aromatique polynitraté. Si vous changez en silicium un pour cent de la charge de RDX, elle va effectivement faire boum avec un enthousiasme délirant. Si nous la décentrons latéralement comme ceci (je déplace la chaise de deux centimètres), les lentilles sur un côté de la bombe A détonnent prématurément, complètement désynchronisées, et on a un pétard mouillé. Imaginez un géant qui serre le cœur en plutonium dans son poing ; imaginez maintenant qu'il a oublié de mettre son pouce en haut. Le plutonium en fusion gicle à l'extérieur au lieu de se comprimer autour de l'initiateur et d'exploser. Et vous obtenez une impulsion de neutrons brouillonne, mais pas d'excursion surcritique. Peut-être un *désassemblage* de l'enveloppe et des radiations en pagaille, mais pas de champignon atomique.

Alan regarde sa montre.

— Neuf minutes. Vous feriez mieux de partir, alors.

— Neuf... que voulez-vous dire ?

Il me regarde d'un air las.

— Mon petit gars, à moins qu'il y ait une minuterie dans ce basilic de mes deux, *quelqu'un* doit rester ici et appuyer sur la détente. Vous êtes un civil, mais moi, j'ai signé pour toucher la thune de Sa Majesté.

— Foutaises ! dis-je en le foudroyant du regard. Vous avez une femme et des gosses. Si on peut se passer de quelqu'un ici, c'est bien de moi.

— Primo, je crois me rappeler qu'avant de vous embarquer dans cette galère vous avez dit que vous feriez tout ce que je vous dirais de faire. Secundo, vous comprenez ce qui se passe : vous êtes sacrément trop important pour qu'on vous abandonne. Et tertio, c'est mon boulot, dit-il pesamment. Je suis un soldat. Je suis payé pour encaisser des bastos, ou des neutrons. Pas vous. Alors, à moins que vous ayez une sorte de télécommande magique pour...

Je cligne des yeux, rapidement.

— Attendez. Il faut que je vérifie quelque chose.

Le basilic est un paquet de circuits intégrés customisés boulonné sur une paire de caméscopes numériques. Je me penche : la bonne nouvelle est qu'ils ont des interfaces rapides. La mauvaise nouvelle... Merde. Pas d'infrarouge. Le programme de télécommande de mon organisateur ne marchera pas. Je me relève.

— Non, dis-je.

— Alors, foutez le camp d'ici. Il vous reste six minutes. Je vais attendre soixante secondes après que vous aurez quitté cette pièce, ensuite, j'appuie sur le bouton, dit-il très calmement. Maintenant, partez. À moins que vous ne pensiez que perdre deux vies vaut mieux qu'en perdre une seule.

Merde. Je cogne deux fois dans le cadre de la porte, insensible à la douleur dans mon poignet.

— Partez ! hurle-t-il.

En haut, je m'arrête dans la salle de garde juste avant d'allumer l'une des deux Mains de Gloire qui m'attendent sur la table. Je me demande si je suis assez loin de la bombe. (Ce malheureux savant américain – Harry Daghlion, non ? – a fait quelque chose de similaire par accident : il a laissé tomber un réflecteur de neutrons sur un cœur de bombe lors d'une expérience pour le Projet Manhattan. Il en est mort deux jours plus tard, mais un vigile qui se trouvait à quatre mètres seulement n'a pas été affecté.) Je perçois un choc étouffé à travers les semelles de mes bottes ; une fraction de seconde plus tard, j'entends un bruit de porte qui claque.

J'entends mon pouls battre irrégulièrement. Je l'entends, donc je suis encore en vie. J'ai entendu la détonation, donc la bombe a foiré. Il n'y aura pas de boule de feu thermonucléaire pour alimenter les rêves de conquête de l'archaïque entité malfaisante tapie dans cet univers de poche. Il ne me reste plus qu'à ramasser la Main et à retourner à la porte en voie de lente évaporation avant qu'elle se referme...

Une minute s'écoule. Alors je pose la Main de Gloire et attends encore une minute. Rien ne va plus. Mes pieds me forcent à revenir. Je rabats ma visière et m'alimente en air comprimé tandis que j'emprunte le couloir qui mène à l'escalier.

En haut des marches, j'active mon micro :

— Alan, vous êtes encore là ?

La réponse se fait attendre :

— Absolument.

Il glousse d'une voix rauque, puis dit :

— J'ai toujours su que je mourrais dans mon lit, mon gars... Et mettez-vous en condition avant de descendre. C'est pas un spectacle qu'on voit tous les jours.

Analyse

Trois jours plus tard, je suis rentré à Londres. Le plus clair de ces trois jours semble s'être passé dans des salles de conférence où je fais mon rapport et reviens sur le moindre aspect des événements. Quand je ne m'enroue pas à force d'avoir trop parlé, on me gave de nourriture institutionnelle et je dors dans un lit institutionnel au confort spartiate. Au mess des officiers ou dans un endroit de ce genre. Le retour à Londres en avion est décevant, et je file tout droit de l'aéroport au chevet d'Alan à l'hôpital.

Son lit se trouve dans une infirmerie rattachée au service des maladies tropicales d'un des grands centres hospitaliers universitaires londoniens. Un infirmier diplômé est posté derrière le bureau à l'entrée, et une femme agent de police devant la porte.

— Salut, dis-je. Je suis ici pour voir Alan Barnes.

C'est à peine si l'infirmier lève les yeux :

— Pas de visites pour M. Barnes.

Il se remet à étudier le tableau de médicaments de quelqu'un d'autre.

Je m'appuie sur la vitre de la salle de service.

— Écoutez. Je suis un ami personnel et un collègue. C'est l'heure des visites. S'il vous plaît.

Cette fois, l'infirmier me regarde.

— Vous voulez vraiment le *voir* ? dit-il.

La flic se redresse et remarque enfin ma présence.

Je sors ma carte de service.

— Comment va-t-il ? demandé-je.

L'infirmier expire sèchement.

— Son état est stable pour l'instant, mais il se peut que nous soyons obligés de le transférer en réanimation d'un moment à l'autre ; il est mal barré.

Il interroge la flic du regard et dit :

— On peut s'arranger pour vous prévenir s'il y a du nouveau.

Je jette un coup d'œil à la représentante de l'ordre, qui examine ma carte de service comme si elle recelait des indices relatifs à un meurtre particulièrement odieux.

— Vous me laissez passer ou non ?

La flic me regarde froidement.

— Vous pouvez entrer, monsieur Howard.

Elle ouvre la porte et entre la première sans prendre la peine de me rendre ma carte.

— Cinq minutes, pas plus ! crie l'infirmier.

C'est une petite chambre sans fenêtre, avec un éclairage fluorescent et un lit à roulettes entouré de machines qui ont trop de cadrans et de boutons pour être rassurantes. Sur une table roulante à côté du lit, des sacs d'un liquide transparent se vident dans le bras de l'alité via une inquiétante canule. L'occupant du lit est calé sur une montagne d'oreillers. Ses paupières s'ouvrent en papillotant lorsque j'entre. Il sourit.

— Bob.

— Je suis venu dès qu'ils m'ont laissé partir.

Je cherche la carte dans ma poche intérieure, et c'est à peine si je remarque la soudaine nervosité de la femme flic derrière moi ; quand elle voit l'enveloppe, elle se décripe.

— Comment ça va ?

— Je suis dans la merde, dit-il avec un sourire cadavérique. On dirait le pire cas de turista jamais relevé dans le monde. Et comment ça se passe pour vous, mon petit gars ?

— Je ne peux pas trop me plaindre. Ils ne m'ont pas donné la moindre chance de parler à Mo, et puis j'ai passé le premier jour après le retour à me faire palper par des toubibs, ou des sorciers... je crois que la couleur de ma bile leur a plu, entre autres.

Je commence à dégoïser. *Arrête de déconner.*

— Je crois qu'il y avait assez de béton entre vous et moi. Ils vous ont laissé parler à... euh, Hillary ? Et la bouffe, ça va ?

— La bouffe...

Il tourne la tête pour regarder la canule plantée dans son bras. Sa peau est brune, ulcérée et flasque, des flocons blancs clairsemés se détachent du tissu rougeâtre sous-jacent.

— J'ai l'impression que je bouffe avec un tuyau, ces temps-ci, Bob.

Il ferme les yeux.

— Pas vu Hillary. Merde, je suis fatigué. J'ai la fièvre aussi, des fois.

Ses yeux se rouvrent.

— Vous lui direz, hein ?

— Lui dire quoi, Alan ?

— Vous lui dites, c'est tout.

Derrière moi, la femme se racle la gorge.

— Ouais, je lui dirai, promets-je.

Alan ne donne pas l'impression de m'avoir entendu ; il s'est endormi immédiatement, comme un octogénaire sous Valium. J'ouvre l'enveloppe et place la carte qu'elle contient sur la table de chevet, où

Alan la verra quand il se réveillera. S'il se réveille. Il savait depuis toujours qu'il mourrait dans son lit. *Prévenir Hillary ?*

Je me tourne et franchis le seuil, aveugle au monde qui m'entoure. La flic me suit et referme soigneusement la porte.

— Vous savez qui lui a fait ça, monsieur Howard ? demande-t-elle doucement.

Je m'arrête. Serre les poings derrière mon dos.

— Plus ou moins, dis-je tout aussi doucement. Ils ne le feront plus à personne, si c'est ce que vous voulez savoir. Maintenant, rendez-moi ma carte, parce qu'il faut que j'aille au bureau pour m'assurer que quelqu'un a dit à sa femme où il est. Je présume que vous la laisserez le voir, n'est-ce pas ?

— Ça dépend de lui, dit-elle en m'indiquant l'infirmier du regard.

Elle hoche la tête dans ma direction, puis une séquence échappée d'un stage « Relations publiques » de la Police londonienne démarre en pilotage automatique :

— Je vous souhaite une bonne journée, monsieur.

J'entre dans la Laverie par la porte de derrière. Il est trois heures de l'après-midi et il tombe une petite pluie fine : légère brise venant du sud-est, ciel nuageux à quatre-vingt-dix pour cent, ça s'harmonise très bien avec mon état d'esprit. Je me dirige vers mon box et le retrouve tel que je l'ai laissé, il y a plus d'une semaine : une tasse de café contenant quelques résidus étonnamment morts, une pile de notes de service non confidentielles à lire et un tas de papillons autocollants jaunis avec l'inscription IMPORTANT apposés un peu partout sur mon terminal et mon clavier.

Je me laisse tomber dans la chaise devant le terminal et attaque mollement la meule de courriels en voie de pourrissement qui encombrent mon compte utilisateur. Curieusement, il ne semble pas y en avoir qui datent de plus d'un jour après mon départ. Voilà qui est vraiment bizarre : je devrais être submergé de notes stupides des Ressources humaines, de demandes d'actualisation de logiciels émanant des ratés de la comptabilité et de rapports péremptoires sur le PIB de la Mongolie-Extérieure en 1928 envoyés par Angleton (non, là, j'exagère).

Je décroche un moment et contemple le plafond. Il y a là-haut deux taches couleur café, reliques d'on ne sait quel accident, tout au début de l'ère précambrienne de la Laverie. Ces macules à la Rorschach me rappellent la texture de la peau d'Alan : brune, flasque, brûlée de l'intérieur. Je regarde ailleurs. Un instant, j'aimerais mieux affronter les autocollants fossiles que réfléchir à ce que je dois faire ensuite.

Puis la porte s'ouvre.

— Robert !

Je me retourne. C'est Harriet, et je sais que ça va barder parce que Bridget se tapit derrière elle, avec son faciès de cadre moyen contemplatif, et elle étreint une liasse de dossiers à couverture bleue.

— Où vous cachez-vous ? attaque Harriet. Ça fait des jours que nous vous cherchons.

— Je ne sais pas si vous êtes autorisée à le savoir, répliqué-je d'une voix lasse.

Je crois que je devine ce qui va suivre.

— Si vous voulez bien nous nous accompagner, dit Bridget en formulant cet ordre comme une simple demande. Il faut que nous parlions de certaines choses.

Harriet sort à reculons de l'entrée exigüe, je me hisse en position debout et me laisse entraîner par elles dans le couloir, puis dans l'escalier, jusqu'à une salle de conférence inoccupée, lambrissée de lattes de pin verni poussiéreuses ; des mouches mortes sont piégées entre les lamelles de stores vénitiens perpétuellement clos.

— Asseyez-vous.

Il y a quatre chaises autour de la table et, en regardant autour de moi, je m'aperçois que nous avons récupéré un accompagnateur en chemin : Eric-l'Antiquité, le responsable de la sécurité, un ex-sergent de la RAF racorni comme une vieille prune, dont la tâche consiste à verrouiller les portes, confisquer les papiers abandonnés sur les bureaux inoccupés, et, en général, à faire chier le monde – une sinécure pour les incurables maniaques du zèle.

— De quoi s'agit-il ? demandé-je en posant les deux mains à plat sur la table.

— Il s'agit de plusieurs choses, en fait, commence Harriet. Votre contrôleur et moi-même nous inquiétons depuis plusieurs mois de votre non-respect des horaires.

Elle laisse choir un mince dossier bleu sur la table.

— Nous avons noté que vous êtes rarement dans le service avant dix heures du matin et que votre respect des plages fixes n'est pas au niveau de ce qu'on attend d'un employé.

Bridget prend la balle au bond sans me laisser la parole :

— Certes, nous comprenons que vous êtes habitué à travailler de temps à autre à des heures hors normes, étant sollicité dans les rares occasions où il y a un problème avec l'un des serveurs. Mais vous n'avez pas rempli de formulaire de demande de dérogation R-70 à chaque fois que vous avez assuré des heures hors normes et, en l'absence de piste de vérification, je crains que nous ne puissions accepter automatiquement des demandes de congés compensatoires. D'après nos livres, vous avez pris en moyenne deux jours de congé non prévus par mois, ce qui pourrait attirer à vos supérieurs – c'est-à-dire à

nous – de sérieux ennuis si jamais le Contrôle financier venait à s'intéresser à vous.

Harriet s'éclaircit la voix.

— Bref, nous ne pouvons plus vous couvrir. En fait...

Bridget secoue la tête.

— Cette dernière escapade est inacceptable elle aussi. Vous vous êtes absenté pendant cinq journées de travail consécutives sans vous conformer à la procédure normale de demande de congé maladie ni solliciter auprès de votre chef de service une permutation de congé ou même une autorisation d'absence pour raisons familiales. Pareille attitude est non seulement antisociale – songez au travail supplémentaire que vous avez occasionné à tous les collègues qui ont couvert votre absence –, mais c'est une violation flagrante des procédures.

Elle prononce cette dernière expression avec cette sorte de dégoût que la presse à scandale réserve habituellement aux ministres surpris en train d'exhiber leurs charmes dans les allées chaudes de Hampstead Heath.

— Nous ne pouvons absolument pas laisser passer ça, conclut-elle.

Harriet opine et ajoute :

— Et puis il y a ce qu'Eric a trouvé dans votre messagerie.

À ce stade, j'ai mal à la nuque à force d'essayer de les conserver tous les trois dans mon champ de vision. Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ?

Que Harriet et Bridget se livrent sur moi à une agression procédurière, ça va encore, et elles se trompent si elles s'imaginent que je vais les laisser coller un avertissement écrit dans mon dossier personnel sans possibilité d'appel. Mais Eric est responsable de la sécurité du service. Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Croyez-moi, jeune homme, chevrote-t-il, c'est très grave.

Et c'est à peine si Bridget essaie de cacher un grand sourire triomphant et quelque peu féroce en posant sur la table la copie papier non retouchée d'un e-mail : « Sujet : Quelques notes tendant à prouver la complétude polynomiale dans les réseaux hamiltoniens. » J'ai la berlue pendant une seconde, et puis je me souviens du cambriolage discret, de la zone industrielle de Croyley, du bourdonnement des serveurs à minuit et des vigiles planqués sous leurs bureaux. Et mon estomac se transforme en bloc de glace.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demande Bridget.

— Je crois que vous nous devez quelques explications, renchérit Eric.

Il me scrute de ses yeux bleu délavé comme un vieux vautour en train de contempler un gnou qui a commis l'erreur fatale de s'abreuver à un point d'eau empoisonnée.

J'ai de la glace dans l'estomac, mais l'indignation que je sens monter me presse la nuque comme un fer porté au rouge. En les voyant m'observer avec des attentes diverses, je suis traversé par une décharge de pure colère : je plaque de toutes mes forces mes mains sur la table, parce que j'ai vraiment envie de casser la gueule à quelqu'un, et ce ne serait pas la manière correcte de gérer la situation.

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, dis-je aussi fermement que possible.

Le sourire d'Harriet est le premier à s'effacer.

— Je suis votre chef de section, dit-elle d'un ton sévère. Ce n'est pas à vous de me dire ce que j'ai besoin de savoir.

— Rien à foutre, dis-je en me levant. Prenez ceci sous ma dictée, si vous voulez le noter par écrit : je veux qu'il soit consigné au procès-verbal que je réfute toutes les accusations et que mes actions sont justifiées. Je n'ai aucune intention de participer à un lynchage procédural décidé pour des raisons douteuses. Vous n'avez pas besoin de savoir ce que vous me demandez et je ne suis pas autorisé à vous le dire. Au cas où vous voudriez aller plus loin, je vous prie instamment de porter l'affaire devant Angleton.

— Angleton...

Bridget elle aussi a perdu son sourire. Eric cligne rapidement les yeux, perplexe. Je m'en prends à lui.

— On va mettre tout ça sur le bureau d'Angleton, dis-je d'un ton apaisant. Il saura quoi faire avec.

— Si vous le dites...

Eric a des doutes, apparemment. Il est là depuis si longtemps qu'il n'a pas besoin d'imaginer les raisons sous-jacentes à la mystique d'Angleton : *il sait*. Il a presque l'air d'avoir peur.

— Allez, venez.

Je récupère les documents posés sur la table, ouvre brusquement la porte et sors d'un pas décidé.

— Vous n'avez pas le droit ! proteste Bridget.

— J'ai le droit, merde ! feulé-je par-dessus mon épaule en me mettant à trotter vers le repaire d'Angleton au sous-sol.

J'ai des accusations plein les pognes et une Harriet apeurée qui me court après : j'avais bien besoin de ça ! Connerie de politique interne au service, voyez un peu où ça vous mène !

L'antichambre du bureau d'Angleton : la porte bâille, je fonce à l'intérieur, effrayant le jeune morveux occupé à insérer un microfilm entre les rouleaux du Memex.

— Patron ! crié-je.

La porte battante intérieure pivote.

— Howard, nous parlions justement de vous.

Je freine en dérapage contrôlé sur la moquette émeraude, devant

le grandiose bureau métallique vert olive. Je brandis les documents.

— Bridget et Harriet, dis-je. Et puis Eric.

Andy sifflote doucement, appuyé contre le mur près du bureau d'Angleton.

— Toi, dit-il, tu sais vraiment comment te faire des amis et influencer les gens.

— Silence, s'il vous plaît, dit Angleton en se penchant en avant. Mademoiselle Brody, puis-je vous demander ce dont vous tentez d'accuser notre jeune ami ici présent ?

Bridget se gare de l'autre côté du bureau, et se penche par-dessus.

— Violation des procédures réglementaires. Non-respect des consignes de sécurité. Utilisation illicite de l'accès à l'Internet. Non-respect des horaires. Absences non autorisées. Entorses au protocole et comportement injurieux envers un supérieur confinant à la faute professionnelle grave.

— Je... je vois.

La voix d'Angleton est assez froide pour congeler l'hydrogène liquide.

Du coin de l'œil, je m'aperçois qu'Andy essaie d'attirer mon attention. Comme s'il frétillait de la joue en morse pour me dire de fermer ma gueule.

— Il est incontrôlable, insiste Bridget sur le mode thatchérien de la totale conviction. C'est une menace pour le service. Il ne peut même pas remplir une feuille de présence correctement.

— Mademoiselle Brody.

Angleton se cale dans son fauteuil, lève les yeux vers Bridget par-dessus le glacié de son bureau. *Bizarre : il se décrispe*. Je me demande pourquoi.

— Il semble que vous ayez négligé un détail, dit-il.

Il brandit un objet de petite taille, couleur noisette ; une touffe de poils, sèche et broussailleuse, se dresse à une des extrémités. Bridget inspire profondément.

— Howard travaille pour moi, maintenant, dit-il. Il émarge sur votre allocation budgétaire, j'en conviens, mais c'est pour moi qu'il travaille, et vous allez désormais limiter vos relations avec lui à lui remettre une fiche de paie chaque mois et à veiller à ce que son bureau ne soit pas accidentellement affecté à quelqu'un d'autre, à moins que vous ne vouliez imiter le destin de votre illustre prédécesseur.

Il fait tourner l'objet entre ses doigts. Bridget ne peut en détacher ses yeux. Elle déglutit et dit :

— Vous n'oseriez pas.

— Ma chère, je vous assure que je suis un exécuter non-discriminatoire. Eric !

Le vieux cerbère avance en traînant les pieds.

— Veuillez éloigner M^{lle} Brody de mon bureau avant qu'elle me fasse dire quelque chose que je pourrais regretter.

— Salaud, gronde-t-elle tandis qu'Eric pose une main sur son épaule et la presse de quitter la pièce. Tout ça parce que vous pensez pouvoir court-circuiter la hiérarchie et parler au directeur ! Mais n'allez pas pour autant croire que...

La porte se referme derrière elle. Angleton pose la chose ratatinée sur son sous-main.

— Croyez-vous que je bluffe, Robert ? me demande-t-il d'un ton faussement bénin.

Je déglutis.

— Euh, non. Pas du tout.

— Bien, dit-il en souriant à la tête réduite qui grimace devant lui. C'est une chose que les plumitifs n'arrivent jamais à comprendre, apparemment : on ne menace pas, on ne bluffe pas. N'est-ce pas, Wallace ?

La tête réduite semble opiner, ou peut-être est-ce moi qui l'imagine. J'inspire profondément et annonce :

— À vrai dire, j'avais l'intention de vous voir. C'est au sujet d'Alan. Angleton hoche la tête.

— Il a pris cinq cents rems, mon petit. On me dit qu'il y a dix ans, ç'aurait probablement été fatal.

— Quelqu'un a déjà prévenu Hillary ?

Andy tousse.

— Je vais faire un tour là-bas dans deux heures.

Je dois avoir l'air d'en douter, car il précise :

— À ton avis, qui était garçon d'honneur à leur mariage ?

— Ah bon, d'accord, dis-je en ressentant comme une énorme déception, à croire qu'une tension dont j'étais à peine conscient vient de se libérer. Ben alors, c'est l'essentiel.

— Pas vraiment.

Je me retourne vers Angleton.

— Il y a autre chose ?

— Le non-respect des horaires, dit-il d'un air songeur. Vous êtes donc allé voir Alan d'abord, et êtes allé travailler ensuite. Je dirais que vous avez déjà abattu une pleine journée de travail aujourd'hui, Howard. Vous feriez mieux de rentrer chez vous, sinon, vous allez être en retard.

— Rentrer chez moi ?

Et puis je comprends.

— Elle est revenue depuis quand ?

— Deux jours, dit-il, la joue secouée par un tic. Espérons qu'elle n'est pas en colère contre vous.

Tout en enfonçant la clef dans la serrure de l'entrée, je lève les yeux et contemple les toits de Londres, horizon à la fois infiniment familier et bizarrement exotique. *Je n'ai été absent qu'une semaine*, me dis-je. *Qu'est-ce qui peut avoir changé ?*

Le hall d'entrée est plein de chenilles de tank sous-dimensionnées. Elles font environ vingt centimètres de largeur et sont couvertes de boue séchée ; elles contournent le massif portemanteau victorien, passent devant la porte du séjour et s'arrêtent pile devant la cuisine. Je les évite en titubant tandis que je referme les portes extérieure et intérieure, essaie de trouver un endroit pour poser mon sac qui ne soit pas couvert de vestiges de la retraite de Russie et me débarrasse de mon manteau.

Un bloc-moteur presque complet repose sur la table de la cuisine. Quiconque l'a mis là pour le disséquer a eu la bonne idée d'étaler dessous deux exemplaires de *l'Independent* ; une manchette dépasse sous un des coins huileux. Explosion due à une fuite de gaz dans un hôtel à Amsterdam : quatre morts. Ben oui. La déprime me tombe dessus comme une marée ténébreuse : je me sens brusquement très vieux, plusieurs siècles au-delà de mon espérance de vie. L'évier est plein de vaisselle sale ; j'ouvre le robinet d'eau chaude et le fais gicler dans le tas pour débusquer une tasse plus ou moins lavable, puis fouille dans mon placard à la recherche de thé en sachets.

Une nouvelle récolte de factures a poussé sur le sol fertile du panneau d'affichage en liège. Je vais être obligé de les lire tôt ou tard – le plus tard possible, donc. Il y a une petite pile de lettres avec mon nom à l'emplacement habituel – dont une bonne moitié de pubs, on dirait, avec leurs enveloppes en papier glacé –, et il n'y a pas d'eau dans la bouilloire. Je la remplis, puis m'assieds à côté du bloc-moteur et attends que l'inspiration me saute dessus. Je me rends compte que je suis fatigué, mais aussi déprimé, seul et peu rassuré. Jusqu'à il y a deux mois, je n'avais jamais vu personne mourir ; ces deux dernières nuits, j'ai été incapable de rêver d'autre chose. C'est épuisant, physiquement et mentalement. Un des toubibs a parlé de troubles du stress, mais je ne faisais pas tellement attention. Je me demande à qui appartient le bloc-moteur – à Pinky ou au Cerveau ? J'ai bien envie de les engueuler quand ils rentreront. Sacrement antisocial, non ? Et si quelqu'un voulait prendre son repas ici ?

L'eau glougloute, la bouilloire s'éteint avec un déclic. Un courant d'air froid passe dans la pièce. Je reste assis un moment en silence, puis me lève pour remplir ma tasse.

— Tu peux en faire pour moi aussi ?

Je manque de me brûler, mais récupère la bouilloire à temps.

— Je ne t'ai pas entendue arriver.

— Aucune importance, dit-elle en avançant une chaise derrière moi. Je ne t'ai pas entendu arriver moi non plus. Tu es rentré depuis longtemps ?

— Rentré à Londres ?

Je cherche une autre tasse dans l'évier-dépotoir. Ma bouche démarre en roue libre sans intervention humaine, apparemment autonome, comme si elle ne faisait pas partie de ma personne :

— Depuis ce matin seulement. J'ai dû d'abord aller voir Alan à l'hôpital, ensuite je suis allé bosser pendant deux heures. Autrement, j'étais dans des réunions. Ça n'a pas arrêté depuis que...

Je ne termine pas la phrase.

— Est-ce qu'ils t'ont dit de n'en parler à personne ? demande-t-elle avec une légère tension dans la voix.

— Pas... exactement.

Je rince la tasse, y laisse tomber un sachet de thé, verse l'eau bouillante, repose la tasse et me tourne vers Mo. Son apparence extérieure me renvoie à mon propre état d'esprit : cheveux en désordre, vêtements fripés comme si elle avait dormi dedans, yeux hagards.

— Je peux t'en parler, si tu veux, dis-je. Tu as le droit de savoir, implicitement. Ils t'ont dit ce qui se passait ?

Je tire une autre chaise de dessous la table ; elle s'y laisse tomber.

— Moi... dit-elle en secouant la tête. La chèvre attachée à son piquet. C'est fini ?

Elle semble légèrement dégoûtée, mais son visage est indéchiffrable.

— Oui, dis-je en m'asseyant à côté d'elle. Définitivement et pour toujours. Et ça ne se reproduira pas.

Je vois qu'elle se détend.

— C'est bien ce que tu voulais entendre ?

— Du moment que c'est la vérité, dit-elle avec un regard pénétrant.

— C'est la vérité, dis-je en considérant le bloc-moteur d'un air funèbre. C'est à qui, ça ?

Elle soupire.

— Je crois que ça appartient au Cerveau. Il l'a apporté hier ; je ne sais pas où il l'a trouvé.

— Il va falloir que je lui parle.

— Pas la peine ; il a dit qu'il l'emportera quand il déménagera.

— Quoi ?

Je dois avoir l'air perplexe, parce qu'elle fronce les sourcils.

— J'ai oublié. Pinky et le Cerveau déménagent. À la fin de la semaine. Je ne m'en suis aperçue qu'hier, quand je suis rentrée.

— Oh, super.

Je jette un coup d'œil à la collection de paperasses épinglées sur le liège comme des lépidoptères : rien ne vaut un changement de colocataires pour déchaîner le bruit et la fureur à propos de la note de téléphone.

— Un peu court comme délai, non ? commenté-je.

— Je crois que ça couvait depuis quelque temps, dit-elle tranquillement. Il a parlé de ton attitude. Tu étais... euh, « difficile à vivre » et ils allaient donc « te laisser à ton douillet bonheur domestique », fin de citation.

Ses yeux étincellent un instant, durcis par la colère, et elle continue :

— Tu connais des camps d'entraînement à la convivialité avec des miradors et des gardes armés ? Je crois qu'un peu de vacances forcées lui ferait du bien.

— À lui et à ma chef de section. Enfin, mon ex-chef de section.

Je repêche les sachets de thé, les accroche sur le rebord de l'évier et ajoute du lait aux deux tasses.

— Tiens. Tu ne m'as pas dit ce que t'as fait d'autre.

— Ce que j'ai *fait* ? dit-elle en me regardant fixement. J'ai été trimballée dans un sac en plastique pressurisé par une bande de soldats, palpée et doigtée par des toubibs, cuisinée par des responsables de la sécurité et expédiée à la maison comme une petite polissonne. Je n'ai pas véritablement *fait* grand-chose, si tu m'as bien suivie. En réalité...

Elle secoue la tête d'un air dégoûté.

— Laisse tomber.

— Impossible, dis-je.

Impossible de la regarder dans les yeux non plus : je contemple une grande tasse de thé en train de refroidir, et je n'y vois que des vers de lumière pâle qui se tortillent lentement.

— Je crois que c'est important, Mo. Pour les autres, les gens qui dormiront mieux, désormais.

— Pourquoi moi ?

Elle grince des dents : les banalités sont sans effet.

— Parce que tu étais là, dis-je d'une voix lasse. Parce que des gens dans ton patelin essayaient de monter une minable opération terroriste et ont invoqué un être malfaisant antédiluvien qu'ils ne pouvaient pas maîtriser. Parce que tu étais à proximité et que tu pensais l'impensable quotidiennement, dans le cadre de ta profession. Goûter à l'esprit d'autrui est dangereux et, parfois – parfois seulement –, il sort du néant des entités qui aiment le goût de nos pensées. Cette entité-là comptait sur notre stupidité, sur notre incapacité à la reconnaître pour ce qu'elle était, et elle s'est servie de toi comme appât pour nous attirer tous. Nous avons cru aller à la

pêche avec toi comme appât, mais c'est elle qui, depuis le début, nous faisait danser devant l'hameçon. Finalement, au moins cinq personnes sont mortes à cause de cette erreur, une autre est actuellement à l'hôpital et ne va peut-être pas s'en sortir.

— Merci, dit-elle d'une voix dure comme du granit. Et qui a commis cette erreur ?

Je repose ma tasse et regarde Mo.

— C'était une décision collégiale. Si nous n'étions pas allés te chercher, ces autres mecs seraient encore en vie. Alors je crois que, d'un point de vue strictement utilitaire, tout le monde à la Laverie a déconné sur toute la ligne et du début jusqu'à la fin. Je n'aurais pas dû aller te chercher à Santa Cruz. Point final.

— C'est vraiment ce que tu penses ? s'étonne-t-elle.

Je secoue la tête.

— Parfois nous commettons des erreurs pour les meilleures raisons du monde. Si Angleton avait géré la situation conformément au manuel, selon notre merveilleuse recette homologuée ISO 9000 pour les opérations de renseignement dans la sphère occulte, tu serais morte... et le géant de glace serait quand même passé. Nous serions tous morts, tôt ou tard.

— Angleton a enfreint le règlement ? Je n'aurais pas cru ça de lui, ce vieux bureaucrate desséché.

— Un cépage millésimé n'est pas toujours conforme à l'étiquette.

Elle se lève.

— Et qu'est-ce que tu faisais là-haut, toi ? demande-t-elle.

Je hausse les épaules.

— Tu t'attendais peut-être à ce que je te laisse tomber ?

Elle me regarde pendant un instant qui semble durer une éternité.

— Je ne te connaissais pas depuis assez longtemps pour deviner la réponse. C'est drôle ce qu'une situation de crise peut vous apprendre sur les autres. Le Cerveau ne va probablement pas rentrer avant sept heures et j'ai besoin de retourner à mon appart dans une demi-heure ; tu peux m'aider à enlever ce machin de dessus la table ? dit-elle en désignant le bloc-moteur.

— Je crois bien. Euh... qu'est-ce que tu as l'intention de faire, si je puis me permettre ?

— De faire ?

Elle hésite, une main sur le bloc-moteur de la Kettenrad, puis annonce :

— Je vais mettre le reste de mes affaires dans la chambre du Cerveau une fois qu'il sera parti. Tu croyais peut-être pouvoir te débarrasser de moi comme ça, non ?

Elle sourit brusquement et dit :

— Tu veux m'aider à faire mes valises ?

La jungle de béton

La jungle de béton

Le rôle d'un téléphone mortellement blessé et qui agonise est horrible à entendre un mardi à quatre heures du matin. C'est encore pire quand vous dormez du sommeil qui suit une carafe de margaritas glacées au sous-sol du Molosse Grosses-Couilles, avec des nachos croustillants pour amortir et une tequila bien tassée – ou trois – comme dessert. J'arrive à me redresser sur mon séant, à poil le cul à l'air sur les lames du parquet, agrippant le combiné d'une main et ma tête de l'autre – uniquement pour l'empêcher d'exploser, rassurez-vous ! – tout en gémissant doucement.

— Qui c'est ? croassé-je dans le micro.

— Bob, magne-toi le train et fonce au bureau *illico presto*. Cette ligne n'est pas sécurisée.

Cette voix, je la reconnais. Elle me fait faire des cauchemars. C'est parce que je bosse pour son propriétaire.

— Wouah... je dormais, patron. Ça peut pas...

Je m'étrangle en voyant l'heure au réveil.

— ... Attendre jusqu'au matin ?

— Non, c'est un code bleu.

— Nom de Dieu.

L'orchestre démoniaque qui sarabande sous mon crâne entame un rappel à la batterie.

— D'ac, patron. Paré à partir dans dix minutes. Je peux mettre le taxi sur la note de frais ?

— Non, ça ne peut pas attendre. J'envoie un véhicule te cueillir.

Il coupe la communication, et c'est là que je commence à avoir la frousse, parce que même Angleton, qui occupe une tanière au fin fond des entrailles de la Section d'analyse ésotérique de la Laverie – mais exerce des fonctions bien plus terrifiantes que ce titre anodin pourrait le laisser croire –, risque d'y réfléchir à deux fois avant d'autoriser une bagnole à récupérer un employé au milieu de la nuit la plus noire.

Je réussis à prendre un pull et un jean, à attacher mes lacets et propulser mon cul en bas de l'escalier juste avant que les éclairs bleus et rouges illuminent la fenêtre au-dessus de la porte d'entrée. Je prends au passage ma trousse d'urgence – un fourre-tout-baise-en-ville bourré de tous les trucs qu'Andy m'a suggéré de tenir prêts « au cas où » –, je claque la porte, la verrouille et me retourne juste à temps

pour découvrir le flic qui poireaute devant.

— Vous êtes Bob Howard ?

— Ouais, c'est moi, dis-je en lui montrant ma carte.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur.

J'ai de la veine : je peux me réveiller en allant au boulot avec quatre heures d'avance, sur le siège passager d'une voiture de police scintillant de tous ses gyrophares tandis que le chauffeur fait de son mieux pour me terroriser à la limite de la catatonie. Londres aussi a de la veine : les rues sont quasiment désertes à cette heure de la nuit, nous nous fauflons donc entre les taxis aux dents longues et les camions somnolents de la voirie sans la moindre pause. Un trajet qui prendrait normalement une heure et demie prend quinze minutes. (Bien sûr, ce n'est pas gratuit : le Contrôle financier est en guerre permanente avec le reste de la Fonction publique au sujet de la facturation interne, et la Police londonienne monnaye ses services – comme une entreprise de taxis –, à des tarifs qui laisseraient espérer des limousines avec bar intégré et garni. Mais Angleton a déclaré un code bleu, alors...)

Le dépôt minable dans une petite rue, adjacent à une ancienne école primaire fermée depuis longtemps, n'a pas l'air trop prometteur... mais la porte s'ouvre avant que je puisse lever la main pour y frapper. Le faciès jaunâtre et grimaçant de Fred-le-Comptable émerge des ténèbres et j'ai un mouvement de recul avant de comprendre qu'il n'y a là rien d'anormal – Fred est mort depuis plus d'un an, voilà pourquoi il est dans l'équipe de nuit. Aucun risque que ça dégénère et qu'il se mette à me supplier de lui réinstaller son tableur.

— Fred, je suis ici pour voir Angleton, énoncé-je très distinctement.

Et je chuchote un mot de passe spécial pour l'empêcher de me dévorer. Fred se replie sur son cagibi de garde ou guérite-cercueil – comme vous voudrez –, et je franchis le seuil de la Laverie. C'est l'obscurité complète – pour économiser sur les ampoules au mépris des réglementations en matière de santé et de sécurité –, mais une âme charitable a laissé un carton moisi de torches électriques sur le bureau de l'Accueil. Je referme la porte derrière moi, ramasse une torche et me dirige vers le bureau d'Angleton.

En arrivant en haut de l'escalier, je vois que les lumières sont allumées dans le couloir que nous appelons Mahogany Row, à cause des portes en acajou. *Hmm*. Si le patron réunit une cellule de crise, c'est là que je vais le trouver. Je bifurque donc vers le territoire cadres-sup et progresse jusqu'à ce que je voie une porte avec une lampe rouge allumée au-dessus. Un bout de papier est scotché à la poignée : « BOB HOWARD : ACCÈS AUTORISÉ ». Je m'autorise donc l'accès et

entre sans frapper.

Dès que la porte s'ouvre, Angleton lève les yeux de la carte étalée sur la grande table. La pièce sent le vieux café, les cigarettes bon marché et la peur.

— Vous êtes en retard, dit-il sèchement.

— En retard, répété-je en laissant tomber mon sac sous l'extincteur et en m'appuyant contre la porte. B'jour, Andy, Boris. Patron, je crois pas que le flic au volant ait pris son temps. S'il était allé plus vite, il vous enverrait déjà la facture pour le nettoyage des taches organiques brunes sur la sellerie.

Je bâille et demande :

— Comment ça se présente ?

— Milton Keynes, annonce Andy.

— Vous envoie enquêter sur place, explique Boris.

Angleton les coiffe au poteau :

— Avec une extrême sévérité.

— *Milton Keynes*, le bled ?

Mon expression a dû les indisposer : Andy détourne instantanément les yeux et me verse une tasse de café spécial Laverie tandis que Boris feint de ne pas être concerné. Quant à Angleton, on dirait qu'il vient de mordre dans quelque chose de désagréable, ce qui n'a rien de surprenant.

— Nous avons un problème, explique Angleton en désignant vaguement la carte. Il y a trop de vaches en béton.

— De vaches en béton ?

Je tire une chaise et m'y laisse choir lourdement, puis me frotte les yeux.

— C'est pas un rêve, par hasard ? Non ? Merde.

Boris me fusille du regard.

— Pas plaisanterie, dit-il en roulant les yeux à l'adresse d'Angleton. Patron ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, confirme Angleton.

Ses traits normalement squelettiques sont encore plus tirés que d'ordinaire et il a des poches sombres sous les yeux, comme s'il n'avait pas dormi de la nuit. Il se tourne vers Andy.

— Il est à jour pour son port d'armes ?

— Je m'entraîne trois fois par semaine, intervient-je avant qu'Andy puisse se lancer dans les détails intimes de mon dossier personnel. Pourquoi ?

— Descendez à l'armurerie séance tenante, avec Andy. Andy, un kit individuel d'autodéfense, et vous contresignez le reçu pour lui. Bob, ne tirez pas à moins que ce ne soit eux ou vous.

Angleton pousse vers moi une liasse de papiers et un stylo.

— Signez la feuille du dessus et redonnez-la-moi... Vous êtes

maintenant certifié GAME ANDES REDSHIFT. Les dossiers en dessous font partie de GAR. Vous devrez les conserver sur votre personne en permanence jusqu'à ce que vous reveniez ici, et vous passerez par le bureau de Morag quand vous rentrerez. Vous aurez affaire aux Auditeurs si vous perdez des documents ou si quelqu'un en fait des copies.

— Hein ?

Apparemment, j'ai encore l'air paumé parce qu'Angleton se fend d'une expression si effrayante qu'il doit s'agir d'un sourire et ajoute :

— Fermez la bouche, vous bavez sur votre col. Bob, vous suivez Andy, vous récupérez votre panoplie, il vous met dans l'hélico et vous, vous allez *lire* ces dossiers. Quand vous arriverez à Milton Keynes, laissez-vous guider par l'inspiration. Si vous ne trouvez rien, revenez me le dire et nous reprendrons à partir de là.

— Mais qu'est-ce que je dois chercher ?

J'avale d'une traite la moitié de mon café ; il a le goût de cendres, de vieux mégots et de mélange instantané oublié lors de la retraite de Russie.

— Et zut ! Vous vous attendez à ce que je trouve quoi ?

— Je ne m'attends à rien du tout, dit Angleton. Partez, vu ?

— Allez, amène-toi, m'enjoint Andy en ouvrant la porte. Tu peux laisser les papiers ici pour l'instant.

Je le suis dans le couloir, jusqu'à la cage d'escalier enténébrée où nous descendons les quatre volées de marches qui mènent au sous-sol.

— Mais c'est quoi, ce truc, bordel ? demandé-je pendant qu'Andy exhibe une clef et déverrouille la grille en acier qui ferme le tunnel de sécurité.

— C'est GAME ANDES REDSHIFT, même, lance-t-il par-dessus son épaule.

J'entre derrière lui dans la zone sécurisée et la grille se referme derrière moi avec un claquement métallique. Une autre clé, une porte blindée en acier – cette fois-ci, le vestibule extérieur de l'armurerie.

— Écoute, poursuit Andy, tape pas trop sur Angleton, il sait ce qu'il fait. Si tu vas au charbon avec des idées préconçues sur ce que tu dois trouver et que ce soit comme par hasard GAME ANDES REDSHIFT, tu vas probablement te faire tuer. Mais, à mon avis, il doit y avoir neuf chances sur dix que ce ne soit pas ça – plus vraisemblablement, c'est un canular d'étudiants en goguette.

Il utilise une autre clef et une formule secrète que mes oreilles refusent d'entendre pour ouvrir la porte intérieure de l'armurerie. Nous entrons. Des fusils sur leurs râteliers occupent un des murs ; un autre est constitué de casiers à munitions et les râteliers du mur opposé présentent des articles plus ésotériques. C'est vers celui-ci que se tourne Andy.

— Un canular, répété-je dans un bâillement tout en sachant bien que je me trompe. Nom de Dieu, il est quatre heures et demie du matin et tu m'as sorti du lit à cause d'un canular d'étudiants ?

Andy s'arrête et me foudroie du regard, irrité :

— Tu as oublié comment tu es entré dans la boîte, peut-être ? C'est moi qui suis sorti du lit à quatre heures du matin à cause d'un canular d'étudiant.

— Oh.

C'est tout ce que je peux lui dire. Je pourrais m'excuser, mais c'est probablement à côté de la plaque. Comme ils me l'ont rappelé plus tard, l'informatique appliquée à la démonologie ne fait pas très bon ménage avec les zones urbanisées. Moi, je croyais simplement créer de nouvelles fractales plutôt insolites. Eux savaient que j'allais remodeler Wolverhampton avec des cauchemars d'outre-monde, et que j'en étais dangereusement proche.

— Quel genre d'étudiants ? demandé-je.

— En architecture ou en alchimie. Avec la physique nucléaire comme outsider.

Andy prononce une nouvelle formule magique et ouvre la vitrine coulissante qui protège quelques abominables reliques toutes vibrantes d'énergie.

— Allez. Qu'est-ce que tu choisis ?

— Je crois que je vais prendre ça.

Je tends la main et ramasse avec précaution un médaillon d'argent au bout d'une chaînette ; le triangle jaune et noir de danger thaumaturgique est imprimé sur une étiquette qui se balance au bout d'un fil, et des rubans NE PAS TIRER sont attachés au fermoir.

— Bon choix.

Andy me regarde en silence ajouter une Main de Gloire à ma collection, puis une deuxième amulette protectrice.

— C'est tout ? demande-t-il.

— C'est tout, dis-je.

Il hoche la tête, referme le placard puis réinitialise le verrouillage.

— Tu en es sûr ?

Je le regarde. Andy est un maigrichon d'une quarantaine d'années, aux cheveux fins et clairsemés ; il arbore une veste de sport en tweed avec des pièces de cuir aux coudes, et une expression perpétuellement soucieuse. À le voir, vous le prendriez pour un prof du télé-enseignement et pas pour un espion haut placé dans la division du service actif de la Laverie. Mais c'est pareil pour tout le monde, non ? Angleton ressemble à un cadre tuberculeux d'une compagnie pétrolière texane plutôt qu'au chef légendaire et terrifiant de l'Unité anti-possession. Et moi, je ressemble à un réfugié de la CodeCon ou du département d'ingénierie de quelque start-up. Tout ça pour dire que

les apparences et un euro vous donnent le droit à une tasse de café.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? demandé-je.

Il pousse un soupir las, puis bâille.

— Zut, c'est contagieux, marmonne-t-il. Écoute, si je te dis ce que j'en pense, Angleton va demander ma tête pour en faire un bouton de porte. Je ne dirai qu'une chose : fais l'effort de lire ces dossiers pendant le trajet, d'ac ? Ouvre l'œil, compte les vaches en béton, puis reviens sain et sauf.

— Compter les vaches. Revenir sain et sauf. Vu.

Je signe sur le bloc-notes, récupère mon arsenal, et Andy ouvre la porte de l'armurerie.

— Comment je vais là-bas ?

Andy se fend d'un sourire bancal.

— En hélico de la police. C'est un code bleu, au cas où tu l'aurais oublié.

Je remonte à la salle de commission, récupère les paperasses et me voilà à la porte de l'immeuble, où m'attend la même voiture de police. Ça continue sur les chapeaux de roue – cette fois-ci, la circulation est un peu plus dense, le jour se lève dans une heure et demie –, et nous aboutissons dans la banlieue nord-est en empruntant les routes menant à Lippitts Hill, là où l'Unité de surveillance aérienne de la police gare ses hélicos. Ici, on ne s'embarrasse pas de formalités d'enregistrement ou de salle d'embarquement ; nous contournons le terrain jusqu'à une entrée sur un des côtés du complexe, nous montrons nos cartes de service, mon chauffeur m'amène directement sur la partie piste de l'héliport et se gare juste à côté de la salle d'attente, puis me confie à l'équipage avant que je me rende compte de ce qui m'arrive.

— Vous êtes Bob Howard ? me demande le copilote. C'est par ici, montez.

Il m'aide à m'installer sur la banquette arrière du Twin Star Écureuil, vérifie que ma ceinture est correctement attachée puis me remet un volumineux casque radio et le branche.

— Nous y serons dans une demi-heure, dit-il. Détendez-vous, essayez de dormir un peu.

Il me lance un sourire sardonique, referme la porte et grimpe à l'avant de l'habitacle.

C'est drôle. C'est la première fois que je me trouve dans un hélicoptère. Ce n'est pas aussi bruyant que je l'aurais cru, surtout avec le casque sur les oreilles, mais comme je m'attendais en fait à dévaler une pente raide dans un baril de gas-oil tandis que des forcenés cognent dessus avec des battes de base-ball, ça ne veut pas dire grand-chose. *Dormir un peu*, tu parles ! Au lieu de quoi je me plonge dans les très secrets rapports GAME ANDES REDSHIFT en essayant de ne pas

vomir lorsque le paysage londonien pré-auroral tire-bouchonne à l'extérieur de l'immense verrière puis commence à se dérouler sous nos pieds.

RAPPORT N° 1 : DIMANCHE 4 SEPTEMBRE 1892

**CLASSÉ CONFIDENTIEL, ministère impérial de la Guerre,
11 septembre 1914**

**RECLASSÉ ULTRA-CONFIDENTIEL GAME ANDES, ministère de la
Guerre, 2 juillet 1940**

**RECLASSÉ ULTRA-CONFIDENTIEL REDSHIFT, ministère de la
Défense, 13 août 1988**

Ma très chère Nellie,

Dans la semaine qui s'est écoulée après ma dernière lettre, je suis obligé d'avouer que je suis devenu un homme différent. Des expériences telles que l'épreuve que je viens de subir ne doivent sûrement se produire qu'une fois dans l'existence, car si elles étaient plus fréquentes, comment pourrait-on leur survivre ? J'ai contemplé la gorgone et je suis encore en vie pour le raconter, ce dont je suis profondément reconnaissant (et je m'empresse de m'expliquer avant que vous ne vous inquiétiez au sujet de ma sécurité), bien que seule la main décisive de quelque ange providentiel puisse rendre compte du fait que je suis en mesure de coucher ces mots sur le papier.

Mardi soir, je dînais seul avec le Mehtar – M. Robertson étant alité et le lieutenant Bruce parti à Gilgut se procurer des fournitures pour son expédition secrète à Lhassa –, lorsque nous fûmes interrompus très grossièrement au milieu de notre repas :

« Votre Sainteté ! » Le messenger, le souffle presque coupé par la peur, se jeta à genoux devant nos personnes. « Votre frère... ! Faites vite, je vous en supplie ! »

Son Excellence Nizam ul Mulk m'adressa un regard avec cette expression cruelle qui lui est particulière : il ne nourrit guère d'affection envers son frère, ce colosse inculte, et non sans raison. Tandis que le Mehtar est un homme d'une sensibilité raffinée – quoique contestable –, son frère est un homme des collines vulgaire et sans instruction, juste un cran au-dessus du bandit. Le Chittral peut très bien se passer d'individus de son espèce.

« Qu'est-il arrivé à mon frère bien-aimé ? » demanda ul Mulk.

Le messenger s'exprima alors dans un charabia que je pus à peine comprendre. Patiemment, le Mehtar l'incita à parler, puis fronça les sourcils. Se tournant vers moi, il dit :

« Nous avons un... Je ne connais pas le mot anglais pour cela,

excusez, je vous prie. C'est un monstre des cavernes et des cols, qui attaque les gens. Mon frère est parti le chasser, mais il semble qu'il ait eu le dessous.

— Un lion des montagnes ? dis-je dans mon incompréhension.

— Non, me dit-il avec un regard bizarre. Puis-je vous demander, capitaine, si le gouvernement de Sa Majesté tolère les monstres à l'intérieur de son empire ?

— Bien sûr que non !

— Alors vous ne verrez pas d'inconvénient à vous joindre à moi dans la chasse ? »

Je sentais qu'un piège se refermait sur moi, mais ne pouvais absolument pas en deviner la nature.

« Certainement, dis-je. Nom d'un tonnerre, mon ami, nous clouons la tête de ce monstre au mur de votre salle des trophées avant la fin de cette semaine !

— Je ne crois pas, dit froidement Nizam. Nous brûlons pareilles choses pour chasser le mauvais esprit qui leur a donné naissance. Apportez-vous votre *miroir*, demain ?

— Mon... ? »

Je compris alors de quoi il parlait, et en quel mortel péril j'avais placé ma vie pour l'honneur du gouvernement de Sa Majesté au Chitral : il parlait d'une Méduse. Et bien que cet aveu soit tout à fait indigne de ma virilité, j'eus peur.

Le lendemain, je me levai à l'aube et m'habillai pour la chasse dans ma case exigüe et sans fenêtre. Je pris mes armes, puis ordonnai au sergent Singh de préparer une escouade de soldats pour la battue.

« Quelle est la proie, sahib ? demanda-t-il.

— La bête que nul homme ne voit », dis-je. Et le sergent, d'ordinaire imperturbable, tressaillit.

« Les hommes ne vont pas aimer cela, mon capitaine, dit-il.

— Ils l'aimeront encore moins si j'entends la moindre protestation de leur part », dis-je.

Il convient d'être ferme avec les troupes coloniales : leur courage se mesure à celui de l'officier qui les commande.

« Je le leur dirai, sahib », dit-il ; et, saluant, il s'en alla préparer nos forces.

Les gens du Mehtar se rassemblèrent dehors : une bande turbulente d'hommes des collines, armés, comme on pouvait s'y attendre, d'un mélange de fusils à pierre et d'arcs. Vifs comme des enfants, excitables et chameilleurs, ils n'arrivaient pas à la hauteur de mes soldats et de moi-même. Nous leur montrâmes comment procéder ! Le Mehtar à notre tête, son faucon au poing, nous partîmes à cheval dans la pleine lumière de l'aube froide et pénétrâmes dans la vallée de montagne aux versants abrupts.

Nous chevauchâmes toute la matinée et une partie de l'après-midi, gravissant les pentes d'un col escarpé puis passant entre deux pics altiers revêtus d'une neige étincelante. Il régnait dans le groupe un silence inaccoutumé, un courage tempéré d'appréhension venant calmer l'ardeur des bouillants guerriers chitrali. Nous arrivâmes enfin à un hameau lugubre de cabanes tombant en ruine, où une poignée de chèvres étiques broutaient les buissons épineux. Le hetman du village vint à notre rencontre, et, d'une voix tremblante, nous dirigea vers notre destination.

« C'est par là, remarqua mon interprète, en ajoutant : le vieux imbécile, lui dire c'est une vallée hantée fantômes, par Dieu ! Lui dire son fils aller dedans il y a deux, trois jours, pas sortir. Ensuite le frère du Mehtar – qu'il soit béni ! – suivre avec ses soldats. Et cela, il y a deux jours.

— Eh bien, dis-je, apprends-lui que la grande impératrice blanche m'a envoyé ici avec les valeureux soldats qu'il voit et avec le Mehtar lui-même et ses nobles, et que nous n'avons pas l'intention de servir de pâture à quelque monstre que ce soit ! »

L'interprète baragouina un moment avec le hetman, qui eut l'air frappé de terreur. Puis Nizam me fit signe de venir près de lui.

« Calmez-vous, cher ami, dit-il.

— Comme vous voudrez, Excellence. »

Il avança et m'invita d'un geste à chevaucher à ses côtés. J'éprouvai le besoin de m'expliquer plus en détail :

« Je ne crois pas qu'une seule gorgone puisse nous tuer. Je crois plutôt que c'est nous qui allons la tuer !

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète, dit le monarque de ce petit royaume montagneux. Mais je vous demande de ménager le hetman. Le monstre était son épouse. »

C'est dans un silence pensif que nous parcourûmes le chemin qui nous séparait de la vallée où le monstre avait établi son repaire ; on n'entendait que le sifflement du vent, le claquement des sabots et le cliquetis de notre attirail.

« Il y a une grotte, là-haut, à mi-pente de ce versant, dit le messager qui nous avait convoqués. C'est là qu'elle habite ; elle sort de temps à autre pour boire et chercher sa pitance. Au début, les villageois lui laissaient de quoi manger, mais, dans sa folie, elle en a tué un, et ils ont cessé de venir. »

Une indifférence aussi tragique est inconnue en Angleterre, où les infortunées victimes de ce mal des plus horrible sont, dès le fatal diagnostic, internées dans de tortueux asiles, les yeux bandés de peur qu'elles ne tuent ceux qui les soignent. Mais que peut-on espérer de plus de la part de ces enfants à demi civilisés des royaumes des vallées, ici, sur le toit du monde ?

L'exécution – faute d'un terme plus approprié –, se déroula aussi bien que peut se dérouler pareil événement, c'est-à-dire qu'elle fut éprouvante et en aucune manière agréable comme peut l'être la chasse du gibier. Nous fîmes halte à l'entrée du petit canyon où la femme avait établi son repaire. J'ordonnai au sergent Singh de mettre en place une escouade de fusiliers ; leurs armes chargées, ils prirent position sur les rochers, prêts à repousser la monstrueuse créature au cas où elle essaierait de nous attaquer.

Ayant ainsi préparé notre position, je descendis de cheval et, rejoignant le Mehtar, je m'armai de courage pour entrer dans la vallée de la mort.

Je suis sûr que vous avez lu des récits à sensation décrivant les circonstances épouvantables dans lesquelles on découvre des gorgones : des charniers jonchés de cadavres calcinés, les os saillant des murs, comme déformés par la souffrance, tandis que les fous et les folles qui les ont assassinées poussent des cris inarticulés au milieu de leurs victimes. Ces récits, je suis heureux de le dire, sont échafaudés de toutes pièces par l'imagination enfiévrée des scribouilleurs dégénérés qui écrivent des romans à deux sous. Ce que nous trouvâmes était à la fois moins atroce et bien pis que cela.

Nous trouvâmes une vallée jonchée d'éboulis ; sur un versant, une grotte – à peine plus qu'une fente dans la paroi rocheuse –, avec une bâche effilochée tendue en travers de son entrée. Assise sous la toile, les yeux clos, une vieille femme fredonnait une bizarre mélopée. Les vestiges d'un feu – des bûches calcinées, réduites en cendres blanches – reposaient devant elle. Elle semblait pleurer, et des larmes coulaient le long de ses joues caves et crevassées.

D'un signe, le Mehtar m'imposa le silence, puis, dans ce que je ne reconnus que plus tard comme un geste suprêmement courageux, il s'avança d'un pas décidé jusqu'au foyer.

« Bonsoir, ma tante, dit-il, il me plairait que vous gardiez les yeux fermés, de peur que mes gardes soient contraints de vous tuer sur-le-champ. »

La femme continua de fredonner sa funèbre complainte, gémissant comme une personne accablée de chagrin qui a crié jusqu'à ce que sa gorge soit à vif et ne veuille plus émettre le moindre son. Mais ses yeux demeurèrent docilement clos. Le Mehtar s'accroupit devant elle.

« Sais-tu qui je suis ? » lui demanda-t-il doucement.

La mélopée cessa. « Vous êtes le frère royal, murmura-t-elle d'une voix brisée. Ils m'ont dit que vous viendriez.

— Et je suis venu », dit-il d'un ton chargé de compassion. D'une main, il me fit signe de me rapprocher. « Ce que tu es devenue est bien triste.

— Je *souffre*. » Elle se mit à gémir bruyamment, alarmant les

soldats à un point tel que l'un d'eux faillit se relever. Je fis signe au Mehtar de se baisser immédiatement tandis que je m'approchai de la femme par-derrière. « Je voulais voir mon fils une dernière fois...

— Très bien, ma tante, dit tranquillement le Mehtar. Tu le verras bientôt. » Il me tendit la main ; je lui présentai le sac en cuir et il en retira le miroir. « Sois tranquille, ma tante. La fin de tes tourments est en vue. » Il brandit le miroir à bout de bras devant son visage, par-dessus le foyer, en face d'elle. « Ouvre les yeux quand tu seras prête. »

Elle eut un sanglot, puis ouvrit les yeux.

Je ne savais pas à quoi m'attendre, ma chère Nellie, mais ce ne fut pas ceci : une mère âgée qui se traîne hors de chez elle pour mourir au loin, la tête vrillée d'une douleur lancinante, au milieu de la tristesse et de la solitude. En fait, le monarque lui épargna cette ultime souffrance : car dès qu'elle vit le miroir, elle *changea*. La légende voulant que la gorgone tue ceux qu'elle voit en vertu de sa laideur est inexacte ; ce n'était qu'une vieille femme – le mal était quelque part dans son visage et impliquait d'une manière ou d'une autre l'acte de perception.

Dès que ses yeux s'ouvrirent – ils étaient bleu vif, l'espace d'un instant –, elle se transforma. Sa peau enfla et ses cheveux tombèrent en poussière, comme sous l'effet d'une terrible chaleur. Mon épiderme se hérissa, à croire que j'avais passé la tête par la porte ouverte d'un four. Pouvez-vous vous imaginer ce qui arriverait à un corps humain porté en un instant à la température d'un haut fourneau ? Car c'est ainsi que cela se passa. Je ne décrirai pas en détail cette horrible scène, car ce n'est pas là matière à discussion. Lorsque la vague de chaleur se dissipa, son corps bascula en avant au-dessus du foyer... et roula en plusieurs morceaux, ajoutant des bûches calcinées à celles gisant au milieu des braises.

Le Mehtar se releva et s'épongea le front. « Rassemblez vos hommes, Francis, dit-il. Il faut qu'ils élèvent ici un cairn.

— Un cairn ? répété-je, perplexe.

— Pour mon frère. » Il désigna d'un geste impatient le feu dans lequel la malheureuse avait basculé. « Qui d'autre croyiez-vous que ceci pût être ? »

Un cairn fut édifié, et nous passâmes la nuit dans le village, sous la tente. Je dois avouer que le Mehtar comme moi-même sommes depuis lors atrocement malades, affection qui se déclara après la confrontation et qui empire avec une rapidité anormale. Nos hommes nous ont ramenés chez nous, et c'est là que vous me trouvez à présent, couché dans mon lit pendant que j'écris cette relation d'un des plus horribles incidents dont j'aie jamais été témoin sur la frontière.

Votre aimable et dévoué serviteur,
Capitaine Francis Younghusband.

Tandis que j'achève de lire le rapport dactylographié du capitaine Younghusband, mon casque bourdonne rageusement et crachote :

— On arrive à Milton Keynes dans deux minutes, monsieur Howard. Vous savez où vous voulez qu'on vous dépose ? Si vous n'avez pas d'endroit précis en vue, on va demander une place sur l'aire d'atterrissage de la police.

Un endroit précis... ? Je fourre mes documents inexplicablement ultrasecrets dans un compartiment de mon sac et farfouille à la recherche d'un des gadgets que j'ai pris à l'armurerie.

— Les vaches en béton, dis-je, la sculpture. Il faut que j'y jette un coup d'œil dès que possible. C'est à Bancroft Park, d'après cette carte. Juste derrière Monk's Way, en suivant la A422 jusqu'à ce qu'elle rejoigne la H3 près du centre-ville. On pourrait peut-être y faire un tour, non ?

— Attendez un instant.

L'hélicoptère s'incline à un angle inquiétant et le décor bascule autour de nous. Nous survolons un paysage obscur – des arbres, des champs tirés au cordeau et, de temps en autre, un fragment de paradis suburbain défilent sous nos patins –, puis nous sommes au-dessus d'une route à deux chaussées, presque déserte à cette heure de la nuit, et nous virons à nouveau sur l'aile pour la suivre. À une altitude de quelque trois cents mètres, elle ressemble à un jouet aux détails incroyablement précis, jusqu'aux camions gros comme le doigt qui se traînent dessus.

— Ça y est, on y va, dit le copilote. On peut faire autre chose pour vous ?

— Ouais. Vous êtes équipés en infrarouge, hein ? Je cherche une vache de trop. Chaude. Comme si elle avait été cuite, pas comme si elle était en chaleur.

— J'ai pigé, on recherche un barbecue.

Il se penche sur le côté et tripote les commandes au-dessous d'un moniteur qui ne déparerait pas une console de jeux.

— Regardez, dit-il. Vous savez vous servir de ce truc ?

— C'est quoi ? Un FLIR ?

— Z'avez tout compris. Ce joystick, c'est le panoramique, ce bouton, c'est le zoom, et celui-ci, c'est pour contrôler le gain ; le tout est sur une plate-forme stabilisée. Vous nous appelez quand vous voyez quelque chose. C'est clair ?

— Hum, je crois bien.

Le joystick fonctionne comme promis et je zoome sur une piste de points chauds fantomatiques, panoramique derrière eux pour capter la brillante clarté d'un joueur plus que matinal, allumé comme une ampoule électrique : les points lumineux sont les traces rémanentes de

pas sur le sol froid.

— Ouais, ça marche.

Nous suivons la route à soixante kilomètres/heure, en douce, comme un voleur dans la nuit, et je passe en grand-angle pour cadrer un maximum de paysage sur les côtés. Au bout d'environ une minute, j'aperçois le parc, devant nous, à côté d'un rond-point.

— Cible droit devant ! Vous pouvez rester en vol stationnaire au-dessus de ce rond-point ?

— Bien sûr. Attendez.

Le régime moteur change et mon estomac cahote, mais le radar du FLIR reste accroché à la cible. Maintenant, je vois les vaches, formes grises sur fond de sol froid – un troupeau d'animaux en béton, créé en 1978 par un artiste invité. Il devrait y en avoir huit, des frissonnes, grandeur nature, qui broutent tranquillement dans un champ rattaché au parc. Mais quelque chose cloche, et il n'est pas difficile de voir quoi.

— Barbecue à six heures en bas, dit le copilote. Vous voulez descendre et nous ramener un casse-croûte ou quoi ?

— Restez en l'air, dis-je d'une voix tendue en opérant un champ-contrechamp avec la caméra du FLIR. Je veux m'assurer qu'il n'y a pas de danger, avant toute chose...

RAPPORT N^o 2 : MERCREDI 4 MARS 1914

**CLASSÉ CONFIDENTIEL, ministère impérial de la Guerre,
11 septembre 1914**

**RECLASSÉ ULTRA-CONFIDENTIEL GAME ANDES, ministère de la
Guerre, 2 juillet 1940**

**RECLASSÉ ULTRA-CONFIDENTIEL REDSHIFT, ministère de la
Défense, 13 août 1988**

Cher Albert,

Aujourd'hui, nous avons effectué l'expérience de la double fente de Young sur le sujet C, notre méduse. Les résultats sont sans équivoque : l'effet Méduse est à la fois une particule *et* une onde. Si de Broglie a raison...

Mais n'anticipons pas.

Ernest a exigé des résultats avec son énergie et sa vigueur caractéristiques, et Mathiesson, notre chimiste analytique, a été poussé à bout par les questions du Néo-Zélandais. Il a failli en venir aux mains avec le Dr Jamieson, qui insistait pour que le bien-être de sa patiente – c'est ainsi qu'il appelle le sujet C – passât avant toute considération visant à tirer au clair cette irritante et déconcertante

anomalie.

Le sujet C est une femme non mariée, âgée de 27 ans, de taille moyenne, aux cheveux bruns et aux yeux bleus. Jusqu'à il y a quatre mois, elle était en bonne santé et servait comme femme de ménage chez un éminent avocat dont vous n'auriez probablement aucune peine à reconnaître le nom. Il y a quatre mois, donc, elle fut victime d'une série de crises ; grâce à la générosité de ses employeurs, elle fut admise à la Royal Free Infirmary, où elle affirma avoir souffert d'une série de migraines aveuglantes dont la première remontait à dix-huit mois environ. Le Dr Willard l'examina à l'aide d'une des machines Röntgen les plus récentes, et conclut qu'elle semblait présenter les signes d'une tumeur au cerveau en formation. Ce qui, naturellement, la soumit à l'obligation de déclaration, conformément à la Loi sur l'éradication des monstres (1864) ; elle fut admise à l'hôpital St. Bartholomew's de Londres, dans la Salle des contagieux, où, trois semaines, six migraines et deux crises plus tard, elle eut son premier accès de haut mal. Dès qu'il eut reçu confirmation qu'elle souffrait de gorgonisme aigu, le Dr Rutherford me demanda de procéder comme convenu ; je fis donc en sorte que le ministère de l'intérieur soit informé par l'intermédiaire du doyen de la Faculté.

Bien qu'au début M. McKenna témoignât d'un enthousiasme modéré à l'idée de laisser une gorgone vaquer en liberté par les rues de Manchester, nos propos rassurants finirent par le convaincre et il ordonna que le sujet C soit libéré et remis à notre garde en toute connaissance de cause. Elle était dans un état de détresse parfaitement compréhensible lorsqu'elle arriva, mais une fois qu'on lui eut expliqué la situation, elle fut d'accord pour coopérer pleinement en échange d'une compensation qui serait versée à son parent le plus proche. Comme elle est jeune et en bonne santé, il se peut qu'elle survive plusieurs mois, sinon une année, avec sa pathologie actuelle : voilà qui offre une possibilité de recherches sans précédent. Pour l'instant, nous l'hébergeons dans l'ancien pavillon des lépreux, dont on a muré les fenêtres. Un labyrinthe de sécurité a été installé, le mur du jardin a été exhaussé de cinq pieds afin qu'elle puisse prendre l'air sans mettre les passants en danger, et nous sommes convenus d'un signal lui permettant de se munir d'un bandeau opaque avant de recevoir des visiteurs. Les expériences pratiquées sur des malades atteints de gorgonisme aigu comportent un élément de danger, mais, dans le cas présent, nous croyons que nos précautions suffiront jusqu'à ce que commence la détérioration finale.

Au cas où vous me demanderiez pourquoi nous n'employons pas à la place un basilic ou une coquatrice communs, je m'empresse d'expliquer que nous le faisons : la pathologie est identique quelle que soit l'espèce, mais il est bien plus facile de contrôler une source

humaine qu'un animal sauvage. Grâce au sujet C, nous pouvons effectuer à volonté des expériences reproductibles, et obtenir verbalement la confirmation qu'elle s'est pliée à nos requêtes. Je n'ai guère besoin de vous rappeler que l'usage historique du gorgonisme, notamment par le Comité de salut public de Danton pendant la Révolution française, n'a guère été pratiqué en tant qu'étude scientifique du phénomène. Cette fois-ci, nous allons faire des progrès !

Une fois que le sujet C fut mis en confiance, le Dr Rutherford organisa une série de séminaires. L'opinion du Néo-Zélandais est que l'effet est probablement produit par l'intermédiaire d'un phénomène électromagnétique d'un type inconnu aux autres domaines de la science. Il souhaite par conséquent l'élaboration de nouvelles procédures expérimentales destinées à démontrer l'étendue et la nature de l'effet gorgone. Nous savons d'après l'histoire de la macabre collaboration de M^{lle} Marianne avec Robespierre que la victime doit être visible pour la gorgone, mais n'a pas besoin d'être directement perçue : si le reflet suffit, de même qu'une triviale réfraction – et l'effet se transmet via une plaque de verre assez mince pour qu'on puisse voir au travers –, la gorgone est impuissante dans l'obscurité ou une épaisse fumée. Personne n'a démontré de mécanisme physique du gorgonisme qui n'implique pas une malheureuse créature affligée des tumeurs caractéristiques. Il semble qu'aveugler une gorgone neutralise l'effet, de même qu'une distorsion visuelle suffisante. Alors pourquoi Ernest insiste-t-il pour traiter un phénomène manifestement biologique comme l'un des plus grands mystères de la physique contemporaine ?

« Mon cher ami, m'expliqua-t-il la première fois que je lui posai la question, comment M^{me} Curie a-t-elle déduit l'existence de la radioactivité dans les minerais contenant du radium ? Comment Wilhelm Röntgen a-t-il reconnu la vraie nature des rayons X ? Aucune de ces deux formes de rayonnement n'était prévues dans notre appréhension courante du magnétisme, de l'électricité ou de la lumière. Il fallait qu'elles fussent autres. Certes, nos enfants de Méduse ont apparemment besoin de contempler leur victime afin de la blesser, mais comment l'effet se transmet-il ? Nous savons, contrairement aux anciens Grecs, que nos yeux focalisent la lumière ambiante sur une membrane située à l'arrière du globe oculaire. Les Anciens croyaient que les gorgones dardaient des rayons de feu maléfique, comme pour changer en pierre tout ce sur quoi ils se posaient. Mais nous savons que ce ne peut être vrai. Ce en présence de quoi nous sommes n'est rien de moins qu'un phénomène totalement nouveau. Certes, l'effet gorgone ne change que ce que le médusoïde peut voir directement : or nous savons que la lumière réfléchiée par ces corps n'est pas

responsable. Et les expériences calorimétriques de Lavoisier – avant qu'il trouvât une fin tragique sous l'acier miroitant de la Veuve – démontrèrent qu'une authentique transmutation atomique est à l'œuvre ! Alors, qu'est-ce qui peut bien servir de vecteur à cet effet ? Comment l'acte d'observation, commis par un malheureux affligé de gorgonisme, peut-il transformer la structure nucléaire ? »

(Par « structure nucléaire », il entend évidemment celle du noyau de l'atome, telle que nous l'avons déduite de nos expériences l'an dernier.)

Il expliqua ensuite comment il allait installer une gorgone sur un côté d'un dispositif de très grandes dimensions qu'il appelle une chambre d'ionisation, avec de grosses bobines magnétiques placées au-dessus et au-dessous d'elle, afin de voir s'il n'y a pas un autre phénomène physique en jeu.

Je peux maintenant dévoiler les résultats des expériences de notre équipe. Le sujet C coopère de manière très professionnelle, mais, en dépit de tous les efforts d'Ernest, la chambre d'ionisation n'a rien donné : la femme a beau rester assise, le visage pressé contre le côté vitré, et réduire en cendres de ponce chauffée au rouge un œuf de poule placé sur le porte-cible, aucune traînée d'ionisation n'apparaît dans la vapeur saturée de la chambre. Ou plutôt, devrais-je dire, aucune traînée directe n'apparaît. Nous eûmes plus de succès lorsque nous tentâmes de reproduire d'autres expériences de base. Il semble que l'effet gorgone soit une fonction variable en continu de l'illumination de la cible, avec un seuil d'activation inférieur nettement défini et une limite supérieure ! En interposant des filtres en verre fumé, nous avons étalonné l'efficacité avec laquelle le sujet C effectue la transmutation en silicium des noyaux de carbone d'une cible, et ce, avec une grande précision. Certains des nouveaux compteurs électrostatiques sur lesquels je travaille depuis un certain temps se sont révélés utiles : des radiations secondaires, dont des rayons gamma et, peut-être, une insaisissable particule neutre, sont émises par la cible ; et, de fait, notre chambre d'ionisation a produit une image excellente du rayonnement émis par la cible.

Ayant confirmé les propriétés optiques et calorimétriques de l'effet, nous effectuâmes ensuite l'expérience de la double fente sur une rangée de cibles (des peignes en bois, dans ce cas précis). Une paroi avec deux fentes étroites est interposée entre les cibles et notre sujet, dont le regard est partagé en deux grâce à un système de prismes binoculaire. Une lampe placée entre les deux fentes, sur le côté de la paroi opposé à notre sujet, éclaire les cibles : lorsqu'on augmente le niveau de l'éclairement, on obtient une séquence de gorgonisme en alternance ! Ce qui est exactement conforme au renforcement constructif et à la destruction des ondes qu'a démontrés le Pr Young

avec son examen des corpuscules de lumière, comme nous sommes désormais censés les appeler. Nous en concluons que le gorgonisme est un effet d'onde – et que l'acte d'observation y est intimement impliqué, bien qu'à première vue ce soit une conclusion si étrange que certains d'entre nous furent tentés de la rejeter sans autre forme de procès.

Nous publierons évidemment l'intégralité de nos résultats le moment venu ; j'ai le plaisir de joindre à cette missive un projet de notre article, afin que vous puissiez le consulter. En tout cas, vous devez maintenant vous demander quelle en est la principale révélation. Cela ne figure pas encore dans notre article, car le Dr Rutherford préférerait chercher une explication plausible avant de le publier ; mais j'ai le regret de dire que nos analyses calorimétriques les plus précises suggèrent que votre théorie de la conservation de la masse/énergie est violée – pas avec un écart de l'ordre de quelques onces, mais suffisamment pour être détectée. Les atomes de carbone sont transformés en ions silicium, avec une électropositivité prodigieusement élevée qui peut s'expliquer si nous supposons que l'effet crée de la masse nucléaire à partir d'une source quelconque. Peut-être que vous-même ou vos nouveaux collègues de l'Académie prussienne pourrez nous éclairer sur ce point. Nous sommes en proie à la perplexité la plus extrême, parce que si nous acceptons ce résultat, nous sommes contraints d'accepter la création de masse nouvelle *ab initio*, ou sinon de la traiter comme une invalidation expérimentale de votre théorie générale de la relativité.

Votre ami,
Hans Geiger.

Portrait de l'agent en jeune homme (perplexe) :

Représentez-vous ma personne, debout dans la froideur pré-aurorale au milieu d'un champ mal fauché où une herbe desséchée et jaunie me monte jusqu'aux chevilles. Derrière moi, une clôture en bois avec, de l'autre côté, les caméras de surveillance de la circulation et les réverbères habituels, et un hélicoptère frappé des emblèmes de la police, posé comme un gigantesque scarabée cyborg au centre du rond-point, hérissé de capteurs costauds et de quoi éclairer *a giorno* les éventuels suspects, et qui fait un boucan infernal. Devant moi, un champ plein de vaches en béton qui broutent tranquillement d'un air placide à l'ombre de quelques arbustes à peine visibles dans le halo lumineux de l'éclairage urbain. Des ombres s'étirent démesurément à partir de la clôture, l'obscurité explose en direction de l'inquiétante bosse à l'autre extrémité du champ : c'est l'automne, et l'aube ne viendra que dans trente minutes. Je soulève mon caméscope modifié et zoome sur l'objet en appuyant sur le bouton Enregistrement.

Cette bosse ressemble un peu à une vache couchée. Par-dessus mon épaule, je jette un coup d'œil à l'essoreuse qui se prépare à redécoller, pales en rotation : je suis assez sûr que je ne risque rien ici, mais je ne peux complètement réprimer un frisson mêlé de sueurs froides. De l'autre côté du champ...

— Rapport : Bob Howard, Bancroft Park, Milton Keynes, heure zéro sept quatorze, jour mardi dix-huit. J'ai compté les vaches et il y en a neuf. L'une est couchée, à l'autre bout du champ, coordonnées GPS suivent. La surveillance préliminaire n'a signalé aucune présence humaine dans un rayon de deux cent cinquante mètres et la production thermique résiduelle est en dessous de deux cents degrés Celsius, j'en conclus donc que je peux approcher de la cible sans danger... »

À contrecœur, je mets un pied devant l'autre et j'avance. Je surveille mon dosimètre, au cas où ; il ne va pas y avoir beaucoup de rayonnement secondaire dans le secteur, mais on ne sait jamais. La première vache émerge de l'obscurité et se matérialise devant moi. Elle est peinte en noir et blanc, et, de si près, impossible de la prendre pour autre chose qu'une sculpture.

— Reste cool, Noiraude, lui dis-je en lui donnant une petite tape sur le museau.

Je devrais être bien au chaud sous la couette avec Mo – mais elle est partie pour un séminaire de formation de deux semaines à Dunwich, et voilà qu'Angleton s'est découvert une obsession et a déclaré une urgence code bleu. Les ourlets de mon jean sont trempés de rosée, et il fait froid. J'arrive devant la vache suivante, m'arrête et me cale sur sa croupe pour un gros plan de la cible.

— Point zéro, distance vingt mètres. Le sujet est bovin, à terre, manifestement au stade terminal. Longueur approximative trois mètres, race... non identifiable. L'herbe autour du sujet est calcinée, mais il n'y a pas de signes de combustion secondaire.

Je déglutis, la gorge sèche.

— Efflorescence thermique à partir de l'abdomen.

Il y a une gigantesque déchirure dans le ventre, où les liquides intestinaux ont explosé, et le contenu brûlant doit probablement continuer de rougeoier à l'intérieur.

Je m'approche de l'objet. Il s'agit, assez clairement, des restes d'une vache ; tout aussi clairement, elle a eu une fin des plus désagréable. Le dosimètre dit qu'il n'y a pas de danger – la plupart des rayonnements émis par ce genre de phénomène sont brefs, et les produits secondaires sont heureusement en quantités minimales –, mais le sol en dessous est brûlé et la peau noircie s'est calcinée, prenant la consistance d'une cendre granuleuse. Il flotte comme une odeur de rôti de bœuf, avec un désagréable arrière-goût d'autre chose. Je fouille

dans mon sac à bandoulière et en retire une sonde thermique. M'armant de courage, j'en enfonce l'extrémité effilée dans la déchirure de l'abdomen. Je me brûle presque la main : c'est comme si j'étais trop près de la porte ouverte d'un four.

— Température centrale deux six six, deux six sept... stable. Je vais effectuer des prélèvements internes pour le contrôle des ratios des isotopes.

Je sors un tube à prélèvement et une sonde acérée, puis farfouille dans les tripes de la chose en tentant de détacher un morceau de viande calcinée et cendreuse. J'ai la nausée : j'aime mon steak bien cuit comme tout le monde, mais il y a quelque chose de foncièrement tordu dans toute cette scène. J'essaie de ne pas remarquer les globes oculaires explosés ou la langue éclatée qui jaillit entre les lèvres noircies. Ce boulot est déjà assez dégueu sans que j'y ajoute mes haut-le-cœur personnels.

Une fois les échantillons à l'abri dans leurs flacons en attendant l'analyse, je recule et décris un large cercle autour du cadavre en le filmant sous tous les angles. Une barrière ouverte à l'autre bout du champ et une série d'empreintes sur le sol complètent le tableau.

— Hypothèse : barrière ouverte. Quelqu'un a laissé entrer Noiraude, l'a conduite jusqu'à cette position près du troupeau, puis s'est éloigné à reculons. Noiraude a été ensuite illuminée et exposée à un basilic de classe III ou supérieure, vivant ou simulé. Nous avons besoin d'une explication officielle plausible, d'une analyse par la police scientifique de la barrière et de la clôture du champ – recherche des traces de sortie et des empreintes de pas –, et d'un moyen quelconque d'identifier Noiraude pour déterminer de quel troupeau elle venait. Si la disparition d'une tête de bétail venait à être signalée dans les jours qui suivent, ce serait une indication utile. Cela dit, la température centrale est descendue en dessous des cinq cents degrés Celsius. Ce qui suggère que l'incident s'est produit il y a au moins quelques heures : il faut un certain temps pour qu'un objet de la taille d'une vache se refroidisse à ce point. Constatant que le basilic a manifestement quitté les lieux et que je ne peux pas faire grand-chose de plus, je vais maintenant appeler les Nettoyeurs. Fin.

J'éteins le caméscope, le glisse dans ma poche, et respire un bon coup. L'épisode suivant promet d'être encore moins agréable que de planter un thermocouple dans le cul d'une vache pour voir depuis combien de temps elle a été irradiée. Je sors mon téléphone portable et compose 999.

— Mademoiselle ? La police, s'il vous plaît, en interne. Standard interne ? Ici Mike Tango Five, je répète, Mike Tango Five. L'inspecteur Sullivan est-il disponible ? J'ai un appel urgent pour lui...

RAPPORT N° 3 : VENDREDI 9 OCTOBRE 1942

CLASSÉ ULTRA-CONFIDENTIEL GAME ANDES, ministère de la Guerre, 9 octobre 1942

RECLASSÉ ULTRA-CONFIDENTIEL REDSHIFT, ministère de la Défense, 13 août 1988

Activités du jour : Trois rapports parvenus au Département 2 du SOE, bureau 337/42, éclairent d'un jour nouveau les activités récentes du Dr Ing. Prof. Gustaf von Schachter en relation avec le RSHA Amt 3 et les pensionnaires de l'hôpital de la Sainte-Nativité pour les aliénés incurables.

Notre premier rapport, réf. 531/892-(i), concerne la cessation des activités d'une unité détachée du RSHA Amt 3, Gruppe 4, chargée de l'élimination des simples d'esprit et déficients mentaux à Francfort dans le cadre du programme eugénique actuel du Reich. Un agent en place (code PIGEON VERT) a surpris la conversation de deux soldats qui évoquaient en termes défavorables la cessation des activités d'euthanasie à la clinique. Herr von Schachter avait, le 24/8/42, reçu un Sonderbefehl du Führer signé soit par Hitler soit par Bormann. D'après ce qu'en avaient compris les soldats, cela lui conférait l'autorité de réquisitionner toutes les ressources militaires non directement concernées par la sécurité du Reich ou la suppression de la résistance, et de passer outre aux ordres avec l'autorité effective d'un Obergruppenführer. Ce mandat s'ajoute à l'autorité qui lui est actuellement déléguée par le Dr Wolfram Sievers, dont on croit qu'il dirige l'institut militaire de recherche scientifique à l'université de Strasbourg et le centre de gestion du matériel humain au camp de concentration de Natzweiler.

Notre deuxième rapport, réf. 539/504-(i) concerne les préparations délivrées sur ordonnance par une pharmacie de Francfort pour un médecin non nommé de l'hôpital de la Sainte-Nativité. Le pharmacien attaché à ce dispensaire est un sympathisant contrôlé par PERDRIX BLEUE et considéré comme digne de confiance. Les préparations réquisitionnées étaient inhabituelles en ce qu'elles consistaient en embols pour injections intrathécales (à la base du crâne) contenant de la colchicine, de l'extrait de cantharide et de la morphine. Notre informateur est d'avis qu'il s'agit là d'une préparation très peu orthodoxe, qu'on pourrait utiliser dans le traitement de certaines tumeurs cérébrales, mais qui causerait vraisemblablement des douleurs atroces et des effets neurologiques secondaires (réf. GAME ANDES) associés à l'induction du gorgonisme chez des sujets latents souffrant d'un astrocytome de la circonvolution cingulaire.

Notre dernier rapport, réf. 539/504-(ii), émane du même

informateur et confirme d'inquiétantes activités préparatoires dans l'enceinte de l'hôpital de la Sainte-Nativité. L'établissement est maintenant gardé par des soldats de l'Einsatzgruppe 4. On a badigeonné les vitres des fenêtres au lait de chaux, et, actuellement, on enlève les *miroirs* (c'est nous qui soulignons) ou on les remplace par des vitres d'observation opaques à l'intérieur, et on refait le circuit électrique des cellules individuelles pour pouvoir commander l'éclairage de l'extérieur et derrière deux portes. La plupart des malades ont disparu – ils auraient été emmenés par les soldats de l'Einsatzgruppe 4 –, et des rumeurs évoquent une nouvelle parcelle de terre retournée dans la campagne toute proche. Les malades restants sont étroitement surveillés.

Conclusion : l'étude de la préparation mentionnée sous 539/504-(i) a été confiée au Groupe de projets spéciaux ANDES, qui a vérifié, sur la base des archives de la défunte Commission Geiger, que von Schachter procède actuellement à des expériences avec des drogues similaires à la désastreuse préparation Cambridge IV. Étant donné l'influence qu'exerce son confrère Sievers dans l'Ahnenerbe-SS, et le fait que l'hôpital de la Sainte-Nativité pour les aliénés incurables a déjà servi de centre secondaire de soins palliatifs pour des malades souffrant de crises et d'autres symptômes neurasthéniques, on estime vraisemblable que von Schachter a l'intention d'induire et de contrôler le gorgonisme à des fins militaires en violation explicite des dispositions visant à la suppression totale des armes pétrifiantes et exposées dans le Codicille secret IV de la Convention de La Haye (1919).

Recommandations et mesures à prendre : Cette affaire devrait être transmise au JIC avec la mention « critique » et accompagnée d'un rapport du SOE sur la faisabilité d'un raid ciblé sur les installations. Si elle ne rencontre pas d'opposition, l'entreprise de von Schachter présente un potentiel significatif pour devenir un de ces programmes de *Vergeltungswaffen*, encore confidentiels, qui seraient déployés contre les populations civiles dans les zones libres. Un certain nombre de plans d'urgence pour le déploiement contrôlé du gorgonisme avec surveillance massive des populations existent dans les dossiers du ministère de la Guerre depuis le début des années 1920, et il nous faut maintenant envisager la perspective que pareilles armes soient déployées contre nous. Nous estimons essentiel de procéder à une frappe immédiate contre les centres de développement de l'arme les plus avancés, couplée avec le rappel énergique, communiqué par des voies diplomatiques discrètes, que la non-observation d'une seule des clauses (secrètes ou officielles) de la Convention de La Haye entraînera en représailles, de la part des Alliés, le déploiement d'armes à gaz toxiques contre des cibles civiles

allemandes. Nous ne pouvons courir le risque d'un déploiement de basiliques de classe IV couplé à la puissance aérienne stratégique...

Lorsque je rapplique au bureau, avec quatre heures de retard et en bâillant pour cause de manque de sommeil, Harriet trépigne dans la salle du personnel comme si elle marchait sur des braises, coléreuse comme jamais. Malheureusement, d'après le schéma de gestion matricielle que nous pratiquons, elle est ma chef pour les 30 % de mon service pendant lesquels je suis technicien de maintenance informatique. (Pendant les 70 % restants, je suis aux ordres d'Angleton et je ne peux pas vraiment vous dire ce que je suis, sauf que ça implique d'être tiré du lit à zéro quatre heures pour répondre à des alertes code bleu.)

Harriet est une bureaucrate typique : maigre, les cheveux ternes, quarante ans et des poussières, desséchée à force d'avoir passé tant d'années à concevoir des formulaires en triple exemplaire pour terroriser les agents de terrain. Les gens comme Harriet ne sont pas censés s'exciter sur quoi que ce soit. L'effet est déconcertant, comme si on ouvrait un tombeau pour y trouver une momie qui danse le pogo.

— Robert, où diable étiez-vous passé ? C'est une heure pour vous présenter au travail ? McLuhan vous a attendu... vous étiez censé être ici pour la réunion de commission sur la gestion des licences, il y a deux heures !

Je bâille et accroche ma veste sur le portemanteau jouxtant le coin-café du service C.

— J'ai été appelé en mission à l'extérieur, marmonné-je. Une alerte code bleu. Je viens de rentrer de Milton Keynes.

— Un code bleu ? demande-t-elle, flairant l'irrégularité. Qui l'a signé ?

— Angleton.

Je cherche ma tasse dans le placard au-dessus de l'évier, celui avec l'affiche DES YEUX CURIEUX COÛTENT DES VIES HUMAINES. Le filtre à café est presque vide, lesté d'un machin noir et visqueux qui présente une ressemblance inquiétante avec la substance résiduaire toxique dont on revêt les chaussures. Je le rince sous le robinet.

— C'est son budget à lui, ne vous inquiétez pas. Seulement, il m'a tiré du lit à quatre heures du matin pour m'expédier à...

Je repose le bocal pour regarnir le filtre.

— Aucune importance, conclus-je. C'est réglo.

Harriet a l'air d'avoir mordu dans un biscuit et d'y avoir trouvé la moitié d'un cafard. Je suis assez sûr que l'affaire n'est pas si grave que ça ; Harriet et sa patronne Bridget n'ont pas d'objectif plus élevé dans leur existence que d'humilier les autres afin de pouvoir les regarder dans les yeux, c'est tout. Bien qu'à dire vrai elles se soient montrées

plus prudentes que d'habitude ces derniers temps, en disparaissant dans des réunions avec des costards-cravates inconnus venus d'autres services. Ça fait probablement partie du Jeu de la Bureaucratie auquel elles s'adonnent actuellement, et ce, pour les enjeux les plus élevés qui soient : une pension de la Fonction publique au taux maximal et un départ en retraite anticipé.

— C'était à propos de quoi ? demande-t-elle.

— Vous êtes certifiée GAME ANDES REDSHIFT ? Si vous ne l'êtes pas, je ne peux pas vous le dire.

— Mais vous étiez à Milton Keynes, insiste-t-elle. Vous venez de me le dire.

— Vraiment ? fais-je en roulant les yeux. Peut-être que oui, et peut-être que non. Je ne peux faire aucun commentaire là-dessus.

— Qu'est-ce que Milton Keynes a de si intéressant ? poursuit-elle.

— Pas grand-chose, dis-je en haussant les épaules. C'est en béton et c'est très, très ennuyeux.

Elle se décripe presque imperceptiblement.

— N'oubliez pas de remplir et de renvoyer tous les imprimés et assurez-vous que les dépenses soient affectées aux comptes qu'il faut, me dit-elle.

— Je vais le faire avant de partir cet après-midi à deux heures, lui dis-je, histoire de lui faire comprendre que je bénéficie des horaires à la carte.

Angleton est un supérieur bien plus inquiétant, mais bien plus accommodant aussi. Les vicissitudes de la gestion matricielle font que je ne peux échapper complètement aux griffes de Bridget, mais je dois avouer que je prends mon pied en voyant mon autre patron l'écraser à l'ancienneté.

— C'était pour quoi, cette réunion, demandé-je sournement en espérant qu'elle tombe dans le panneau.

— Vous devriez le savoir, c'est vous l'administrateur qui avez dressé la liste des participants, me répond-elle du tac au tac. (Aïe !) M. McLuhan est ici pour nous seconder. Il est de la Division Q, il va nous aider à préparer notre audit avec la Business Software Alliance.

— Notre...

Je me retourne pour la regarder en face tandis que la machine à café gargouille dans mon dos.

— Notre audit avec *qui* ?

— La Business Software Alliance, dit-elle d'un ton suffisant. Le CESG a sous-traité toute notre infrastructure d'application des logiciels du commerce il y a cinq mois, sous réserve que nous nous conformions aux meilleures pratiques en vigueur permettant d'assurer qualité et valeur dans la gestion des ressources de l'entreprise. Comme vous étiez *trop occupé* pour prendre les choses en main, Bridget a demandé

à la Division Q de nous aider. M. McLuhan va nous aider à mettre nos accords de licence en conformité avec les lignes directrices du service des Achats. Il dit qu'il peut procéder à un audit complet agréé BSA sur nos systèmes et nous aider à mettre de l'ordre dans nos registres.

— Oh... fais-je très tranquillement avant de me tourner pour énoncer en silence l'inévitable *merde* ! à l'adresse de la machine à café qui gazouille à présent. Avez-vous déjà subi un audit de la BSA, Harriet ? demandé-je sur le ton de la curiosité tout en nettoyant ma tasse à l'intérieur comme à l'extérieur.

— Non, mais ils sont là pour nous aider à faire l'audit de nos...

— Ces gens sont financés par les grandes sociétés de logiciels de bureautique, dis-je aussi calmement que je le peux. S'ils font ça, c'est qu'ils considèrent la BSA comme une *machine à bénéfices*. La BSA ou ses sous-traitants – et c'est le rôle que va tenir la Division Q : on gagne de l'argent dans un audit si on trouve quoi que ce soit qui cloche – débarquent, font l'audit, cherchent le moindre truc qui échappe actuellement à la licence (par exemple, ces vieilles bécane de la section D3 qui tournent encore sur Windows 3.1 et Office 4, ou les serveurs Linux derrière le bureau d'Eric qui traitent les fichiers du service, sans parler du système FreeBSD qui exécute le progiciel Contremesures démoniaques pour le compte de la Sécurité), et exigent ensuite une mise à jour sur la toute dernière version sous peine de poursuites. Voilà comment ça se passe. Inviter ces gens-là, c'est comme ouvrir sa porte en grand et inviter les Stups à fumer un pétard.

— Ils ont dit qu'ils pourraient retrouver tous les logiciels installés et nous offrir une remise pour une cession en bloc des licences !

— Et comment au juste croyez-vous qu'ils vont y arriver ? dis-je en me retournant pour la regarder dans les yeux. Ils vont exiger l'installation de logiciels-espions sur notre réseau local et ensuite pomper toutes les infos qu'ils voudront.

J'inspire un bon coup et poursuis :

— Vous allez être obligée de faire signer à McLuhan la Loi sur les secrets d'État pour que je puisse l'informer réglementairement que, s'ils veulent en arriver là, je serai à mon tour obligé de lui faire signer la Section 3. Pourquoi croyez-vous que nous fassions encore tourner de vieux exemplaires de Windows sur le réseau ? Parce que nous n'avons pas les moyens de les mettre à jour ?

— Il a déjà signé la Section 3. Et, de toute façon, vous avez dit que vous n'aviez pas le temps, crache-t-elle, venimeuse. Je vous ai posé la question il y a cinq semaines, un vendredi ! Mais vous étiez trop occupé à jouer les agents secrets avec vos amis du dessous pour remarquer quelque chose d'aussi important qu'un audit en préparation. Tout cela n'aurait pas été nécessaire si vous aviez eu le temps !

— Foutaises ! Écoutez, si nous utilisons ces vieux programmes ringards, c'est qu'ils sont si démodés et si pourris qu'ils ne peuvent pas attraper la moitié des vers et des macrovirus véroleux qui se baladent aujourd'hui sur l'Internet. La BSA va insister pour que nous les remplacions par des stations de travail flambant neuves qui tournent sous Windows XP et Office XP et qui se connectent à l'Internet toutes les six secondes pour voir ce que nous faisons avec. Vous croyez vraiment que Mahogany Row va autoriser ce genre de risque pour la sécurité ?

Ça, c'est du bluff – Mahogany Row a quitté cet univers à l'époque ou *software* aurait pu désigner des dessous soyeux –, mais il est peu probable que Harriet le sache : elle sait seulement qu'il m'arrive ces temps-ci d'être invité là-haut. (Plus près de toi mon Dieu bouffe-cervelle...)

— Quant au fait d'avoir du temps pour régler ça, vous n'avez qu'à me donner un budget matériel et un assistant certifié par la Laverie pour des opérations niveau 5 en technologie de l'information, et j'en fais mon affaire. Ça ne vous coûtera que soixante mille livres environ pour la première année, plus un salaire par la suite.

J'extrais *enfin* le réceptacle de la machine à café et me verse une bonne tasse de remontant.

— Ça va mieux, commenté-je.

Elle jette un coup d'œil à sa montre.

— Vous allez venir à la réunion et m'aider à expliquer ça à tout le monde, alors ? demande-t-elle d'un ton à couper le verre.

— Non, dis-je en ajoutant du lait que je prends dans le frigo asthmatique sous le plan de travail. C'est une embrouille du partenariat public/privé – reportage complet au JT de 23 heures. Bridget s'est fourrée dedans de sa propre initiative : si elle veut que je la tire de là, elle peut toujours me le demander. En plus, j'ai une réunion de débriefing code bleu avec Angleton, Boris et Andy, et ça, ça passe avant les corvées administratives tous les jours de la semaine.

— Salaud, siffle-t-elle entre ses dents.

— Enchanté de pouvoir vous rendre service.

Je lui fais une grimace tandis qu'elle sort d'un pas martial en claquant la porte.

— Angleton. Code bleu. Nom de Dieu !

Tout à coup, je me rappelle le caméscope modifié dans la poche de ma veste.

— Merde, je suis en retard.

RAPPORT N° 4 : MARDI 6 JUIN 1989

Résumé : Des recherches récentes en neuroanatomie ont caractérisé la nature des réseaux ganglionnaires étoilés responsables du gorgonisme chez des malades qui souffrent d'un astrocytome au stade avancé affectant la circonvolution cingulaire du corps calleux. Des tests combinant la configuration « carte de méduse » avec des éléments de prétraitement vidéo ont démontré la faisabilité de l'induction mécanique de l'effet méduse.

Il est vraisemblable que, dans les cinq ans à venir, des progrès dans l'émulation des réseaux neuraux à couche cachée dynamiquement reconfigurables, utilisant la technologie FPGA (circuits prédiffusés intégralement programmables) combinée au traitement en temps réel du signal vidéo numérique émanant de caméras vidéo binoculaires à haute résolution nous permettront de télécharger un « mode méduse » dans des caméras vidéo de surveillance spécialement adaptées, ce qui permettra aux réseaux numériques de contrôle en temps réel de pouvoir véritablement « tuer à vue ». On débat actuellement des protocoles de sécurité approfondis à mettre en œuvre avant que cette technologie puisse être déployée à l'échelle nationale, afin de minimiser le risque d'activation inappropriée.

On estime que le déploiement futur de la surveillance vidéo dans les lieux publics se traduira par la présence *in situ* de plus d'un million de caméras dans les grandes villes anglaises en 1999. La couverture sera complète en 2004-2006. Les développements attendus dans les réseaux Internet et les améliorations apportées par l'informatique à haut débit laissent pour la première fois entrevoir la capacité d'aboutir à une défense en profondeur à couverture totale contre tout soulèvement imaginable. Les implications de ce projet sont abordées, en même temps que son efficacité possible dans l'atténuation des conséquences de AFFAIRE CAUCHEMAR VERT en septembre 2007.

Quant aux gens de Mahogany Row, ils ont choisi la salle de conférence avec les accessoires d'origine en bakélite, le bureau en teck et les fenêtres en verre dépoli donnant sur le couloir pour entendre mon rapport. J'entre sans frapper et allume le panneau rouge RÉUNION. Angleton est assis derrière le bureau et tambourine dessus avec ses doigts décharnés, Andy a l'air anxieux, Boris est imperturbable.

— Un film d'amateur, annoncé-je en lançant la cassette sur le bureau. Ce que j'ai vu pendant mes vacances.

Je pose la tasse de café sur l'un des sous-main en cuir au moelleux déconcertant avant de bâiller, au cas où je la renverserais.

— Désolé, ça fait des heures que je suis debout. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Elle était morte depuis quand ? demande Andy.

Je réfléchis un moment.

— Hum... Je ne sais pas au juste... il faudra appeler la section Pathologie si vous voulez une réponse en béton, mais, à première vue, depuis un certain temps déjà quand je l'ai trouvée après zéro sept heures. Elle s'était tellement refroidie qu'elle atteignait à peine une température de cuisson normale.

Angleton m'observe comme un insecte sous un microscope. Ce n'est pas rigolo.

— Avez-vous lu les dossiers ? demande-t-il.

— Oui.

Avant de venir ici, je les ai enfermés dans le coffre-fort de mon bureau pour éviter de les exposer à la curiosité malsaine des premiers Tom, Dick (ou Harriet) venus.

— Je vais vraiment bien dormir cette nuit, résumé-je.

— Le basilic est trouvé ? demande Boris.

— Euh... non, admetts-je. Il court toujours. Mais Mike Williams a dit qu'il me préviendrait s'il se faisait repérer du côté de chez lui. Il est certifié OSA-III, c'est notre agent de liaison chez...

— Combien y avait-il de caméras de surveillance de la circulation au-dessus du rond-point ? demande Angleton presque négligemment.

— Oh, fais-je en m'asseyant brutalement. Oh, merde. *Merde*.

Je tremble de tous les côtés, mes tripes dansent le tango et des frissons glacés me caressent le bas du dos lorsque je comprends ce qu'il essaie de me dire sans l'exprimer tout haut pour éviter que ça passe au PV.

— C'est pour cela que je vous ai envoyé là-bas, murmure-t-il.

D'un geste, il envoie Andy faire une course quelconque, arrangée à l'avance. Un instant plus tard, c'est au tour de Boris de quitter la pièce.

— Vous n'êtes pas censé vous faire tuer, Bob, continue Angleton. Ça fait mauvais effet dans votre dossier.

— Oh merde, répété-je comme un disque rayé ou une chambre d'échos.

Je me rends compte que j'ai frôlé la mort de près. Moi et l'équipage de l'hélico, et tous les gens qui sont passés par là depuis, et...

— Il y a une demi-heure, quelqu'un a vandalisé la caméra numéro dix-sept qui contrôle le rond-point numéro trois sur Monk's Road : avec une balle calibre 223 en plein dans le boîtier du capteur. Buvez votre café, et, soyez gentil, essayez de ne pas en renverser partout.

— Quelqu'un de chez nous, constaté-je.

— Évidemment.

Angleton tapote le dossier posé devant lui sur la table – je le reconnais au coin froissé de la deuxième page, je l’ai mis dans le coffre de mon bureau il n’y a pas une demi-heure – et me considère avec ses inquiétants yeux gris.

— Bon. Le grand public est hors de danger pour le moment, alors dites-moi ce que vous pouvez déduire de tout cela.

— Euh...

Je me passe la langue sur les lèvres, qui sont aussi sèches que le cuir d’une vieille botte et je commence :

— À une heure quelconque de la nuit dernière, quelqu’un a conduit une vache dans le parc et l’a utilisée pour s’entraîner au tir à la cible. Je ne connais pas grand-chose à la topologie du réseau des caméras qui surveillent la circulation à MK, mais, à mon avis, les suspects possibles sont, dans l’ordre : quelqu’un affligé d’une tumeur au cerveau très particulière, quelqu’un en possession d’une arme pétrifiante volée – comme celle pour laquelle j’étais certifié sous OGRE REALITY –, et quelqu’un qui a accès à ce qui a pu être réalisé sous GAME ANDES REDSHIFT. Et, si j’ai bien compris le sens de vos questions, si c’est GAME ANDES REDSHIFT, alors ce n’est pas autorisé.

Il hoche la tête, très légèrement.

— On est donc vraiment dans la merde, conclus-je gaiement.

Et j’avale cul sec la dernière gorgée de café, mais je rate quelque peu mon effet en crachant mes poumons juste après.

— Et sans jauge de profondeur, ajoute-t-il sèchement en attendant que ma quinte de toux s’atténue. J’envoie Andrew et Mister B. à la Réserve vous chercher un autre dossier à consulter. Lecture strictement confidentielle en présence de témoins, pas de prise de notes, accompagnement obligatoire. Pendant qu’ils sont en train de signer le bon de sortie, j’aimerais que vous couchiez par écrit et dans les termes que vous voudrez tout ce qui vous est arrivé ce matin, jusqu’ici. Ce récit viendra rejoindre votre témoignage vidéo dans un dossier sous scellés à valeur de déposition au cas où le pire se produirait.

— Oh, merde. (Je commence à en avoir marre de dire ça.) C’est un problème interne ?

Il hoche la tête.

— Qui concerne l’UAP ?

Il hoche la tête à nouveau puis pousse vers moi l’antique machine à écrire manuelle.

— Commencez à écrire.

— D’accord, je commence.

Je prends trois feuilles de papier et des carbones intercalaires et entreprends de les aligner.

RAPPORT N^o 5 : LUNDI 10 DÉCEMBRE 2001

**CLASSÉ ULTRA-CONFIDENTIEL GAME ANDES REDSHIFT,
ministère de la Défense, 10 décembre 2001**

**CLASSÉ ULTRA-CONFIDENTIEL MAGINOT BLUE STARS, ministère
de la Défense, 10 décembre 2001**

Résumé : Le présent document décrit l'état actuel des progrès de la mise en place d'un réseau défensif capable de repousser des incursions à grande échelle par la reconfiguration du réseau national de caméras vidéo de surveillance en un basilic à têtes multiples au regard mortel contrôlé par logiciel. Afin d'empêcher son déploiement accidentel prématuré ou son exploitation délibérée, le logiciel REGARD SCORPION n'est pas physiquement chargé dans le micrologiciel des caméras : au lieu de quoi, des puces FPGA reprogrammables sont intégrées à toutes les caméras et peuvent recevoir REGARD SCORPION en téléchargement de la part d'utilisateurs agréés MAGINOT BLUE STARS chaque fois que c'est nécessaire.

Préambule : Il a été dit que le réseau défensif actif d'ABM proposé par l'Organisation de l'initiative de défense stratégique américaine exigera le logiciel le plus complexe qui ait jamais été conçu, caractérisé par une complexité de > 100 MLoC et fortement critiqué par diverses organisations (voir notes [1], [2], [4]) comme impossible à mettre en pratique et risquant de contenir plus d'un millier de bogues de gravité 1 lors du déploiement initial. Or les exigences architecturales de MAGINOT BLUE STARS sont énormes par rapport à celles de l'infrastructure SDIO. Pour assurer la couverture de 95 % de la population britannique, il faut un total de 8 millions de caméras (terminaux) vidéo en réseau numérique. Les terminaux en milieu urbain peuvent être connectés via le réseau téléphonique public auto-commuté avec SDSL/VHDSL, mais les systèmes extérieurs pourront employer un routage par réseau maillé sous protocole 802.11 a pour éviter que les zones rurales constituent un réservoir de vecteurs infectieux de la possession démoniaque. Les problèmes de qualité de service en TCP/IP sont abordés ci-dessous, de même que l'exigence concrète de routage et d'infrastructure IPv6 que tous les fournisseurs d'accès Internet devront installer et prendre en charge en 2004 au plus tard.

Plus de quatre-vingt-dix architectures de télévision en circuit fermé sont en vente actuellement au Royaume-Uni, dont beaucoup sont importées et ne peuvent être munies de FPGA aptes à gérer le réseau

neural du basiliC REGARD SCORPION avant installation. Les injonctions de révélation des données exprimées conformément à la Loi sur la réglementation des pouvoirs en matière d'enquête (2001) permettent d'accéder au micrologiciel des caméras, mais, dans de nombreuses régions, la mise à jour au niveau 1 de conformité MAGINOT BLUE STARS a pris du retard suite à l'inertie opposée par les forces de police locales à ce qu'elles considèrent comme des requêtes déraisonnables du ministère de l'intérieur. À moins de pouvoir aboutir à une progression de 340 % de la conformité en 2004 au plus tard, nous ne pourrons atteindre le taux de saturation escompté avant septembre 2007, date prévue pour AFFAIRE CAUCHEMAR VERT.

La mise en place n'est actuellement terminée que dans des zones limitées, notamment le centre de Londres (le « Cercle d'acier » pour la lutte antiterroriste) et Milton Keynes (réseau local avancé de la prochaine génération incorporant la gestion totale de la circulation). Le déploiement continue avec une priorité donnée aux zones à haute densité de population et les plus exposées à une invasion démoniaque catastrophique et à une pénétration exponentielle dans les agglomérations urbaines...

Recommandation : Un moyen d'assurer que tout le matériel vidéo civil soit compatible avec REGARD SCORPION en 2006 au plus tard est d'exploiter à nos propres fins une initiative de l'Agence nationale de sécurité américaine. Dans un projet de loi ostensiblement soutenu par Hollywood (MPAA) et les majors de l'industrie musicale (RIAA – voir aussi le CBDTPA), la NSA tente apparemment d'imposer par la loi la pré-installation de dispositifs de gestion des droits numériques dans tous les appareils électroniques vendus au grand public. Les détails de sa mise en œuvre ne nous sont actuellement pas accessibles, mais nous croyons qu'il s'agit là d'un prétexte inventé pour exiger des fabricants de circuits intégrés qu'ils incorporent des FPGA matriciels de l'ordre du million de portes, reconfigurables par logiciel, installés à l'origine comme circuits DRM, mais reprogrammables pour soutenir la guerre naissante contre l'antiaméricanisme.

Si l'intégration de pareils FPGA est rendue obligatoire, les pressions commerciales forceront les fournisseurs asiatiques à se conformer à cette réglementation et nous pourrons alors exiger l'incorporation de REGARD SCORPION niveau 2 dans tous les caméscopes numériques grand public et tous les systèmes commerciaux de télévision en circuit fermé sous couvert de nous acquitter de nos obligations en matière de protection des droits d'auteur conformément au traité de l'OMPI. Un prétexte convenable pour l'obsolescence accélérée de toutes les caméras niveau zéro et niveau 1 pourra alors être fabriqué, par exemple en discréditant les

témoignages vidéo enregistrés par des installations plus anciennes dans une enquête criminelle en cours.

Fin 2006, si nous poursuivons ce plan, deux terminaux vidéo publics adjacents quelconques – ou caméscopes privés équipés d'une liaison vidéo numérique – pourront être reprogrammés par tout superusager MAGINOT BLUE STARS authentifié pour permettre à l'opérateur de les transformer en une arme basilic sous REGARD SCORPION. Nous restons convaincus que c'est la meilleure posture défensive à adopter pour minimiser le nombre des victimes lorsque les Grands Anciens reviendront d'au-delà des étoiles pour dévorer nos cerveaux.

— Bon. En résumé, c'est une Initiative de défense stratégique contre l'invasion de suceurs de cervelle extraterrestres venus d'au-delà de l'espace et du temps, qui sont censés débarquer en bloc à une date précise ? Jusque-là, je pige ?

— Très approximativement, oui.

— D'accord. Pour répondre à la menace présumée des suceurs de cervelle extraterrestres, un petit génie anonyme a imaginé que les caméras vidéo répandues sur l'aimable territoire de notre verte Albion pourraient être reliées en réseau, et qu'une fois leurs données introduites dans l'émulation logicielle d'un cerveau de basilic elles seraient transformées en une sorte de « death.net » omniprésent au regard qui tue. Même si nous ne savons pas vraiment comment fonctionne l'effet méduse, sauf qu'il s'appuie sur une sorte de bizarre phénomène quantique de tunnel médiatisé par l'observateur avec effondrement de la fonction d'onde, bla-bla-bla, ce qui transforme en silicium environ un pour cent des noyaux de carbone du corps cible sans apport d'énergie apparent. C'est ça ?

— Prenez donc un cigare, Sherlock.

— Désolé, je ne fume que lorsqu'on me branche sur le secteur. Merde. Bon, alors, il n'est venu à l'esprit de personne que la masse/énergie de ces noyaux de silicium doit forcément venir de quelque part, d'ailleurs, du côté des Dimensions de la Basse-Fosse... et zut. Mais là n'est pas la question, hein ?

— Justement. Quand est-ce que tu vas entrer dans le vif du sujet ?

— Dès que mes mains auront fini de trembler. Voyons voir. Plutôt que de faire ça ouvertement et de risquer d'effrayer le populo en stationnant un rayon de la mort à tous les coins de rue, nos seigneurs et maîtres ont décidé d'attaquer le problème à la base, avec une loi imposant la mise en réseau de toutes les caméras vidéo publiques et d'y faire aménager des accès logiciels secrets qui permettent, le moment venu, de télécharger les mortels émulateurs de cerveau de basilic. Ce qui, reconnaissons-le, est très efficace sur le plan fiscal à notre époque de sous-traitance, de partenariats public-privé, de

chartes de services, etc. Je veux dire, vous ne pouvez pas assurer votre magasin si vous n'installez pas de caméras contre le vol à l'étalage, mais il faut bien que quelqu'un les surveille ; alors, pourquoi ne pas sous-traiter ce service auprès d'une agence de gardiennage dotée d'une centrale de surveillance par réseau ? Et les nazis décérébrés maniaques du copyright aux commandes de l'industrie musicale font campagne pour une loi qui rendrait obligatoire l'installation de logiciels d'espionnage gouvernemental secrets dans tout baladeur – ou caméscope – pour empêcher la copie privée de tuer Michael Jackson ! Absolument brillant.

— *Vraiment* élégant, n'est-ce pas ? Beaucoup plus subtil que de gros missiles balistiques sous-marins. Nous en avons fait des progrès depuis la guerre froide !

— Ouais. Sauf que tu es en train de me dire *aussi* qu'un ou plusieurs scribouilleurs de logiciels t'ont repéré et ont télécommandé une frappe sur Milton Keynes. Probablement en croyant – à tort – qu'ils étaient dans MISSILE COMMAND.

— Hmm, sans commentaire.

— Doux Jésus de mon cul plein son camion de cartouches de sauvegarde à bande linéaire numérique ! Tu me prends pour un barjot ou quoi ? Et merde, le compte à rebours a démarré. Quelqu'un a téléchargé REGARD SCORPION sur une grappe de caméras derrière le rond-point de Monk's Road et a transformé Noiraude en six cent livres de bœuf bouilli sauce basilic, et tout ce que tu peux dire, c'est « sans commentaire » ?

— Écoute, Bob, je crois que tu as tort d'en faire une affaire personnelle. Je ne peux faire aucun commentaire sur l'incident de Monk's Road parce que officiellement c'est toi qui mènes l'enquête ; je suis là pour te fournir aide et assistance, pas pour anticiper tes ordres. J'essaie de rendre service, d'ac ?

— Mille excuses. Je suis un peu contrarié, c'est tout.

— Bon, si ça peut te consoler, ça vaut aussi pour moi, et pour Angleton aussi, que tu le croies ou pas ; mais avec « contrarié » et cinquante pence tu vas pouvoir te payer une tasse de café, et ce qui nous avancerait vraiment, ce serait de découvrir l'assassin de Noiraude la vache, ses moyens et ses motifs avant qu'il soit trop tard pour fermer la porte de l'étable. Oh, et puis nous pouvons éliminer l'hypothèse d'une pénétration externe : la boucle du réseau qui aboutit à Monk's Road est sur un Intranet privé lardé de pare-feu à fond les ridelles. Est-ce que ça te rend la tâche plus facile ?

— Déconne pas ! Écoute, il se trouve que je suis d'accord avec toi en principe, mais je suis *toujours* contrarié, Andy, et je veux te dire que... non, merde. J'arrive trop tard avec mon commentaire, mais je crois que toute cette histoire de MAGINOT BLUE STARS est une

délirante connerie, dans le style « le crapaud-buffle beugle à la lune et les poils se dressent sur la paume de ta main ». Ou des mines à charge nucléaire enterrées sous chaque coin de rue ! Comme s'ils ne savaient pas que le seul ordinateur impossible à pirater est celui qui tourne sur un système d'exploitation sécurisé, à l'intérieur d'un coffre-fort en acier dont on a soudé la porte, enterré sous des tonnes de béton au fond d'une mine de charbon, gardé par le SAS et deux divisions blindées, et *éteint* ! Qu'est-ce qu'ils croyaient faire ?

— Nous défendre contre AFFAIRE CAUCHEMAR VERT, Bob. Et apprends, pour ta gouverne, que c'est pour ça que les Russes tiennent tellement à remettre leur *Energyia* en service, afin de pouvoir lancer leurs stations de combat orbitales *Polyouz*, et que les Américains sont tellement perturbés par la Rune d'Al-Sabbah qu'ils essaient d'incorporer des logiciels de censure sur tous les convertisseurs analogiques-numériques de la planète.

— Je suis certifié AFFAIRE CAUCHEMAR VERT ? Ou alors je suis carrément obligé de te faire confiance ?

— Pour l'instant, fais-moi confiance, je vais essayer de te décrocher la certification plus tard dans la semaine. Là, je suis désolé, mais c'est véritablement... vois-tu, en l'occurrence, la fin justifie les moyens. Il faut me croire. D'accord ?

— Merde. Il va me falloir un autre... non, j'ai déjà pris trop de café. Alors, qu'est-ce que je suis censé faire ?

— Eh bien, la bonne nouvelle est que nous t'avons un peu simplifié la tâche. Tu vas être content d'apprendre que nous venons d'ordonner à la Brigade des délits informatiques du West Yorkshire de débarquer avec leurs chaussettes à clous et de démanteler tout le réseau de caméras de surveillance de la circulation à MK et le centre d'opérations. La raison officielle est qu'on craint des bombes à retardement installées dans les programmes par un ex-employé rancunier – qui est innocent, par ailleurs –, mais ça nous permet de monter l'affaire sous la rubrique Délits informatiques et d'envoyer une équipe raisonnablement compétente. Ils vont demander officiellement le soutien du CESSG, qui leur détachera un espion censé venir du GCHQ, et cet espion, ce sera toi. Je veux que tu examines de près l'ensemble du réseau de caméras et que tu découvres comment REGARD SCORPION a pu y pénétrer. Ce qui va être plus facile que tu ne le crois parce que REGARD SCORPION n'est pas exactement un logiciel en libre accès et qu'il n'y a, à notre connaissance, que deux équipes de développement qui travaillent dessus dans le monde ou, du moins, dans notre pays, dont l'une est – ô surprise ! – basée à Milton Keynes. Tu as, depuis cette minute, l'autorisation de te balader partout chez eux et de jouer les officiers de la Gestapo dans nos laboratoires de pointe. Un pouvoir dont j'escompte que tu n'abuseras pas sans

raison valable.

— Oh ! super, je rêve depuis toujours de parader dans un maxi-imper en cuir noir. Qu'est-ce que Mo va penser ?

— Elle va penser que tu as la tête de l'emploi quand tu es en colère. Tu seras à la hauteur ?

— Bon. Comment je pourrais dire non, quand tu présentes les choses comme ça ?

— Je suis heureux que tu comprennes. Est-ce que tu as d'autres questions à me poser avant qu'on boucle ça et qu'on envoie la cassette aux Auditeurs ?

— Euh... oui. Une seule question. Pourquoi moi ?

— Pourquoi... ? Hmmm. Je suppose que c'est parce que tu es déjà dans le coup, Bob. Et tu as un mélange de compétences plutôt unique. Un truc que tu oublies, c'est que nous n'avons pas tellement d'agents qualifiés pour les opérations de terrain, et la plupart de ceux que nous avons sont de la vieille école : des nécros de terrain qui défouraillent instinctivement en balançant une rune assassine ; ils ne comprennent pas aussi bien que toi ces machines de Babbage modernes qui causent Internet. Et puis tu as déjà l'expérience des armes de type basilic, et tu peux me croire, celles-là, on ne les distribue pas comme des tubes de dentifrice. Alors, plutôt que de chercher quelqu'un qui n'en saura pas autant que toi... Il s'est trouvé que tu étais notre homme sur place, qui en savait assez et qui a été jugé... convenable pour cette mission.

— Ça, alors ! Merci. Je vais bien mieux dormir ce soir en sachant que vous n'avez pas pu trouver quelqu'un de plus qualifié pour ce boulot. On racle vraiment les fonds de tiroir, hein ?

— Si seulement tu savais... Oui, si tu savais...

Le lendemain matin, ils me mettent dans un train pour Cheltenham – en deuxième classe, bien sûr –, pour visiter un grand ensemble de bureaux qui apparaît comme une tache vide sur toutes les cartes de la région, au cas où les Russes n'auraient pas remarqué le parc de paraboles satellitaires qui se dresse derrière. Je passe une demi-heure très désagréable à me faire contrôler par deux rottweilers en complet bleu qui fonctionnent sur la supposition que tout individu dont on ignore s'il est un communiste nord-coréen infiltré représente un risque sécuritaire dangereusement imprécis. Ils me fouillent, me font pisser dans un gobelet et m'obligent à laisser mon organisateur au bureau principal de la sécurité, mais, pour une raison inconnue, ils ne me demandent pas de leur remettre la pochette en cuir noir contenant une patte de pigeon momifiée que je porte en sautoir sur une chaîne d'argent lorsque je leur explique que c'est à cause de ma religion. Les idiots.

Dehors, il pleut et il vente, et je n'ai donc aucune objection à

pénétrer dans une salle de réunion climatisée au troisième étage d'un bâtiment en retrait, à me faire offrir un café institutionnel du même beige que la moquette du bureau et à passer les quatre heures suivantes en réunion avec Kevin, Robin, Jane et Phil, qui m'expliquent à tour de rôle ce qu'on attend d'un directeur d'opérations chevronné du GCHQ détaché pour service sur le terrain en ce qui concerne le maintien de la sécurité, la procédure de demande de renforts, la signalisation des problèmes et la manière de remplir les deux cent dix-sept formulaires différents que les directeurs d'opération chevronnés passent apparemment leur temps à remplir. Si la Laverie a peut-être une surabondance de bureaucratie et une obsession pour l'homologation ISO 9000, le GCHQ est encore pire, avec sa bizarre version à la mords-moi-le-nœud de l'assurance de qualité BS 5720 appliquée à toutes ses procédures pour tenter de faire en sorte que le ministre de l'intérieur puisse localiser tous les trombones disponibles en temps quasi réel s'il est mis publiquement au défi d'y procéder par la loyale opposition de Sa Majesté. D'un autre côté, ils ont un plus gros budget que nous et ils n'ont d'autre souci que de se forcer à lire le courrier électronique d'autrui, au lieu de se faire pomper les méninges par des horreurs tentaculaires venues d'au-delà de l'univers.

— Oh ! et puis vous devriez vraiment porter une cravate quand vous nous représentez en public, dit Phil presque en s'excusant, à la fin de son baratin.

— Et vous faire couper les cheveux, ajoute Jane en souriant.

Les salauds.

Les gnomes des Ressources humaines me logent dans un bed and breakfast tenu par un vieux couple maniéré de réacs sociopathes tendance Tory historique, Mr et Mrs MacBride. Lui est chauve, se balade en pantoufles et lit le *Daily Telegraph* tout en maugréant obscurément sur la nécessité de la peine capitale comme solution au problème des faux demandeurs d'asile ; elle a des lunettes à grosse monture et une coiffure à remonter le temps. Les couloirs sont tapissés d'un papier peint à fleurs d'un mauvais goût exquis, toute la maison sent la naphthaline et le seul indice prouvant qu'on est au XXI^e siècle est une méchante webcam bas de gamme dans l'escalier principal. J'essaie de ne pas frissonner tandis que je monte jusqu'à ma chambre en rasant les murs et barricade la porte avant de me préparer à l'entretien téléphonique du soir avec Mo et à une partie de Civ sur mon organisateur (que j'ai sauvé des griffes de la Sécurité en ressortant).

— Ça pourrait être pire, dit Mo pour me consoler. Au moins, ton proprio à toi n'a pas des branchies et une peau verdâtre.

Le lendemain matin, j'arrive en jouant des coudes à monter dans un des premiers trains pour Londres, traverse à grand-peine la cohue de l'heure de pointe et me débrouille on ne sait comment pour

dénicher une place assise dans un train pour Milton Keynes ; il est plein de randonneurs allemands en anoraks multicolores et d'hommes d'affaires irrités qui vont à l'aéroport de Luton, mais je descends avant et prends un taxi pour la maison poulaga. « Rien de mieux dans la vie que de dessiner sur la semelle de votre chaussure avec un stylo au lieu d'aller au pub le samedi soir » chante tristement le soliste de Half Man Half Biscuit sur mon iPod, et j'aurais tendance à lui donner raison, à cette restriction près qu'un samedi soir au pub équivaut, sur le plan fonctionnel, à un mardi matin humide au poste de police.

— L'inspecteur Sullivan est-il disponible ? demandé-je à l'accueil.

— Un instant.

L'agent moustachu examine attentivement ma carte de service, pose sur moi un regard sévère comme s'il s'attendait à ce que je me mette à table et avoue séance tenante une série de cambriolages non élucidés, puis se retourne et entre tranquillement dans le bruyant bureau au coin du couloir. J'ai juste assez de temps pour savourer une deuxième fois les affiches de lutte contre le crime les plus surréalistes (« Vos voisins sont-ils des reptiles de la planète des bottillons verts qui s'adonnent à la chasse au renard ? Dénoncez-les ici, gratuitement ! »), puis la porte s'ouvre en claquant et une femme en tailleur-pantalon gris, l'air décidé, entre en trombe. Elle ressemble à Annie Lennox – si Annie Lennox s'était engagée dans la police, avait été une ou deux fois rectifiée au tesson de bouteille et avait avalé un curry vraiment très douteux la veille au soir.

— OK, où il est, le rigolo ? demande-t-elle. Vous ?

Un doigt osseux est braqué dans ma direction.

— Vous êtes de...

Elle voit ma carte de service.

— Oh, merde. Jeffries, crie-t-elle par-dessus son épaule. *Jeffries*, crapule, salaud, tu m'as vendue ! Et puis j'en ai rien à foutre !

Elle se retourne vers moi.

— C'est vous le barbouze qui m'avez tirée du pieu avant-hier après mon service de nuit. Cette affaire tordue, c'est votre boulot ?

Je respire un bon coup.

— Le mien et le vôtre à la fois. Je reviens de... (raclement de gorge) et j'ai reçu l'ordre de trouver l'inspecteur J. Sullivan et de le ou la traîner dans un bureau pour un entretien.

Je croise mentalement les doigts et demande :

— J., c'est quoi ?

— Josephine. Et c'est inspecteur *principal* Sullivan, tant que vous y êtes, dit-elle en levant la barrière. Finissez d'entrer, alors.

Josephine a l'air fatiguée et agacée.

— Où est votre autre carte ? demande-t-elle.

— Mon autre... ? Oh, fais-je en haussant les épaules. Celles-là, on

ne les montre pas à tout bout de champ ; ça serait un tantinet désastreux si on venait à en perdre une.

Quiconque la ramasserait serait en infraction avec la Section 3, à tout le moins. Sans parler des risques pour l'immortalité de son âme.

— Pas de problème, j'ai signé la section. Avec mon sang.

Elle me fait un clin d'œil.

— Le paragraphe deux ? demandé-je, histoire de voir si elle ne bluffe pas.

Elle secoue la tête.

— Non, le paragraphe trois.

— Passez, amie.

C'est alors que je lui laisse voir la carte de service telle qu'elle est réellement : elle vous rentre dans la tête et chamboule des trucs à droite et à gauche tant et si bien que vous avez envie de vomir rien qu'en songeant à contester sa validité.

— Satisfaite ? demandé-je.

Elle se contente de hocher la tête : une cliente réglo, à n'en pas douter. Le problème, avec la Section 3 de la Loi sur les secrets d'État, c'est que c'est un délit d'en connaître l'existence sans l'avoir signée, et de son sang. Nous autres signataires, qui sommes théoriquement autorisés à débattre de questions de sûreté nationale ultraconfidentielles comme la liste hebdomadaire des préposés au thé à la Laverie, sommes en pratique incapables d'aborder le sujet directement. Nous sommes censés régler ça au stade des présentations, mais, sur le terrain, on se plante très vite. C'est un peu comme les brebis lesbiennes ; tandis qu'elles manifestent passivement leur disposition sexuelle en attendant de se faire monter, il n'est pas facile de dire si d'autres individus, sont, euh... vous voyez ce que je veux dire. *Certifiés*.

— Allez, ajoute-t-elle d'un ton légèrement moins hostile, on pourra prendre une tasse de café en chemin.

Cinq minutes plus tard, nous sommes assis autour d'un organisateur, d'un téléphone et d'un magnétophone antédiluvien que Smiley avait probablement utilisé pour interroger Karla, à l'époque où les hommes étaient des vrais de vrai et où les brebis lesbiennes tremblaient de peur.

— Ça a intérêt à être important, ce truc, maugrée Josephine en bombardant – *clic-clic-clic* – son Nescafé noir avec un distributeur d'édulcorant terriblement futuriste. J'ai à m'occuper d'un cambrioleur récidiviste, de deux viols, d'une série de vols de voiture et d'un pisseur fantôme qui s'introduit la nuit dans les grands magasins, et puis d'une bande de lourdauds du West Yorkshire qui sont en train de faire une sorte d'audit informatique... c'est votre faute, je crois. En ce moment, j'ai autant besoin de me plonger dans des foutaises à la X-Files que de

me faire un trou dans la tête.

— Oh ! mais c'est effectivement très important. Et j'espère vous en débarrasser dès que possible. J'aimerais simplement tirer deux ou trois choses au clair, pour commencer.

— Hmm. Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir ? Cette année, nous n'avons eu jusqu'ici que deux apparitions de soucoupes volantes et cinq personnes enlevées par des extraterrestres.

Elle lève un sourcil, les bras croisés, les épaules légèrement arquées. Qui l'aurait cru ? Le fait d'être interrogée par une autorité supérieure met la flic de base sur la défensive.

— C'est que j'ai pas toute la journée, moi : on m'attend pour une réunion de travail à midi et il faut que j'aille chercher mon fils à l'école à quatre heures...

— Euh... bon.

Réflexion faite, peut-être qu'elle est *vraiment* occupée.

— Pour commencer, persisté-je, avez-vous des témoignages oculaires ou des enregistrements vidéo de l'incident ? Et avez-vous identifié la vache et découvert comment elle est arrivée là-bas ?

— Pas de témoignages oculaires, pas avant trois heures, quand Vernon Thwaite est sorti promener le caniche de sa petite amie, qui avait la diarrhée.

Une grimace lui ride le front et fait apparaître sa cicatrice.

— Si vous voulez, dit-elle, nous pouvons relire ensemble les rapports des équipes d'enquêteurs. Je suppose que c'est ça qui vous a mis sur la piste, hein ?

— Pour ainsi dire.

Je plonge une méchante cuiller Ikea dans mon café et l'examine au bout de quelques secondes pour voir si le métal a commencé à se corroder.

— Les hélicoptères me rendent malade, lui confié-je. Surtout après une nuit bien remplie, alors je m'attendais à faire la grasse matinée.

Elle sourit presque avant de se rappeler qu'elle doit officiellement me faire grise mine.

— D'accord, dis-je. Pas de témoignages plus anciens. Quoi d'autre ?

— Pas d'enregistrement, dit-elle en appuyant les mains sur la table de chaque côté de sa tasse pour examiner ses cuticules. Rien. Le film passe en une seconde de zéro zéro heure vingt-six à zéro sept heures quatorze. Des chiffres à graver dans votre cœur. Dennis, notre spécialiste maison, était très déçu par MKSG – ce sont les acteurs du partenariat public-privé du secteur régional de la sous-traitance en matière de surveillance.

— Zéro zéro vingt-six à zéro sept quatorze, répété-je en notant ces heures sur mon organisateur. MKSG. Très bien, c'est utile.

— Vraiment ?

Elle penche la tête sur le côté et m'examine comme si j'étais une mouche qui vient d'amerrir dans son café.

— Ouais.

Je hoche la tête, et puis je me dis que ce serait vraiment stupide de la provoquer sans raison valable.

— Excusez-moi, rectifié-je. Je peux vous dire ceci : je m'intéresse autant à ce qui est arrivé aux caméras qu'à la vache. Si vous apprenez quoi que ce soit à leur sujet – notamment qu'elles ont été trafiquées –, je serais très heureux de le savoir. Mais, en attendant... Noiraude. Vous savez d'où elle venait ?

— Oui, dit-elle sans l'ombre d'un sourire mais avec un léger relâchement des épaules. En fait, c'est le numéro deux cent soixante-trois chez Emmett-Moore Ltd, une laiterie industrielle du côté de Dunstable. Ou plutôt, elle était le deux cent soixante-trois jusqu'à il y a trois jours. Elle n'était plus toute jeune, alors ils l'ont vendue à un abattoir local avec un lot de sept autres vaches. J'ai retrouvé la trace des autres, elles feront surface un jour ou l'autre du mois prochain dans un MacDo-MacMuche. Mais pas Noiraude. Il semble qu'un fermier qui passait par là dans une Range Rover avec une remorque à bestiaux derrière se soit arrêté pour demander s'il pouvait l'acheter et l'emmener chez le petit boucher du coin pour qu'il s'en occupe.

— Ha-ha !

— Et si vous gobez ça, je peux même vous vendre le pont de Londres.

Elle boit une petite gorgée de son café, grimace et recommence à le mitrailler aux édulcorants. Répondant en pilotage automatique, j'essaie une gorgée du mien et me brûle la langue.

— Il se trouve, poursuit-elle, qu'il n'existe pas de M. Giles, exploitant agricole, Domaine du Jambon, Cul-de-Sac, La Comté. Mais attention, les autres avaient une caméra pour surveiller leur parc à bestiaux et nous avons identifié la Land Rover. On l'a retrouvée abandonnée le lendemain aux abords de Leighton Buzzard et elle est signalée comme volée sur HOLMES2. À l'heure qu'il est, elle est à la fourrière, pas exactement au coin de la rue, donc ; nous l'avons passée à la poudre d'alu, mais nous n'avons pas trouvé d'empreintes, et nous ne sommes pas assez riches pour envoyer un technicien de scène de crime et une équipe de la police scientifique effectuer un examen complet sur toutes les bagnoles volées qui nous passent par les mains. Toutefois, si vous me forcez un peu la main et me promettez de m'octroyer un budget *et* d'affronter mon patron, je vais voir ce que je peux mettre à votre disposition.

— Hmm. Ce ne sera peut-être pas nécessaire : nous ne manquons pas de moyens. Mais est-ce que vous pourriez trouver quelqu'un pour

m'emmener là-bas ? Je ferai quelques relevés et puis je vous laisserai tranquille – sauf en ce qui concerne Noiraude. Quelle est la version officielle ?

— Oh ! on va bien en trouver une. Actuellement, l'affaire est classée FFF comme Foutaise Fortéenne Fumante, mais je songeais à annoncer qu'un animal âgé avait été abandonné illégalement par un fermier qui ne voulait pas payer pour le faire abattre.

— Ça me semble acceptable, dis-je en hochant lentement la tête. Maintenant, j'aimerais jouer avec vous à un jeu de libre association de mots. D'accord ? Dix secondes. Quand je prononce les mots, vous me dites à quoi vous pensez. On y va ?

Elle a l'air perplexe.

— C'est un...

— Écoutez : Affaire – Cauchemar – Vert – Regard – Scorpion – Maginot – Blue – Stars. En vertu de l'autorité qui m'est conférée par les émissaires de Y'ghonzzh N'hai, j'ai le pouvoir de lier et de délier, et que votre langue soit liée pour les sujets dont nous avons parlé jusqu'à ce que vous entendiez à nouveau ces paroles : Affaire – Cauchemar – Vert – Regard – Scorpion – Maginot – Blue – Stars. Compris ?

Elle me regarde en louchant et ses lèvres commencent à bouger, puis elle prend un air de plus en plus irrité jusqu'à ce qu'elle trouve l'énergie de crier :

— Hé, c'est quoi cette connerie ?

— Une simple précaution.

Elle me fusille du regard, gargouille un bon moment tandis que je finis de boire de mon café jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne peut carrément piper mot sur le sujet.

— Parfait, dis-je. Je vous donne maintenant la permission d'annoncer que la vache a été abandonnée. Je vous donne maintenant la permission de me parler librement, à moi et à personne d'autre. Au cas où des gens poseraient des questions, envoyez-les-moi s'ils insistent. Ça vaut aussi pour votre patron. Ne vous gênez pas pour leur dire que vous ne pouvez rien leur dire, et rien de plus.

— Vieux, siffle-t-elle.

Et si son regard pouvait tuer, je serais un petit tas de cendres fumantes sur le plancher du bureau.

— Hé ! Je suis sous un geas moi aussi ! Si je ne l'étale pas un peu, mon cerveau va exploser.

Je ne sais pas si elle me croit ou non, mais elle cesse de regimber et hoche la tête d'un geste las.

— Dites-moi ce que vous voulez, et puis foutez le camp d'ici.

— Je veux qu'on m'emmène à la fourrière. Je veux pouvoir m'asseoir au volant de cette Range Rover. Je veux un livre de poèmes, une carafe de vin, un palmier-dattier et... pardon, je me trompe de

questionnaire. C'est possible ?

Elle se lève.

— Je vous y emmène, dit-elle brusquement.

Et nous partons.

Je dois endurer vingt-cinq minutes de silence venimeux sur la banquette arrière d'une voiture de patrouille banalisée conduite par un certain agent Routledge, tandis que l'inspecteur principal Sullivan, sur le siège passager avant, me traite avec toute la prévenance due à un tueur en série, avant que nous arrivions à la fourrière. Je suis déjà au-delà de l'autodénigrement analytique – on l'oublie vite dans ce métier, Angleton fera monter ma tête en porte-clés si je néglige d'étouffer les fuites éventuelles, et un geas imprononçable est plus tolérant que la plupart des autres instruments à ma disposition –, mais j'ai quand même l'impression d'être traité comme une merde. C'est donc pour moi un grand soulagement que de sortir de la voiture et me dégourdir les jambes sur le parking gravillonné plein de boue sous la pluie battante.

— Alors, où est la voiture ? demandé-je innocemment.

Josephine fait la sourde oreille.

— Bill, dit-elle au chauffeur, vous allez faire un tour à Bletchley Way et récupérer la pochette de pièces à conviction de Dougal pour l'affaire Hayes. Ensuite, vous reviendrez nous prendre.

Puis elle apostrophe le gardien civil de la fourrière.

— Vous ! Nous cherchons BY 476 ERB. Range Rover. Arrivée hier. Elle est où ?

Le gorille sous-occupé nous conduit par les allées boueuses d'un dédale de véhicules avec des papillons POLICE PRÉVENUE collés sur le pare-brise, puis nous montre une rangée à moitié vide.

— C'est celle-là ? demande Josephine.

Il lui remet un jeu de clés.

— C'est bon, maintenant, barrez-vous.

Il la regarde en face une seconde puis bat rapidement en retraite. J'ai presque envie de l'imiter – toute gradée qu'elle est, et donc censée se comporter en public avec le sérieux d'un haut fonctionnaire de police, l'inspecteur principal Sullivan semble être d'humeur à trancher le cou des suspects. Ou des agents de terrain de la Laverie, si on lui en donne le moindre prétexte.

— Oui, c'est bien celle-là, dit-elle en me tendant les clefs qu'elle agite impatiemment sous mon nez. Je crois que vous avez ce que vous voulez, alors, moi, je me tire. J'ai une réunion de travail à diriger, le pisseur mystère des centres commerciaux à retrouver, etc.

— Pas si vite.

Je me retourne. La fourrière est entourée d'une haute clôture en fil

de fer et un bureau-container décrépit est installé sur le devant à côté de l'entrée. Une caméra nous contemple depuis une plate-forme motorisée au sommet d'un poteau qui sort du toit du préfabriqué.

— Qui est à l'autre bout de ce machin ? demandé-je.

— Le gardien qui contrôle la porte, probablement, dit Josephine en suivant mon doigt.

La caméra est braquée sur l'entrée, immobile.

— Bon, qu'est-ce que vous attendez pour ouvrir la bagnole ?

Elle appuie sur la télécommande pour déverrouiller la portière et je ne quitte pas la caméra des yeux pendant qu'elle s'empare de la poignée et tire dessus. *Et si je me trompais ?* me dis-je tandis que la pluie me dégouline dans le cou. Je me secoue en voyant le regard insistant de Josephine, puis je sors mon organiseur, grimpe sur le siège du conducteur et cale l'ordinateur miniature sur le volant tout en tapant une série d'instructions. J'ai du mal à croire ce que je vois. Le ou les individus qui ont volé le véhicule ont peut-être effacé les empreintes digitales, mais ils ne connaissaient pas grand-chose aux techniques paranormales de dissimulation : ils n'ont pas utilisé le linceul d'un suicidé, ni fait conduire la voiture par un schizophrène paranoïaque. Le détecteur est sensible aux échos émotionnels puissants, et les mains que je recherche sont les toutes dernières à avoir été saisies par la peur et la crainte d'être découvert. J'enregistre tout et range l'instrument, et je suis sur le point d'ouvrir la boîte à gants lorsque quelque chose m'incite à regarder vers la route principale derrière la clôture et...

— *Attention ! Baissez-vous !*

Je bondis hors de la voiture et me jette à terre. Josephine regarde encore autour d'elle, alors j'allonge le bras et la tire par les chevilles. Elle pousse un cri perçant, tombe sans douceur sur son postérieur et essaie de me donner un coup de pied, puis il y a une forte explosion sourde – *whump !* – derrière moi, suivie d'une onde de chaleur, brûlante comme l'air qui sort d'un four.

— Et merde de bordel de merde...

Il me faut un certain temps pour me rendre compte que c'est moi qui jure tandis que mes doigts malhabiles cherchent la pochette autour de mon cou et la déchirent, essayant désespérément de saisir en même temps la minuscule patte de pigeon et le briquet jetable. J'actionne la molette et c'est alors que j'encaisse une sorte de coup de massue dans le gras de la cuisse droite.

— *Salaud !*

— Arrêtez ! hoqueté-je.

Juste à ce moment, je sens une odeur d'essence et j'entends une flamme crépiter et ronfler. J'allume la patte de pigeon et une lueur irréelle se répand dans une puanteur de kératine brûlée. Crevant de

peur, je chie presque dans mon froc, allongé dans une flaque d'eau froide, et je me tourne.

— *Ne bougez pas !*

— Salaud ! Qu'est-ce que... Hé, qu'est-ce qui brûle ?

— Ne bougez pas, répété-je entre deux hoquets en brandissant la Main de Gloire miniature.

La caméra qui surveille la route derrière la clôture s'agite dans tous les sens comme si elle avait perdu ses verres de contact, mais celle plantée sur le poteau au-dessus du bureau est rivée aux pneus en flammes de la Range Rover.

— Si vous lâchez ma main, elles vous verront et vous tueront. *Oh, merde...*

— Me tuer ? *Quoi ?*

Elle me regarde, livide.

— Vous là-bas ! Planquez-vous ! crié-je.

Mais le type en complet bleu – le gardien de la fourrière – ne m'entend pas. Il s'élance sur le parking aussi vite que son embonpoint le lui permet ; une seconde plus tard, il culbute, la tête la première, son corps noircit, des bouffées de flammes jaillissent de ses yeux, de sa bouche et de ses oreilles, puis des moignons de ses bras qui se détachent en tourbillonnant tandis que le tronc carbonisé continue de filer sur le gravier comme une luge macabre.

— Oh, merde ! Oh, merde ! dit Josephine.

En une seconde, son expression passe de l'incrédulité à l'horreur.

— Il faut lui porter secours...

— *Non !* Écoutez-moi ! Ne bougez pas.

Elle s'immobilise une pleine seconde, puis une autre. Quand elle rouvre la bouche, elle est d'un calme anormal.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Les caméras, haleté-je. Écoutez, ceci est une Main de Gloire, un bouclier d'invisibilité. En ce moment, c'est tout ce qui nous permet de rester en vie... ces caméras sont programmées avec REGARD SCORPION. Si elles nous voient, nous sommes morts.

— Vous êtes pas... la voiture ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Les pneus. Ils sont en caoutchouc, il y a du carbone dedans, REGARD SCORPION agit sur tout ce qui possède des molécules de carbone à longues chaînes... comme les pneus, ou les vaches. Et les fait brûler.

— Mes aïeux !

— Tenez-moi la main. Faites un contact peau contre peau... pas si fort ! Nous avons peut-être trois, quatre minutes avant que cette MdG se consume complètement. Ah, les salauds, les ordures ! Vite, à la baraque de contrôle...

La minute suivante est un cauchemar. J'avance en trébuchant, des

douleurs lancinantes me taraudent les genoux – meurtris quand je me suis plaqué au sol –, et ma cuisse droite massacrée par Josephine dans sa colère, mon jean est trempé d'eau glacée et la peau de ma nuque rôtie par le brasier devant lequel je me trouvais il y a seulement quelques secondes. Josephine s'accroche à ma main gauche comme à une bouée de sauvetage – oui, c'en est une, tant que la MdG continue de brûler –, et nous progressons cahin-caha en direction du bureau de chantier préfabriqué près de l'entrée, aussi vite que nous le pouvons.

— À l'intérieur, souffle-t-elle. Elle ne peut pas voir à l'intérieur.

— Ah oui ?

Elle me traîne (presque) jusqu'à l'entrée de la fourrière et nous trouvons la porte du préfabriqué ouverte.

— On peut sortir en faisant le tour par l'autre côté ?

— Je ne crois pas, dit-elle. Regardez, il y a une école.

— Oh ! merde.

Nous avons le parking entre nous et la caméra qui surveille la route à l'extérieur, mais il y a une autre caméra juste sous le toit de l'école de l'autre côté des grilles de l'entrée, et c'est une bonne chose que les mêmes soient tous en cours, parce que ce qui se passe ici est le cauchemar de tout enseignant. Et il faut que nous la neutralisions le plus vite possible, parce que si la cloche sonne pour la pause-déjeuner...

— Il faut d'abord couper le courant de la caméra sur le toit du bureau, dis-je. Ensuite, il faudra imaginer un moyen de sortir d'ici.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui a fait un truc pareil ?

Ses lèvres tressautent comme un poisson sorti de l'eau.

Je secoue la tête.

— Affaire – Cauchemar – Vert – Regard – Scorpion – Maginot – Blue – Stars, que la langue soit déliée ! Allez, parlez. Je crois que nous avons encore deux ou trois minutes pour neutraliser celle-ci avant que...

— Tout ça, c'était un coup monté ?

— Je ne le sais pas encore. Dites, comment je vais grimper sur le toit ?

— C'est pas une lucarne, ça ? demande-t-elle en me la montrant du doigt.

— Si.

En bon agent de terrain, j'ai toujours sur moi un multifonctions Leatherman, alors je le dégaine et cherche autour de moi une chaise que je pourrais mettre sur le bureau pour monter dessus, une qui n'a pas de roulettes ni de colonne réglable par vérin à gaz.

— Vous voyez quelque part une chaise que je pourrais...

Là, je dois avouer qu'une formation d'inspecteur de police vous permet manifestement de trouver comment grimper sur un toit en

vitesse. Josephine traverse le bureau et prend tranquillement l'échelle blottie dans un coin entre un mur et une armoire à dossiers cabossée.

— C'est ça que vous cherchez ?

— Euh... oui. Merci.

Elle me donne l'échelle ; je tâtonne un moment pour la déplier, puis reste planté là à jongler avec le Leatherman et la patte de pigeon en voie d'extinction et à contempler l'échelle d'un œil dubitatif.

— Donnez-moi ça, dit Josephine.

— Mais...

— Écoutez, c'est *moi* qui me farcis les vandales tarés et qui cavale sur les toits pointus à la recherche de lucarnes cassées, d'accord ? Et puis, dit-elle en regardant vers la porte, si je fais une connerie, vous pouvez toujours téléphoner à votre patron et lui dire ce qui se passe.

— Oh, marmonné-je.

Je lui remets les gadgets et lui tiens l'échelle ; elle y grimpe avec l'agilité d'une acrobate de cirque. Un instant plus tard, j'entends comme un troupeau de bébés-éléphants débouler sur le toit : c'est Josephine qui se démène pour atteindre la caméra sur son poteau. Celle-ci a beau avoir une monture azimutale, elle ne peut pivoter vers le bas que jusqu'à un certain point, et Josephine est manifestement juste en dessous de la plate-forme, donc hors d'atteinte... à condition de ne pas être visible à la fois par la caméra qui surveille la route de l'autre côté du parking et par celle installée sous le toit de l'école devant les grilles. Elle secoue le poteau, puis j'entends un fort claquement et les lumières du bureau s'éteignent.

Une ou deux secondes plus tard, elle réapparaît, les pieds devant, par l'ouverture.

— Bon, ça devrait suffire. J'ai court-circuité le câble qui alimente la plate-forme. Hé, les lumières...

— Je crois que vous avez court-circuité un peu large, lui dis-je en lui tenant l'échelle. En voilà une là-haut hors d'état de nuire, c'est une bonne chose. Voyons si nous pouvons trouver le poste de commande.

Une fouille rapide du baraquement révèle tout un matériel raffiné que je ne m'attendais pas à trouver là : une ligne ADSL branchée sur le central informatique de la police régionale, un ordinateur qui sert d'émulateur de terminal et une autre bécane spécialisée qui affiche en multifenêtrage les images des caméras. Les cons ! Ils ont peut-être sous-traité la surveillance à des agences de sécurité privées, mais ils ont laissé tourner tout le matériel sur le même réseau de base. Ça bipe, ça jacasse et ça clignote dans tous les coins puisque maintenant tout fonctionne sur les accus de secours, mais ça m'est égal. Je sors un éclateur de jonction et trifouille sous un bureau jusqu'à ce que j'aie branché mon organisateur sur le répartiteur Intranet pour renifler les paquets de données suspectes. À peine une seconde plus tard, ça fait

tilt.

— Oh ! super.

« Lardé de pare-feu à fond les ridelles », disait l'autre. Tu parles ! Je me débranche et refais surface, puis commence à feuilleter les centaines de pages-écrans de jargon informatique non chiffré que mon renifleur de données vient de récupérer.

— Voilà qui a l'air prometteur, dis-je. Euh... moi, je ne me risquerais pas encore dehors, mais je crois que nous allons nous en tirer.

— Expliquez-vous.

Elle a environ dix centimètres de moins que moi, mais je m'aperçois brusquement que je partage ce bureau-container avec une flic coléreuse et mouillée, inspecteur principal et probablement ceinture noire de quelque martiale et mortelle spécialité, et qui est sur le point de péter les plombs pour de bon :

— Vous avez dix secondes, pas plus, pour tout me dire. Sinon je demande des renforts et – carte de service ou pas – vous allez croupir dans une cellule jusqu'à ce que vous répondiez à un minimum de questions. *Capisce ?*

— Je me rends.

Pas vraiment, mais je lui montre mon organisateur.

— Ça va, on est cuits, chef. Écoutez, on a vraiment affaire à des petits malins, ici. La caméra, là-haut, est essentiellement une webcam améliorée. Elle dispose d'un accès Internet et elle est branchée sur l'Intranet de la police via une liaison à haut débit. Toutes les dix secondes environ, un programme qui tourne au QG de la police l'interroge et capture la toute dernière image, vu ? En plus de tout ce que le mec en bas lui demande de regarder. Or voilà que *quelqu'un d'autre* vient de lui envoyer une requête HTTP avec en P/J un maxi-fichier à télécharger, et je ne crois pas que votre département Informatique ait l'habitude d'utiliser des écoles primaires de Corée du Sud comme serveurs de substitution, hein ? Et, avec ça, un pare-feu plein de trous, rien de moins ! Joli travail ! Vos caméras ont peut-être été reconfigurées par un ou plusieurs scribouilleurs, mais ces, suceurs de bits ne sont pas aussi futés qu'ils le croient, parce que autrement ils auraient effacé les en-têtes révélateurs, pas vrai !

J'arrête de causer et m'assure que j'ai sauvegardé en lieu sûr le fichier de consignation, puis – deux précautions valent mieux qu'une –, je me l'expédie sur mon adresse électronique au boulot.

— Parfait. Je connais donc leur adresse IP et c'est le moment de les localiser.

Il me faut environ trente secondes pour remonter jusqu'à un simple compte à modem et ligne téléphonique ouvert chez un des grands fournisseurs d'accès Internet nationaux – un de ces abonnements

gratuits et anonymes.

— Hmm. Si vous voulez m'aider, vous pourriez m'obtenir un ordre de divulgation S22 pour le numéro de téléphone qu'il y a derrière cet abonnement. Nous pourrions ensuite casser les oreilles à l'opérateur de réseau pour qu'il nous livre l'adresse physique, et puis nous irons voir ces gens et leur demander pourquoi ils ont tué notre ami gardien de parking...

Le pic d'adrénaline me fait trembler les mains et je commence à être en colère – pas l'impression de se faire chier qu'on a un peu tous les jours, mais cette sorte de rage sincère et brutale qui exige une revanche.

— Tué ? Oh !

Elle entrouvre la porte d'un centimètre et regarde dehors. Elle est un peu pâle, mais elle tient le coup. Une forte femme.

— Hmm ! dit-elle. Je ne sais pas si on doit appeler une ambulance, mais ce machin ferait un excellent barbecue...

— C'est REGARD SCORPION. Écoutez, d'abord l'ordre S22 de divulgation de données, parce que maintenant c'est une putain d'enquête criminelle, pas vrai ? Ensuite, nous irons voir sur place. Mais nous allons être obligés de faire passer ça pour un accident, sinon nous serons envahis par les journalistes et nous n'aboutirons à rien.

Je lui écris le nom de l'hébergeur de services tandis qu'elle appelle le QG de la police sur son portable. Les premières sirènes commencent à miauler avant même qu'elle ramasse mon bout de papier et se mette à composer un autre numéro. Je reste là sur ma chaise, à contempler la porte entrouverte sur la pluie et la destruction tandis que les pensées valsent dans ma tête.

— Racontez aux gens de l'ambulance qu'il a été foudroyé par un éclair isolé, dis-je au moment même où me vient cette idée. Vous êtes déjà mouillée jusqu'au cou dans cette affaire, ce n'est pas la peine d'impliquer encore d'autres personnes...

Puis mon téléphone sonne.

Finalement, nous n'allons pas rendre visite à des hackers meurtriers ; en revanche, la fourrière est mise à l'abri des regards par les écrans en feuille plastique blanc réservés aux scènes de crime ; un photographe et deux membres de la police scientifique sont arrivés, et Josephine, qui a trouvé un sujet d'obsession plus urgent que de m'astiquer le cul à la paille de fer, s'affaire à diriger leurs préparatifs. Je suis penché sur des pages et des pages de *tcpdump* dans la salle de contrôle lorsque la même voiture banalisée qui nous a déposés ici s'arrête avec l'agent Routledge au volant et un passager très inattendu à l'arrière. J'en reste bouche bée tandis qu'il sort de la bagnole et

s'approche du préfabriqué.

— C'est qui ? demande Josephine qui se déplace pour mettre le nez à la fenêtre.

J'ouvre la porte.

— Salut, patron. Patron, je vous présente l'inspecteur principal Sullivan. Josephine, mon patron... Vous voulez entrer et vous asseoir ?

Andy la salue d'un hochement de tête distrait.

— Je suis Andy. Bob, ton rapport.

Il l'observe pendant qu'elle entre en force et referme la porte derrière elle.

— Êtes-vous...

— Elle en sait déjà trop, dis-je en haussant les épaules.

Puis je me tourne vers elle.

— Alors ? Si vous voulez sortir, ce serait le moment.

— Rien à foutre.

Elle nous assaisonne l'un puis l'autre d'un regard noir et poursuit :

— Avant-hier matin, c'était un accident insolite et une vache, aujourd'hui, c'est un meurtre et une enquête criminelle... J'espère que vous ne comptez pas continuer l'escalade, parce que les massacres terroristes et les armes biologiques, ça sort un peu de ma compétence... et puis j'aimerais avoir quelques réponses. *S'il vous plaît.*

— D'ac, vous allez les avoir, réplique tranquillement Andy. Allez, démarre, me dit-il.

— Alerte code bleu déclenchée à zéro trois heures trente avant-hier. Je suis allé voir sur place en hélicoptère, j'ai trouvé une vache morte qui avait été flinguée par REGARD SCORPION – à moins qu'il y ait un basilic en liberté à Milton Keynes –, je suis allé voir nos amis de Cheltenham pour recevoir mes instructions, j'ai dormi là-bas, je suis arrivé ici ce matin. La vache a été achetée à une laiterie industrielle et transportée sur les lieux dans une remorque tractée par un véhicule volé, qui a été abandonné et transféré dans cette fourrière. L'inspecteur Sullivan est notre agent de liaison dans la police – cercle externe deux, pas besoin de savoir. Elle m'a emmené ici et j'ai procédé à un test partiel, et c'est à ce moment que quelqu'un a grillé la voiture – nous avons eu de la chance d'en sortir vivants. Un allongé devant le parking. Nous avons, euh... piégé une caméra sur le toit dont je *crois* qu'elle se révélera contenir un micrologiciel chargé avec REGARD SCORPION, et j'ai détecté des paquets de données en provenance d'un serveur compromis. L'Intranet de la police, prétendument blindé à fond les ridelles, a été piraté par les bons soins d'un phénominable des plus vils utilisant le serveur Internet d'une école primaire à Taïwan. Nous étions sur le point de coincer l'intrus dans l'espace physique et de lui poser quelques questions très précises

lorsque tu es arrivé.

Je bâille, et Andy me regarde d'un air bizarre : un stress extrême induit parfois chez moi une sorte d'épuisement, et puis ça fait plusieurs jours que je suis sur les nerfs.

— Très bien, conclut Andy en se grattant pensivement le menton. Il y a eu du nouveau.

— Du nouveau ? répété-je.

— Oui. Nous avons reçu un... euh... des menaces de chantage.

Merde alors ! Pas étonnant qu'il ait l'œil légèrement vitreux. Il doit être en état de choc.

— *Un chantage ?* Qu'est-ce qu'ils...

— C'est arrivé par e-mail en provenance d'un réexpéditeur anonyme de l'Internet public. Celui ou ceux qui l'ont écrit connaissent l'existence de MAGINOT BLUE STARS et veulent nous faire savoir leur désapprobation, surtout en ce qui concerne REGARD SCORPION. Rien n'indique qu'ils soient au courant d'AFFAIRE CAUCHEMAR VERT, quand même. Ils nous donnent trois jours pour annuler intégralement le projet, sinon ils le feront éclater au grand jour – je cite – « de la manière la plus publique qu'on puisse imaginer » – fin de citation.

— Merde.

— Une substance brune nauséabonde, oui. Angleton Est Mécontent, m'informe Andy en secouant la tête. Nous avons repéré l'origine du message chez un fournisseur d'accès Internet au Royaume-Uni...

Je lui montre un bout de papier.

— Celui-ci ?

Il louche dessus.

— Je crois bien. Nous avons discrètement demandé un S22, mais ça ne sert à rien, ils ont utilisé la puce d'un téléphone portable à cartes préchargées acheté dans un supermarché de Birmingham il y a trois mois et payé en liquide. Tout ce qu'on a pu faire de mieux, c'est de situer la position de l'appelant dans le centre de Milton Keynes.

Il jette un coup d'œil à Josephine et demande :

— Tu l'as enrôlée ? Elle comprend au moins l'imp...

— Écoutez, les mecs, dit-elle avec une force tranquille. Primo, ça me semble être une enquête sur un meurtre – et maintenant sur un chantage dont est victime une agence gouvernementale, pas vrai ? – et, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, il se trouve que l'organisation des enquêtes criminelles est précisément ma spécialité. Deuxio, je n'aime pas qu'on me bâillonne et qu'on me force la main. J'ai signé un certain bout de papier, moi, et si vous voulez tirer quelque chose de moi, il faudra m'ouvrir à la tronçonneuse. Enfin, je commence vraiment à en avoir marre de me faire mener en bateau par vous autres autour d'un incident particulier qui s'est passé sur mon

territoire, et si vous ne répondez pas vite fait à mes questions, je vais être obligée de vous arrêter pour outrage à la police. Maintenant. À vous de choisir.

— Nom de nom de nom ! fait Andy.

Il roule les yeux puis dit, très rapidement :

— Par l'abjuration de Dee et le nom de Claude Dansey j'applique par les présentes la sous-section D, paragraphe 16, clause XII et vous attache au service dès maintenant et pour toujours. Et voilà, ça y est. Vous êtes enrôlée, et que la divinité en qui vous croyez ait pitié de votre âme.

— Hé ! Attendez ! crie-t-elle en reculant d'un pas. Qu'est-ce qui se passe ?

Il y a une légère odeur de soufre en combustion dans l'air.

— Vous venez d'entrer dans la Laverie au baratin, dis-je en secouant la tête. Essayez quand même de vous rappeler que j'ai essayé de vous tenir à l'écart de tout ça.

— La Laverie ? De quoi vous parlez ? Je croyais que vous étiez de Cheltenham.

L'odeur de soufre est plus prononcée.

— Hé, il y a quelque chose qui brûle ? s'enquit-elle.

— Erreur, l'informe Andy. Bob pourra vous expliquer ça plus tard. Pour l'instant, rappelez-vous seulement que nous travaillons pour les mêmes gens, en dernière analyse, sauf que nous devons affronter des défis d'un niveau supérieur aux menaces ordinaires comme les États voyous, le terrorisme nucléaire, etc. Cheltenham est la couverture. Bob, le maître chanteur a menacé de basculer REGARD SCORPION sur le Cercle d'acier.

— Oh, merde, dis-je en m'asseyant rudement sur le bord d'un bureau. C'est tellement glauque que je veux même pas y penser maintenant.

Le Cercle d'acier est le réseau de caméras de surveillance installé autour du cœur financier de la Cité de Londres à la fin des années 1990 pour déjouer les attentats terroristes.

— Est-ce qu'Angleton a prévu autre chose ? demandé-je à Andy.

— Oui. Il veut que nous allions immédiatement faire un tour au Site A, c'est là que se trouve l'équipe de pointe pour le développement de REGARD SCORPION. Inspecteur ? Vous êtes dans le coup. Comme je l'ai dit, vous êtes enrôlée. Votre patron, qui doit être le commissaire principal adjoint Dunwoody, va recevoir une note de service du ministère de l'intérieur à votre sujet. Nous nous préoccupons plus tard de votre réintégration éventuelle. À l'heure qu'il est, cette enquête est votre unique priorité. Le Site A opère à partir d'un immeuble de bureaux dans la zone industrielle de Kiln Farm, camouflé en filiale britannique d'un éditeur de logiciels américain : en réalité, il

fait partie du croupion non privatisé de la DERA – pardon, QinetiQ. Les gens qui planchent sur les projets Q.

— Pendant que vous êtes occupés à vous masturber sur vos conneries de vaches brûlées, moi j'ai une bande de voleurs de voitures à...

Josephine secoue la tête distraitemment, renifle d'un air soupçonneux puis cesse de lutter contre le geas.

— *Cette odeur...* pourquoi les gens de Kiln Farm mériteraient-ils une visite ?

— Parce qu'ils forment l'équipe de pointe du groupe qui a mis au point REGARD SCORPION, explique Andy, et Angleton ne croit pas que ce soit une simple coïncidence si notre maître chanteur a grillé une vache à Milton Keynes. Il pense qu'il s'agit de gens sur place. Bob, si vous avez remonté la piste, ça devrait suffire pour désigner l'immeuble lui-même...

— Ah oui ? dit Josephine en hochant la tête toute seule. Mais vous avez besoin de trouver le ou les individus responsables, et toutes les bombes à retardement qu'ils ont pu laisser dans les programmes, et puis il y a la question des preuves... Et qu'est-ce qui se passera quand vous les aurez coincés ? dit-elle brusquement.

Andy me regarde et mon sang se fige.

— Je crois que nous serons contraints de nous en occuper lorsque nous les retrouverons, dis-je pour meubler, en essayant d'éviter pour l'instant de lui parler de la Commission des Audits.

Elle risquerait de flipper à fond si je devais lui expliquer comment on enquête en cas de faute professionnelle, et je serais alors obligé de lui dire que cette odeur de brûlé est un avant-goût de ce qui l'attend si jamais elle est reconnue coupable de déloyauté. (Normalement, l'odeur se dissipe quelques minutes après le rite d'attachement, mais elle est encore très forte.)

— Qu'est-ce qu'on attend ? demandé-je. Allons-y !

Au commencement était la DERA, l'Agence pour la recherche et l'évaluation en matière de défense. Et c'est à la DERA que se retrouvaient les scientifiques du gouvernement de Sa Majesté, c'est là qu'ils ont mis au point de mignons joujoux comme des tanks avec blindage en plastique, des organisateurs encombrants animés par des puces des années 1980 et assez costauds pour qu'un camion puisse rouler dessus, et des moniteurs cardiaques pour fœtus qui devaient aider la prochaine génération de bidasses à devenir grands et forts. Et voilà que dans le climat d'hyper-dynamisme économique du début des années quatre-vingt-dix arriva au pouvoir un nouveau gouvernement avec pour spécialité de provoquer le triomphe du socialisme authentique en privatisant la Poste et les systèmes de contrôle de la

circulation aérienne, et la DERA n'avait pratiquement aucune chance d'y échapper. Rebaptisée QinetiQ par le même magicien du marketing au petit pied qui changea le Royal Mail en Consigna et Virgin Trains en chair à scandale pour www.fucked.company.com, l'agence de recherche fut lavée-nettoyée-blanchie, passée à la brosse à reluire et donc préparée à être vendue au plus offrant qui ne s'exprimât pas avec un accent irakien prononcé.

Toutefois...

En plus de fabriquer ses joujoux habituels, la DERA effectuait des travaux de recherche et développement pour le compte de la Laverie. Le pedigree de la Division Q remonte jusqu'au département des coups bas du SOE en temps de guerre : stylos à cartouche de poison, nécessaires d'évasion qui tiennent dans un talon de chaussure, rats saboteurs bourrés d'explosifs, toute la panoplie des farces et attrapes jamesbondesques. Depuis les années 1950, la Division fournit à la Laverie du matériel plus exotique : des matrices à invocation, des armes à basilic, des oracles de Turing, des pentacles auto-accordés, des verres à bière qui se remplissent tout seuls, etc. Devenue au fil des années de plus en plus insolite et spécialisée, la Division Q est bien trop sensible pour être vendue : contrairement à la plupart des recherches menées par QinetiQ, les siennes sont enfouies tellement profond sous le sceau du secret qu'il faudrait un bathyscaphe pour s'en approcher. Tandis qu'on pomponnait QinetiQ pour l'exhiber sur les podiums de la City, la Division Q en a été détachée – îlot fortifié dans la mer du business, qui restera à jamais territoire de la fonction publique.

L'inspecteur principal Sullivan sort d'un pas martial du bureau de chantier avec le visage sans expression d'un automate. Elle ordonne sèchement à son chauffeur préféré de nous emmener au Site A et puis d'aller se faire voir ailleurs sous un prétexte quelconque, histoire de s'occuper un peu. Elle s'assoit toute raide à l'avant tandis que mon patron et moi-même nous glissons sur la banquette arrière. Nous roulons en silence, vu que personne n'éprouve le besoin d'échanger des banalités.

Après avoir perdu quinze minutes à tourner sur des routes de délestage où tout arrêt est proscrit et dans un désert sans chemins de pavillons de brique rouge identiques ornés de paraboles satellitaires et de clôtures en pin brut, nous arrivons dans une partie plus ancienne de la ville, où les immeubles ne se ressemblent pas tous et où les pistes cyclables sont des couloirs peints sur le bord de la chaussée plutôt que des itinéraires conçus séparément. Curieux, je regarde autour de moi et cherche à me repérer.

— On n'est pas à côté de Bletchley Park ? demandé-je.

— C'est par là, à trois kilomètres, dit notre chauffeur sans quitter

le volant des mains pour m'indiquer la direction. Ça vous intéresserait de visiter ?

— Pas encore.

Pendant la guerre, Bletchley Park était le quartier général de l'Opération Ultra, la section qui est devenue plus tard le GCHQ : les gens qui ont construit les ordinateurs Colossus, utilisés à l'origine pour percer les codes secrets nazis et subséquemment détournés par la Laverie à des fins plus occultes. Un lieu saint pour nous autres espions ; j'ai rencontré plus d'un agent de liaison de la NSA qui voulait visiter l'endroit pour ramener en fraude un talon de chaussure plein de gravier.

— Pas avant d'avoir visité les bureaux britanniques de Dillinger Associates, en tout cas, réponds-je.

Dillinger Associates est le nom sous lequel se cache un bureau satellite de la Division Q. Les locaux eux-mêmes se présentent comme un édifice néoclassique en brique et verre, avec de fausses colonnes mignardes et du lierre apparemment flétri qui a été encouragé à grimper sur la façade par l'impitoyable application d'hormones végétales. Notre trio déboule de la voiture dans la cour entre la fontaine à sec et les portes vitrées. J'interroge discrètement le module localisateur de mon Palm Pilot dans l'attente d'une confirmation. Rien. Je cligne des yeux et range le gadget à temps pour rattraper Andy et Josephine ; ils se dirigent vers la réceptionniste blonde décolorée qui est assise derrière un haut comptoir en bois et tape sans discontinuer, aussi inabordable et artificielle qu'un mannequin dans une vitrine.

— D i l l i n g e r A s s o c i a t e s B o n j o u r Q u e P u i s J e F a i r e P o u r V o u s ?

Elle papillote des cils à l'attention d'Andy, avec une négligence toute professionnelle, sans que jamais ses mains ne quittent le clavier de l'ordinateur. Quelque chose ne tourne pas rond chez elle, mais je n'arrive pas tout à fait à mettre le doigt dessus.

D'un geste brusque, Andy déplie sa carte de service.

— Nous sommes ici pour voir le Dr Voss.

Les longs doigts aux ongles rouges cessent de bouger et restent en suspens au-dessus du clavier.

— Vraiment ? demande-t-elle d'une voix atone tout en allongeant la main sous le bureau.

— Stop ! lui crié-je tandis que Josephine s'avance prestement et laisse tomber un mouchoir sur la webcam au sommet du moniteur en face de la femme.

Il y a un léger *pop* ! et le silence soudain de l'ordinateur me met en garde : je contourne le bureau et essaie de ceinturer la réceptionniste pendant qu'Andy sort un pistolet au canon ridiculement large et flingue la caméra postée au-dessus de la porte au fond du hall

d'accueil. La réceptionniste se tord latéralement avec un affreux craquement de gigot qui se déchire et je m'aperçois qu'elle n'est pas du tout assise sur une chaise – elle y est soudée sans solution de continuité au niveau des hanches, elle émerge d'une sorte de gros coffret pivotant en bois, noirci par le temps et boulonné au plancher par de massives clavettes en cuivre au milieu d'un pentacle métallique argenté d'où partent des câbles qui remontent jusqu'à l'ordinateur posé sur le bureau. Quand elle ouvre la bouche pour siffler, j'y aperçois une langue bleu vif et fourchue.

Je me jette sur le sol, me reçois sur l'épaule – ouille ! – et essaie d'attraper le câble le plus proche. Les ongles rouges se tendent vers moi, les yeux de la créature deviennent des fentes et les muscles de sa mâchoire s'agitent comme si elle essayait de rassembler assez de mucus pour en faire un projectile à cracher. Je saisis le plus gros des câbles et tire dessus. Elle pousse des cris perçants, aigus et horriblement inhumains.

C'est quoi, cette saloperie ? pensé-je, levant les yeux sur les griffes peintes en rouge qui enflent et s'étirent, perdant leur vernis couche après couche tandis que leurs tranchants s'allongent et s'affûtent. Puis je tire encore un bon coup sur le câble, et il se détache du pentacle. Le coffret en bois bave un épais liquide bleu sur les motifs de la motquette, et les cris cessent.

— Une lamie, explique sèchement Andy.

Il s'approche à grandes enjambées de la porte coupe-feu qui s'ouvre sur le couloir, brandit le curieux pistolet au gros canon et tire à la verticale. Un liquide violet retombe en pluie fine.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Josephine, perplexe devant le spectacle de la réceptionniste qui tressaute dans une lente agonie.

Je braque mon Palm Pilot sur la lamie et titille le localisateur. Encore « froid », mais différent de zéro.

— J'ai une confirmation partielle, crié-je à Andy. Où sont tous les autres ? Ce bâtiment est censé être occupé, non ?

— Je n'en sais rien, dit-il avec un air soucieux. Si c'est ce qu'ils ont comme comité d'accueil, alors ça va chier... Angleton n'avait pas prévu de résistance déclarée.

Tout à coup, l'autre porte s'ouvre en claquant et un quinquaventreu, en complet gris au rabais avec une barbe de trois jours très tendance, jaillit en criant :

— Qui êtes-vous et qu'est-ce que vous fichez ici ? Vous êtes dans un lieu privé et pas dans un stand de tir à balles de peinture ! C'est un scandale ! Je vais appeler la police.

Josephine sort de sa transe et avance d'un pas.

— Justement, la police, c'est moi, dit-elle. Vos nom et qualité, s'il vous plaît. Avez-vous une plainte à formuler, et, si oui, à quel sujet ?

— Je... je suis...

Son regard est happé par la démoniaque réceptionniste qui tressaute plus que mollement sur son socle.

— C'est du vandalisme ! Si vous l'avez endommagée...

— C'est rien à côté des misères qu'elle voulait nous faire, l'informe Andy. Je crois que vous feriez mieux de nous dire qui vous êtes.

Il lui présente sa carte et la lui révèle sous sa vraie forme :

— En vertu des pouvoirs qui me sont conférés...

Il lui envoie le geas vite fait et, dix secondes plus tard, nous réussissons à asseoir le poussah – le Dr Martin Voss lui-même – sur un des inconfortables sofas griffés tout en chrome et cuir dans un coin de la réception. Andy pose des questions et enregistre l'entretien sur un magnétophone de poche. Voss parle d'une voix monocorde ; manifestement sous pression, il bave légèrement sur un côté de la bouche et l'odeur fétide du soufre se mélange aux effluves alléchants du rôti de porc. La teinture violette vaporisée par le pistolet d'Andy a éclaboussé tout ce qui pourrait dissimuler une caméra, et il m'a fait obturer les encadrements des portes avec un rouleau d'une sorte de bande toilée ou de ruban de signalisation réglementaire, sauf que les symboles gravés en relief dessus ressortent en noir et vous font pleurer si vous essayez d'accommoder sur eux.

— Votre identité et votre fonction dans cette installation.

— Voss. Martin Voss. Di... directeur de l'équipe de recherche.

— Combien de personnes dans votre équipe ? Leurs noms.

— Douze. Gary. Ted. Elinor. John. Jonathan. Abdul. Mark...

— Arrêtez-vous là. Qui est présent aujourd'hui ? Y a-t-il actuellement quelqu'un en déplacement à l'extérieur ?

Je pianote comme un dingue sur mon organiseur et louche à force de tripoter les commandes du détecteur. Mais il n'y a aucun signe d'une résonance métaspectrale quelconque ; là, je fais chou blanc : pas de suspect correspondant au signalement du conducteur de la Land Rover dans cet immeuble ! C'est frustrant, parce que nous avons ici sous la main le patron de cet individu (je suis persuadé que c'est un homme), et il devrait y avoir une imbrication sympathique à l'œuvre.

— Tout le monde est là, sauf Mark, dit-il avec un petit rire légèrement hystérique. Ils sont tous là, sauf Mark. Mark !

Je jette un coup d'œil à l'inspecteur principal Sullivan, en train d'inspecter principalement sa lamie. Je crois qu'elle commence enfin à saisir au niveau viscéral que nous sommes autre chose que des bouffons délégués par le gouvernement pour lui rendre la tâche difficile. Elle a franchement l'air d'avoir la nausée. Le silence est anormal, et inquiétant : *qu'est-ce qu'ils attendent pour venir voir ce qui se passe ?* me demandé-je en regardant les portes hermétiquement scotchées. *Peut-être qu'ils sont sortis par-derrière et qu'ils nous guettent*

dehors. Ou alors, peut-être qu'ils ne peuvent pas sortir en plein jour, tout simplement. L'odeur de viande rôtie est de plus en plus prononcée ; Voss tremble comme s'il essayait de ne pas répondre aux questions qu'Andy lui pose sans élever la voix.

Je m'approche de la lamie.

— Elle n'est pas humaine, expliqué-je tranquillement. Elle ne l'a jamais été. C'est une de leurs spécialités. Cet immeuble est défendu par des gardes et des tects, et ça, c'est juste un élément de la partie extérieure du système de sécurité.

— Mais pourtant, elle parlait...

— Oui, mais ce n'est pas un être humain, dis-je en montrant la grosse tresse de câbles qui reliait l'ordinateur au pentacle. Voyez-vous, ça, c'est une interface de commande. L'ordinateur est là pour stabiliser et contenir le circuit Dho-Nha qui enchaîne ici l'entité issue de l'espace de Dee. L'entité elle-même – la lamie – est enfermée dans le coffret qui contient, euh... d'autres composants. Et elle est forcée d'obéir à certains ordres. Rien de très agréable pour les visiteurs imprévus.

Je pose la main sur la tête de la lamie, insinue mes doigts sous l'épaisse chevelure blonde, puis tire. Dans un crissement de Velcro, la perruque se détache pour révéler un crâne écailleux.

— Vous voyez ? Elle n'est pas humaine. On l'a immobilisée pour l'empêcher d'avoir des ambitions au-dessus de son rang et la forcer à se comporter comme système avancé de défense interactive dans une installation de haute sécurité pourvue de...

Je réussis à m'écarter à temps de la ligne de tir lorsque Josephine répand son déjeuner sur la station de travail haut de gamme en pin décoloré. Je ne peux pas lui en vouloir. Je suis un peu choqué moi-même – la journée a vraiment très mal commencé. Je m'aperçois alors qu'Andy essaie d'attirer mon attention.

— Bob, quand t'auras fini d'écœurer l'inspecteur, me clame-t-il, j'ai un petit boulot pour toi.

— Ouais ? demandé-je en me redressant.

— Je veux que tu ouvres cette porte, là-bas, que tu suives le couloir jusqu'à la deuxième porte à droite – sans t'arrêter pour examiner les cadavres que tu rencontreras sur ton chemin – et que tu l'ouvres. À l'intérieur, tu trouveras le tableau principal de disjoncteurs. Je veux que tu coupes le courant.

— Euh... Je t'ai bien vu en train de balancer de la peinture sur toutes les caméras au plafond, tout à l'heure non ? Et puis... c'est quoi, cette histoire de cadavres ? Pourquoi ne pas envoyer le Dr Voss... Oh !

Voss a les yeux fermés et l'odeur désagréable de viande rôtie est encore plus forte : son visage est devenu écarlate, presque bouffi, et il

tremble légèrement comme si une force extérieure faisait tressaillir simultanément tous ses muscles. À mon tour, je me cramponne à mon petit déjeuner.

— Je ne savais pas que des gens pouvaient *s'infliger* un truc pareil, m'entends-je dire de loin.

— Moi non plus, renchérit Andy.

Et c'est la chose la plus inquiétante que j'ai ouïe jusqu'ici aujourd'hui.

— Il doit y avoir un geas conflictuel quelque part sous son crâne, avance-t-il. Je ne crois pas que je puisse le bloquer, même si...

— Merde.

Je me relève. Ma main se porte instinctivement à mon cou, mais la pochette est vide.

— Pas de MdG... Qu'est-ce qu'on fait si je n'arrive pas à couper le courant ?

— Mark McLuhan, le pote de Voss, a mis en place un dispositif d'homme mort. Tu veux savoir ce que c'est ? Nous avons un sursis jusqu'à ce que Voss soit en état de mort cérébrale, et ensuite toutes les putains de caméras de Milton Keynes vont être activées avec REGARD SCORPION.

— Oh ! tu veux dire qu'on va mourir, dis-je en m'approchant de la porte par laquelle Voss était entré. Je cherche le noyau technique, c'est bien ça ?

— Attendez ! crie Josephine, livide. Vous ne pouvez pas sortir et couper le courant de l'extérieur ? Ou demander de l'aide par téléphone ?

— Pas question, dis-je en commençant à décoller le premier ruban du chambranle. Nous sommes derrière un blindage Tempest, ici, et le courant est acheminé par des conduites souterraines bétonnées. C'est un bureau de la Division Q, après tout. Si nous pouvions demander une frappe aérienne et larguer deux BLU-114/B sur les sous-stations locales, ça pourrait marcher, concédé-je en tirant sur le deuxième ruban. Mais ces systèmes ont été conçus pour survivre à une attaque.

Troisième et dernier ruban.

— Attrape !

Andy me lance un objet cylindrique. Je l'intercepte d'une main, retire le dernier morceau de ruban et marque un temps d'arrêt. Puis je secoue le cylindre, attends que la bille agitatrice cogne sur les parois, et arrache le couvercle.

— Planquez-vous ! crié-je.

J'ouvre la porte, asperge de peinture acrylique verte le plafond au-dessus de moi et me mets au travail.

Assis dans le hall d'accueil, je veille le cadavre de la lamie avec

une bombe de laque à moitié vide en essayant de ne pas m'endormir lorsque l'équipe de l'OCCULUS frappe rudement à la porte. Je bâille, contourne le cadavre de Voss, couvert de cloques – on dirait qu'il a fait quelques tours sur la Friteuse –, puis essaie de me rappeler la gestuelle de neutralisation. *Ah ! ça y est.* Je détache un morceau de ruban adhésif, ouvre la porte et me trouve nez à nez avec une carabine H & K.

— C'est un flingue que t'as dans la pogne ou t'es ici uniquement pour te branler ? demandé-je.

On s'empresse de braquer l'arme dans une autre direction.

— Hé, sergent, c'est le boutonneux d'Amsterdam !

— Ouais, et on vous a peut-être dit de sécuriser le secteur, non ? Où est le sergent Howe ? demandé-je dans un bâillement.

La lumière du jour me remonte le moral, en plus de savoir que les renforts arrivent. (J'ai tendance à m'endormir quand on s'arrête de me tirer dessus. Ensuite, je fais des cauchemars. Pas très au point, tout ça.)

— Par ici.

Ils portent des tenues qui ne sont pas sans rappeler les combinaisons HAZMAT des pompiers, et les véhicules sont peints en rouge cerise sympa avec des rayures jaune fluo ; si les mecs n'étaient pas enfouraillés jusqu'aux dents avec des armes automatiques, on jurerait qu'ils ne se sont déplacés que pour une alerte aux substances toxiques. Mais les lances au-dessus des cabines ne sont pas là pour cracher de l'eau et le gros truc à l'arrière n'est pas un projecteur, c'est un lance-grenades.

Josephine arrive derrière moi en titubant légèrement sous la lumière du jour.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tenez, je vous présente Scary Spice et le sergent Howe. Sergent, Scary, je vous présente l'inspecteur principal Sullivan. Euh... la première chose que vous devez faire, c'est de visiter les lieux et de flinguer toutes les caméras que vous voyez... ou qui peuvent vous voir. Compris ? Et les webcams. Et les caméras qui contrôlent les portes. Si vous voyez une caméra, vous la bousillez, voilà les instructions.

— Les caméras. Entendu.

Le sergent Howe semble légèrement sceptique, mais il hoche la tête.

— Des caméras, c'est bien ça ? répète-t-il.

— C'est qui, ces mecs ? demande Josephine.

— Les Artistes Flingueurs, dis-je. Ils bossent avec nous.

Scary opine avec le plus grand sérieux.

— Écoutez, dis-je à Josephine, vous allez dehors et faites le

nécessaire pour empêcher les services de secours locaux de nous tourner autour. Si vous avez besoin de renforts, demandez au sergent Howe ici présent. Sergent, on peut en principe compter sur elle et elle travaille avec nous sur ce coup. Compris ?

Sans attendre la confirmation, elle me bouscule et fonce dans le soleil, clignant des yeux et secouant la tête. Je continue de donner mes instructions aux mecs de l'OCCULUS :

— Ne vous occupez pas des trucs qui marchent avec du film. C'est les caméras de télé en circuit fermé qui sont hostiles. Et puis essayez de faire en sorte de ne pas être dans le champ de plus d'une caméra à la fois.

— Et marchez pas dans les trous du trottoir ou sinon les loups vous mangeront, c'est ça ? renchérit Howe avant de se tourner vers Scary Spice. Bon, vous l'avez entendu ? On y va. Il y a quelque chose à l'intérieur ?

— On s'en occupe, dis-je en avalant ma salive. Si on a besoin d'aide, on vous appelle.

— Compris.

Scary grogne dans son laryngophone et de faux soldats du feu munis de haches de pompier entièrement authentiques patrouillent dans les buissons le long de l'immeuble comme pour chercher des signes de combustion.

— D'accord, dit-il. On sera là dehors.

— Angleton est dans le coup ? demandé-je. Ou le capitaine ?

— Votre patron arrive ici en hélico. Le nôtre est en congé maladie. Si vous avez besoin de causer à un gradé, je vous passerai le lieutenant.

— D'accord.

Je réintègre le hall de réception puis trouve le cran de retourner dans la salle des chercheurs à l'arrière du bâtiment, sous les bureaux et au-dessus des labos.

Le Site A est un petit bureau satellite spécialisé, à l'effectif restreint, par précaution : dix ingénieurs systèmes, deux directeurs polyvalents et un agent de sécurité. La plupart de ces gens sont là maintenant, et ils ne sont pas près de sortir. Je contourne le noyau technique à la lueur de l'éclairage de secours en évitant des éclaboussures de peinture verte transformées en taches noires par la lumière rouge. La salle des chercheurs à l'arrière du bâtiment est elle aussi dans la pénombre – cet espace octogonal n'a pas de fenêtres et les portes sont hermétiquement fermées par trois couches de joints en caoutchouc incrustés d'un maillage de fils de cuivre ténus –, et certaines cloisons ont été soufflées. Je patauge jusqu'aux chevilles dans la brume blanche déposée partout par le système d'extincteurs au halon qui s'est déclenché lorsque les premiers corps ont explosé.

Heureusement que la climatisation a continué de fonctionner, sinon ce serait une vraie chambre à gaz. Les webcams sont toutes là où je les ai laissées, dans une poubelle au pied de l'escalier en hélice qui monte au premier niveau, les câbles tranchés par mon Leatherman histoire de m'assurer que personne n'essaie de les reconnecter.

Les victimes... bon, je suis obligé d'en enjamber une pour monter l'escalier. C'est plutôt dégueu, mais des cadavres, j'en ai déjà vu, y compris des corps carbonisés, et, au moins, ç'avait été rapide. L'odeur, par contre, je crois que je n'oublierai pas de sitôt. En fait, je pense que je vais faire des cauchemars cette nuit et, peut-être, me saouler et pleurer sur l'épaule de Mo plusieurs fois dans les semaines à venir tant qu'il en restera des traces dans mon organisme. Pour l'instant, j'en fais abstraction et j'enjambe les cadavres. L'essentiel, c'est de ne pas m'arrêter, à moins de vouloir qu'il y en ait plus encore. Et les avoir sur la conscience.

En haut de l'escalier, un étroit couloir et des bureaux cloisonnés, également éclairés par les veilleuses de secours. En suivant le cliquetis des touches, j'arrive devant le bureau de Voss, dont la porte est entrouverte. Des plantes vertes qui se flétrissent sous la lumière artificielle, une moquette antistatique brun dégueulis, des bureaux normalisés – personne ne peut accuser les huiles de la Division Q de mener la vie de château. Andy est assis devant l'ordinateur portable de Voss ; il pianote avec une expression bizarre.

— Les types de l'OCCULUS sont en place, l'informé-je. T'as trouvé quelque chose d'intéressant ?

Andy me montre l'écran.

— On s'est salement trompés de ville, dit-il doucement.

Je contourne le bureau et me penche par-dessus son épaule.

— Oh ! merde.

— Ça, tu peux le dire.

C'est la copie adressée à Voss d'un courrier électronique envoyé sur notre propre Intranet à un certain Mike McLuhan. Sujet : réunion. Expéditeur : Harriet.

— Oh ! merde. Encore lui. C'est louche. Au fait, j'étais censé participer à une réunion avec elle aujourd'hui.

— Une réunion ?

Andy lève les yeux, inquiet.

— Ouais. Bridget s'est mis dans la tête d'organiser un audit BSA des logiciels autorisés dans le bureau, histoire de faire bosser les gens, comme d'habitude. Mais je ne sais pas si ça a un rapport.

— Un audit de *logiciels* ? Elle ne savait pas que le bureau Licences et Conformité gère ça globalement au niveau des services ? On nous en a informés il y a environ un an.

— Ah bon ? fais-je en m'asseyant lourdement sur la chaise de

visiteur en plastique bon marché. Et si par hasard c'était ce McLuhan qui avait mis l'idée dans la tête d'Harriet ? Combien de chances y a-t-il que ça n'ait *pas* de rapport avec notre affaire ?

— McLuhan. Le médium est le message, REGARD SCORPION. Ça ne me plaît pas du tout.

Andy m'adresse un regard soucieux.

— Aut' possibilité, missié-boss. Et si c'était une lutte pour le pouvoir à l'intérieur du service ? L'audit des logiciels est un leurre, à la manière de *La Lettre volée* d'Edgar Poe : on cache quelque chose de louche à la vue de tous, là où personne n'y regardera à deux fois.

— C'est ridicule ! Bridget n'est pas assez futée pour saboter un projet rien que pour discréditer...

Il ouvre de grands yeux.

— Tu en es sûr ? Tu en es *vraiment* sûr et certain ? Tu y mettrais ta main au feu ?

— Mais toutes ces victimes ! s'écrie-t-il en secouant la tête, incrédule.

— C'était donc un canular et il était prévu que ça commence et que ça se termine avec Noiraude, mais il y a eu comme un léger dérapage, pas vrai ? Ce sont des choses qui arrivent. Tu m'as dit que le réseau des caméras de la police à Milton Keynes fournit une couverture continue avec une fonction poursuite, non ? À mon avis, quelqu'un dans ce bureau – Voss, peut-être –, m'a pisté jusqu'à la fourrière et s'est rendu compte que nous avions retrouvé le véhicule utilisé par McLuhan pour embarquer Noiraude. Si ces enfoirés avaient utilisé une de leurs propres bagnoles, nous n'en serions pas plus avancés, mais ils ont tenté le coup avec un véhicule volé pour effacer les traces. Ils se sont donc affolés et ont balancé REGARD SCORPION sur la fourrière, et comme ça n'a pas marché, ils se sont encore plus affolés et McLuhan a perdu les pédales... Je parie que c'est lui l'intermédiaire, ou même le type derrière tout ça. Qu'est-ce qu'il est, responsable ésotérique principal ? Directeur adjoint du Site A ? Il est à Londres, donc il a envoyé cette menace de chantage délirante, ensuite il a fait tomber le couperet sur ses propres collaborateurs. Je parie que c'est un de ces sociopathes intelligents – le roi nu sous son manteau d'hermine –, du genre qui réussit bien au niveau cadre moyen et qui est tout disposé à faire un carnage sans états d'âme si c'est pour défendre sa position.

— Merde, commente tranquillement Andy en se levant. Résumons donc : des rivalités internes... on monte un canular stupide pour démolir Angleton... on confie la tâche à des idiots, si bien que la flic retrouve leurs traces... puis le cinglé en chef pète les plombs et commence à tuer des gens. C'est ça, ton histoire ?

— Ouais, dis-je en hochant la tête comme si j'avais un ressort à la

place du cou. Et à l'heure qu'il est, ils sont rentrés à la Laverie où ils font Dieu sait quelles saloperies...

— Il faut le coincer en vitesse, conclut Andy, avant qu'il décide que la meilleure manière d'effacer ses traces est de liquider la maison mère. Et nous avec. Mais tout va bien se passer, dit-il avec un sourire rassurant. Angleton est en route. Tu ne l'as encore jamais vu en action, n'est-ce pas ?

Représentez-vous une zone d'aménagement concerté mêlant industrie légère et bureaux au milieu d'une ville anonyme : trois fourgons pompes rouge cerise sont déployés, des hommes en tenue HAZMAT sont en train de passer les broussailles au peigne fin, deux voitures de police avec des rampes à gyrophares barrent la route qui aboutit à la voie privée pour décourager les éventuels badauds. Des soldats déguisés en pompiers s'affairent à flinguer toutes les caméras de surveillance de la ZAC avec des carabines à silencieux. D'autres, en uniforme de policier ou de pompier, sont en train de prendre position devant chaque bâtiment – occupé ou non – pour empêcher les gens à l'intérieur d'avoir des ennuis.

Circulez, y a rien à voir, m'sieurs-dames, c'est une journée de travail comme les autres.

Euh... peut-être pas. Voici qu'arrive un superbe hélicoptère – le Twin Star Écureuil de l'Unité de surveillance aérienne de la Police londonienne dans lequel j'étais l'autre nuit –, seulement il a l'air plus gros et plus redoutable à soixante mètres d'altitude et en plein jour tandis qu'il se pose sur le parking dans un tourbillon de feuilles et de débris soulevés par les rotors tonitruants.

L'essoreuse se dandine encore sur ses patins lorsqu'une des portes arrière s'ouvre. Angleton saute à terre en titubant légèrement – il n'est plus tout jeune –, puis se ressaisit et s'approche de nous à grandes enjambées en serrant une serviette contre lui.

— Parlez, m'ordonne-t-il d'une voix à peine forcée pour couvrir le feulement des pales en phase de ralentissement.

— Un problème, patron, dis-je en lui montrant l'immeuble. Andy est encore à l'intérieur en train de confirmer nos pires pressentiments, mais il semblerait que tout ait commencé sous forme d'un canular à usage interne et d'une connerie incroyable ; ce canular a mal tourné, et voilà qu'un de ses auteurs a perdu la tête et a pété les plombs en beauté.

— Un canular.

Il tourne vers moi ses châsses bleu glacier et, l'espace d'une fraction de seconde, ce n'est pas un sexagénaire chauve et maigrichon dans un costard mal taillé qui me reluque, mais un squelette ambulancier avec les feux radioactifs de l'enfer qui brasillent, maléfiques, au fond

de ses orbites.

— Vous feriez mieux de me conduire auprès d'Andrew. Vous me mettez au parfum en chemin.

Je débite mon histoire d'une voix hachée tout en courant après Angleton lorsque nous arrivons au bureau de l'accueil, où Andy s'affaire à donner des instructions de nettoyage aux gens de l'OCCULUS et des conseils sur la manière de procéder avec l'épave de la lamie et les autels invocatoires au sous-sol.

— Qui c'est ? Oh ? c'est vous. Il était temps, dit-il en grimaçant un sourire. Qui défend le château ?

— J'ai laissé Boris aux commandes, dit tranquillement Angleton sans relever la brusquerie d'Andy. La situation est grave ?

— Très.

Un tic agite la joue d'Andy, ce qui est mauvais signe : il semble avoir perdu toute son assurance avec l'arrivée d'Angleton.

— Nous avons besoin de... zut !

— Prenez votre temps, dit Angleton d'une voix apaisante. Je ne vais pas vous manger.

Et c'est à ce moment que je me rends compte à quel point *moi* j'ai peur, et si moi je commence à débloquer, qu'est-ce que ça doit être pour Andy ? Angleton a au moins ça de bien qu'il sait quand il ne faut pas pousser ses subordonnés trop loin. Andy inspire un bon coup, expire lentement puis essaie à nouveau :

— Nous avons deux points d'interrogation, Mark McLuhan et X. McLuhan était ici le responsable des activités occultes : essentiellement, il supervisait les travaux. Il faisait aussi des tas d'autres trucs pour la Division Q, ce qui l'amenait à passer chez nous à Dansey House en qualité d'agent de liaison. Je n'arrive pas à croire que nous ayons été aussi négligents dans nos procédures de contrôle...

— Prenez votre temps, l'interrompt Angleton avec cette fois une certaine nervosité dans la voix.

— Excusez-moi. C'est Bob qui a reconstitué le scénario, dit-il en me désignant du menton. McLuhan conspire avec X. à l'intérieur de la Laverie pour nous démolir en orchestrant des révélations par fuites sélectives, et principalement autour de ce qui était censé être réfutable comme une plaisanterie fortéenne de très mauvais goût, juste bonne à exciter les mordus des OVNI qui croient à la menace des hélicoptères noirs, mais conçue pour vous mettre en mauvaise posture. J'ai trouvé des courriels plutôt louches de Bridget invitant McLuhan au siège sous le prétexte d'un audit des logiciels. Des conneries sur lesquelles Bob pourra faire des recherches plus tard. Mais, ce qui se passe vraiment, à mon avis, c'est que Bridget a manigancé tout ça pour saper votre réputation dans le cadre d'une lutte d'influence autour du bureau directorial.

Angleton se tourne vers moi.

— Téléphonez au siège. Demandez Boris. Dites-lui d'appréhender McLuhan. Dites-lui, euh... SHRINKWRAP. Et puis MARMOSET.

J'écarquille les yeux.

— Maintenant, mon petit !

Ah, les doux frissons de l'action décisive ! Je me dirige vers le bureau de la lamie, décroche le téléphone et compose 666 ; derrière moi, Andy chuchote quelque chose à Angleton.

— Central ? demandé-je à la nappe de bruit blanc. Passez-moi Boris. *Maintenant.*

Les analyseurs métasyntactiques énochiens s'acquittent de leur tâche et les âmes damnées, démons enchaînés ou autres créatures attachées au central sifflent plus fort et établissent la connexion. J'entends une sonnerie différente. Puis une voix familière.

— Bonjour, Laverie Centrale, service assistance systèmes. À qui voulez-vous parler ?

Oh ! merde.

— Bonjour, Harriet, dis-je en essayant de paraître calme et raisonnable.

Tomber sur la larbine de Bridget dans ces circonstances critiques n'est pas un très bon signe, surtout qu'elle et Boris sont réputés pour se détester mutuellement.

— C'est un appel rouge. Boris est dans les parages ?

— Oh oh, Robert ! Je me demandais où vous étiez. Vous êtes encore en train d'essayer de vous faire porter malade ?

— Mais non, dis-je en respirant un bon coup. J'ai besoin de parler à Boris de toute urgence, Harriet. Il est là ?

— Oh ! il m'est impossible de vous le dire. Ce serait révéler des informations préjudiciables à la bonne marche du service sur une ligne du réseau public, et il m'est impossible de vous y encourager quand vous pouvez très bien vous montrer au bureau pour la réunion que nous avons mise au point avant-hier, au cas où vous l'auriez oublié.

Mes entrailles se changent en blocs de glace.

— Quelle réunion ?

— L'audit des logiciels, rappelez-vous. Vous ne lisez jamais le planning des réunions. Sinon, vous vous seriez peut-être intéressé aux Questions diverses... D'où appelez-vous, Bob ? On pourrait croire que vous ne travaillez pas ici...

— Je veux parler à Boris. Tout de suite.

Le bruit, derrière, c'est ma mâchoire qui grince.

— C'est urgent, Harriet. En rapport avec le code bleu de l'autre jour. Alors, vous pouvez ou bien me le passer maintenant ou le regretter plus tard, à vous de choisir.

— Oh ! je ne pense pas que ce soit nécessaire, dit-elle avec une

jubilation manifeste. Après avoir manqué la réunion, vous et votre glorieuse Unité Anti-Possession allez être de l'histoire ancienne dans les annales du service et ce sera entièrement votre faute ! Au revoir.

Et la garce me raccroche au nez.

Je me retourne et vois Andy et Angleton qui me fixent tous les deux.

— Elle a raccroché, dis-je bêtement. Cette pute d'Harriet s'est branchée sur la ligne de Boris. C'est un coup monté. Il est question de liquider l'UAP.

— Alors, nous allons être obligés d'assister en personne à cette réunion, dit Angleton en se dirigeant d'un pas décidé vers la porte d'entrée, dont les panneaux pivotent pour le laisser passer. Suivez-moi !

Nous repartons vers l'hélicoptère, qui a laissé tourner ses moteurs au ralenti tout le temps que nous étions à l'intérieur. Il ne s'est écoulé que trois ou quatre minutes depuis qu'Angleton est arrivé. Je vois une autre silhouette traverser le parking et venir à notre rencontre – une silhouette en tailleur-pantalon gris, légèrement sali, avec des yeux de démente.

— Hé, vous autres ! crie-t-elle. Je veux des réponses !

Angleton se tourne vers moi.

— Elle est avec vous ?

J'opine. Il l'invite à bord d'un index impérieux.

— Venez avec nous ! lance-t-il en élevant la voix dans le sifflement des turbines en pleine accélération.

Derrière l'épaule de Josephine, je vois l'un des faux pompiers abaisser un sac-polochon qui avait été – pure coïncidence – braqué dans le dos de l'inspecteur principal Sullivan.

— C'est ça qui me déplaît toujours, ajoute Angleton d'une voix basse et monocorde, les traits raidis dans une farouche désapprobation. Moins nous déformons de vies, mieux ça vaut.

Je songe presque à lui demander d'expliquer ce qu'il entend par là, mais il est déjà en train de grimper dans le compartiment arrière de l'hélico, suivi d'Andy. J'aide Josephine à monter tandis que les rotors se mettent à tourner et que les moteurs rugissent en duo. Je prends mon casque juste à temps pour entendre les ordres d'Angleton :

— Rentrez à Londres, et à fond les manettes, au diable l'avarice !

La Laverie est tristement célèbre pour ses excès grotesques commis au nom de la comptabilité : les infractions budgétaires sont punies comme des crimes de guerre et de simples attaches trombones peuvent attirer sur votre tête le courroux de divinités d'outre-tombe et d'outre-monde. Mais lorsque Angleton dit : « au diable l'avarice ! », il nous fait survoler la campagne tous moteurs hurlants à deux cents kilomètres/heure, brûler du kérosène à pleins tuyaux et oblige le contrôle aérien à

écarter de notre route le trafic moins prioritaire, et tout ça parce qu'il ne veut pas arriver en retard à une réunion. Une voiture de police nous attend à l'atterrissage et nous fendons la chaotique circulation londonienne à une allure incroyable qui nous permettrait presque de passer la troisième deux ou trois fois.

— McLuhan possède REGARD SCORPION, dis-je à Angleton par-dessus l'épaule d'Andy. Et toutes les caméras de surveillance du siège sont interconnectées. S'il les amorce avant que nous soyons rentrés là-bas, nous risquons de nous trouver devant un lock-out en règle... ou pis encore. Tout dépend de ce qu'Harriet et sa chef ont manigancé.

— Nous serons obligés de voir sur place, dit Angleton en hochant très légèrement la tête sans modifier son expression faciale. Avez-vous encore votre... euh, amulette ?

— J'ai été obligé de l'utiliser.

Je hausserais les épaules, s'il y avait plus de place.

— De quoi Bridget est-elle capable, à votre avis ? demandé-je.

— Je ne puis faire aucun commentaire là-dessus.

J'aurais plutôt tendance à mal interpréter ce refus, mais Angleton m'indique du menton l'homme aux commandes de l'appareil et précise :

— Quand nous arriverons là-bas, Bob, je veux que vous entriez par la porte du dépôt et que vous réveilliez le concierge. Vous avez votre téléphone portable ?

— Euh... oui, dis-je en espérant follement que l'accu ne se soit pas déchargé.

— Bien. Andrew : vous et moi entrerons par la porte principale. Bob, mettez votre portable sur vibreur. Quand vous recevrez un message de ma part, vous saurez que c'est le moment de demander au concierge de couper le courant avec l'interrupteur général. Et l'alimentation de secours.

— Aïe.

Je m'humecte les lèvres subitement sèches en songeant à tous les pentacles électriques de confinement au sous-sol et à tous les ordinateurs branchés sur le circuit filtré et sécurisé aux autres étages.

— Ça va être le bruit et la fureur, si je fais ça.

— Je compte là-dessus, justement.

Le vieux salaud *sourit*, et avec toutes les horreurs que j'ai déjà vues aujourd'hui, j'espère bien que ça ne va pas recommencer.

— Et moi, alors ?

Angleton jette un regard irrité en direction du siège avant. Josephine se retourne et le fixe, manifestement en proie à une colère qu'elle tente de contrôler.

— Je suis votre agent de liaison pour le Nord-Buckinghamshire, dit-elle, et ça m'intéresserait vraiment de savoir avec qui je fais la

liaison, d'autant plus que vous avez apparemment laissé sur mon turf deux ou trois cadavres que je vais être obligée d'enterrer, et ce guignol (c'est de moi qu'elle parle, ô rage, ô désespoir !) m'a promis que vous auriez les réponses.

Angleton se calme.

— Il n'y a pas de réponses, madame, rien que des questions supplémentaires.

L'espace d'une seconde, on croirait entendre un branleur de curé qui fait semblant de réconforter les endeuillés.

— Et si vous voulez les réponses, vous serez obligée de fouiller l'armoire à fichiers de ce guignol.

Le salaud. Puis il lance un sourire sardonique, sec comme les sables du désert en juin.

— Voulez-vous contribuer à empêcher la répétition des... de ce que vous avez vu il y a une heure ? Si oui, vous pourrez accompagner le guignol et essayer de l'empêcher de se faire tuer. Vous allez avoir besoin de ceci.

Il tend la main et laisse tomber un bout de papier déchiré par-dessus l'épaule de la récalcitrante.

Une carte de service provisoire, ça par exemple ! Josephine marmonne des propos peu tendres impliquant les ancêtres d'Angleton, certains animaux de basse-cour et des tuyaux en caoutchouc. Je feins de ne rien entendre parce que nous arrivons dans trois minutes, momentanément bloqués derrière un troupeau de bus à impériale rouges, et que j'essaie de me rappeler comment parvenir jusqu'à la loge du concierge au sous-sol du bâtiment principal de la Laverie et s'il y a des obstacles sur lesquels je risque de trébucher dans le noir.

— Je m'excuse de vous poser la question, mais vous avez normalement affaire à combien de cadavres dans le cadre de vos activités ? demandé-je.

— Bien trop, depuis que vous êtes là.

Nous tournons au coin de la rue et nous engageons dans une ruelle urineuse coincée entre deux murs de brique et encombrée de containers-poubelles à roulettes.

— Mais, puisque vous le demandez, je suis inspecteur principal. On est amené à voir des tas de vilaines choses dans ce métier.

Quelque chose dans son expression me dit que je suis en terrain dangereux, mais je persiste.

— Eh bien, ici, c'est la Laverie. C'est notre boulot d'affronter toute une gamme de saloperies pour éviter aux gens comme vous d'avoir à le faire.

Je respire un bon coup et poursuis :

— Et avant d'entrer, je dois vous avertir que vous allez croire que

Fred et Rosemary West bossent pour nous et que Harold Shipman est le médecin de service.

Et là, elle pâlit légèrement – le couple démoniaque de Gloucester et le Doctor Death de Manchester sont la crème des tueurs en série britanniques, après tout –, mais elle ne bronche pas.

— Et vous, vous êtes les braves types ?

— Des fois, j'ai des doutes, soupiré-je. Alors, bienvenue au club.

J'ai l'impression qu'elle va réussir le test, si elle survit encore une heure.

— Assez déconné, dis-je. Ici, c'est l'entrée niveau rue des installations situées sous le bâtiment numéro un du siège. Vous avez vu ce que ces ordures ont fait avec les caméras à la fourrière et sur le Site A. Si mes pressentiments se vérifient, ils vont recommencer ici... À moins qu'ils visent plus large. C'est d'ici que part une connexion sécurisée avec plusieurs des bureaux de la Police londonienne, y compris divers systèmes de contrôle, comme le Centre de contrôle de Camden Town, REGARD SCORPION n'est pas encore prêt à être déployé à l'échelle nationale...

— Diable ! Qu'est-ce qui pourrait bien justifier ça ? demande-t-elle avec de grands yeux.

— Vous n'êtes pas autorisée à avoir accès à cette information. (C'est stupéfiant à quel point cette formule me vient facilement sur les lèvres.) En plus, ça vous ferait faire des cauchemars. Mais c'est vous qui avez parlé du diable, et, comme je disais...

Je m'interromps. Un container débordant d'immondes s'interpose entre nous et la porte anonyme.

— On pourrait imaginer que notre cher détraqué, lui qui a tué tous ces gens chez Dillinger Associates et participe actuellement à une réunion de commission quelque part dans les étages, télécharge des portions de REGARD SCORPION aux divers centres qui contrôlent les caméras. Voilà pourquoi nous allons l'en empêcher en neutralisant le câble Intranet principal qui transite par le siège de la Laverie. Ce qui serait facile si nous étions dans une vulgaire officine gouvernementale, mais c'est en réalité un peu plus difficile parce que la Laverie dispose de gardiens, et certains de ces gardiens sont très particuliers, et certains de ces gardiens très spéciaux vont tenter de nous arrêter en nous dévorant tout crus.

— *Nous dévorer ?* dit Josephine avec un regard un tantinet vitreux. Vous ai-je signalé que les chasseurs de têtes, c'est pas mon rayon ? Ça concerne les gens du Recrutement.

— Écoutez, dis-je doucement, vous connaissez *La Nuit des morts-vivants* ? Ce n'est pas si différent que ça, en fait – sauf que j'ai l'autorisation d'être ici, et que vous avez une carte de service provisoire, de votre côté ; donc nous devrions pouvoir nous en tirer.

Une pensée me vient soudain à l'esprit.

— Vous êtes dans la police. Vous avez suivi une formation au maniement d'armes à feu ?

Clic-clac.

— Oui, dit-elle sèchement. Question suivante ?

— Super ! Si vous voulez bien éloigner ce truc de mon nez... J'aime mieux ça... Ça ne marchera pas avec les gardiens. Je regrette, mais ils sont déjà, euh... métaboliquement neutralisés. *Toutefois*, ça marchera *très bien* avec les caméras de surveillance. Ce qui...

— OK, j'ai pigé. Nous entrons. Nous restons hors champ sauf si nous voulons mourir.

Elle fait disparaître le pistolet à l'intérieur de sa veste et me regarde du coin de l'œil avec, pour la première fois depuis la fourrière, autre chose que de l'irritation ou de l'aversion. Elle se demande probablement pourquoi je n'ai pas bronché. (C'est évident, non ? Comparé à ce qui nous attend à l'intérieur, un peu de climatisation intracrânienne est un moyen relativement indolore de prendre congé, et, de plus, si elle avait eu vraiment marre de moi, elle aurait pu me ramener dans son château et me fourrer dans une gentille cellule individuelle insonorisée avec une paire de godillots taille quarante-quatre et leurs occupants.)

— Nous allons entrer ici et vous allez nous faire passer au baratin devant les zombies pendant que je dégomme toutes les caméras, c'est ça ?

— C'est ça. Ensuite, je vais essayer de voir comment je peux neutraliser le circuit de distribution primaire, la sous-station de secours, le générateur diesel *et* les accus pour le central téléphonique et l'alimentation sécurisée des ordinateurs, *tous en même temps*, sans que personne n'y pige que dalle avant qu'il soit trop tard. Tout en repoussant quiconque essaierait de nous arrêter. C'est clair ?

— Comme de l'eau de vaisselle. J'ai toujours voulu passer à la télé, mais pas tout à fait comme ça.

— Ouais, bon.

Mon regard remonte le mur latéral du bâtiment, qui est aveugle jusqu'au troisième étage (ensuite, les fenêtres donnent sur des pièces vides d'un mètre de profondeur pour simuler l'occupation des lieux).

— J'aimerais mieux demander une frappe aérienne sur la centrale électrique, mais il y a un hôpital là-bas à deux blocs d'ici et un hospice de vieillards de l'autre côté... Vous êtes prête ?

— Parée, dit-elle en hochant la tête.

Je contourne la poubelle à roulettes et frappe à la porte.

Cette porte est un rectangle de peinture bleue dépourvu de marques particulières. Elle s'ouvre en pivotant dès que je la touche – sans grincer, on n'est pas dans un film d'horreur de la Hammer –,

révélant un réduit poussiéreux avec un extincteur à poudre boulonné à un mur, et une autre porte en face.

— Attendez, dis-je en tirant de ma poche la bombe de peinture. C'est bon, entrez. Gardez votre carte de service provisoire à portée de la main.

Elle sursaute lorsque la porte se referme automatiquement avec un léger sifflement, et je pense à déglutir – ce n'est que de l'extérieur qu'elle ressemble à une vulgaire issue de secours.

— Et voilà. C'est maintenant que ça devient intéressant.

Je teste rapidement la porte interne avec un utilitaire sur mon organiseur, sans rien trouver. Je pose donc la main sur la barre d'ouverture et tire. C'est l'instant de vérité : si l'heure de la grande abomination a sonné, l'immeuble tout entier sera déjà plus étanche qu'un bunker nucléaire, et l'équivalent thaumaturgique d'un courant de six cents volts triphasé circulera dans toutes les portes sécurisées. Mais je peux continuer à respirer, et la porte s'ouvre sur un couloir sombre qui passe devant des réserves fermées et aboutit à un escalier en bois crasseux. Et c'est tout : il n'y a rien ici pour égarer un cambrioleur accidentel qui aurait échappé à la vigilance des gardiens dans l'espoir de trouver des fournitures de bureau à piquer. Tout le matériel vraiment confidentiel est soit à dix étages en sous-sol ou de l'autre côté des murs de la cave. Et moi tout crispé dans le noir.

— Je vois pas de zombies, dit Josephine d'une voix tendue en se rapprochant de moi dans les ténèbres.

— C'est parce qu'ils...

Je m'immobilise et sors la bombe de poudre sèche.

— Vous avez un miroir de poche ? demandé-je en essayant de rester décontracté.

— Une seconde.

J'entends un déclic, puis elle me passe une sorte de brosse à dents agglutinée à une lentille de contact.

— Ça ira ? s'enquit-elle.

— Oh, sensass ! Je ne savais pas que vous étiez dentiste.

L'instrument est au bout d'une putain de tige télescopique de presque cinquante centimètres de long. Je me penche en avant et brandis prudemment le miroir incliné pour observer l'escalier.

— C'est pour regarder sous les voitures, pour chercher des bombes... ou des tubulures de freins sectionnées. On ne sait jamais ce que ces petits connards vont faire pendant la récré tandis que vous causez à la directrice.

Gulp.

— Je trouve que ça peut très bien servir à ça aussi.

Je ne vois pas de caméras en haut, alors je rétracte le miroir et je suis sur le point de poser le pied sur la première marche lorsque

Josephine dit :

— Vous en avez oublié une.

— Hein ?

Elle me la montre du doigt. Grosse comme un bouton de porte, incrustée dans le panneau de bois sombre, elle est placée à peu près à hauteur de la taille, et elle est braquée *vers le haut*.

— Merde, vous avez raison.

Et elle a quelque chose de bizarre. Je rapproche le miroir pour la voir de côté, et j'en reste baba.

— Deux objectifs. Très astucieux.

Je dégaîne mon Leatherman et commence à les extraire de la paroi. C'est un câble coaxial, comme il se doit. Pas de signes manifestes d'un REGARD SCORPION en activité, mais j'ai encore les mains moites et une boule dans la gorge quand je me rends compte que j'ai bien failli passer devant. Et d'ailleurs, jusqu'où peut-on aller dans la miniaturisation des caméras vidéo ? J'en découvre chaque jour des spécimens de plus en plus petits.

— Vous avez intérêt à vous dépêcher, commente Josephine.

— Pourquoi ?

— Parce que vous venez de leur dire que vous êtes là.

— Oh ! D'accord.

Nous grimpons les marches par saccades et nous arrêtons avant le palier suivant pour chercher de nouveaux basiliques incrustés. Josephine en repère un, moi aussi. Je les tague à la bombe – presque vide –, puis leur massacre les lentilles par-derrière et par-dessous (en essayant de ne pas respirer les vapeurs) avant que nous passions dans le champ. Et puis une planche grince d'une manière peu naturelle, rien que pour nous écoeurer. Nous arrivons quand même vivants sur le palier du rez-de-chaussée, et j'ai juste le temps de comprendre dans quel merdier nous nous sommes fourrés lorsque les lumières s'allument et que les veilleurs de nuit déboulent de chaque côté.

— Ah, Bob ! On s'est enfin décidé à faire un tour au bureau, n'est-ce pas ?

C'est Harriet, légèrement délirante dans un tailleur noir à fines rayures, qui brandit un verre de ce qui ressemble à du vin blanc pétillant.

— Où sont tous les autres, bordel ? demandé-je en regardant autour de moi.

À cette heure de la journée, l'endroit devrait grouiller de bureaucrates. Mais je ne vois que Harriet – et trois ou quatre veilleurs silencieux en uniforme gris qui se penchent vers nous avec leur air de chien battu et leurs yeux pleins de vers lumineux.

— Je crois que nous avons déclenché l'exercice mensuel d'alerte incendie avec quelques heures d'avance, dit Harriet avec un sourire

narquois. Ensuite, nous avons verrouillé les portes. Vous savez, c'est très simple.

Fred-le-Comptable s'avance en cahotant et me lorgne par-dessus l'épaule de Harriet. Il est mort depuis des mois : normalement, je dirais que c'est un progrès, mais il est en train de baver légèrement comme s'il avait raté l'heure de son casse-croûte.

— C'est qui ? demande Josephine.

— Qui ça ? Oh, l'une est une désastreuse bureaucrate en état de non-mort, l'autre travaillait à la Comptabilité avant d'avoir un petit accident lors d'une invocation. Les jeux sont faits, dis-je en montrant les dents à Harriet.

— Je ne le crois pas, dit-elle d'un air dédaigneux et légèrement triomphal derrière sa garde rapprochée de zombies. En fait, les rôles sont inversés. Vous arrivez en retard et vous êtes devenu demandeur d'emploi. L'Unité anti-possession est en passe d'être liquidée... ce vieux fossile d'Angleton ne sera plus d'aucune utilité dès que nous disposerons d'une surveillance panoptique associée à la technologie du regard-qui-tue et mise en place dans tous les services. En fait, vous arrivez à temps pour déménager vos affaires, dit-elle avec un horrible sourire. Petit imbécile, je suis sûre qu'en bas on pourra trouver à vous utiliser.

— Vous avez causé à votre ami M. McLuhan, n'est-ce pas ? demandé-je, à court d'arguments, pour essayer de gagner du temps, car je n'ai *vraiment* pas envie de me faire embarquer par les veilleurs de nuit. Il est en haut ? Si c'est le cas, vous avez probablement besoin de savoir que j'ai l'intention de l'arrêter. Douze inculpations pour meurtre et tentative de meurtre, au cas où ça vous intéresserait.

Je résiste à la tentation de me retourner. La voix de Josephine est fragile, mais parfaitement contrôlée :

— Police.

— Vous vous trompez de juridiction, ma chère, dit Harriet avec sollicitude. Et puis je crois que votre imbécile de casse-cou vous a mis sur une voie de garage. Ça ne marche pas. Prenez la femme, dit-elle en faisant claquer ses doigts, arrêtez l'homme.

— Pas un... commencé-je.

Les zombies avancent en titubant par saccades, et puis l'enfer se déchaîne à une vingtaine de centimètres de mon oreille droite. Les zombies font d'excellents veilleurs de nuit et il faut mettre le paquet pour en assommer un, mais ils ne sont pas à l'épreuve des balles, et Josephine vide son chargeur plutôt deux fois qu'une. Je suis ébloui par l'éclair et j'ai l'impression qu'on me cogne sur la tête avec une pelle... des morceaux de viande et d'innommables débris volent de partout, mais presque sans effusion de sang, et les affreux repartent à la charge.

— C'est pas *bientôt* fini ? siffle Harriet en claquant les doigts à l'adresse de Josephine.

Les zombies s'arrêtent un instant puis se rapprochent tandis que leur maîtresse recule vers l'escalier qui mène au premier étage.

— Vite, le couloir du fond, à droite ! haleté-je.

— Le... quoi ?

— Vite !

Je fonce dans le couloir en tirant Josephine par le bras jusqu'à ce que je la sente courir avec moi. Au cinéma, les zombies ne peuvent pas courir – dur, parce que Sam Raimi ne travaille plus ici. Je sors ma carte de service et hurle *Sésame ouvre-toi !* : les portes s'ouvrent en claquant à droite comme à gauche, y compris celles des placards à balais et des accès aux gaines de ventilation.

— Par ici !

Je plonge dans une ouverture et Josephine s'y engouffre derrière moi. Je tire sur la porte pour la fermer.

— *Sésame, referme-toi, merde, bordel !*

Et elle claque tandis que des doigts osseux commencent à tambouriner durement à l'extérieur.

— Vous avez du feu ? demandé-je.

— Non, je fume pas. Mais j'ai une torche quelque part...

Ça tambourine plus fort.

— Je ne voudrais pas vous brusquer, mais...

Et la lumière fut.

Nous nous trouvons dans un puits peu profond d'où partent des glissières à câbles qui disparaissent dans l'obscurité au-dessus de nous. Josephine a l'air désespérée.

— Ils sont restés debout ! Je les ai tous flingués et ils sont restés debout !

— N'exagérons rien, ils sont télécommandés.

Ce n'est peut-être pas le moment d'expliquer les points d'invocation à six nœuds, l'exercice Vohlman et les détails de la réanimation et de la procédure d'engagement des morts. Ils frappent à la porte et ils veulent entrer. Mais j'aperçois quelque chose d'intéressant.

— Hé ! Je vois du câblage Cat-5. Vous me passez votre torche ?

— C'est pas le moment de m'assommer avec votre jargon, crétin. Ou alors c'est des cafards que vous cherchez ?

— Faites pas chier et passez-la-moi, je vous expliquerai plus tard, d'ac ?

Je commence vraiment à en avoir plus que marre de Harriet ; la journée a été longue et je me suis dit une fois, il y a bien longtemps, que si jamais je l'entendais encore me servir un de ces sermons de merde sur le respect des horaires, je péterais les plombs en beauté.

— Dans le mille !

C'est bien du Cat-5, et un câble encore *plus* intéressant émerge de ce qui m'a tout l'air d'être une DS-3, spéciale haut débit. Je sors mon Leatherman et commence à travailler sur la boîte de dérivation. Ça gratte à la porte avec insistance, mais j'ai maintenant les fils sous les yeux et j'en ai rien à foutre. Qui a dit : « C'est quand on vous croit raffiné et technique qu'il faut être grossier et brutal » ? J'attrape une poignée de câbles Internet et tire de toutes mes forces. Puis j'en attrape une autre poignée. Ensuite, quand j'ai déconnecté la ligne extérieure principale – *mission accomplie* – je m'accorde un instant de réflexion.

— Bob, vous avez un plan ?

— Je réfléchis.

— Eh bien, réfléchissez plus vite, ils vont passer à travers la porte...

C'est alors que je souviens de mon téléphone portable et décide de faire une ultime tentative. Je compose au vol le numéro préenregistré du poste de Bridget... et c'est Angleton qui décroche après la deuxième sonnerie. Le salaud.

— Ah, Bob ! dit-il d'un ton chaleureusement paternel. Où êtes-vous ? Avez-vous réussi à neutraliser l'Internet ? Vous êtes tiré d'affaire ?

Je n'ai pas le temps de démentir. En plus, Josephine est en train de recharger son calibre et je crois qu'elle va tenter un jeu de mots du plus mauvais goût si je ne trouve pas une solution illico presto.

— Patron, lancez l'utilitaire REGARD SCORPION de McLuhan et téléchargez le micrologiciel sur toutes les caméras de poursuite au rez-de-chaussée, dans l'aile est, *immédiatement* !

— Quoi ? Je ne suis pas sûr de vous avoir bien compris.

Je respire un bon coup et dis :

— Elle a asservi les veilleurs de nuit. Tout le reste du personnel est à l'extérieur de l'immeuble. Faites-le *maintenant*, ou je vais me mettre au régime cervelle fraîche.

— Puisque vous le dites, convient-il à la manière d'un oncle indulgent qui s'adresse à un écolier turbulent.

Et il raccroche.

Dans un fracas de bois pulvérisé, une main passe à travers la porte comme un bélier et s'encastre dans la paroi opposée. J'ai le temps de dire « Oh ! merde » avant que la main se retire. Puis un éclair jaillit dehors à soixante centimètres de la porte, plus ou moins synchronisé avec une combustion explosive et une onde de chaleur. Nous nous blottissons au fond du réduit, terrifiés à la perspective d'un incendie jusqu'à ce que les extincteurs automatiques se décident enfin à entrer en action.

— C'est encore dangereux ? demande Josephine.

Ou, du moins, c'est ce que j'ai cru l'entendre dire, car mes oreilles bourdonnent toujours.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Je prends le couvercle cassé de la boîte de dérivation et le passe par le trou dans la porte. Comme il n'explose pas, j'entrouvre prudemment la porte. Le bourdonnement est plus fort : c'est mon portable. Je l'extrait tant bien que mal de ma poche et me recroqueville pour le garder au sec, appuyé contre le mur du couloir pour être aussi loin que possible des corps noircis des zombies.

— C'est qui ?

— Votre chef de section, dit-il, simplement amusé cette fois-ci. Vous êtes honteusement trempés ! Montez donc à Mahogany Row et venez vous sécher, tous les deux... Le directeur dispose d'une salle de bains personnelle et je crois que vous avez bien mérité d'y faire un tour.

— Euh... Harriet, Bridget ? McLuhan ?

— On s'en est occupé, dit-il d'un ton suffisant.

Et je frissonne convulsivement tandis que l'eau me caresse de ses tentacules glacés jusqu'au bas de l'échine et me chatouille les précieuses comme une amante en instance de noyade.

— D'accord. On monte.

Je me retourne vers le placard défoncé. Josephine me sourit comme un rat acculé dans son trou, toutes dents dehors, sauvagement armée de son calibre 38 étincelant.

— Nous sommes hors de danger, dis-je en essayant d'être rassurant. Je crois que nous avons gagné.

Il faut grimper pour atteindre le repaire d'Angleton, qui opère normalement à partir d'un sous-sol sinistre de l'autre côté de la tranche immobilière londonienne premier choix qu'occupe la Laverie ; cette fois-ci, il est confortablement installé dans la suite directoriale au dernier étage abandonné de l'aile nord.

L'aile nord est encore au sec. Là, les gens sont toujours au travail, inconscients du spectacle qu'offre l'aile voisine : des zombies calcinés et trempés gisant dans les couloirs thaumaturgiquement saturés. Nous attirons quelques regards – moi-même, trempé et chiffonné dans ma tenue de campagne, l'inspecteur principal Sullivan dans l'épave d'un coûteux tailleur-pantalon, l'arme surdimensionnée battant contre sa hanche dans une étreinte mortelle –, mais, sagesse ou simple indifférence, personne ne me demande de réparer l'Internet ni exige de savoir pourquoi nous laissons des empreintes boueuses en traversant les Ressources humaines.

Lorsque nous atteignons l'épaisse moquette verte et la quiétude

poussiéreuse de la suite directoriale, Josephine ouvre de grands yeux, mais elle a cessé de trembler.

— Vous avez des tas de questions, dis-je finalement. Essayez de les garder pour plus tard. Je vous dirai tout ce que je sais et que vous êtes autorisée à savoir, une fois que j'aurai eu le temps de téléphoner à ma fiancée.

— J'ai un mari et un fils de neuf ans. Vous y avez songé avant de m'entraîner dans ce cauchemar délirant ? Désolée. Bien sûr, vous n'en aviez pas l'intention. C'est simplement que mitrailler des zombies et me faire flinguer par des basilics me perturbe un peu. C'est les nerfs.

— Je sais. Alors essayez de ne pas craquer devant Angleton, d'accord ?

— Qu'est-ce qu'il est, Angleton, au fait ? Il se prend pour qui ?

Je m'arrête devant la porte du bureau.

— Si je le savais, je ne suis pas sûr que j'aurais le droit de vous le dire.

Je frappe trois fois.

— Entrez.

Andy nous ouvre la porte. Assis dans le fauteuil du directeur, Angleton joue avec un objet posé au milieu de l'immense bureau en chêne qui semble dater des années 1930. (Il y a une carte sur le mur, derrière, et un quart de sa surface est en rose.)

— Ah, monsieur Howard, Inspecteur, dit Angleton. Vous avez bien fait de venir.

Je regarde de plus près. *Tac, tac, tac.*

— Un pendule de Newton. C'est très années soixante-dix.

— On le dit.

Il se permet un pâle sourire. Les billes qui rebondissent entre les portiques du jouet pour cadre désœuvré ne sont pas chromées, elles semblent même texturées : brun pâle d'un côté, marron ou blond velu de l'autre. Et bosselées, à un point inquiétant...

Je respire à fond.

— Harriet nous attendait. Elle a dit que nous arrivions trop tard et que l'Unité anti-possession était en cours de dissolution.

Tac, tac.

— Oui, elle serait capable de dire ça, n'est-ce pas ?

Tac, tac, tac, tac. Finalement, je n'y tiens plus.

— Et alors ? demandé-je.

— Voyez-vous, un type que je connaissais dans le temps, et qui s'appelait Oulianov, a dit une fois quelque chose d'assez profond.

Angleton ressemble au chat qui vient d'avaler le canari... et les pattes du volatile dépassent de sa bouche. Il veut absolument m'apprendre quelque chose.

— « Faites en sorte que vos ennemis vous vendent assez de corde

pour se faire pendre avec. »

— Euh... c'était pas Lénine ?

Une légère irritation traverse fugitivement son visage.

— C'était avant, dit-il tranquillement.

Tac, tac, tac. Il relance les billes d'une pichenette pour qu'elles s'entrechoquent à nouveau. Je comprends soudain ce qu'elles sont et j'en ai la nausée. Non, vraiment, Bridget et Harriet – et le prédécesseur de Bridget, et le mystérieux M. McLuhan – ne m'embêteront plus jamais. (Sauf dans mes cauchemars associés à ce lieu, où je vois ma propre tête ratatinée finir intégrée à quelque jouet snob sur le bureau du directeur, et où j'entends mon crâne sonore égrener l'éternité dans un hurlement que personne ne peut plus percevoir...)

— Bridget préparait ce coup d'État interne depuis longtemps, Robert. Probablement avant que vous rejoigniez la Laverie... ou soyez enrôlé.

Il prend le temps de poser un regard critique sur Josephine et poursuit :

— Elle a suborné Harriet, acheté McLuhan, employé son propre geas corrompu pour contrôler Voss. Associés dans le crime, je suppose qu'ils projetaient de me dénoncer comme incompetent et comme source éventuelle de fuites dangereuses devant le Conseil des Auditeurs – c'est ainsi que se trament ces complots, d'ordinaire. J'ai subodoré pareilles manigances, pourtant j'avais besoin de preuves solides. Vous me les avez fournies. Mais voilà, Bridget était par trop instable ; lorsqu'elle s'est rendu compte que j'étais au courant, elle a ordonné à Voss de supprimer les témoins, puis a convoqué McLuhan et poursuivi sa révolution de palais. Malheureusement pour elle, elle n'a pas réussi à identifier mon supérieur avant d'essayer de me court-circuiter pour me faire destituer.

Il tapote l'écrêteau sur le devant du bureau : **SECRÉTAIRE PARTICULIER.** Gardien des secrets, donc. Les secrets de qui ?

L'ampoule finit par s'allumer au-dessus de ma tête.

— La gestion matricielle, dis-je. La Laverie utilise la gestion matricielle. Bridget vous a vu sur l'organigramme comme chef de l'Unité anti-possession, et non comme secrétaire particulier du...

C'est donc pour ça qu'il peut avoir libre accès au bureau du directeur !
Josephine en est horrifiée.

— Vous appelez ça une administration gouvernementale ?

— Il s'en passe de pires au Parlement tout au long de l'année, ma chère.

Maintenant que la menace immédiate a disparu, Angleton semble remarquablement imperturbable ; en cet instant, je doute qu'il change Josephine en grenouille, même si elle commençait à lui crier dessus.

— En plus, vous devez connaître la maxime « Le pouvoir corrompt,

et le pouvoir absolu corrompt absolument », non ? Ici, tout au long de la semaine, nous avons affaire à un pouvoir assez fort pour détruire votre esprit. Pis encore, nous *ne pouvons* nous soumettre au contrôle du public : c'est bien trop dangereux, un peu comme si on distribuait des pétards nucléaires à des enfants de trois ans. Vous demanderez à Robert de vous dire ce qu'il a fait pour attirer notre attention, si cela vous intéresse.

Je suis encore tout dégoulinant d'eau froide, mais je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

Il se concentre encore sur Josephine.

— Nous pourrions renforcer le geas et vous relâcher, s'empresse-t-il d'ajouter. Mais je crois que vous pouvez être beaucoup plus utile ici. À vous de choisir.

Je grogne tout bas. Elle me lance un regard, les yeux plissés et cyniques.

— Si c'est comme ça qu'on mène une enquête sur le terrain dans votre service, alors vous avez vraiment besoin de moi.

— Eh bien, vous n'êtes pas obligée de vous décider immédiatement. Il y a la question du détachement, et tout le reste à régler. Quant à vous, Bob, dit-il en insistant sur mon prénom, vous avez encore une fois donné toute satisfaction. Maintenant, allez prendre un bain avant que la moquette moisisse sous vos pieds.

— La salle de bains est la deuxième porte à gauche dans le couloir, ajoute aimablement Andy, posté contre le mur, près de la porte.

À présent, plus de doute sur l'identité de qui commande ici.

— Mais qu'est-ce qui se passe maintenant ? demandé-je.

Je suis perplexe, un tantinet choqué, et je lutte déjà contre les bâillements qui m'assaillent lorsque les gens cessent d'essayer de me tuer.

— Je veux dire, rectifié-je, qu'est-ce qui s'est *réellement* passé ?

Angleton grimace comme une tête de mort.

— Bridget a été déchue de ses fonctions. Les directeurs m'ont donc demandé de charger Andrew d'assurer l'intérim à la tête du service. Boris a gaffé : il n'a pas remarqué McLuhan. Il est, euh... temporairement indisposé. Et quant à vous, une mission réussie mérite sa récompense naturelle : une autre mission.

Son sourire s'élargit.

— Et comme disent, je crois, les jeunes d'aujourd'hui, no problemo...

POSTFACE

À l'intérieur de la machine épouvante

La fiction est employée à des fins variées. En son cœur réside l'art simple de la narration – transférer des idées et des séquences d'événements, d'images et de personnages de l'intellect du narrateur à celui de son public par le seul truchement des mots. Mais la narration est un outil, et les usages auxquels peut se prêter un outil diffèrent souvent de celui pour lequel l'outil a été conçu – quand ils ne sont pas plus intéressants.

La fiction est tissée à partir de mensonges plausibles, afin de représenter une *abréalité* suffisamment convaincante pour que nous ne mettions pas en question ce que nous entendons – et elle se présente sous bien des formes différentes. Nous prenons plaisir à consommer de la fiction, c'est une activité récréative dans laquelle nous nous engageons. Pourquoi alors avons-nous un appétit pour des formes de fiction qui nous rendent profondément mal à l'aise, ou qui nous effraient ?

Il est probable que, si vous êtes arrivé à cette postface, vous y êtes parvenu par le chemin le plus long – en lisant *Les Archives de l'atrocité* et *La Jungle de béton*. Le présent ouvrage est une œuvre de fiction, un produit récréatif. Personne ne vous a forcé à le lire en vous appuyant le canon d'une arme contre la tempe, alors vous avez probablement apprécié cette expérience. Maintenant, au risque de la démystifier, j'aimerais ramasser le cadavre, en disséquer les trois organes principaux et essayer d'expliquer comment, au juste, ces éléments forment un tout harmonieux.

Guerriers froids

J'aimerais commencer par tracer un portrait anonymisé d'un des plus grands auteurs de fiction d'épouvante du XX^e siècle – un homme dont l'œuvre m'a fortement influencé lorsque j'ai écrit ces textes.

D. naquit à Londres en 1929 dans une famille de la classe ouvrière. Brillant élève, il fréquenta la St. Marylebone Grammar School et la William Ellis School de Kentish Town, puis il travailla comme employé de bureau dans les chemins de fer avant d'accomplir son service militaire dans la RAF comme photographe attaché à la Special Investigation Branch.

Après sa démobilisation en 1949, il étudia les beaux-arts et réussit à obtenir une bourse pour s'inscrire au Royal College of Art. Travaillant comme serveur le soir, il se découvrit une passion pour la cuisine. Pendant les années cinquante, il voyagea, émargeant comme illustrateur à New York puis comme directeur artistique dans une agence de publicité londonienne avant de s'installer en Dordogne et de commencer à écrire. Son premier roman fut un succès immédiat et fut porté à l'écran (avec Michael Caine dans le rôle principal) ; il produisit ensuite environ un livre par an pendant le reste du XX^e siècle. D. est assez solitaire et a eu un moment la réputation de ne communiquer que par télex. Il se peut aussi qu'il détienne un record pour avoir été le premier écrivain à produire un roman en utilisant de bout en bout un système de traitement de texte (vers 1972).

L'œuvre de D. dénote un détachement dans l'observation, une recherche méticuleuse dans les détails du décor et un souci de la nuance. Ses narrateurs sont habituellement anonymes, leur évaluation cynique de l'organisation et de la situation est chargée d'un dégoût ou d'un mépris de leurs conditions d'existence que certains autres personnages trouvent extrêmement agaçant, voire idéologiquement suspect. L'univers dans lequel ils sont emprisonnés est un labyrinthe d'épisodes historiques secrets et d'organisations occultes, d'entités qui empiètent sur le monde que nous habitons, tapies sous la surface comme un étang en voie de congélation sous une mince pellicule de glace, avec, flottant en permanence à l'arrière-plan, un immense voile gris, une horreur cauchemardesque de crépuscule des dieux en formation ; car la partie grandiose des protagonistes de D., si allègrement (ou tristement) cyniques soient-ils, se dispute toujours pour les enjeux les plus extrêmes.

D. est évidemment Len Deighton, plus communément considéré, peut-être, comme l'un des plus grands maîtres du roman d'espionnage à suspense, et qui, à en croire certains critiques, avec des romans comme *Ipccress*, *danger immédiat*, *Mes funérailles à Berlin* et *Un cerveau d'un milliard de dollars*, serait l'égal de John Le Carré, ou même le surpasserait. Et l'arrière-plan de ses romans, l'univers qui les chargeait de tension et fournissait les enjeux des coups de poker désespérés qu'il décrit, était la guerre froide.

La guerre froide s'est terminée brusquement en 1991 avec le coup d'État qui a conduit à l'éclatement de l'Union des républiques

socialistes soviétiques. Aujourd'hui, pas plus d'une dizaine d'années après qu'elle eut pris fin comme une baudruche qui se dégonfle et non à grand fracas, il est de plus en plus difficile de se rappeler ce que c'était exactement que de vivre avec un affrontement de dimensions aussi gigantesques entre deux puissances représentant les extrêmes manichéens de la civilisation industrielle. Mais ceux d'entre nous qui ont grandi pendant la guerre froide ont été marqués à vie par la peur, tout comme les enfants qui ont regardé les événements du 11 septembre 2001 en direct sur CNN ; c'est que la guerre froide appliquait une mince pellicule d'épouvante sur toute fiction explorant la diplomatie, l'espionnage ou les conflits armés.

Remonter jusqu'aux origines de la guerre froide est une tâche difficile ; ses racines ont des origines variées qui s'enfoncent dans le sol fertile et gorgé de sang du début du XX^e siècle. Ce qui est incontestable, c'est le fait qu'en 1968, les États-Unis d'Amérique et l'Union des républiques socialistes soviétiques avaient déjà rassemblé des arsenaux sans précédent dans l'histoire de la guerre, et se menaçaient mutuellement d'armes à la détente sensible. Pendant le deuxième conflit mondial, tous les belligérants combinés avaient utilisé la bagatelle de onze millions de tonnes d'explosifs. Ce qui équivalait à la capacité d'emport d'un seul bombardier B-52 ou d'un seul missile balistique intercontinental Titan-2 de la période médiane de la guerre froide, avant que les armes intelligentes et les systèmes de guidage de précision commencent à remplacer la hache dissuasive du chef de tribu par le scalpel du chirurgien.

Bien des enfants de la guerre froide ont grandi en doutant qu'ils atteignent jamais l'âge adulte. L'annihilation leur faisait signe, sous un habit apocalyptique qui était néanmoins bien plus précisément anatomisé que les visions de n'importe quel mystique médiéval. Nous connaissions le numéro de série, la charge en mégatonnes, la précision, les caractéristiques balistiques et les effets de souffle de notre bête noire, tapie en état de veille permanente sous les vagues ou rongéant son frein sur des érecteurs-lanceurs dispersés aux quatre coins de la toundra sous un soleil qui ne se couche jamais.

L'un des talents de Len Deighton était qu'il avait lesté les dilemmes et conflits personnels de ses protagonistes – hommes et femmes d'envergure modeste enchaînés à des postes de bureaucrates minables et mal payés – avec l'ombre de l'apocalypse. La littérature d'espionnage de la guerre froide était, à certains égards, l'expression la plus achevée de la fiction d'épouvante ; car le cauchemar était *réel*. Inutile d'évoquer en sous-entendus obscurs des connaissances interdites et d'anciens dieux endormis dans des cités englouties qui pourraient nous infliger d'indicibles horreurs, quand on vit dans une époque où un message codé inopportun peut vous changer en aveugle

brûlé à cinquante pour cent dans les ruines d'une ville morte, à peine une heure plus tard. Le cauchemar était très réel, en effet, et on pourrait dire qu'il n'a jamais cessé ; mais nous sommes devenus blasés en la matière, nous dansons au bord du précipice parce que le grand moteur de la rivalité idéologique qui alimentait la guerre froide est tombé en panne et que nous sommes tous partenaires économiques dans la globalisation, aujourd'hui et pour toujours.

La littérature d'espionnage, comme la littérature d'épouvante, compte sur le caractère banal du protagoniste pour attirer le lecteur à proximité des horreurs occultes et surnaturelles de l'aliénation. Nous sommes invités à nous identifier aux semblables de Harry Palmer (ainsi désigné par Deighton dans le scénario du film *Ipcress, danger immédiat* – alors que, détail significatif, il n'a pas de nom dans le roman), fonctionnaire subalterne dont les obligations occasionnelles, entre deux séances de paperasserie, impliquent de visiter des sites d'essais nucléaires, de chaperonner des savants spécialistes des armements et de pourchasser les agents de la puissance étrangère. Peu à peu aspiré dans une intrigue sinistre par la lente révélation de connaissances occultes et secrètes, Palmer, désorienté et troublé, est forcé d'affronter ses pires craintes dans un univers dont le romancier nous révèle progressivement qu'il est sous la menace cauchemardesque d'entités au-delà de la réalité consensuelle imposée par notre société.

Nous sommes aussi devenus blasés quant aux cauchemars apocalyptiques d'une époque plus ancienne.

Howard Phillips Lovecraft fut l'un des grands pionniers du roman d'espionnage. Né en 1890 à Providence, près de Boston, il était l'enfant de parents aisés ; toutefois, son père fut interné lorsqu'il avait trois ans, et Lovecraft souffrit de troubles psychosomatiques variés qui l'empêchèrent de fréquenter l'école. Malgré ces problèmes, il apprit en autodidacte, s'intéressant à la science comme à la littérature. Après une dépression nerveuse en 1908, Lovecraft habita avec sa mère, qui semblait peu à peu dans la folie. Capable d'écrire rapidement, il devint journaliste amateur autopublié, et, à la fin des années 1910, il commença à soumettre ses nouvelles aux revues.

Lovecraft apportait un regard froid et analytique à l'exercice de l'espionnage. Dans ses écrits, nous rencontrons fréquemment l'archétype de l'investigateur érudit, qui fouille fiévreusement les bibliothèques et de colossales archives à la recherche de la clef disparue qui donnerait la solution d'une énigme chiffrée. Dans *Les Montagnes hallucinées*, Lovecraft préfigure brillamment le thriller technologique de la fin du XX^e siècle : c'est l'histoire des agents d'une puissance impériale, hautement qualifiés, qui infiltrent un continent glacé interdit – pas à un million de kilomètres des menaçants plateaux

frigorifiés de la Sibérie – à la recherche de connaissances secrètes, risquant la mort si les vigilants défenseurs de l'ordre nouveau viennent à s'apercevoir de leur présence. Des échos des obsessions de Lovecraft abondent dans les thrillers plus élaborés de la guerre froide, depuis *Destination : station polaire Zebra*, d'Alastair MacLean, jusqu'au succulent jardin d'horreurs biologiques de Ian Fleming, dans *On ne vit que deux fois* (le livre, pas le film).

Est-ce encore confus ? Au cas où, je vais résumer. Len Deighton n'était pas un auteur de romans d'espionnage, mais de romans d'épouvante, parce que tous les romans d'espionnage de la guerre froide comptent sur l'horreur existentielle de l'annihilation nucléaire pour fournir un frisson de terreur qui relève les enjeux des parties que disputent leurs personnages, par ailleurs banals. Et, au contraire, H. P. Lovecraft n'était pas un auteur de récits d'épouvante – du moins, pas totalement – car nombre de ses préoccupations, depuis la collecte obsessionnelle d'informations secrètes jusqu'à l'infiltration et la cartographie de territoires contrôlés par les Étrangers, sont au cœur des obsessions des écrivains de thrillers.

(Avant d'étirer cette analogie jusqu'à ce qu'elle se rompe, je suis forcé d'avouer qu'il y a bien une différence entre la fonction et le dessein de la littérature d'épouvante et ceux de la littérature d'espionnage. La littérature d'épouvante nous permet d'affronter et de sublimer nos craintes d'un univers incontrôlable, mais cette menace est presque écrasante et risque effectivement d'anéantir les protagonistes. En revanche, la littérature d'espionnage nous permet de croire un instant que les humbles peuvent, en obtenant des connaissances secrètes, acquérir un minimum de poids pour influencer les menaces écrasantes qui imprègnent leur univers. Par conséquent, même si la dynamique fondamentale de l'épouvante comme de l'espionnage repose sur la même idée de gigantesques forces impersonnelles dont le contrôle échappe aux protagonistes et dont ils pourraient, au début, ignorer l'existence, le résultat est souvent différent.)

Espion et Dagon

La réalité quotidienne de l'espionnage est très différente de la fiction romanesque.

De temps à autre, des officines de renseignement occidentales recrutent par voie d'annonces auprès du grand public. Le profil de l'agent professionnel est celui d'un fonctionnaire : calme, diligent,

scrupuleux quand il s'agit de remplir des formulaires et d'exécuter des procédures. Loin d'avoir un passé mystérieux, les aspirants agents secrets sont obligés de fournir une liste exhaustive de tous les lieux où ils ont jamais résidé, et leurs antécédents seront passés au peigne fin avant que leur affectation soit approuvée. Loin d'être des hommes d'action, la majorité des membres du personnel du renseignement sont des employés de bureau, avec une petite minorité de femmes, et il est pratiquement certain qu'ils n'utilisent jamais d'armes dans l'exercice de leur profession.

L'image change dès lors qu'on envisage des organisations non occidentales telles que le Moukhabarat irakien, officines d'État qui considèrent la subversion interne sous le regard froid d'un zèle totalitaire. Elle change en période de conflit déclaré, et elle change encore lorsqu'on examine les organisations occidentales chargées du contre-terrorisme et de la lutte contre le crime organisé, le FBI, par exemple. Mais l'idée essentielle qu'il faut garder à l'esprit est qu'en réalité le James Bond du cinéma (et, à un moindre degré, le vecteur littéraire de fantasmes créé par Ian Fleming) est un négatif quasi parfait de l'authentique agent de renseignement. Il est tout ce qu'un véritable espion ne peut se permettre d'être : voyant et violent, il roule sur l'or, il a du charme et tous les regards convergent sur lui.

Alors pourquoi les espions sont-ils des cibles aussi fascinantes de la fiction ?

Réponse : parce qu'ils savent (ou veulent savoir) ce qui se passe réellement.

Nous vivons dans une ère d'incertitude, de complexité et de paranoïa. D'incertitude, parce que, depuis quelques siècles, il y a carrément bien trop de connaissances disponibles pour qu'un seul être humain puisse les embrasser ; nous sommes tous ignorants, si l'on va jusqu'au bout de ce raisonnement. La complexité multiplie cet effet parce que nos zones d'ignorance et nos points faibles interfèrent de manière imprévisible : les projets les plus innocents ont des effets secondaires imprévus. Et la paranoïa est le produit émergent de ces effets secondaires : le monde n'est pas tel qu'il paraît, et, de fait, il se peut que nous n'arrivions jamais à appréhender le monde tel qu'il est sans le filtrage réconfortant de nos opinions préconçues et de nos médias.

C'est donc à la fois une proposition séduisante (et effrayante) que de croire que quelqu'un, quelque part, sait de quoi il retourne. Séduisante quand nous pensons que ces gens-là sont de notre côté, qu'ils défendent nos valeurs et nos vies, se battent dans des conflits grandioses et secrets pour assurer la survie de notre douillette et confortable existence. Terrifiante quand nous craignons que peut-être – simple supposition –, quelqu'un dans le monde, qui *ne nous aime*

pas, ou même *ne pense pas* comme nous, se soit emparé des commandes d'un avion de ligne et se dirige droit sur les tours jumelles de notre vision du monde.

Ce n'est pas une simple métaphore de mauvais goût, d'ailleurs. Un commentaire souvent entendu pendant la deuxième moitié de septembre 2001 était : « J'ai d'abord cru que c'était un truc sorti d'un roman de Tom Clancy. » Tom Clancy est l'un des principaux représentants du thriller technologique à grand spectacle, avatar « plus c'est gros, plus ça plaît » du roman d'espionnage obsédé par les gadgets et la panoplie propres au métier. L'espace d'un instant, c'était comme si le tissu du monde réel avait été déchiré et remplacé par une affreuse fiction : et, de fait, les pirates du 11 septembre croyaient *envoyer un message* à l'Occident détesté. Un message qui choquait et horrifiait (et mutilait et tuait) ; et s'il a fait aussi mal, c'est qu'il a, entre autres, ébranlé l'idée que nous étions au courant, que nous savions ce qui se passait et que nos défenseurs veillaient, prêts à riposter.

En face de notre ami l'espion, de l'autre côté de la barrière narrative, se dresse notre ennemi, l'Autre, le destructeur. Les Autres se présentent sous diverses formes, mais sont toujours, d'une manière ou d'une autre, animés de mauvaises intentions à notre égard. Il se pourrait que ces Autres veuillent nous conquérir et nous soumettre, nous forcer à adopter leur religion, leur idéologie ou leur monarque. Il se pourrait aussi qu'ils veuillent carrément nous manger la cervelle ou briser nos os pour en sucer la moelle. Quel qu'il soit, leur but se définit en des termes profondément incompatibles avec notre tranquillité et notre sécurité. Parfois l'idéologie et l'aliénation se chevauchent dans l'allégorie : si le sujet apparent de *L'Invasion des profanateurs de sépultures*, ce classique des années 1950, était le débarquement des extraterrestres, le film servait aussi de métaphore rapprochée pour les infiltrations d'agents communistes, thème paranoïaque typique de la guerre froide. Entre-temps, *Les Femmes de Stepford* ont arraché le masque d'une vision extérieurement utopique d'une communauté conformiste dans laquelle chacun tient sa place pour révéler un processus honteusement déplaisant d'aliénation qui s'insinue comme un parasite sous la peau des personnages.

On peut dire ceci de la littérature d'épouvante : elle nous permet d'affronter nos peurs, de sortir le croque-mitaine du placard pour le laisser flotter au-dessus de nous sous sa forme la plus intimidante. (L'issue de la confrontation diffère selon qu'il s'agit d'une tragédie classique – dans laquelle leurs imperfections et leur orgueil démesuré causent la chute des protagonistes – ou d'une comédie, dans laquelle ils retrouvent leur liberté ; mais ils portent toujours les marques de l'épouvante.)

Et on peut dire ceci du roman d'espionnage : il nous permet d'affronter notre ignorance en tâtonnant prudemment autour de l'éléphant de la politique jusqu'à ce qu'il sonne la trompette, ou, peut-être, écrase de son pied gigantesque la tête du protagoniste. (Encore une fois, le dénouement dépend des racines tragi-comiques du récit – mais tout repose quand même sur l'ignorance et la révélation.)

Et maintenant, quelque chose de complètement différent.

HAXOR DUD 35

Le hackeur de la fiction n'est pas le maniaque de l'informatique du monde réel, mais un archétype vieux de quatre mille ans.

Des dieux escrocs n'ont cessé de faire la nique aux figures d'autorité depuis que le premier apprenti chaman s'est payé la tronche de son vieux maître. Depuis Anansi le dieu araignée jusqu'au dieu escroc Loki de la mythologie nordique, l'escroc incarne la malice, la curiosité et, parfois, la méchanceté. Nos premières connaissances détaillées des religions polythéistes viennent des premières civilisations agricoles qui aient laissé des archives écrites derrière elles. Les sociétés agricoles primitives étaient conservatrices à un point qui nous semble bizarrement exotique aujourd'hui : elles vivaient en équilibre sur le fil d'un rasoir malthusien entre l'abondance et la famine. Tout changement était profondément suspect, puisqu'il signifiait, la plupart du temps, une mauvaise récolte ou la disette. Le dieu escroc est celui qui fait du changement une constante : en dérobant le feu, en dérobant le langage et presque tout ce qui n'est pas cadenassé et suffisamment de ce qui l'est, il a apporté à nos ancêtres la plupart de leurs innovations.

Sautons en avance accélérée à l'époque actuelle, où une vitesse de changement stupéfiante est en fait une norme dont on peut être assuré qu'elle perdurera pendant des décennies, voire des siècles. Si nous n'avons certes plus de dieux escrocs, de dieux de la mort ni de dieux des récoltes, nous avons en revanche des récits dont l'effet – sinon le dessein – est de nous accoutumer à l'idée d'une dislocation sociale quasi magique.

Le noyau chaud de l'innovation technologique récente – « récente » signifiant depuis 1970 – a été l'informatique. Nous avons assisté à des percées considérables, impulsées par l'inévitable progression de la loi de Moore, comme nous n'en avons plus connu depuis l'essor rapide de l'aviation entre 1910 et 1950. L'informatique est une technologie envahissante – qui laisse partout où elle passe des traces visqueuses de

connectivité –, chargée d'information et riche de sens grâce aux distillats de notre intellect. Contrairement aux technologies antérieures, l'informatique est un outil polyvalent qu'on peut, en appuyant sur un bouton, reconfigurer pour accomplir différentes tâches, comme un coulis de framboises qu'on change en cire à parquet (ou un tableur qu'on remplace par un jeu passionnant).

Les hackers de la fiction sont les dieux escrocs du royaume de l'informatique. Ils vont là où ils ne sont pas censés avoir accès, ils dérobent tout ce qui n'est pas cadenassé (ou, plutôt, consigné à l'encre sur un parchemin avec une plume prélevée sur une oie blanche) et s'en vantent. Il y a dans leurs activités comme une rafraîchissante immédiateté : ils se déplacent à la vitesse de la lumière et font surface là où ils veulent.

En réalité, rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. Les vrais *hackeurs*, des programmeurs informatiques désignés par ce terme lorsqu'il avait été créé dans les années 1960 au Massachusetts Institute of Technology, sont des obsédés méticuleux, intelligents, avec un penchant pour les mathématiques et la linguistique. Loin de barboter dans les détails de votre compte bancaire, ils vont, plus vraisemblablement, passer des mois à travailler sur le modèle mathématique d'une abstraction que seul un autre *hacker* pourrait comprendre – ou dont il saisirait qu'il s'agit d'une plaisanterie intellectuelle raffinée. Toutes les disciplines technologiques engendrent un jargon commun. Le domaine informatique en a engendré un remarquable, et une culture commune qui lui est associée. Dans certains cas, l'esprit de corps est remarquablement puissant ; il y a des clubs et des groupes de soutien mutuel, par exemple, pour les gens qui choisissent de dorloter amoureuxment les mini-ordinateurs vieux de vingt ans qu'ils ont sauvés de la casse plutôt que de les abandonner et transférer tous leurs logiciels sur une nouvelle génération de matériels.

À l'autre extrémité du spectre se rencontrent les *script kiddies* et les *warez dudes* – scribouilleurs de programmes et diffuseurs de logiciels piratés –, ces otakus adolescents, féroces comme des Orcs, qui massacrent les ordinateurs d'autrui et tentent de s'emparer de réseaux de téléconvivialité dans des accès de dépit asocial peu respectueux de l'orthographe. Ceux-là sont les hackers modérément destructeurs qui suscitent la plus grande part de l'indignation et font la une des journaux : ils triturent le code de virus idiots qui infectent le courrier électronique, traînent sur l'Internet sans cesser de gémir, ingurgitent l'image qui leur est renvoyée par le miroir magique de la presse à sensation.

Mais si nous revenons un instant au hacker de la fiction, non seulement nous découvrons l'archétype du dieu escroc tapi juste au

coin de la rue, mais nous discernons également la silhouette de notre protagoniste du roman d'espionnage ou d'épouvante penché sur son clavier, essayant de creuser dans le réseau des rêves et des peurs, de comprendre ce qui se passe réellement.

Toutes les descriptions science-fictionnelles d'un hackeur au travail semblent avoir pour dessein de soulever le tapis de la réalité pour révéler une masse grouillante de vérités dégoûtantes cachées dessous. À partir des *Fileurs d'anges* de John M. Ford, nous avons des hackers exploitant des réseaux pour trouver la vérité sur ce qui se passe vraiment. Parfois l'archétype du hackeur déborde sur le mec-avec-un-flingue (comme dans *Fraction stellaire* de Ken MacLeod ou la nouvelle « Johnny Mnemonic » de William Gibson) ou sur le joueur-avec-un-flingue-virtuel (au cinéma, dans *Avalon*, de Mamoru Oshii), ou même sur les deux (Hiro Protagoniste, dans *Le Samourai virtuel* de Neil Stephenson). Comme l'a fait remarquer Mao, « le pouvoir sort du canon d'un fusil » – dans la réalité comme dans la fiction –, et de même que les fusils se rapportent au pouvoir, le piratage des hackers concerne des connaissances secrètes, et la connaissance est aussi un pouvoir. En fait, quand on y réfléchit, ce que le hackeur de la fiction a fini par symboliser n'est pas si éloigné que ça de l'espion fictif – ou du narrateur innommé d'un des bizarres récits d'exploration et d'aliénation signés H. P. Lovecraft.

Pirater l'inconscient, espionner l'horreur, révéler la réalité

Un trépied en acier est enterré au sous-sol de la Laverie, orné d'inscriptions sculptées dans une langue d'outre-monde. Les humains ne peuvent l'interpréter qu'en s'aidant d'un programme informatique semi-pensant qui simule la grammaire profonde de Chomsky. Malheureusement, ce programme est sujet à des accès de bouderie, et comme il obéit à un algorithme non déterministe, il entre souvent dans une boucle fatale lorsqu'il tourne : il n'y a donc pas de traduction définitive. Des linguistes du gouvernement ont tenté de déchiffrer ces runes à leurs risques et périls : tous ceux qui ont essayé se sont retrouvés au cimetière ou à l'asile. Après qu'un analyste systèmes eut suggéré que cette inscription sculptée était peut-être la fonction cohésive de notre réalité et que la prononcer en connaissance de cause provoquerait une exception fatale, Mahogany Row a décidé de décourager les recherches ultérieures dans ce domaine.

L'image métafictionnelle de la magie assimilée à une science a été utilisée dans la *fantasy* – ou dans la science-fiction – plusieurs fois. Le

roman de James Gunn *Les Magiciens* s'y réfère explicitement. Rick Cook a réussi à monnayer dans plusieurs romans l'idée d'un programmeur eusocial égaré au pays de la *fantasy* et forcé de rivaliser avec les magiciens en mettant à profit ses compétences malhonnêtes dans la rédaction des compilateurs. Il y a dans les mathématiques quelque chose qui semble les prédestiner à cette sorte de détournement, problème d'image profondément enraciné à la fois dans la manière dont est enseignée la reine des sciences et dans la manière dont nous la considérons – dans la philosophie des mathématiques.

Platon parlait d'un royaume de la vérité mathématique et pensait que l'extraction d'un théorème relevait de la simple découverte : il nous révélait sa vérité comme une ombre projetée sur la paroi d'une caverne par une source lumineuse et une réalité invisible à nos yeux. Descartes a ensuite utilisé un raisonnement similaire et un prétexte vaguement analogique pour diviser le monde en choses de l'esprit et choses de la chair. Si le corps était clairement une machine organique, il fallait que *quelqu'un* soit aux commandes et contrôle cette machine via un système de commutateurs localisé, croyait-il, dans la glande pinéale.

Les progrès de la recherche médicale aux XIX^e et XX^e siècles ont été désastreux pour le concept d'une âme immortelle. Le dualisme corps-esprit semble intéressant si l'on oublie qu'il implique que les nerfs sensoriels du corps doivent d'une manière ou d'une autre transférer des informations à l'âme, et que l'âme doit d'une manière ou d'une autre affecter la matière insensible à laquelle elle est associée. Lorsque les meilleurs microscopes pouvaient à peine distinguer les fibres nerveuses, ce n'était pas un problème. Mais c'est dans les détails que se cache le Diable, et lorsque les micrographes électroniques nous ont amenés au niveau macromoléculaire de la cytologie et que la biochimie a finalement commencé à expliquer comment tout fonctionne, le cerveau s'est révélé sous sa vraie nature : une masse de cellules endocrines charnues qui communiquent en s'aspergeant mutuellement de neurotransmetteurs dans un abandon permissif. Il n'y reste guère de place pour loger une âme qui puisse demeurer cachée tout en influençant néanmoins la chair.

Oui mais. Prenons au sérieux le royaume platonique de l'abstraction mathématique et, dans la foulée, adoptant le modèle de Wheeler de la cosmologie quantique, posons qu'il existe une infinité de mondes possibles, dont tous sont *réels*. Pouvons-nous, via le royaume platonique, échanger des signaux entre notre propre faisceau de réalités humanophiles et d'autres, infiniment éloignés et infiniment proches, où d'autres esprits pourraient être à l'écoute ? En d'autres termes, et si le multivers avait des défauts d'étanchéité ? Quelles sortes de gens pourraient être les premiers à découvrir ces fuites

d'information, à quoi les utiliseraient-ils et, ce faisant, quels risques courraient-ils ?

Nous sommes au XX^e siècle (et au début du XXI^e), l'ère des espions et des merveilles, des conspirations et de la guerre froide, l'ère où l'horreur des *pulps* s'est déversée sur la scène mondiale sous forme de systèmes d'armements au coût faramineux capables de détruire des grandes villes et d'incinérer des victimes par millions. Ce n'est pas l'ère du savant héroïque qui retrousses ses manches pour mettre la dernière main à son engin d'exploration sphérique avant de s'envoler pour la Galaxie Z. Ce n'est pas non plus l'ère du savant fou qui assemble laborieusement, dans le sous-sol de son château, les restes disparates exhumés des cimetières tandis qu'Igor lance un cerf-volant depuis les remparts pour capter l'énergie qui animera la chose étalée sur la table. Mais c'est la décennie de l'informaticien, du concepteur véloce de machines abstraites qui flottent sur le royaume platonique de la pensée, naissant et disparaissant d'un simple clic ! de souris.

Nous pouvons nous faire une idée de la vie et des occupations de ces gens en extrapolant à partir des documents publiés sur les services de renseignement. *Body of Secrets* du journaliste James Bamford, histoire fascinante et approfondie de l'Agence nationale de sécurité américaine, nous fournit quelques indices – tout comme les autres historiques de la profession du Chiffre, tels que *La Guerre des codes secrets* de David Kahn, ou la magistrale biographie d'Alan Turing écrite par Alan Hodges – car si un service secret quelconque met la main sur des outils capables de sonder le royaume platonique, il sera sur un pied d'égalité avec les rois de la cryptographie.

Nous pouvons tirer d'autres conclusions de l'histoire non écrite des services secrets. Par exemple, pourquoi le Bureau britannique des opérations spéciales (SOE) a-t-il été dissous si brutalement en 1945 ? D'aucuns l'expliquent par l'âpre rivalité entre le SOE et l'Intelligence Service, qui, mieux établi, aurait fait pression sur le gouvernement après les élections de 1945 pour qu'il dissolve le SOE. Or nous savons que d'autres organisations similaires laissent des fantômes derrière elles une fois qu'elles sont dissoutes. Le secrétaire d'État Henry Stimson a dissous la Chambre Noire en 1929, avec cette phrase immortelle : « Des gentlemen ne lisent pas le courrier d'autres gentlemen » ; ce qui n'a pas empêché les secrets de la Chambre Noire d'aboutir à la pièce 3416 du Munitions Building, pour y devenir le cœur du nouveau Signal Intelligence Service de l'armée de terre américaine.

Les gouvernements britanniques sont moins communicatifs – bien des secrets les plus intimes de Whitehall sont stockés dans des caisses étiquetées « ne pas ouvrir avant cent ans » après les événements décrits par les documents qu'elles contiennent – mais nous pouvons

supposer que des revenants similaires du SOE ont survécu au long hiver de la guerre, tout comme nous savons que les secrets du service cryptographique de Bletchley Park ont abouti à Cheltenham, dans le tout nouveau Quartier général gouvernemental des communications (GCHQ) à l'appellation anodine. Le SOE s'était profondément impliqué avec des organisations de résistance contre l'occupant nazi pendant la Seconde Guerre mondiale ; si par hasard l'Ahnenerbe protégeait effectivement d'horribles secrets, il est invraisemblable que les gardiens subséquents de pareilles connaissances aient rejoint leurs camarades dans la démobilisation à la fin du conflit.

Nous pouvons un peu extrapoler à partir de la croissance des services de renseignement après 1945. En 1930, lorsque William Friedman est devenu le premier chef du Signal Intelligence Service de l'armée américaine, cette nouvelle Chambre Noire n'avait que trois employés. En l'an 2000, Crypto City – le quartier général de la NSA au Maryland –, avait une population de 32 000 employés fixes et un budget annuel de l'ordre de sept milliards de dollars. Beaucoup plus petit, le GCHQ, équivalent britannique de la NSA, dispose quand même d'un budget qui s'approche du milliard de dollars. L'information est le pouvoir, et ces agences l'exercent sans vraiment tirer sur les cordons de la bourse et sans surveillance extérieure substantielle. Nous pouvons supposer qu'un petit service de renseignement occulte datant de 1945 est devenu, au fil des années, une organisation proliférante avec soit un gigantesque quartier général, soit, peut-être, de multiples sites sécurisés dispersés dans tout le pays.

Ce qui, finalement, nous ramène à la Laverie. Tapie au centre d'un obscur réseau, la Laverie est la collision entre la paranoïa et le secret d'une part, et la soif de connaître, d'autre part. Les lèvres des gardiens des sombres secrets qui menacent de nous plonger dans le cauchemar sont aussi hermétiquement scellées que leurs archives. Pour avoir ne serait-ce qu'une très vague idée de leurs activités, il faut un hacker privilégié, mi-bouffon, mi-escroc, comme Bob, assez fouineur pour s'infiltrer là où il ne devrait pas et assez futé pour se tirer d'affaire au baratin en cas de coup dur. Un jour, Bob deviendra adulte et comprendra pleinement les redoutables responsabilités liées à son travail, fermera sa grande gueule et cessera de creuser. Mais, en attendant, qu'il soit notre guide inquiet dans les entrailles de la machine épouvante.

*Note en forme de post-scriptum :
deux questions fréquemment posées*

Pendant que j'écrivais *Le Bureau des atrocités*, mon ami Andrew Wilson, critique de science-fiction au *Scotsman*, ne cessait de me dire : « Pour l'amour du ciel, ne lis pas *Les Puissances de l'invisible* de Tim Powers avant d'avoir terminé ton roman. »

Powers est un écrivain remarquable, et il a, dans *Les Puissances de l'invisible*, exploré un monde ésotérique remarquablement proche de celui du *Bureau des atrocités*. Les similitudes sont frappantes : des sections incontrôlées au sein du SOE qui survivent à la fin de la guerre, des organisations dans la mouvance des services secrets britanniques qui se concentrent sur l'occulte et fonctionnent de manière complètement autonome pendant plusieurs décennies – et même un protagoniste qui, avec une équipe spéciale du SAS, tente de s'attaquer à une horrible entité surnaturelle.

Heureusement pour moi, j'ai écouté Andrew. Il avait raison : si j'avais lu *Les Puissances de l'invisible*, j'aurais complètement perdu mes moyens. Et c'eût été dommage, car, dans leur ton et leur attitude, les deux romans sont très différents. *Les Puissances de l'invisible* peuvent très bien se lire comme un hommage à John Le Carré, tandis que *Le Bureau des atrocités* est peut-être plus proche de Len Deighton, avec un détour par Neal Stephenson. *Les Puissances de l'invisible* s'intéressent au désengagement et à l'abandon d'anciennes responsabilités ; *Le Bureau des atrocités* s'intéresse plus au passage à l'âge adulte dans un monde d'ombres et de fantômes. *Les Puissances de l'invisible* traitent des services secrets qui ont lancé le Grand Jeu ; *Le Bureau des atrocités* traite des agences qui ont fait la Guerre des Magiciens. Les deux romans sont suffisamment éloignés pour être appréciés indépendamment l'un de l'autre. Bref, pour clore le débat, je dirais que si vous avez aimé ce livre, vous aimerez probablement *Les Puissances de l'invisible*.

Environ six mois après l'alerte déclenchée par *Les Puissances de l'invisible*, un autre ami m'a dit : « Hé, tu as déjà entendu parler de "Delta Green" ? »

Il fut un temps où j'étais passionné par les jeux de rôle, mais cela fait presque deux décennies que, de près ou de loin, je ne suis plus dans le coup. Aussi le phénomène « Chaosium » m'a-t-il complètement échappé. Il se trouve que les horreurs de Lovecraft ont trouvé un champ (ou une tourbière) fertile sous la forme du jeu « L'Appel de Cthulhu ». Les participants y progressent via différents scénarios qui les conduisent habituellement à élucider d'étranges énigmes jusqu'à ce qu'une entité hideuse leur suce la cervelle par les oreilles avec une paille délirante. « Delta Green » est un supplément quasi légendaire à « L'Appel de Cthulhu », qui tente de mettre au goût du jour le jeu de rôle inspiré du mythe lovecraftien. Un service de renseignement incontrôlé se démène pour empêcher des infestations d'horreurs

extradimensionnelles... ça ne vous rappelle rien ?

Tout ce que je puis dire pour ma défense est que, non, je ne connaissais pas « Delta Green » lorsque j'ai écrit *Le Bureau des atrocités*. L'ambiance « Delta Green » est tellement américaine que *Le Bureau des atrocités* semble complètement décalé. (Bizarre, parce que, dans le style sinon dans la substance, le roman serait bien plus proche de ce jeu que des *Puissances de l'invisible*, par exemple.) J'en resterai donc là, en ajoutant quand même que « Delta Green » m'a dangereusement rapproché du passage à l'acte ludique.

GLOSSAIRE DES SIGLES, ACRONYMES ET TERMES PARTICULIERS

802.11a Protocole de liaison Ethernet sans fil.

ABM (*Anti-Ballistic Missile*) Missile antibalistique.

ADSL (*Asymmetrical Digital Subscriber Line*) Ligne d'abonné numérique asymétrique.

Area 51 « Zone 51 » : base militaire secrète au Nevada, et dont le nom est associé aux avions furtifs, aux OVNI, etc.

ASIC (*Application-Specific Integrated Circuit*) Circuit intégré spécifique à une application.

Black Chamber La Chambre Noire : agence américaine de décryptage officiellement dissoute en 1929, secrètement reconstituée et chargée des renseignements occultes.

BLU-114/B Sous-munition : bombe au graphite de fabrication Lockheed.

BS (*British Standard*) Norme émise par la BSI (*British Standards Institution*), équivalent britannique de l'AFNOR.

BSA (*Business Software Alliance*) Lobby des éditeurs et fabricants de logiciels. Anciennement SPA (*Software Publishers Association*).

CBDTPA (*Consumer Broadband and Digital Television Promotion Act*) « Loi sur la promotion de la télévision grand public numérique et à haut débit » = projet de loi anticopie (USA), avatar du SSSCA (*Security Systems Standards and Certification Act*).

CESG (*Communications Electronics Security Group*) « Groupement pour la sécurité électronique en matière de communications » (GB), subdivision du GCHQ ; équivalent de la DISSI française.

CodeCon Convention internationale de hackers qui se tient aux Pays-Bas.

DARPA (*Defense Advance Research Project Agency*) « Agence pour les projets de recherche avancés en matière de défense » (USA).

DERA (*Defense Engineering Research Agency*) « Agence de recherche en ingénierie de la défense » (GB), devenue QinetiQ après sa privatisation.

DI5 (*Defense Intelligence 5*) « Section 5 des Renseignements pour la défense nationale » (GB) : nouvelle appellation du MI5.

DRM (*Digital Rights Management*) « Gestion des droits numériques » :

- euphémisme pour « dispositif anticopie ».
- FLIR** (*Forward-Looking Infra-Red*) Thermovision ou thermographie infrarouge à balayage frontal : capteurs, caméras, radars, etc.
- FPGA** (*Fully Programmable Gate Array*) Circuits prédiffusés intégralement programmables.
- GCHQ** (*Government Communications Headquarters*) « Quartier général gouvernemental des communications » : principal centre d'écoutes britannique (équivalent de la NSA), sis à Cheltenham, près de Londres.
- HAZMAT** Directive européenne 93/75 CEE du 30 septembre 1993 sur les matières dangereuses (*hazardous materials*).
- IPv6** (*Internet Protocol, version 6*).
- JIC** (*Joint Intelligence Committee*) « Commission paritaire du renseignement » (GB).
- KCMG** (*Knight-Commander of the Order of St. Michael and St. George*) Chevalier commandeur de l'ordre de saint Michel et de saint Georges (GB). Distinction pour des services effectués outre-mer ou en rapport avec les Affaires étrangères ou le Commonwealth.
- MI5** (*Military Intelligence 5*) « Section 5 des Renseignements militaires » – le contre-espionnage (GB). La graphie « M.i.5 » employée dans certains quotidiens français facilite l'élucidation du sigle et, partant, sa prononciation.
- MI6** (*Military Intelligence 6*) « Section 6 des Renseignements militaires » – l'espionnage (GB).
- MKSG** (*Milton Keynes Security Group*) « Groupement des agences de sécurité pour la région de Milton Keynes ».
- MLoC** (*Millions of lines of code*) Millions de lignes de code.
- MPAA** (*Motion Pictures Association of America*) « Association du cinéma américain » : lobby de l'industrie cinématographique (USA).
- NEST** (*Nuclear Emergency Search Team*) « Équipe de recherche en cas d'alerte nucléaire » : lutte contre le terrorisme nucléaire (USA).
- NKVD** (*Narodnyi Komissariat Vnoutrennykh Del*) « Commissariat du Peuple aux affaires intérieures » : prédécesseur du KGB (URSS/Russie).
- NSA** (*National Security Agency*) « Agence nationale de sécurité » (USA) – l'équivalent du GCHQ.
- OCCULUS** (*Occult Control Coordination Unit*) « Unité de coordination du contrôle occulte » (GB/OTAN).
- OMPI** Organisation mondiale pour la propriété intellectuelle (ou *WIPO, World Intellectual Property Organization*).
- ONI** (*Office of Naval Intelligence*) Service de renseignements de la Marine (USA).
- OSA** (*Official Secrets Act*) Loi sur les secrets d'État (GB). « OSA-III » en est la redoutable « Section 3 ».

- OSS** (*Office of Strategic Services*) « Bureau des services stratégiques » (USA), dissous en 1945. Prédécesseur de la CIA.
- RIAA** (*Record Industry Association of America*) Lobby de l'industrie du disque (USA).
- Roswell AFB** (*Airforce Base*) Base aérienne du Nouveau-Mexique, près de laquelle un OVNI se serait écrasé en 1947.
- RSHA** (*Reichssicherheitshauptamt*) Bureau central de la sûreté (III^e Reich).
- RUC** (*Royal Ulster Constabulary*) « Gendarmerie royale de l'Ulster » : la force de police particulière à l'Irlande du Nord.
- SAS** (*Special Air Service*) « Services spéciaux aériens » : forces spéciales de l'armée de terre britannique. Il existe un SBS (*Special Boat Service*) chez les Royal Marines.
- SDIO** (*Strategic Defense Initiative Organization*) Organisation chargée de l'initiative de défense stratégique, dite aussi « Guerre des Étoiles ».
- SDSL** (*Symmetric Digital Subscriber Line*) Ligne d'abonné numérique à débit symétrique.
- SIS** (*Secret Intelligence Service*) « Service secret de renseignement » : le service d'espionnage britannique, devenu le MI6.
- S-Key** Appellation déposée par Bell Communications Research : mécanisme d'identification à OTP (*one-time password* = mot de passe non rejouable).
- SOE** (*Special Operations Executive*) « Bureau des opérations spéciales » (GB) – équivalent de l'OSS –, officiellement dissous en 1945.
- SWAT** (*Special Weapons and Tactics*) « Armes et tactiques spéciales » : équivalent américain du GIGN, du RAID ou de la BRI.
- tcpdump** Commande de vidage mémoire sous UNIX.
- UXB** (*UneXploded Bomb*) « Bombe non explosée » : terme international du déminage et de la dépollution désignant toutes les bombes d'aviation larguées, piégées ou pas, ainsi que toute munition volante.
- VHDSL** (*Very High-Speed Digital Subscriber Line*) Ligne d'abonné numérique à très haut débit (l'omission du premier S est censée rendre le sigle plus facile à retenir et à prononcer).

REMERCIEMENTS

Les auteurs n'écrivent pas dans le vide. Je suis d'abord reconnaissant aux suspects habituels – tous membres de mon atelier d'écriture local –, qui ont souffert le martyre en lisant le premier jet et m'ont signalé de nombreux casse-têtes qui nécessitaient des corrections. Paul Fraser de *Spectrum SF* a usé de bien plus de vigueur éditoriale que ce que j'étais en droit d'attendre dans la préparation du texte pour la parution originale en feuilleton dans sa revue ; de même, Marty Halpern de Golden Gryphon, qui a rendu possible cette édition augmentée. Enfin, j'écris dans le sillage de géants. Trois auteurs en particulier m'ont permis d'imaginer ce livre ; je vous salue donc, H. P. Lovecraft, Neal Stephenson et Len Deighton.